POLSKA AKADEMJA UMIEJĘTNOŚCI

PRACE KOMISJI JĘZYKOWEJ Nr 21

JERZY KURYŁOWICZ

ÉTUDES INDOEUROPÉENNES

I

KRAKÓW 1935

SKŁAD GŁÓWNY W KSIĘGARNI GEBETHNERA I WOLFFA

WARSZAWA — KRAKÓW — ŁÓDŹ — POZNAŃ — WILNO — ZAKOPANE

Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego pod zarządem Józefa Filipowskiego.

Avant-propos.

Il paraît clair qu'une chronologie relative de faits aussi bien phonétiques que morphologiques doit former le problème central de toute recherche qui se pose le but de décrire la langue-mère indoeuropéenne. L'image qu'on se fait aujourd'hui de cette langue, image basée sur la comparaison de documents provenant d'époques et de territoires différents, ne correspond pas à un état synchronique de la langue, mais reflète des éléments de date diverse. Dans une certaine mesure cette imperfection déteint sur l'histoire des langues individuelles, où il est parfois difficile de tracer une limite satisfaisante entre les archaïsmes et les innovations. De l'autre côté on ne peut aborder la question de la parenté de l'indoeuropéen avec les autres familles de langues, qu'après avoir arrangé, au point de vue chronologique, les phénomènes linguistiques de l'indoeuropéen.

Le présent travail est destiné, sinon à combler cette lacune, au moins à en montrer la profondeur. Certains problèmes de la phonétique et de la morphologie du nom ont été envisagés du point de vue chronologique, et les solutions proposées consistent surtout à attribuer aux faits une place déterminée dans la chaîne de l'évolution préhistorique de l'indoeuropéen. Une seconde partie sera consacrée au verbe.

D'autre part les présentes recherches servent aussi à illustrer la formule de différenciation phonétique et morphologique, proposée plus bas p. 105 et p. 178. Dans une certaine mesure ces formules sont dues au contact personnel de l'auteur avec MM. Sapir, Bühler et Trubetzkoy, contact qui lui a été rendu possible par la Fondation Rockefeller en 1931/32. — Il paraît dès maintenant qne la formule est applicable à n'importe quel système de signes symboliques (p. ex. à l'écriture).

L'impression du livre s'étant attardée, on a trouvé nécessaire d'ajouter p. 252—64 un certain nombre d'additions et de corrections. En ce qui concerne les dernières, remarquons qu'à cause de difficultés typographiques le *k* palatal indoeuropéen y est rendu par *ḱ*. L'emploi du signe diacritique traditionnel (demi-cercle) a donné lieu à un nombre assez considérable de fautes d'impression, surtout p. 1—26.

L'auteur tient à remercier M. E. Słuszkiewicz, docteur à l'Université de Lwów, d'avoir lu une épreuve et d'avoir dressé les index.

Enfin il m'est un devoir particulièrement agréable de souligner ici ma vive reconnaissance envers M. Stanisław Michalski, directeur du Fundusz Kultury Narodowej, dont l'aide généreuse a rendu possible l'impression du livre.

Lwów (Pologne) 1935.

J. Kuryłowicz

I. Les occlusives labiovélaires.

Le fait qu'aucune des langues indoeuropéennes historiques ne connaît à la fois les trois séries gutturales qu'on a la coutume d'attribuer à l'indoeuropéen, a été le motif principal des tentatives de réduire le nombre de ces séries à deux. M. Hirt (*Indogermanische Grammatik* v. 1, p. 227) proclame le caractère récent de la série prépalatale, M. Meillet (*Introduction*[6], p. 66—7) semble considérer les vélaires pures comme un développement conditionné des prépalatales, M. Reichelt enfin tâche d'expliquer la série labiovélaire comme une innovation du groupe centum de l'indoeuropéen (IF 40, p. 40—80: *Die Labiovelare*). A vrai dire M. Reichelt a été le seul de baser ses assertions sur un examen de matériaux complets. Mais son explication n'est pas convaincante, surtout parce qu'elle n'est pas homogène. Pour rendre compte des cas individuels, M. Reichelt se sert de quatre principes différents: l'assimilation (*u̯ek* > *u̯eq*^{u}), la dissimilation (*ki* > *q*^{u}*i*), l'analogie (due à la coïncidence partielle de *r*, *l*, *n* et de *u̯r*, *u̯l*, *u̯n* antévocaliques), l'influence d'une consonne nasale précédente (*ong*^{u} »oindre«). En revanche nous acceptons les conclusions suivantes de M. Reichelt: 1. la coïncidence de *k̂* + *u̯* et *k* + *u̯* avec les labiovélaires dans les langues centum; 2. l'introduction des labiovélaires (ou des labiales qui en proviennent) dans les positions antéconsonantiques à date relativement tardive (originairement les labiovélaires n'auraient existé que devant voyelle). — En effet l'opinion représentée par des linguistes éminents, l'opinion d'après laquelle *k̂* + *u̯* et *k* + *u̯* auraient subi des traitements différents dans les langues centum, n'a pas à priori un caractère convaincant et ne saurait être appuyé que d'un nombre d'exemples très restreint (comme grec καπνός, κοῖται, lat. *caseus*, en face de lit. *kvãpas*, *kviečiù*, v. slave *kvasъ*). D'autre part partout où les labiovélaires ont subsisté comme labio-

vélaires, elles sont bornées à la position antévocalique: ainsi lat. *qu* et *gu*, germ. (got.) *hv*, *q*, *gw* ne se rencontrent jamais devant consonne. Ce ne sont que les langues où la série labiovélaire donne des consonnes labiales: π, β, φ en grec, *p*, *b*, *f* en osco-ombrien, *p*, *b* en britannique, (*f* en latin, *w* en germanique), qui connaissent des reflets de groupes *labiovélaire* + *consonne*. Dire que l'»appendice labiovélaire« s'est perdu devant consonne p. e. en latin (cf. p. e. Sommer *Handbuch*, p. 187), c'est tirer une conclusion arbitraire du fait que dans cette position les consonnes labiovélaires n'existent pas en latin. Car à priori la supposition que les labiovélaires n'ont qu'une existence conditionnée, limitée à certains voisinages phonétiques, est au moins aussi bien justifiée que cette conclusion. Or le paradoxe que les labiovélaires n'existent devant consonne que dans la mesure où elles ont cessé d'être des labiovélaires, s'explique bien, si l'on admet qu'elles n'aient été transportées dans les positions antéconsonantiques qu'après avoir passé aux labiales: cette extension était possible grâce au fait que les occlusives labiales se rencontraient dans des positions antéconsonantiques dès l'époque indoeuropéenne.

Avant d'aborder le problème des labiovélaires indoeuropéennes nous avons examiné les labiovélaires éthiopiennes, dont l'origine secondaire a toujours paru transparente. Nous appuyant sur des matériaux restreints mais sûrs nous avons affirmé: 1. qu'originairement l'éthiopien distinguait entre la prononciation prépalatale et la prononciation postpalatale des occlusives gutturales (cette distinction n'était pas phonologique); 2. qu'ensuite, devant voyelle (palatale) il y a eu coïncidence des postpalatales avec les anciens groupes *gutturales* + *u̯* (cf. Rocznik Orjentalistyczny, vol. 9, p. 37—42: *Les labiovélaires éthiopiennes*).

Or l'indoeuropéen a connu la différence entre les prépalatales et les postpalatales, différence conservée dans les langues satem. Il y a aussi eu, dans les langues centum, coïncidence partielle des vélaires (postpalatales) avec les groupes *vélaires* + *u̯*: car du moment où l'on admet, en suivant M. Reichelt, que les labiovélaires ne sont qu'une transformation des vélaires, on peut, au lieu d'affirmer la coïncidence des labiovélaires avec les *vélaires* + *u̯*, parler de la coïncidence *partielle* des *vélaires* avec les *vélaires* + *u̯* (coïncidence donnant origine à la catégorie *phonologique* des labiovélaires). Les faits phonétiques de l'indoeuropéen ressemblent si bien à ceux de

l'éthiopien, qu'on est tenté d'avancer la supposition que la genèse des labiovélaires dans les langues centum est simplement due à la coïncidence, dans ce groupe des langues, des vélaires pures avec les groupes *vélaires* + *u̯*, sous certaines conditions. Il est facile de définir ces conditions: caractère palatal de la voyelle suivante[1]. C'est ce que nous nous proposons de prouver ici. D'après notre théorie le tableau de correspondances entre les langues satem et les langues centum se présenterait de la façon suivante:

	indoeuropéen	langues satem (lituanien)	l. centum (latin)
devant	k̂e	še	ce
voyelle	ke	ke	*que*
palatale	k̂u̯e	šve	que
(ē̆, ī̆)	ku̯e	kve	que
devant	k̂o	ša	co
voyelle	ko	ka	co
non-palatale	k̂u̯o	šva	quo
(ō̆, ā̆)	ku̯o	kva	quo

Dans les langues centum il y a eu coïncidence des groupes *vélaires* + *u̯* avec les *vélaires* (devant vocalisme palatal) et non pas, comme le formule M. Reichelt, avec les *labiovélaires*.

Pour prouver la validité de notre théorie, nous allons examiner d'abord les cas favorables, c.-à-d. les exemples dans lesquels un q^u + *voyelle palatale* des langues centum correspond à un *k* + *voyelle palatale* dans les langues satem. Nous passerons en revue d'abord les labiovélaires initiales de racines, ensuite les labiovélaires finales de racines. Dans le premier cas le voisinage phonétique de l'occlusive est moins sujet aux changements que dans le second cas, d'où une différence dans les conditions favorables à l'extension analogique de la labiovélaire. Ensuite nous nous occuperons

[1] Notons que le caractère palatal de la voyelle suivant la labiovélaire a déjà été invoqué par M. Reichelt comme une des quatre causes de labialisation de l'occlusive vélaire primitive. Nous croyons pouvoir nier l'influence de la nasale sur une vélaire suivante et n'attribuons à l'assimilation que des effets sporadiques (ainsi peut-être dans **su̯aq^{u}os* »jus« < **su̯akos,* cf. lette *svakas* à côté du lit. *sakaĩ*, v. slave *sokъ*, celtique **saq^{u}o-*, grec ὀπός). Quant au principe de la dissimilation, il trouve une application constante dans les cas où l'occlusive vélaire est précédée de *ū̆*, *u̯*, qui empêchent sa labialisation.

des cas contraires, c.-à-d.: 1. des exemples dans lesquels la labiovélaire (*k* des langues satem = q^u des langues centum) n'est pas suivie d'une voyelle palatale, mais soit d'une voyelle non-palatale (*a*, *o*), soit d'un élément consonantique; 2. des exemples à vélaire indoeuropéenne présentant une vélaire pure devant voyelle palatale dans les langues centum.

En ce qui concerne les exemples à labiovélaire suivie d'une voyelle palatale, il faut tout d'abord remarquer que l'alternance *e/o*, laquelle était courante dans la grande majorité de racines indoeuropéennes, a dû amener un scindement de la vélaire en vélaire labialisée et vélaire pure. Or ce scindement a été éliminé de bonne heure. Le sens de cette élimination dépendait de procès morphologiques. Dérivait-on une forme nouvelle à vocalisme *o* d'une forme à vocalisme *e*, la forme dérivée obtenait la labiovélaire du mot-base; de même une forme nouvelle à vocalisme *e* bâtie sur un mot-base à vocalisme *o* ou à vocalisme réduit, conservait la vélaire pure du mot-base. Ces innovations étaient parfaitement possibles grâce au système phonologique des langues centum. Car d'une part elles connaissaient des vélaires pures (provenant d'anciennes palatales et) existant dans toutes les positions, d'autre part elles avaient des labiovélaires (continuant les anciens groupes *vélaires* + *u̯*) devant toutes les voyelles sauf *u*. Mais le domaine de l'expansion des labiovélaires analogiques, dues à la dérivation, était borné d'avance par les labiovélaires phonétiques qui ne se rencontraient jamais devant *u* ou devant consonne. Et en effet on a vu plus haut que l'introduction des labiovélaires devant consonnes n'a eu lieu qu'après leur passage aux labiales. Au contraire les labiovélaires provenant de vélaires pures ont été de bonne heure introduites devant *o*.

Mais si tel est l'état de choses, si les vélaires indoeuropéennes sont représentées dans les langues centum tantôt par des vélaires, tantôt par des labiovélaires, indépendamment du voisinage phonétique, on se demande s'il y a des critères positifs qui nous permettent de déterminer les conditions originaires de l'existence des labiovélaires. Or ces critères sont les suivants: labiovélaire devant vocalisme palatal isolé (p. e. **g^ui̯i̯ā-* ou **penq^{u}e*); vélaire devant vocalisme *a* ou *o* isolé (on a remarqué depuis longtemps que les labiovélaires ne se rencontraient pas devant vocalisme *a*); dans le cas des alternances *e/o*, *eu/u*, *ai/i* les deux reflets sont

à priori possibles, mais au moins dans le premier cas (celui de l'alternance *e/o)* l'indoiranien nous enseigne, dans une certaine mesure, si c'est le vocalisme *e* ou *o* qui a dominé dans une famille de formes donnée (ici encore on a été frappé il y a longtemps de la régularité, avec laquelle v. ind. *c* correspond à q^u des langues centum; mais cette correspondance n'est pas *phonétique*).

Labiovélaires initiales devant vocalisme palatal isolé ou devant vocalisme *e/o*:

q^u: q^u*e*: v. ind. *ca*, avest. *ča*, τε, lat. *que*

q^u*ek/ĝ*: v. ind. *cákṣate*, avest. *čašman-*, τέκμαρ

q^u*eĝ*: lat. *conquinisco*, dialecte de Féroé *hvökka*, v. slave *išteznǫ*

1 q^u*ei*: v. ind. *cáyati*, τίνω, ποινή

2 q^u*ei*: v. ind. *cáyana-*, ποι(*F*)έω, v. slave *činъ*

q^u*eiə*: avest. *šāta-*, lat. *quiēs*, *tranquīlus*, got. *hveila*, v. slave *po-čiti*

q^u*eklo-*: v. ind. *cakrá-*, avest. *čaxra-*, v. norois *hvel*, anglo-saxon *hweohl*, (v. prussien *kelan*)

1 q^u*el*: v. ind. *cárati*, avest. *čaraiti*, πέλομαι, lat. *inquilīnus*

2 q^u*el*: τέλος, v. slave *čeljadь*

3 q^u*el*: v. ind. *caramá-*, τῆλε (éolien πῆλυι), gall. *pell*, *pellaf*

q^u*em*: v. ind. *cā́mati*, *camati*, ossète *cymyn*, arm. *khim-kh*, islandais moderne *hvóma* (< * *hwēman)*

q^u*ent/dh*: πένθος, v. irl. *cessaim*, lit. *kenčiù*

1 q^u*er*: avest. *čōrəṯ*, v. perse *čartanaiy*, τέρας, πέλωρ < * q^u*erōr*, v. irl. *cruth*, gall. *pryd*, lit. *keriù*, *kerė́ti*, v. slave *čara*

2 q^u*er*: v. ind. *carú-*, v. irl. *coire*, gall. *pair*, v. scand. *hverr*

q^u*erṷ*: v. ind. *carvati*, *cūrṇá-*, τορύνη· σιτῶδές τι, πορυναν· μαγίδα

q^u*r̥mi-*, q^u*ermi-*: v. irl. *cruim*, gall. *pryf*, lit. *kermenaĩ*, lette *cèrme*

q^u*erp*: v.-h.-a. *weref*, v. slave *črěpъ*

q^u*etṷor-*: v. ind. *catvā́raḥ*, avest. *čaϑwārō*, arm. *čorkh*, τέσσαρες, v. irl. *cethir*, gall. *petguar*, got. *fidwor*, lit. *keturì*, v. slave *četyre*

sq^u*elb*: norvégien *skvelpa*, lit. *skalbiù*

q^u*ē(i̯)*: v. ind. *cā́yati*, τηρός, v. slave *čajǫ*

q^u*i-*(q^u*e/o-)*: v. ind. *cit*, avest. *čiš*, *čahya*, *čaiti*, hittite *kuiš*, τίς, τέο, lat. *quis*, osque *pis*, v. irl. *cía*, *cid*, breton *pet*, got. *hvis* (gén. sing.), v. slave *čьto*, *česo*

g^u: g^u*ei*: v. ind. *jáyati*, βία

g^u*eito-*: gall. *bwyd*, v. prussien *geits*, v. slave *žito*

1 g^u*ei̯ə*: arm. *keam*, βέομαι, lette *dziêdêt*: cf. aussi v. ind. *jīvá-*, v. perse *jīva-*, lat. *vivus*, osque *bivus*, lit. *gývas*, v. slave *živъ*

2 g^u*ei̯ə*: v. ind. *jinā́ti*, avest. *ǰināiti*, v. saxon *cwínan*
1 g^u*el*: βάλανος, slave **želǫdь*
2 g^u*el*: arm. *kełem*, δέλλιθες, βελόνη, v.-h.-a. *quëlan*, lit. *gẽlia*, slave **želějǫ*, **žalь*; (peut-être aussi v. irl. *at-bail)*
1 g^u*elə*: arm. *klanem*, δέλεαρ (= éolien βλῆρ)
2 g^u*elə*: v. ind. *apagū́rya*, *apagurámāṇa-*, avest. *ni-γrāire*, ζέλλειν· βάλλειν, βέλος, Λέλλοι, v.-h.-a. *quëllan*
g^u*elbh*: avestique *gərəbuš*, δελφός
g^u*em*: avest. *ǰasaiti*, *ǰimaiti*, *(us-)ǰǝ̄n*, βαίνω, lat. *venio*, osque *kúmbened*, got. *qiman*, lit. *gemù*
g^u*enə*: v. ind. *jáni-*, avest. *ǰainiš*, arm. *kin*, béotien βανά, v. irl. *ben*, got. *qino*, v. prussien *genno*, v. slave *žena*
g^u*erbh*: βρέφος, v. slave *žrěbę*
g^u*eru-*: avest. *grava-*, lat. *veru*, pluriel ombrien *berva*, v. irl. *bir*, got. *qairu*
1 g^u*erə*: avest. *ǰaraiti*, arm. *eker*, βορά, arcadien ζέρεθρον, lat. *vorare*, v.-h.-a. *quërdar*, lit. *gérti*, v. slave *(po-)žrěti*
2 g^u*erə*: v. ind. *jaritár-*, avest. *aibiǰarəti-*, lat. *grātēs* = osque *brateis*, lit. *gẽras*
3 g^u*erə*: arm. *erkan*, v. irl. *bró*, v.-h.-a. *kuerna*
g^u*es*: v. ind. *jásate*, σβέννυμι, ζείναμεν· σβέννυμεν, lit. *gèsti*
g^u*etu-*: v. ind. *játu-*, lat. *bitumen*, gaulois *betul(l)a*, a.-saxon *cwidu*
g^u*ēb(h)*: all. *Quappe*, v. slave *žaba*
g^u*ēdh*: v.-h.-a. *quât*, lit. *gėda*, polonais *żadny*
g^u*ii̯ā-*: v. ind. *jiyā́*, avest. *ǰyā*, βιός, lit. *gijà*, v. slave *žica*

g^u*h*: g^u*he*: v. ind. *ha* (en face de *gha)*, αἶ-θε, εἶ-θε, v. slave *že* en face de *go*
g^u*hedh*: avest. *ǰaiδyamna-*, θέσσασθαι, πόθος, v. irl. *gessam* (subjonctif), lit. *pasigèsti*
g^u*hel*: (ἐ)θέλω, v. slave *želějǫ*
1 g^u*hen*: v. ind. *hánti*, avest. *ǰainti*, arménien *ǰin*, *ǰnem*, *ǰnǰem*, hittite *kuenzi*, θείνω, lat. *offendo*, *defendo*, lit. *genù*, v. slave *ženǫ*
2 g^u*hen*: v. ind. *ā-haná-*, arm. *ǰnem*, εὐ-θενής, Κλεαφόντης, lit. *ganė́ja*, v. slave *gonějetъ*
g^u*her*: v. ind. *háras-*, arm. *ǰerm*, θέρος, θερμός, alb. *zjarm*, thracophrygien *germo-*, v. isl. *fogeir*
g^u*hīslo-*: arm. *ǰil*, lat. *filum*, lit. *gýsla*, v. slave *žila*

Au contraire les occlusives palatales *k̑*, *ĝ*, *ĝh* ne sont jamais labialisées devant les voyelles antérieures:

k̂: 1 k̂ei: v. ind. *śéte*, avestique *saēte*, κεῖται
2 k̂ei: avest. *saē*, lit. *šeirỹs*, v. slave *sirъ*
3 k̂ei: v. ind. *śyāvá-*, m.-irl. *cíar*, lit. *šývas*, v. slave *sivъ*
k̂eik̂er: arménien *siseṙn*, lat. *cicer*
k̂eipo-: alb. *ϑep*, lat. *cippus*
k̂ei-u̯-: lat. *civis*, v.-h.-a. *hîwa*, lette *siẽva*
k̂ekuro-: v. ind. *śakura-*, lat. *cicur*
k̂el: v. ind. *śárman-*, v. irl. *celim*, v.-h.-a. *hëlan*
k̂elb: v. saxon *hëlpan*, lit. *šelpiù*
k̂em: v. ind. *śáma-*, κεμάς, v.-h.-a. *hinta*, lit. *šmùlas*
k̂en: arm. *sin*, κενός
k̂ent: κεντέω, κόντος, lette *sīts*
1 k̂er: κορέννυμι, lit. *šérti*, v. prussien *sermen*
2 k̂er: arm. *ser*, lat. *creo*
k̂erd: arm. *sirt*, κῆρ, got. *haírto*, v. prussien *seyr*, lette *sẽrde*, v. slave *srěda*
k̂erdh: v. ind. *śárdha-*, avest. *sarəδa-*, v.-h.-a. *hërta*
k̂er(s): v.-h.-a. *hursti*, lit. *šerỹs*, v. slave *srъstь*
k̂ersno-; arm. *saṙn*, v. norois *hjarn*, lit. *šer̃kšnas*, slave **sernъ*
1 k̂erə: v. ind. *śīrtá-*, κεράννυμι
2 k̂erə: v. ind. *śr̥ṇāti*, avest. *asarəta-*, κεραΐζω, ἀκήρατος
k̂erəs: v. ind. *śíraḥ*, avest. *sarō*, κέρας, lat. *cerebrum*, v. isl. *hjarne*, v.-h.-a. *hirni*
k̂es: v. ind. *śásati*, *śāsti*, κείω, κεάζω, irlandais *ceis*
sk̂er: avest. *sairya-*, σκῶρ, v. norois *skarn*, slave ** serǫ*
sk̂erd: v. ind. *chr̥ṇátti*, m. irl. *sceirdim*
k̂ēko-: v. ind. *śāka-*, v. isl. *há*, lit. *šẽkas*
k̂ēu̯ero-: lat. *caurus*, lit. *šiáurė*, v. slave *sěverъ*
k̂ii̯on-: arm. *siun*, κιών
k̂i-(k̂e/k̂o-): arm. *-s*, κε(-ενος), ἐκεῖ, alb. *si*, lat. *ce-*, *citrā*, got. *himma* (dat. sing.), lit. *šìs*, v. slave *sь*
ĝ: ĝel: arm. *całr*, γέλως
ĝembh: v. ind. *jámbhate*, avest. *zəmbaya-*, lit. *žembiù*, v. slave *zębǫ*
ĝenu-: v. ind. *jānu*, avest. *zānu*, arm. *cunr*, hittite *genu*, lat. *genu*
1 ĝenə: v. ind. *jánati*, ἐγενόμην, lat. *genitus*, v.-h.-a. *kind*, lit. *žéntas*, v. slave *zętь*
2 ĝenə: v. ind. *jānāti*, avest. *zānāiti*, arm. *caneay*, lit. *žénklas*, v. slave *znajǫ*
ĝep: avest. *zafar*, *zafan-*, allemand *Kiefer* (< ** kefruz*)

ĝerə: v. ind. *járati*, avest. *zarəta-*, arm. *cer*, γέρων, v. slave *zьrějǫ*
ĝerəno-, *ĝr̥̄no-*: v.-h.-a. *kërno*, v. prussien *syrne*, v. slave *zrьno*
ĝeus: v. ind. *juṣáte*, avest. *zušta-*, γεύομαι, alb. *deša*, got. *kiusan*
ĝēi: got. *keinan*, v. saxon *cīð*, lit. *žýdžiu*, lette *zeiju*

ĝh: *ĝ(h)eid*: lit. *žeidžiù*, v. slave *ziždǫ*
ĝ(h)enu-: v. ind. *hánu-*, arm. *cnaut*, γένυς, lat. *gena*, v. irl. *gi(u)n*, got. *kinnus*
ĝhed: v. ind. *hádati*, avest. *zaδah-*, arm. *jet*, χέζω, alb. *δjes*, irl. moderne *gead*
ĝhei: v. ind. *himá-*, avest. *zyå*, arm. *jmeṙn*, χειμών, alb. *dimεn*, lit. *žiemà*, v. slave *zima*
ĝheis: v. ind. *hiṁsáti*, v. irl. *goite*, lit. *žeidžiù*, *žaizdà*
1 *ĝhel*: v. ind. *hári-*, avest. *zairiš*, lat. *helvus*, v.-h.-a. *gëlo*, lit. *želiù*, v. slave *zelenъ*
2 *ĝhel*: v. ind. *halá-*, arm. *jlem*, got. *gilþa*
ĝhem: avest. *zå*, χαμαί, lat. *humus*, lit. *žẽmė*, v. slave *zemlja*
ĝhengh: v. ind. *jáṅghā-*, avest. *zanga-*, got. *gaggan*, lit. *žengiù*
1 *ĝher*: v. ind. *háryati*, avest. *zara-*, χαίρω, osque *herest*, got. *gairnjan*
2 *ĝher*: χαράσσω, lit. *žeriù*
ĝhers: v. ind. *hrasvá-*, χέρης
ĝherzd: alb. *driδ*, v.-h.-a. *gërsta*
ĝhes-lo-: v. ind. *sa-hásra-*, avest. *hazaŋhra-*, *χέσλιοι (dor. χήλιοι = lesb. χέλλιοι)
ĝhes-r-: arm. *jeṙn*, hittite *keššar*, χείρ, alb. *dorε*
ĝheu: v. ind. *juhóti*, χέω, got. *giutan*
ĝhē(i): v. ind. *já-hāti*, avest. *zazāiti*, χῆρος, lat. *hērēs*, v.-h.-a. *gân*

Notons d'abord les exemples isolés comme *$q^{u}e$, *$q^{u}eklo$-, *$q^{u}etu̯or$-, *$g^{u}eru$-, *$g^{u}etu$-, *$g^{u}en\bar{a}/ə$- »femme«, *$g^{u}h\bar{\imath}slo$-, *$g^{u}i̯\bar{a}$-. Dans les autres cas l'indoiranien a élargi le domaine des palatales *č*, *ǰ*, *ǰh* devant la voyelle *a*, ce qui prouve que le vocalisme des formes-bases était *e* (cf. Wackernagel *Altind. Gramm.* I, p. 144—146, § 125).

Devant le vocalisme fondamental *a* la vélaire initiale de la racine, ne se trouvant jamais en position palatale, ne peut pas apparaître comme labiovélaire dans les langues centum. L'absence de labiovélaires devant le vocalisme *a* n'est donc pas à attribuer au vocalisme *a* lui-même (puisque les labiovélaires apparaissent

devant *o* qui est encore moins palatal que *a*), mais à la circonstance qu'en règle *a* n'alterne pas avec les voyelles palatales.

Vélaires initiales pures devant vocalisme *a*:

k: *ka*: -κα, v. slave *-ko*

kab: καβάλλης, lat. *caballus*, v. slave *kobyla*

kad: v. ind. *kadana-*, homérique κεκαδών

kagh: v. ind. *kakṣā*, gallois *caium*

kai: καί, v. slave *cě*

kaik: v. ind. *kekara-*, lat. *caecus*, v. irl. *caech*, got. *haihs*

kai̯o-: v. ind. *kévala-*, lat. *caelebs*

kais: v. ind. *késara-*, lat. *caesaries*

kai̯en-: v. ind. *kevaṭa-*, καίατα

kak: arm. *kʻakʻor*, κακκάω, lat. *cacare*, gall. *cach*

kakubh-: v. ind. *kakúbh*, lat. *cacumen*

1 *kal*: v. ind. *kaláśa-*, κάλυξ, lat. *calix*

2 *kal*: v. ind. *kalyá-*, κάλλος, καλός

3 *kal*: lat. *callis*, slave **kolьcь* (slovène *klán*ǰεc)

4 *kal*: v. ind. *kíṇa-*, lat. *callum*

kalk: lat. *calx*, lit. *kulkšnìs*

kalp: v. ind. *kálpate*

1 *kamp*: καμπή, lat. *campus*, lit. *kam̃pas*

2 *kamp*: v. ind. *kapanā́*, κάμπη

kant/dh: κανθός, v. slave *kǫtъ*

kap: κάπτω, alb. *kam*, lat. *capio*, gall. *caeth*, got. *hafja*, lette *kàmpju*

kaput: v. ind. *kapucchala-*, lat. *caput*, v. isl. *hǫfoþ*

1 *kar*: κάρνη, lat. *carinare*, v. irl. *caire*, lette *karinât*, v. slave *koriti*

2 *kar*: v. ind. *karkara-*, κάρχαρος, got. *hardus*

kark: v. ind. *karkaṭa*, καρκίνος, lat. *cancer*

karp: lat. *carpinus*, lit. *skir̃pstus*

kars: v. ind. *kaṣati*, lat. *carro*, lit. *karšiù*

kat(or)-: v. irl. *cath*, gall. *cadr*, v.-h.-a. *hadu-*, m.-h.-a. *hader*, slave *kotorъ*

katto-: lat. *cattus*, gall. *cath*, lit. *katẽ*, slave **kotъ*; *kato-*: lat. *catulus*, m. irl. *cadla*, slave **kotъ*

kaul-: καυλός, lat. *caulis*, lit. *káulas*

kauno-: καυνός, got. *hauns*, lette *kàuns*

skabh: lat. *scabo*, got. *skaban*, lit. *skabiù*

skai: σκαι/ϝ/ός, lat. *scaevus*
skap: σκάπτω, lat. *capo*, lit. *skapiù*, v. slave *skopljǫ*
skat: lat. *scateo*, lit. *skàsti*
skauro-: v. ind. *khora-*, σκαῦρος

g: *gal*: ossète *γalas*, gall. *galw*, v. isl. *kalla*, v. slave *glasъ*
g(h)al: gall. *gallaf*, lit. *galiù*
gambh: γαμφαί, slave **gǫba*
gang: v. ind. *gañja-*, γαγγαίνω, v. saxon *cancettan*

gh: *ghadh-*: v. ind. *-gadhita-*, v. irl. *gataim*
ghais: lat. *haereo*, lit. *gaištù*
ghait: avest. *gaēsa-*, χαίτη, irl. moderne *gaoisead*.

Dans les racines à labiovélaire finale il faut aussi distinguer les cas où la labiovélaire se trouve devant un vocalisme palatal isolé, et les cas où elle a été généralisée grâce à la dérivation. Exemples isolés: **penqᵘe* (v. ind. *páñca*, avest. *panča*, πέντε, lat. *quinque*, gall. *pimp*, got. *fimf*), **agᵘesī* (got. *aqizi*, mais grec ἀξίνη), **oqᵘ-* (ὀτεύομαι, v.-h.-a. *awi-zoraht*), **angᵘhi-* ou **egᵘhi-* (v. ind. *ahi-*, av. *ažiš*, ὄφις, lat. *anguis*), **seqᵘ-*, **sqᵘe-* (ἄσπετος, θεσπέσιος). D'autres exemples sont moins sûrs: **steigᵘh* (v. ind. *titikṣate*, got. *stiwiti*), **se(n)gᵘh* (v. ind. *saghnóti*, avest. *azgata-*, v. slave *sęgnǫti*, σθένος), **aigᵘhes-* (got. *aiwiski*, mais grec αἶσχος), **degᵘh*: (lat. *favilla*), **maiqᵘī-* (anglo-saxon *máew*).

La labiovélaire apparaît devant la voyelle *-e/o-* de la conjugaison thématique; il y a là un parallèle frappant de la régularité avec laquelle les palatales indoiraniennes *č*, *ǰ*, *ǰh* apparaissent dans les présents de la 1-ère classe indienne. A plus forte raison la labiovélaire (tout comme la palatale indoiranienne) apparaît dans les présents en *-e̯e-*, où le premier *e* n'alterne pas avec *o* (cf. Wackernagel *Altind. Gramm.* I, p. 147 et 149):

algᵘh: v. ind. *árhati*, avest. *arəžaiti*, ἀλφεῖν, ἀλφεσίβοιος
eu̯egᵘh: lat. *vōveo*
u̯eqᵘ: v. ind. *ávocat*, εἰπεῖν
kneigᵘh: lat. *niveo*, got. *hneiwan* (mais v. isl. *hníga*, v.-h.-a. *hnîgan*)
tergᵘ: v. ind. *tarjati*, ταρβέω
ti̯egᵘ: v. ind. *tyájati*, σέβω
dhegᵘh: v. ind. *dáhati*, avest. *dažaiti*, lat. *foveo*
peqᵘ: v. ind. *pácati*, avest. *pačaiti*, lat. *coquo*, gall. *pobi*
bhegᵘ: φέβομαι, φοβέομαι

meig^u: ἀμείβω
nāg^u*h*: νήφω (dor. νάφω), arm. *nautʿi*
leiq^u: v. ind. *aricat*, λείπω, ἔλιπον, got. *leihvan*
1 *seq*^{u}: v. ind. *sácate*, avest. *hačaite*, ἕπομαι, ἑσπόμην, lat. *sequor*
2 *seq*^{u}: ἐνν-έπω, ἐνι-σπεῖν, lat. *inseque*, *inquit* (< **eni-squet*), gall. *heb*, got. *saihvan*
seng^u: (arm. *ankanim*), ἑάφθη, got. *sigqan*
sneig^u*h*: avest. *snaēžaiti*, νείφειν, νιφετός, v.-h.-a. *sniwan*
slăg^u: ἔλαβον (vélaire pure dans λάζομαι et anglo-saxon *laeccan*)

Il faut y ajouter les verbes à infixe nasal thématisés en latin:

ong^u: lat. *unguo*
leiq^u: lat. *linquo*
sneig^u*h*: lat. *ninguere*.

En indoiranien les noms-racines suivent le verbe et offrent la palatale (*č*, *ǰ*, *ǰh*) devant les désinences vocaliques du paradigme (Wackernagel, p. 151). On a donc grec ὄψ et (χέρ)-νιψ, -ιβος tout comme v. ind. *vāc*-, avest. *vāč*- et v. ind. *-nij*-. Cf. aussi grec νίφα, lat. *nix*, *nivis*; φλέψ, v.-h.-a. *bolka*, φώψ · φάος (lit. *žvākė*).

Viennent ensuite les thèmes neutres en *-es/os-* dans lesquels aussi la palatale est prédominante en indoiranien (Wackernagel, p. 150/1). On n'est donc pas surpris de trouver une labiovélaire dans **u̯eq*^{u}*es*- (v. ind. *vácas*-, avest. *vačō*) et surtout dans le mot isolé **reg*^{u}*es/os*- (ἔρεβος, got. *riqis*, *riqizis*, v. norois *røkkr*, cf. v. ind. *rájas*-); cf. aussi grec τάρβος. D'anciens thèmes en *-es*- sont sans doute à la base de grec κομψός (lit. *švánkus*, si cette équation est valable) et du germanique **niq*^{u}*es*- (v. isl. *nykr*, anglosaxon *nicor*, v.-h.-a. *nihhus*).

Les thèmes neutres en *-r/n*- présentaient originairement une désinence de génitif *-ens* et une désinence de datif-locatif *-eni*. Si v. ind. *yákr̥t* et *śákr̥t* offrent la gutturale dans tout le paradigme, c'est à cause du remplacement de *-ens* par *-né/ós* (gén. *yaknáḥ*, *śaknáḥ*). Mais la désinence v. irl. *-e* et la désinence got. *-ins* suffisent à démontrer que dans les langues de l'Ouest le gén. et le dat.-loc. sing. (cf. got. *-in*) contenaient une labiovélaire phonétique qui a dû être généralisée tout comme la labiovélaire (ou, en indoiranien, la palatale) des cas obliques des thèmes en *-es*-. On a ainsi **ong*^{u}*en*-, **n̥g*^{u}*en*-: lat. *unguen*, v. irl. *imb* (gén. *imbe*), gall. *ymen-yn* mais v.-h.-a. *ancho*; **i̯eq*^{u}*en*-: ἧπαρ; **k̑e/oq*^{u}*en*-: v. ind.

śákr̥t, grec κόπρος, supposant _*koq^{u}r̥_ avec _q^u_ d'après gén. _*koq^{u}ens_, dat.-loc. _*koq^{u}eni_; _*u̯og^{u}hen-_: grec ὄφατα· οἱ τῶν ἀρότρων δεσμοί 'Ακαρνᾶνες (élargissement _*u̯og^{u}hni-_ dans ὀφνίς avec labiovélaire introduite devant consonne); la vélaire pure antéconsonantique apparaît dans _*u̯oghi̯o-_ (v. norois _veggr_, lit. _vãgis_), _*u̯oghnes-_ (v.-h.-a. _waganso_) et _*u̯oghsmi-_ (lat. _vomis_); _*neg^{u}hen-_: les formes grec νεφροί, lat. _nefrones_ (Préneste _nebrundines_), v.-h.-a. _nioro_ peuvent s'expliquer comme étant bâties sur _*neg^{u}hr̥_, _*neg^{u}hen-_, si elles sont apparentées à lat. _inguen_, grec ἀδήν, ce qui n'est provisoirement pas démontrable.

Parmi les thèmes en _-en-_ masculins v. isl. _mǫskvi_ (< _*masquen-_; mais v.-h.-a. _masca_, anglo-saxon _máesce_) a généralisé la labiovélaire, tout comme v. ind. _majján-_ »moelle«, apparenté à avest. _mazga-_, v. slave _mozgъ_, a généralisé la palatale.

Avant d'examiner les cas contraires, passons en revue les exemples dans lesquels la labiovélaire alterne avec la vélaire pure. Grec ἀμείβω: lat. _migrare_; ὄψ: lat. _vox_ (avec vélaire pure généralisée dans tout le paradigme), v.-h.-a. _giwahinnen_ (< _*-wahnjan_; prét. _giwuog_); got. _aqizi_: ἀξίνη et lat. _ascia_ (< _*acsia_); ὤψ: lat. _oculus_; ἀμνός: lat. _agnus_, gall. _oen_; βάλανος: lat. _glans_; gall. _gwlyb_: gall. _gwlych_ et _gwlith_ (< _*u̯likso-_ et _*u̯likti-_); got. _naqaþs_, v. norois _nøkkuiþr_, lat. _nudus_ (< _*nog^{u}edhos_): v. irl. _nocht_, gall. _noeth_; χέρνιψ: v. irl. _nigid_ (< _*nigi̯eti_); got. _aiwiski_: αἶσχος; lat. _nivem_ en face de _nix_, ombrien _ninctu_ »ninguito«; lat. _sequor_ en face de _socius_, v. norois _seggr_, v.-h.-a. _bein-segga_; lat _coquere_, _unguere_ en face de _coxi_, _coctus_, gall. _poeth_, anglo-saxon _á-fiȝen_ d'un présent germanique _*fiȝi̯ō_ (Lidén IF 18, p. 412 s.), _unxi_, _unctus_ etc. Dans tous ces cas le manque de labialisation devant consonne est phonétique. Cf. encore les exemples germaniques v.-h.-a. _unc_, _ancho_, v. isl. _leiga_ »louer«, v.-h.-a. _versnigan_ (part. passé) où la vélaire pure s'explique par le vocalisme postérieur. Les formes grecques νίζω, πέσσω, ὄσσε, ἀοσσέω n'ont sans doute à aucune époque de l'histoire du grec présenté une labiovélaire devant les _i̯_ du suffixe, c.-à.-d. ζ, σσ y sont les continuations directes et régulières de _g_, _gh_, _k_ + _i̯_.

Les adjectifs et adverbes prénominaux ïoniens κοῦ, κῶς, κῶ, κόθι, κοτέ, κόσος, κότερος offrent, devant vocalisme _o_, une vélaire pure phonétique. L'influence des formes composées avec οὐ ne serait pas assez forte pour éliminer une ancienne labiovélaire, d'autant

plus que les formes composées ont dû être senties toujours comme bâties sur les formes simples et non pas inversement. Une action analogique aurait donc eu lieu en sens inverse.

Tandis que l'apparition des labiovélaires devant les voyelles non-palatales pourrait être attribuée à une époque de communauté ou de développement parallèle des langues centum, leur introduction devant consonne n'a eu lieu qu'au fur et à mesure qu'elles devenaient des labiales. Les exemples de Walde-Pokorny contenant des labiovélaires antéconsonantiques (c.-à.-d. des vélaires indoeuropéennes qui se seraient labialisées devant consonne) ne sont pas probants. Le caractère problématique de certains exemples a du reste été souligné par l'auteur lui-même: cf. les articles *g^uhreiĝ*, *g^uredh*; *q^usep-* (car grec ψέφας ne peut pas être le correspondant exact du v. ind. *kṣap-*). Dans une série d'autres exemples des indices sûrs prouvent que la vélaire apparaissait tantôt devant consonne tantôt devant voyelle (*e*); or dans ce dernier cas elle subissait la labialisation et la labiovélaire, devenue labiale, a pu être transportée dans la position antéconsonantique. Il s'agirait donc en fin de compte d'exemples très archaïques d'introduction de labiovélaire (labiale) devant consonne, mais d'exemples datant de l'époque grecque, celtique etc. et non pas de l'époque indoeuropéenne. M. Reichelt a eu raison d'expliquer de cette manière les formes germaniques v.-h.-a. *nioro*, got. *siuns*, m.-h.-a. *zounen*, anglo-saxon *éanian* contenant, en apparence, les labiovélaires *g^uh*, *g^u* suivies de consonnes. Dans le cas de la racine **g^uhren*, **g^uhrē* (ὀσ-φραίνω, ὀσφρόμην, ὀσφρήσομαι et probablement aussi φρήν) il s'agit de deux élargissements différents d'une seule et même racine-base **g^uher* (**g^uhr + en*, **g^uhr + ē*), disparue en grec, mais peut-être conservée dans la forme védique *jíghrati* (3-ème p. plur. de la 3-ème classe), si la 3-ème p. sing. était **jíharti*. De même les mots italique *brutus*, grec βρίθω et d'autres de la même famille, sont dérivés de la racine **g^uer* contenue dans βαρύς. Le verbe βρύχω »grincer des dents« (lit. *gráužiu*, v. slave *gryzǫ* »ronger«), présentant un élargissement *ĝh* (comme νήχω etc.), est sûrement apparenté à la racine **g^urāu̯* »moudre« contenue dans v. ind. *grā́van-*, v. irl. *bró*. Car d'une part **g^urū-* est le degré faible régulier de **g^urāu̯* et d'autre part les deux sens »grincer« et »ronger« s'expliquent bien, si l'on part du sens primitif »moudre«. Or la forme **g^urāu̯* alterne avec **g^uerə-u̯-*, cf. got. *(asilu-)qairnus*, v.-h.-a. *kuerna*,

arm. *erkan* (< *g^{u}*erṷnā-*) et aussi, avec *r̥* < *er*, lit. *gìrnos*, v. slave *žrъnъvi*. Dans le cas de *g^{u}*rendh* (lat. *grandis*, grec βρένθος) il faut admettre la possibilité de l'infixe nasal (lat. *grand-* aurait alors la même structure que *frang-o*, *nanc-iscor* etc.). La racine *g^{u}*erdh*/g^{u}*redh* est contenue dans v. slave *grъdъ* < slave *gъrdъ*. M. Reichelt (l. c., p. 70) rattache non seulement lat. *grandis* et grec βρένθος, mais aussi lat. *grossus* et v. irl. *bress* à la racine de βαρύς (*g^{u}*redh* = élargissement de *g^{u}*er*). Un exemple frappant de labiovélaire antéconsonantique c'est v. ind. *krīṇāti*, grec πρίασθαι. Ici il semble à première vue impossible de trouver une forme apparentée avec labiovélaire antévocalique. On peut tout de même compter avec la possibilité d'un élargissement de la racine *q^{u}*er* (q^{u}*r* + *ī*), lequel ne serait pas sans parallèle. Au point de vue formel v. ind. *krīṇámi* a pu remplacer un plus ancien **kr̥ṇámi* sous l'influence de *krītá-* et d'autres formes à vocalisme *ī*, tout comme *bhrīṇámi* semble avoir remplacé *bhr̥ṇámi* (attesté en indien et garanti par le persan *burrīdan*, *burrad*); or *bhr̥ṇámi* est bâti sur la racine **bher* »couper«, cf. av. *tiži-bāra-* et arm. *bir*. Un rapport semblable existe entre lat. *tero, terere* ou v. ind. *ā-śír-* d'une part, et lat. *trīvi*, *trītus*, v. ind. *śrītá-* d'autre part. Le plus intéressant c'est que celtique *q^{u}*rinā-* (v. irl. *crenaim*, gall. *prynu*) et le pāli *kiṇāmi* peuvent remonter tous les deux à *q^{u}*r̥-nā-*. La forme à vocalisme bref supposée par la métrique du RV. est plutôt **kr̥ṇāmi* que **krĭṇāmi*. L'aoriste grec ἐπρίατο remplace un plus ancien *ἔ-πρῑ-το, refait sous l'influence de la 3-ème p. plur. (ἐπρίαντο au lieu de *ἐπρίατο), cf. Brugmann-Thumb, p. 323, ou bien un plus ancien *ἐπρῑ-σ-(α)το, cf. J. Schmidt dans *Festgruss Roth*, p. 186. La racine *q^{u}*er*/q^{u}*rī* »acheter« est probablement apparentée à *q^{u}*er* »faire«, cf. v. ind. *karóti* + *upa* + *ā* »se procurer quelque chose« (= *krīṇāti* + *upa*, *krīṇāti* + *ā*), le développement sémantique du lat. *comparare*, de l'all. *anschaffen* etc. M. Reichelt (l. c., p. 71) préfère de rattacher le v. irl. *crenaim* à la racine de *cuirethar*, *fo-ceird* »il met, pose, jette«. D'autres exemples de l'introduction de la labiovélaire (labiale) devant consonne: grec θεπτανός· ἁπτόμενος, τέφρᾱ »cendre«, lat. *febris* d'après un ancien **dhé*-g^{u}*heti* »brûler«, qui ne s'est pas conservé en grec (le latin ne connaît que l'ancien itératif *foveo*); νεφροί, lat. *nebrundines*, v.-h.-a. *nioro* (cf. plus haut); ἀμνός, lat. *agnus*, v. irl. *úan*, anglo-saxon *éanian*, où l'on a vraisemblablement affaire à un élargissement

en *o* d'un thème en *-en-*. Suivant que le mot-base, disparu dans toutes les langues, a exercé ou non une influence sur le dérivé, celui-ci présente la labiovélaire ou la vélaire pure. Cette explication nous semble plus simple que d'admettre, entre v. irl. *úan* et lat. *agnus*, la différence aspirée : non-aspirée. Les alternances vocaliques de l'initiale (*a*, *o*, *ō*, cf. Trautmann *Baltisch-Slavisches Wörterbuch*, p. 2) semblent postuler un mot-base à accentuation mobile.

La labiovélaire (ou plutôt labiale) du grec μνάομαι (< **g^{u}nā-i̯omai*) suppose une forme **g^{u}enə/ā-* disparue en grec, mais subsistant dans la plupart des autres langues indoeuropéennes (v. ind. *jáni-*, avest. *ǰainiš*, arm. *kin*, got. *qino*, v. prussien *genno*, v. slave *žena*). Cf. surtout v. irl. nom. sing. *ben*, gén. sing. *mná* (avec *m* < *b* emprunté au nominatif).

L'origine des groupes initiaux grec φϑ = v. ind. *kṣ* étant jusqu'ici inconnue, on fait abstraction des équations comme **q^{u}hpei* (φϑίνω, v. ind. *kṣiṇā́ti*), **g^{u}hđen* (φϑόνος, avest. *a-γžōnvamna-*), **g^{u}hđer* (φϑείρω, v. ind. *kṣárati*).

Viennent ensuite les cas dans lesquels la labiovélaire apparaît devant des voyelles autres que *e*, *i* [1]. Ici il faut d'abord compter avec la possibilité que *ə*, avant de se confondre avec *a*, a été une voyelle palatale. L'exemple isolé v. ind. *duhitā́* (avec *gh* palatalisé devant *i* > *ə*) semble significatif à cet égard. Si en grec la forme correspondante ϑυγάτηρ présente la vélaire pure au lieu de la labiovélaire attendue, c'est qu'après *u* les labiovélaires n'y apparaissent jamais. Mais la labiovélaire de **q^{u}ās/q^{u}əs* »tousser« (v. ind. *kās-*, lit. *kósiu*, slave **kašlь*; anglo-saxon *hvósta*, m. irl. *casachtach*, gall. *pas*) ne s'explique que si l'on admet le passage *kəs* > *q^{u}es* dans les langues centum (la labiovélaire de *q^{u}ās* serait ainsi empruntée au degré faible *q^{u}əs*). Même chose pour la racine **g^{u}ā* »venir« dont la labiovélaire est due à la forme faible *g^{u}ə*. Grec βα continue en même temps *g^{u}ə* et *g^{u}m̥* (cf. p. e. l'aoriste βάτην de **g^{u}ətām* et l'adjectif verbal βατός de **g^{u}m̥tós*). On sait aussi qu'en grec les deux racines **g^{u}em* et **g^{u}ā* contribuent à un seul et même paradigme de conjugaison d'où la possibilité de l'action assimila-

---

[1] Ici encore on a passé sous silence les cas incertains comme **g^{u}org^u(or)o-* (cf. Walde-Pokorny s. v.) ou **q^{u}armo/ā-*, pour lequel un emprunt du celtique au germanique (ou v. v.) n'est pas exclu.

trice de *g^u*em* sur *g^u*ā* admise aussi par M. Reichelt (l. c., p. 73), bien que son explication de la labiovélaire de *g^u*em* ne soit pas acceptable. Cf. aussi les racines *q^u*as* (lat. *quālum*, v. slave *košь*) et *(s)q^u*al* (lat. *squalus*, v.-h.-a. *(h)wal*, v. prussien *kalis*) dont l'*a* peut continuer ə (l'étymologie d'avest. *kara-* »nom d'un poisson mythique« est trop incertaine pour constituer une objection). Enfin φαιδρός = lit. *gíedras* (et *gaidrùs*) offrant la labiovélaire g^u*h* devant le vocalisme *a*, contient une ancienne diphtongue longue *āi̯* dont le degré faible *ī* attesté par le lette *dzīdrums* (rapport des vocalismes comme dans lit. *gaidỹs*: lit. *gýsti*) rend compte de la labialisation de l'initiale.

L'unique exemple sûr d'une labiovélaire devant vocalisme *u*, *q^u*udhe* contenu dans osque *pŭf*, s'explique facilement par l'action analogique de q^u*e/o-*, q^u*i-*.

On ne peut pas affirmer à priori que les conditions de la labialisation des anciennes vélaires aient été identiques dans toutes les langues centum. Ainsi il est possible que devant *r̥*, *l̥*, il y eût labialisation dans les langues dans lesquelles ces sons avaient parfois un caractère palatal, c.-à.-d. dans les langues celtiques (*r̥*, *l̥* > *ri*, *li*); cf. *q^u*resno-*/q^u*r̥sno-* (v. irl. *crann*, gall. *prenn*), le verbe *q^u*r̥nāmi* cité ci-dessus, et surtout la forme isolée *q^u*r̥mi-* »ver« (v. irl. *cruim*, gall. *pryf*).

Dans une série de cas où jusqu'ici on a admis l'existence d'une labiovélaire indoeuropéenne, on a affaire à un ancien groupe vélaire + *u̯*. La consonne finale de la racine *peq^u* apparaît en grec comme π dans πέπτω, ἀρτο-κόπος, πόπανον; mais le π de l'adjectif πέπων (fém. πέπειρα) provient de *k* + *u̯* (indoeur. *pekuon-*), cf. *pī̆u̯on-/pī̆u̯er-* dans grec πίων, πίειρα, v. ind. *pī́vā*, *pī́varī*. La labiovélaire de *g^u*ōus* (v. ind. *gáuḥ*, avest. *gāuš*, persan *gāv*, arm. *kov*, βοῦς, lat. *bōs*, v. irl. *bó*) provient de *g* + *u̯*; le grec (ἑκατόμ-βη) et l'indoiranien (composés en *-gva-*) attestent l'existence d'une forme *gu̯o/ā-* (et non pas g^u*o/ā-*) fonctionnant uniquement au second membre de composés, ce qui en garantit le caractère archaïque. Au moment où le groupe *gu̯* de *gu̯o* etc. devenait g^u(*-o*), l'*u* de *gōus*, gén. *gou̯(o)s* etc. a dû nécessairement être conçu comme suffixe, et l'initiale de *g-ou-* a succombé à l'action assimilatrice de g^u*-o*, d'où *g^u*ou-*. Un autre cas de labiovélaire provenant de *vélaire* + *u*, c'est le φ de ἐλαφρός, si ce mot est apparenté à ἐλαχύς (v. ind. *raghú-*). Le paradigme préhistorique de *$ə_1$*l̥nghú-*

contenait des formes à désinence vocalique et à degré faible du suffixe, comme l'instrumental sing. *ə$_1$l̥ghu̯ā́, le gén. duel *ə$_1$l̥ghu̯óus, le gén. pluriel *ə$_1$l̥ghu̯ṓm, le fém. *ə$_1$l̥ghu̯ī́ (lat. *levis* < *leghu̯is, cf. *suāvis* < *suādvis), dans lesquelles le groupe antévocalique *gh* + *u* passait régulièrement à *g*^{u}*h*. Toutes ces formes ont été éliminées du paradigme proprement grec, qui ne présente que la vélaire pure, mais la consonne labiale (provenant de la labiovélaire) a été conservée dans le dérivé secondaire ἐλαφ-ρός. L'ancien groupe -*ghu̯*- apparaît dans une langue satem: lit. *leñgvas*. M. Reichelt (p. 56 et 62) suivant Brugmann propose une autre solution: ἐλαφρός serait dérivé de *ἐλαφός, forme thématisée de ἐλαχύς. — Enfin la labiovélaire de *perku-, *perq^{u}o- »chêne« est vraisemblablement le résultat d'une flexion du type v. ind. *krátuḥ*, gén. *krátvaḥ* (donc nom. *perkus, gén. *perku̯os > *perq^{u}os, cf. Walde *Lat. Et. Wtb.* sous *quercus*).

Nous passons maintenant à la seconde série d'exceptions, les formes centum contenant une vélaire pure devant les voyelles palatales (surtout devant *e*). On se bornera ici aux exemples avec vélaire initiale, dans lesquels la variabilité de l'élément suivant est beaucoup plus restreinte que dans les cas de vélaire finale.

Il y a d'abord des cas où le vocalisme *e* après vélaire (postpalatale) pure n'apparaît que dans un seul groupe des langues centum[1]: ἀκεύει (·τηρεῖ; v. slave *čują*; mais ἀκούω, got. *hausjan*); got. *hiuhma* (serbo-croate *čúčati*); lat. *cēveo* (v. slave -*kyvati*); v.-h.-a. *hiufo* (v. prussien *kaāubri*); v.-h.-a. *hâko* (lit. *kéngė*, si ce mot n'est pas emprunté du m.-h.-a. *henge*); got. *hepjo* (avest. *kata*-); κέδρος (lit. *kadagȳs*); v. irl. *cenel*, m. irl. *cinim* (v. slave *načęti*); lat. *cinis* (si le vocalisme palatal du latin est ancien); κέγκει· πεινᾷ (lit. *keñkia*) à côté de καγκαίνω; κέρασος (lit. *kirnis*), si le mot grec n'est pas d'origine étrangère; moyen irl. *ceirtle* (slave *čьrstą); lat. *ante-cello* (< *cel-d-o; lit. *keliù*); κελλός (·μονόφθαλμος); κεσκέον (slave *češą*)[2]; germanique *keula- (v.-h.-a. *kiol*, all. *Kiel*); norvégien *kjøre*; v. norois *kjóss*; isl. *kjúka*; holl. *kiete*, all. dial. *kieze*; v.-h.-a. *kiot*; v. isl. *gáegiask*; γέμω (arm. *čmlem*, v. slave *žьmą*); v. norois *kimbull* (lit. *žémbė*); v. norois *kingja* (v. slave

[1] Les listes qui suivent ont été établies à l'aide du Dictionnaire Etymologique de Walde-Pokorny.

[2] Le *c* du v. irl. *cír* peut continuer soit *k* soit *q*^{u}.

gọžvica); ἀγείρω; γέρην, γέρανος (lit. *gérvė*, v. slave *žeravь*); v.-h.-a. *kërran*; ἐγείρω; χέρμα (v. ind. *gharṣati*, slave **gorxъ*); γέλγις; got. *kilpei* (v. ind. *jartú-*); v. isl. *kjalta*; v.-h.-a. *kilburra*; γέργερος; m.-h.-a. *gelfen*; v.-h.-a. *gëlzôn*; all. *Schinken*, *hinken*, suédois dial. *skinka*; σκεῦος; m.-h.-a. *schiel* (lit. *skiaurẽ*, *skiáutis*); germanique **skeutan* (all. *schiessen*); **skeuban* (all. *schieben*); σκέπας (lit. *kepùrė*, russe *čepec*); σκινθός (lit. *skendañ*); v. isl. *skjarr*, *skirra*; ἀκερσεκόμης (·ἄκαρτος τὰς κόμας); v.-h.-a. *scëlah*; v. isl. *skjalfa*. — Dans le cas de κέρκαξ, κερκάς etc., m. irl. *cercc* »poule« (v. prussien *kerko*) il faut compter avec l'action du facteur onomatopéique, ce que prouve le verbe lette *kèrkt* (avec *k* conservé).

Pour les exemples qui précèdent on ne peut pas démontrer que les formes à vocalisme *e* aient été directement héritées de l'indoeuropéen. Il y a d'abord deux possibilités d'expliquer les formes à vélaire pure devant vocalisme antérieur: il peut s'agir d'innovations ou d'emprunts. Dans le premier cas les formes à vocalisme *e* auraient été bâties sur des formes à vocalisme *o* ou vocalisme faible héritées de l'époque indoeuropéenne. Il y a aussi des exemples sûrs de la coëxistence des vocalismes fondamentaux *e* et *a* et il est très possible que dans ce cas-là le vocalisme *e* est secondaire et dû à l'analogie: cf., chez Walde-Pokorny, les racines **kap* (mais lat. *cēpī*, v. isl. *háfr*, *hóf*, lit. *kúopa*, κώπη qui ne présentent pas, d'après Walde-Pokorny, le degré normal; le persan *čafsīdan* continue une forme à ancien vocalisme *e*); **ghabh* (mais osque *hipid*, v. isl. *gaéfr*, lit. *atgĕbau*, got. *giban*); **kamp* (mais v. ind. *cāpa-*, *capalá-*, persan *čap*); **kand* (grec, alb., lat., celtique *a*, v. ind. *e*); **kars* (mais germ. **skerzan*); 3 **kel* (à côté de quoi il y a aussi une racine à vocalisme fondamental *a*); κάλπις, lat. *calpar*, mais v. irl. *cilornn*; **skabh* (v. ind. *skabhnāti*, *skambhanam*, lat. *scamnum*, mais avest. *frasčimbana-*); *(s)kamb* (σκαμβός, v. irl. *camm*; mais σκέμβω, suédois *skimpa*); **skand* (v. ind. *skándati*, σκάνδαλον, lat. *scando*, mais m. irl. *scennim*, gall. *cy-chwynnu*); **(s)kăp* (formes à vocalisme *e/o* σκέπαρνος, σκόπελος, κόπτω, lette *škēps*, v. slave *štapъ*, russ *ščepatь*, v. slave *skopiti*, lat. *scōpa*); **(s)kerp* (mais καρπός, lat. *carpo*, anglo-saxon *haerfest*, v.-h.-a. *herbist* avec *a*); **(s)qend* (avest. *sčandayeiti*, mais m. irl. *scandraim*, v. slave *skoda*). On va voir, au chapitre suivant, comment l'apophonie *e/a* (*o/a*), qui n'est qu'un phénomène récessif dans les langues historiques, se justifie après les occlusives vélaires.

Dans le cas d'une apophonie *ai/i*, *oi/i* ou *i̯e/i*, le manque de labialisation, phonétique devant le degré plein, est analogique devant le degré faible *i*. P. e. v. isl. *kikna* d'après *keikr*, *kima* d'après *keima*; κίω, κίνυμαι d'après **ki̯eu-* (σεύω, v. ind. *cyávati*).

D'autre part, dans les cas où une forme n'apparaît que dans deux groupes européens, il faut compter avec la possibilité d'un emprunt ou du vocabulaire indoeuropéen local. Soit les rapprochements suivants:

v. irl. *criss*, slave **čersъ*; gall. *cern*, slave **černъ*; v.-h.-a. *hërta*, lit. *kerdžius*, v. slave *črěda*; v.-h.-a. *hirmen*, lit. *kirmýti*; κέλευθος, lit. *keliáuju*: v.-h.-a. *gît*, lit. *geidžiù*, v. slave *židǫ*; v.-h.-a. *kërban*, v. prussien *gīrbin*, v. slave *žrěbъ*; v.-h.-a. *gers*, lit. *gìrsa*; χέλῡς, v. slave *želъvь*[1]; v.-h.-a. *gëltan*, v. slave *žlědǫ*.

Il y a encore une troisième possibilité d'explication de certains *ke* des langues centum préhistoriques. Il faut se souvenir que notre théorie des labiovélaires suppose l'existence, dans les langues centum, de la distinction entre la série palatale (*k̂*, *ĝ*, *ĝh*) et la série vélaire. De cette manière le problème de la répartition indoeuropéenne de *k̂* et *k* est (contrairement à l'opinion de M. Hirt) transcendental par rapport au problème des labiovélaires. Toutes les langues indoeuropéennes attestent directement (langues satem) ou indirectement (langues centum) l'ancienne opposition *k̂* : *k*. Cette opposition indoeuropéenne, dont les explications fournies jusqu'ici ont été fort conjecturales, n'a pas laissé dans les langues historiques de traces d'alternances consonantiques (*k̂* : *k*) aussi sûres que l'alternance *k*/*qᵘ* attestée par les langues centum. Aborder le problème de la série palatale nous semble une entreprise qui ne promet pas. Nous ne voulons que rectifier une opinion erronée concernant le sort de *sk* dans certaines langues satem. On admet généralement la formule suivante: indoeur. *sk̂* = v. ind. *ch* = avest. *s* = arm. *ç* = lit. *š* = slave *s*. Or ce rapprochement est d'abord contredit par les reflets du suffixe inchoatif *sk̂* apparaissant sous la forme *sk* et en baltique et en slave (p. e. v. ind. *iccháti*, avest. *isaiti*, arm. *aiç*, lit. *ieškóti*, v. slave *iskati*). De plus la racine de v. ind. *chinátti*, arm. *çtim* (σχίζω, lat. *scindo*, germ. **skītan*) comporte en lituanien une occlusive vélaire: *skíedžiu*. Même chose pour la racine **sk̂el*: arm. *çelum*, mais lit.

[1] Mais cf. plus bas p. 21

skeliù. Dans cet état de choses il nous semble admissible de considérer v. slave *tъštь* comme le correspondant exact du v. ind. *tucchyá* et de voir dans lit. *tùščias* un vieil emprunt du slave (contrairement à l'opinion de M. Trautmann, qui pose une forme fort improbable **tus-sk̂-tio*, *Baltisch-Slavisches Wörterbuch*, p. 333). Un autre exemple de la conservation de l'ancienne occlusive (palatale) après *s*, c'est lit. *rezgù* apparenté à v. ind. *rájju-* dont *jj* (devant *u*) ne peut continuer qu'un ancien groupe *zĝ*. Les exemples qui semblent contredire la formule indoeur. *sk̂*, *zĝ(h)* > baltoslave *sk*, *zg*, ne sont pas convaincants. Pour l'étymologie de **šau̯iō* (cf. Trautmann, o. c., p. 300) on a le choix entre got. *skewjan* et avest. *spā* (< **k̂u̯ā*). Le *š* initial du balto-slave **šēu̯era-* (ibid. p. 303) continue plutôt le *k̂* du lat. *caurus* que le *sk̂* du got. *skūra* (*windis*). D'une façon générale l'hypothèse de l'*s* mobile est très importante pour la question qui nous occupe ici. Une alternance indoeuropéenne *sk̂*/*k̂* apparaîtra en balto-slave sous la forme *sk*/*š*; mais dans le cas où pour une raison phonétique ou morphologique l'*s* de *sk̂* aura été supprimée après le passage *k̂* > *š*, le *k̂* indoeuropéen conservera son caractère d'occlusive en balto-slave. On pourrait expliquer ainsi d'une part la différence entre v. slave *skokъ* et lit. *šókti* (**sk̂ăk* en face de **k̂ăk*), d'autre part celle entre lit. *skiedžiu* et v. slave *cěditi* (**sk̂eid* > **skeid* et **keid*), et les deux cas contraires à notre règle: slave **serǫ* (en face de σκῶρ, σκατός, v. norois *skarn*), et slave **sьjajǫ* (en face de v. ind. *chāyá*, σκιά, alb. *hē* < **sk̂əi̯ā*, got. *skeinan*). Dans le dernier cas la forme sans *s* (*k̂ī-*, *k̂i̯-*) est probablement attestée par v. ind. *śyāvá-*, lit. *šývas*, slave **sivъ*, et v. ind. *śyāmá-*, lit. *šẽmas*.

Notons aussi qu'il devient ainsi possible de maintenir les rapprochements prâcrit *chepa-*, v. ind. *śépa-*, lat. *cippus*, alb. *ϑep*, slave *cěpъ* (**k̂oipo-* à côté de **sk̂oipo-*, d'où slave **koipo-*); v. ind. *chaví*, arm. *çiw*, κεύϑω, gall. *cudd*, v. norois *skjóđa*, lit. *kẽvalas*, *kiáušė*, *kiáutas* (Walde-Pokorny II, p. 548—9).

La conservation du caractère occlusif du *k̂* après *s* trouve un parallèle éclatant en lette où les occlusives baltiques *k*, *g* palatales passent à *c*, *dz*, excepté après *s*; p. e. lit. *kepù* = lette *cepu*, lit. *geležìs* = lette *dzèlzs*, mais lit. *skiedziù* = lette *šķiêžu*, lit. *rẽzgis* = lette *režģis*.

La formule indoeur. *sk̂*, *zĝ(h)* = balto-slave *sk*, *zg* nous permet d'affirmer que les exemples indoeuropéens de *ske-* initial,

dans la mesure où ils ne sont représentés ni en indien, ni en iranien, ni en arménien, peuvent contenir un ancien $\hat{k}$ (palatal), qui ne subit pas de labialisation dans les langues centum. Soit les cas suivants, dans lesquels le caractère vélaire de l'occlusive n'est pas démontrable:

kel: κέλωρ. κελαρύζω, κέλαδος, v.-h.-a. *hellen*, *hel*, v. isl. *skjal*, v.-h.-a. *scëllan*, *scëltan*, lit. *skélbia*
sker: v. isl. *skári*, anglo-saxon *secge-scére*, v.-h.-a. *scerôn*, *scirno*, lit. *skérÿs*
skerd: anglo-saxon *sceort*, m.-h.-a. *scherzel*, lit. *skerdžiù*
skerb: m. irl. *cerbaim*, anglo-saxon *sceorpan*, pol. *szczerb*
(s)kerp: m. irl. *cirrim*, v.-h.-a. *scirbi*; v. prussien *kerpetis*, v. slave *črěpъ*
(s)kerp: anglo-saxon *sceorfan*, v.-h.-a *scerf*; lit. *kerpù*, v. slave *črěti*
(s)kel: σκέλλω, σκελετός, σκληρός; m.-h.-a. *hellec*, holl. *hāl*, lette *kàlss*.

Ajoutons-y le phénomène de flottement entre $\hat{k}$ et *k*, attesté avec certitude pour quelques racines. Ainsi à côté de la racine **ĝhel* (lit. dial. *žel̃tas*, lette *zèlts*, v. slave *zlato*; lit. *želiù*, v. slave *zelenъ*), le baltoslave connaît **ghel* (lit. *gel̃tas*, slave **žьltъ*). Or dans les langues centum le rapport indoeuropéen *ĝhe*:*ghe* passe à *ghe*:*ghᵘe*. Il est donc possible que le *f* du lat. *fel*, sans être un dialectisme, reflète bien une ancienne labiovélaire (cf. Walde, *Lat. Et. Wtb.* s. v.). Le χ de χέλῦς pourrait continuer une ancienne palatale et non pas la vélaire supposée par slave **želъvь*. Les flottements entre labiovélaire et vélaire pure s'expliqueraient en partie comme une continuation des flottements entre vélaire et palatale, rencontrés dans les langues satem. Il semble que jusqu'ici on a souligné surtout l'hésitation entre *k* et $\hat{k}$ et négligé celle entre *k* et *qᵘ*. Mais à côté de la racine 2 **kel* (Walde-Pokorny I, p. 435) Fick, Meillet et Kretschmer ont posé la racine **qᵘel* (gall. *palu* etc.); en face de **gel* »avaler« (v. irl. *gelim*) il y a **gᵘel* (καταβλέει· καταπίνει; ibid., p. 621); à côté de **ken* »commencer« (ibid. p. 397—8) Zupitza a cru pouvoir admettre **qᵘen* (v. irl. *cenn*, gall. *penn*). Dans chaque cas particulier il faut choisir entre la possibilité d'une différencia-

tion récente (*ke*/*ko* > *qᵘe*/*ko*, d'où *qᵘe* et *ke* refait sur *ko*), et celle d'une différenciation ancienne (*k̂e*/*ke*) datant de l'époque indoeuropéenne. On sait que c'est surtout chez les différentes racines commençant par *sk* et signifiant »couper, fendre, rompre, déchirer«, que l'occlusive est tantôt palatale, tantôt vélaire. Cf. arm. *ç̣ir*, *ç̣rem* »disperser« à côté de *k'erem* »gratter«. Dans les langues centum cette hésitation est reflétée par l'opposition du grec κείρω et du hittite *kuerzi* »il coupe«; bien entendu l'ancien caractère palatal du *k* grec n'est garanti que si le vocalisme *e* de κείρω est directement hérité de l'indoeuropéen.

La coïncidence de *ke* et de *ku̯e* (> *qᵘe*) et la conservation de la différence entre *ko* et *ku̯o* (> *ko*, *qᵘo*) dans les langues centum, nous fait entrevoir la raison phonétique du développement *ke* > *qᵘe*. L'arrondissement des lèvres accompagnant l'articulation de l'occlusive postpalatale, n'a été perçu comme un phonème distinct et autonome que là où il était mis en relief par un changement subséquent de la forme des lèvres, c.-à-d. devant les voyelles palatales.

La confusion de l'indoeur. *ke* (*ki*) et *ku̯e* (*ku̯i*) a entraîné le changement de l'ancien rapport *k̂e* (*k̂i*) : *ke* (*ki*) en *ke* (*ki*) : *qᵘe* (*qᵘi*). C.-à-d. devant les voyelles palatales le rapport *antérieur* : *postérieur* s'est transformée en *non-labialisé* : *labialisé*. Il serait intéressant d'y comparer en détail certains phénomènes irlandais mentionnés par M. Pedersen dans sa grammaire celtique (I, p. 336/7). Dans quelques dialectes modernes de l'irlandais les labiales non-mouillées ont subi un arrondissement, ce qui d'après M. Pedersen représente un développement ultérieur de l'ancienne opposition *non-mouillé* : *mouillé* (*b* : *b́*, *m* : *ḿ*) etc. De plus il semble qu'il y a en irlandais moderne des traces d'une labialisation des vélaires; du moins la trouve-t-on marquée dans l'ortographe de Man: *quallian* < [**kul'en*], *queig* < [**koig'*]. Le problème historique à résoudre c'est de trouver le phénomène de coïncidence phonologique qui a donné origine à la catégorie des labiales (ou des vélaires) arrondies.

Si nous admettons qu'en indoeuropéen la différence entre *k̂* et *k* existait non seulement devant voyelles palatales, mais aussi devant consonnes et devant voyelles non-palatales, il nous faut expliquer la confusion, dans les langues centum, de *k* et de *k̂* dans toutes les positions excepté devant *e*, *i*. Or cette confusion

n'est que le contrecoup du passage de *ke*, *ki* à $q^u e$, $q^u i$. En effet si l'on part du système primitif

ku̯o *ko* *ko*
ku̯e *ke* *k̂e*[1]

la coïncidence de *ku̯e* et *ke* (> $q^u e$) transforme ce système en

$q^u o$ *ko* *ko*
$q^u e$ *ke*

k n'est que le membre négatif de l'opposition q^u : *k* (*labialisé* : *non-labialisé*) et devant les voyelles palatales il n'est plus qu'une variante phonétique de *k* (car devant les voyelles palatales il n'y a plus de distinction entre *k̂* et *k*); cette circonstance entraîne l'identification (phonologique) de *k̂* et *k* devant les voyelles et aussi devant les consonnes. Dans les langues centum historiques la répartition de *k̂* et *k* n'est plus que phonétique: devant les voyelles antérieures la prononciation de *k*, *g*, *gh* y est palatale, dans les autres positions elle est vélaire.

Il résulte de tout ce qui précède, que la distinction de *k*, *ĝ*, *ĝh* et *k*, *g*, *gh*, que nous offrent les langues satem, est une distinction ancienne et de date indoeuropéenne (au moins devant les voyelles palatales[2], tandis que l'opposition entre *k*, *g*, *gh* et q^u, g^u, gh^u résulte d'un développement ultérieur des langues centum. Ce qui importe surtout c'est que la dernière est en partie une continuation de la première. Non seulement est-il erroné de considérer, avec M. Hirt, les labiovélaires comme anciennes et de dériver la série palatale de la série vélaire, mais il est aussi inadmissible de mettre sur un seul et même plan chronologique le problème de la série labiovélaire et celui de la série palatale (comme le fait M. Ribezzo *Per la genesi delle 3 serie gutturali indoeuropee* RIGI VI (1922), p. 225—241). — L'alternance k/q^u n'ayant laissé que peu de traces dans les langues centum historiques, l'argument unique, mais suffisant dont nous étayons notre théorie des labiovélaires, c'est le manque de labiovélaires devant consonne, devant *ŭ̄*, *ŏ̄* isolés et devant *ă̄* indoeur., et leur fréquence devant

---

[1] *o* symbolise les voyelles non-palatales (*ŏ̄*, *ŭ̄*, *ă̄*), *e* les voyelles palatales (*ĕ̄*, *ĭ̄*).

[2] Cf. le parallèle instructif de l'albanais moderne, qui oppose *k* à *k* devant toutes les voyelles excepté *i* (qui n'est jamais précédé de *k*). Devant les consonnes l'albanais ne connaît que *k* (vélaire).

ĕ, *ĭ* (et *ə̥*). Elles n'existent devant consonnes que dans la mesure où elles se sont confondues avec les consonnes labiales, elles n'apparaissent devant *ŏ*, *ă*, *ai*, *r̥*, *l̥*, *n̥*, *m̥* que dans la mesure où ces voyelles alternent avec *ĕ*, *ə*, *ĭ*, *er*, *el*, *en*, *em*. Dans tous ces cas l'expansion des labiovélaires est due à des procès de dérivation postérieurs à l'époque indoeuropéenne: mais les modèles qui ont rendu possible cette expansion, ont été hérités de l'indoeuropéen (alternances *ke/ko* < *k̂e/k̂o*, *qᵘe/qᵘo* < *ku̯e/ku̯o*, *pe/po* < *pe/po* etc.). Le manque de labialisation d'une ancienne vélaire devant voyelle palatale s'explique 1) par la dérivation; 2) par l'emprunt; 3) par le flottement occasionnel de *k̂*, *ĝ*, *ĝh* et *k*, *g*, *gh*, flottement dont les conditions nous sont provisoirement inconnues [1].

Le développement des labiovélaires latines dans les langues romanes justifie le principe d'explication que nous avons adopté pour rendre compte des labiovélaires des langues centum. En latin *qu* et *gu̯* (ce dernier existe uniquement après nasale) ne se rencontrent que devant *i*, *e*, *a*. Devant *o* l'absorption de l'élément labial, enrayée d'abord par des facteurs morphologiques, était accomplie dans l'époque postclassique. Dans la plupart des langues romanes la labialisation se perd devant les voyelles palatales (*e*, *i*), elle se maintient devant la voyelle non-palatale *a*.

Ainsi en italien: lat. *qui*, *quietus*, *quaerere* > ital. *chi*, *cheto*, *chiedere*; mais lat. *qualis*, *quando*, *quantus*, *quattuor*, *quadraginta*, *aqua*, *quinquaginta*; *lingua* > ital. *quale*, *quando*, *quanto*, *quattro*, *quaranta*, *acqua*, *cinquanta*; *lingua*. De même en espagnol: lat. *qui*, *quietus*, *quaerere*, *aquila*, *sequi*, *atque* + *ille* > esp. *quien*, *quedo*, *querer*, *águila*, *seguir*, *aquel*; mais lat. *quadrum*, *qualis*, *quando*, *quantus*, *quattuor*, *aqua*, *equa*; *lingua* > esp. *cuadro*, *cual*, *cuando*, *cuanto*, *cuatro*, *agua*, *yegua*; *lengua*.

---

[1] Si dans notre transcription de formes indoeuropéennes nous continuons à nous servir de *qᵘ* à côté de *k*, c'est non seulement parce que cette distinction correspond à une différenciation commune à une partie de langues indoeuropéennes, mais aussi parce que la labiovélaire nous garantit une forme à vocalisme antérieur héritée de l'époque indoeuropéenne. En revanche il faudrait remplacer le symbole *gᵘh* par *ghᵘ*; la différence entre sonore non-aspirée et sonore aspirée étant plus ancienne que celle entre vélaire non-labialisée et vélaire labialisée, il faut voir dans l'occlusive initiale de v. ind. *hánti*, hittite *kuenzi*, θείνω, lit. *genù* etc. une vélaire aspirée labialisée et non pas une labiovélaire aspirée.

De même le *gu̯* roman, qui s'est développé du *w* germanique, se délabialise en espagnol devant *e*, *i* (*guerra*, *guisa*), mais conserve la labialisation devant la voyelle non-palatale *a* (*guardar*, *guarir*, *guarnir*, *guante*).

On est ici en face d'une répartition diamétralement opposée à celle qu'on a supposée pour les langues centum. C'est que dans le dernier cas (langues centum) il s'agissait de la labialisation, tandis que dans les langues romanes on a à faire à la perte de la labialisation. Là c'était un phénomène de dissimilation (développement de »l'appendice labiovélaire« devant voyelle palatale), ici il s'agit d'un cas d'assimilation (perte de la labialisation devant voyelle palatale). Entre les deux phénomènes il existe une différence semblable à celle entre la diphtongaison de *ę* > *ei*, *ǫ* > *ou* et la monophtongaison de *ei* > *ę*, *ou* > *ǫ*.

Le développement roumain est très instructif au point de vue de la phonologie générale. La coïncidence de *c* et *qu* devant voyelle palatale y a eu pour contrecoup l'identification de *qu* et *p* devant *a*.

latin			roumain		
pa	*qua*	*ca*	*pa*	*pa*	*ca*
pe	*que*	*ce*	*pe*	*ce*	*ce.*

Exemples: lat. *qui*, *quietus*, *quaerere*, *neque*, *atque* + *ille*; *sanguis*, *languidus* > roum. *cine*, *încet*, *cere*, *nicĭ*, *acel*; *sînge*, *lînced* (< *lînged*); mais lat. *quattuor*, *quadragesimae*, *aqua*, *equa*; *lingua* > roum. *patru*, *părésimĭ*, *apă*, *iapă*; *limbă*.

Mieux encore, les occlusives labiales ont remplacé les occlusives gutturales dans les cas où ces dernières fonctionnaient uniquement comme gutturales (et non pas comme gutturales *pures* ou gutturales *labialisées*), c.-à-d. dans les positions où l'on ne distinguait pas entre les gutturales *pures* et les gutturales *labialisées*, à savoir devant les consonnes *t*, *s*, *n*.

Devant *t*: lat. *coctus*, *directus*, *exsuctus*, *factus*, *frictus*, *fructus*, *lac*, *lactuca*, *lucta*, *nox*, *octo*, *pecten*, *pectus*, *victus* > roum. *copt*, *drept*, *supt*, *fapt*, *fript*, *frupt*, *lapte*, *lăptucă*, *luptă*, *noapte*, *opt*, *pieptene*, *piept*, *vipt*.

Devant *s*: lat. *coxa*, *toxicum*, *coxit*, *frixit*, *infixit*, *suxit* > roum. *coapsă*, *toapsec*, *coapse*, *fripse*, *înfipse*, *supse*.

Devant *n*: lat. *lignum*, *pugnus*, *signum* > roum. *lemn*, *pumn*, *semn* (< **lebn*, **pubn*, **sebn*, cf. roum. *Rîmnic* < slave *Rybnikъ*).

Devant *r* et *l* les gutturales latines *c*, *g* restent telles quelles. C'est que devant *r*, *l* elles fonctionnaient comme gutturales *sourde* et *sonore*, et non pas simplement comme gutturales, ce qui est le cas devant *t*, *s*, *n* (car devant *t* et *s* on n'a que *c* et devant *n* on n'a que *g*). Or *p* ne remplace que les gutturales indéfinies au point de vue de la sonorité, puisque *qu*, qui ne s'oppose jamais à *gu̯* excepté après nasale, ne fonctionne ni comme sourde ni comme sonore (c.-à-d. son caractère sourd est phonétique mais non pas phonologique).

II. Sur les éléments consonantiques disparus en indoeuropéen.

Dans une série d'articles détachés[1] nous avons essayé de démontrer que les voyelles longues originaires de l'indoeuropéen étaient le résultat d'une contraction de voyelles brèves avec certains éléments consonantiques[2]. Si nous revenons ici encore une fois sur cette question, c'est d'une part pour résumer notre doctrine dispersée dans des revues difficilement accessibles, d'autre part pour la corriger et pour la compléter de faits nouveaux. En effet, les critiques publiées depuis 1928 (Cuny Revue des Etudes Anciennes, 1928, p. 179 et Litteris VII, 1930, p. 149—150; Pedersen Litteris V, 1928, p. 156—159; Debrunner Indogermanisches Jahrbuch XIII, 1929, p. 66—7; Meillet BSL XXIX, 1929, p. 60—2; Marstrander Norsk Tidsskrift for Sprogvidenskap III, 1929, p. 290—5; Sturtevant Language VI, 1930, p. 149—58), quoiqu'en partie assez favorables à cette doctrine ou tout au moins peu inclinées d'y opposer la théorie courante de l'ablaut, ont attiré notre attention sur maint point faible de nos conclusions. D'autre part l'explication du ə vocalique (européen et arménien

---

[1] *Les effets du ə en indoiranien* (Prace Filologiczne XI, 1927, p. 201—43); *Origine indoeuropéenne du redoublement attique* (Eos XXX, 1927); *ə indoeuropéen et ḫ hittite* (Symbolae in honorem J. Rozwadowski I, 1927, p. 95—104); *Quelques problèmes métriques du Rigvéda* (Rocznik Orjentalistyczny IV, 1928, p. 196—218).

[2] Que nous avons, à plusieurs reprises, appelé des laryngales ou (à tort) gutturales. La question s'il s'agissait en réalité de *laryngales* ou bien surtout ou exclusivement de *pharyngales*, est d'importance secondaire, sans influence sur les conclusions d'un ordre purement phonologique.

On sait qu'aujourd'hui la doctrine du ə consonantique, initiée par F. de Saussure et soutenue par H. Möller, est représentée surtout par MM. Cuny et Pedersen.

a = indoir. *i*) comme phénomène d'anaptyxe (*Les effets du ə en indoiranien*, PF XI, p. 233—4) n'a jamais satisfait l'auteur de ces lignes. On verra dans la suite qu'une juste appréciation du phénomène de la soi-disant vocalisation du $ə̯$ jette une lumière inattendue sur la structure de la racine indoeuropéenne en général. Enfin certaines assertions hasardées, comme p. e. la survivance d'anciennes limites syllabiques dans les clausules du Rigvéda, ont été écartées comme affaiblissant, à cause de leur caractère précaire, l'évidence solide des autres arguments. Au contraire nous avons cru devoir soutenir certains points mis en doute par la critique.

Le but du présent exposé étant purement constructif, nous omettrons, sans les mentionner, les points que nous avons abandonnés soit sous l'influence de la critique soit après mûre réflexion. Ce n'est que dans les cas où nous conservons notre ancien point de vue malgré la critique, que nous croyons nécessaire et utile de discuter les arguments contraires.

La théorie du *ə* consonantique (= $ə̯$) se laisse résumer dans les formules suivantes:

1) Toute voyelle longue originaire (c.-à.-d. ne provenant ni d'allongement ni de contraction de deux voyelles) est une contraction [1] d'une voyelle brève avec un des trois éléments $ə̯_1$, $ə̯_2$, $ə̯_3$: $e + ə̯_1 > \bar{e}$, $e + ə̯_2 > \bar{a}$, $e + ə̯_3 > \bar{o}$; o (provenant de e par apophonie qualitative) $+ ə̯_1 > \bar{o}$. Les autres équations, notamment $o + ə̯_2 > \bar{o}$, ne sont pas sûres à cause du manque d'exemples incontestables. Et il est surtout difficile de décider si $\bar{o}$ provient toujours de $o + ə̯_1$ ou s'il représente parfois le résultat d'une contraction de e avec un $ə̯_3$.

Quand l'élément $ə̯$ se trouve entre voyelle et consonne, on a la contraction mentionnée ci-dessus.

2) Quand l'élément $ə̯$ se trouve entre voyelles (ce qui arrive dans le cas d'un suffixe vocalique ou d'une désinence vocalique s'ajoutant à une racine ou à un thème en 'voyelle longue originaire'), il disparaît (phénomène appelé *vocalis ante*

---

[1] Nous retenons le terme contraction, employé auparavant, bien qu'au fond il s'agisse d'un phénomène d'allongement compensatoire. Dans les cas concrets il n'y a jamais de doute si l'on a à faire à $a^x + ə̯ > \bar{a}^x$ ou à $a^x + a^x > \bar{a}^x$.

vocalem corripitur). Mais $\bar{a}^x + a^x > a^x + a^x$ n'est en réalité que a^xə̯ $+ a^x > a^x +$ ə̯$a^x > a^x + a^x$. Les voyelles en hiatus subissent ensuite la contraction.

3) Quand l'élément ə̯ se trouve entre deux consonnes, il disparaît sans laisser une trace, excepté en grec (on ne trouve pas d'exemple pour l'arménien)[1].

4) Quand l'élément ə̯ se trouve entre consonne et voyelle, il disparaît aussi. Mais en indoiranien *k*, *t*, *p* + ə̯ (antévocalique) > *kh*, *th*, *ph*. Ce qu'on désigne par ə vocalique (eur. *a* = indoir. *i*), est la voyelle réduite $_e$ qui a subsisté après la disparition de la consonne ə̯[2].

5) Tout mot indoeuropéen commençant par une voyelle a perdu un ə̯ à l'initiale. Le caractère de ce ə̯ est révélé par le timbre de la voyelle qui subsiste: *e-* < $ə̯_1$*e-*; *a-* < $ə̯_2$*e-*; *o-* < $ə̯_3$*e-* (autant qu'il s'agit d'un *o* originaire et non pas d'un degré apophonique d'*e*). — D'autre part il peut y avoir des formes de racine commençant par une consonne simple, provenant d'un ancien groupe ə̯ + *consonne*. Un tel groupe a été simplifié partout (par la disparition de ə̯), excepté en grec et en arménien (cette constatation n'est qu'un corollaire de 3). En composition (parfois aussi dans le sandhi), après voyelle précédente, la présence d'un ancien groupe se trahit par l'action de la formule 1): *-E* + ə̯*T-* > *voyelle longue* + *T* (*E* = voyelle; *T* = consonne).

6) Dans les mots hittites d'origine indoeuropéenne *ḫ* semble continuer $ə̯_2$. Mais il y a aussi des mots indoeuropéens dont le vocalisme *ă* n'est pas justifié par un *ḫ* hittite. Il paraît donc que certains *ă* de l'indoeuropéen[3] sont dus à une autre cause que le voisinage de $ə̯_2$. En se fondant sur le hittite on serait tenté

---

[1] Cette règle, de même que la règle 4) concernant le ə vocalique, a été formulée ici pour la première fois.

[2] Ainsi le ə n'est qu'un cas spécial de ə appelé *secundum*, c.-à-d. de la voyelle réduite. C'est la voyelle réduite après $ə̯_1$, $ə̯_2$, $ə̯_3$, devant son timbre spécial à ces consonnes disparues. On sait par le travail de M. Güntert (*Indogermanische Ablautprobleme*, p. 26, 34 etc.), comment la voyelle réduite $_e$ (qu'il a appelée ə *secundum*) est apte à subir l'influence des consonnes voisines. Ceci rend compte du triple reflet grec ə > ε, α, ο.

[3] Il va sans dire qu'on fait ici abstraction des *a* secondaires, comme dans *ar*, *al*, *an*, *am* en arménien, grec, italique et celtique, ensuite des *a* qui apparaissent après les vélaires pures etc.

à attribuer à l'indoeuropéen une quatrième espèce de $ə̯$ ($ə̯_4$) (zéro et timbre *a* dans *toutes* les langues indoeuropéennes y inclus le hittite). Mais comme les distinctions basées sur une seule langue sont souvent précaires, et que d'ailleurs la question est d'importance secondaire pour nos buts, nous nous contentons de garder ici l'ancienne tripartition $ə̯_1$, $ə̯_2$, $ə̯_3$ [1].

Dans les exemples qui suivent, les cas qui concernent le groupe 5) sont traités tantôt avec 1) tantôt avec 3), suivant que le groupe initial $ə̯$ + *consonne* se rencontre après une finale vocalique ou une finale consonantique (ou après zéro, c.-à-d. en position initiale absolue).

Ad 1) et 5). La contraction $a^x + ə̯ > \bar{a}^x$ devant consonne se voit très bien dans une série de composés du v. ind.[2]. Etant donné que les racines monosyllabiques commençant par une voyelle, du type **oqᵘ* »oeil«, sont directement comparables à des racines comme **seĝh*, le groupe initial *sĝh-* (p. e. dans l'aoriste grec ἔ-σχον) équivaut au groupe initial $ə̯_3q^u$- que l'on rencontre dans un type connu de composés. Le second membre -*$ə̯_3q^ue/o$- est à *$ə̯_3eq^u$ ce que le second membre -**bhre/o-* (dans v. ind. *ura-bhra-*, grec δί-φρος) est à **bher*, ou le second membre -**ĝhme/o-* (dans avestique *upa-sma-*, *ni-sma-*, *xruždi-sma-*, *vardu-sma-*; v. perse *uzma-*) est à **ĝhem.*

$ə̯_3q^u$- après voyelle, p. e. véd. *ápāc-*, *ghṛtā́c-*, *viśvā́c-*; *dadhī́c-*, *nī́c-*, *pratī́c-*; *anū́c-*, *urū́c-* etc.

ə̯p- de **ə̯ep* »eau«, p. e. véd. *abhīpá-*, *dvīpá-*, *nīpá-*, *pratīpá-*; *anūpá-* etc.

$ə̯_1s$- de *$ə̯_1es$ »être«, véd. *ā́sat-* »inexistant« (*a* + *sat*), *abhī́ ṣat-* (RV. II, 41, 10 b; VII, 32, 24 a); appartient à la même racine *sú* (grec ἐύ, hittite *aššuš*): *abhī́ ṣú* (IV, 31, 3 a; VIII, 93, 21 a; X, 59, 3 a); *ū ṣú* (32 fois).

---

[1] L'objection purement théorique que *ō* peut n'être que le degré apophonique d'un *ē* non-conservé, se heurte à des exemples comme grec δίδωμι en face de τίθημι, où la structure morphologique parallèle semble parler en faveur d'un degré vocalique identique dans les deux cas.

[2] M. Sturtevant, qui d'ailleurs ne s'est pas déclaré pour la théorie du $ə̯$ consonantique, se trompait quand il supposait que nous admettions cette contraction comme ayant lieu aussi bien devant voyelle que devant consonne. D'où sa »modification« de notre formule dans Language VII, 1931, p. 119. Mais cf. p. e. *Quelques problèmes métriques du Rigvéda*, R. O. IV, 1928, p. 215, § 8.

$ə_1i̯$- de *$ə_1ei$ »aller« dans véd. *avāyatī* (*ava* + *yatī*) VIII, 91, 1; *āyan*, 3-ème pers. pluriel avec augment (cf. l'injonctif *yan* III, 4, 5).

$ə_1r$- de *$ə_1er$ »se mettre en mouvement« dans véd. *ārata* I, 54, 1 (3-ème pers. pluriel du moyen).

$ə_2ĝ$- de *$ə_2eĝ$ (lat. *ago* etc.) dans v. ind. *vīj* »vanner« (*vi* + *aj*)[1].

$ə_2ner$ (grec ἀνήρ, cf. plus bas sous 5) dans véd. *sū-nára-*, *sū-nṛ́ta-*, *viśvā-nara-*, *śikṣā-narā́-*, *abhī́ naráḥ*, *náram* (V, 9, 7 a; IX, 101, 3 a; IX, 97, 49 c).

$ə_1nek̂$ (grec ἐν-ήνοχα, cf. plus bas) dans véd. *parī-ṇáśe* (I, 54, 1) et *ā́naṭ* (aoriste à augment).

$ə_1ludh$ (grec *ἐλ-ήλουθα, ou ἐλεύθερος, cf. plus bas) dans véd. *anū-rúdh-*, *vī-rúdh-*, *upā-rúh-*, *gartā-rúh-*.

$ə_1u̯es$ (élargissement de **eu* dans lat. *ex-uo*, lit. *aũti* etc.) dans véd. *adhī-vāsá-*.

$ə_1u̯ers$ (grec ἐέρση, cf. plus bas sous 5) dans véd. *prā-vṛ́ṣ-*, *prā-vṛṣíṇa-*.

$ə_1u̯es$ (cf. gotique comp. *iusiza*) dans tous les composés védiques avec *vásu-* au second membre excepté *sahá-vasu-*.

$ə_2u̯es$ (cf. lat. *aurora* etc.) dans l'aoriste *ā́vaḥ* (augment + *vas*).

Le redoublement attique du grec fournit une autre série d'exemples très frappants. La voyelle longue de la seconde syllabe n'est que le produit d'une contraction de *e* (de la syllabe du redoublement) avec le *ə* initial de la racine. Evidemment les groupes initiaux *ər-*, *əl-*, *ən-*, *əm-* etc. de racines comme *$ə_1nek$ »atteindre; porter«, *$ə_1nedh$ »sortir, monter«, *$ə_1leudh$ »venir« etc., ont dû être sentis en grec comme unités phonétiques. Ils ont été répétés dans la syllabe de redoublement. Mais l'alternance héritée de l'époque indoeuropéenne était *r*, *l*, *n*, *m* etc. après une voyelle (avec allongement de cette voyelle si originairement elle était brève), et r_1, l_1, n_1, m_1 etc. après une consonne (par r_1, l_1, n_1, m_1 nous désignons les complexes phoniques qui proviennent de *ər*, *əl*, *ən*, *əm* et qui se sont ensuite développés en *r*, *l*, *n*, *m* avec voyelle prothétique en grec; cf. plus bas sous 5). Donc indoeur. *$ə_1nek$,

[1] Si la racine **ĝeu-*, **ĝeu̯ā-* (Walde-Pokorny I, p. 555) est un élargissement de *$ə_2eĝ$, comme **dreu*, **dreu̯ā-* en est un de **der* »courir« (ibid., p. 795), on comprend les allongements dans véd. *apī-jū́-* et *vasū-jū́-*.

parfait *ə̯$_1$*e*-ə̯$_1$*nok̂e* > **ēnoke*, mais en grec **n$_1$ek*, parfait **n$_1$ē-noke* > ἐνή-νοχε (IV-ème siècle). De même ἐνήνοθε, ἐλήλουθε, ἀλήλιφε (IV-ème siècle), ἐλήλεγμαι (Platon), ἐρήριπα, ὀρώρυγμαι (Hérodote), ἐρήριγμαι (Hippocrate), ἀρήρακται (Hésychius). Le parfait ἔῳγα de ᾕοιγα se laisse expliquer comme la continuation d'un *ἐϜήϜοιγα. Partout dans ces formes on n'a pas à faire directement à une contraction de date indoeuropéenne (*e* + ə̯$_2$ dans ἀλήλιφε et ἀρήρακται, *e* + ə̯$_3$ dans ὀρωρέχαται, ailleurs *e* + ə̯$_1$ > *ē*), mais à une innovation grecque attestant un archaïsme de sandhi indoeuropéen (*əT* après consonne; *T* avec allongement d'une voyelle brève précédente) et par là-même la validité de la formule a^x + ə̯ > $\bar{a}^x$. Dans une seule et même forme le grec nous atteste deux aspects du sandhi de ə̯, dont l'un, le traitement postconsonantique, est proprement grec (prothèse vocalique), tandis que l'autre, le traitement postvocalique, est un reflet lointain de procès phonétiques indoeuropéens.

Les formes citées ci-dessus nous permettent d'affirmer que le point de départ du redoublement attique est à chercher dans les verbes à prothèse vocalique, c.-à.-d. dans les verbes qui, en indoeuropéen, présentaient soit une initiale ə̯ + *sonante*, soit une initiale ə + *sonante*.

Les parfaits grecs ὄλωλα, ἀρήρομαι, ἐλήλαμαι, ἀλήλεσμαι (avec σ inorganique), ὀμώμοκα, ἀρήρεκα sont bâtis sur des racines *Seṭ* (*ə̯$_3$*él*ə̯$_1$, *ə̯$_2$*ér*ə̯$_3$ etc.). La forme de la racine correspondant à celle du type **liq^{u}é* (grec ἔ-λιπε de λείπω) est *ə̯$_{3e}$*l*ə̯$_1$*é*, *ə̯$_{2e}$*r*ə̯$_3$*é* (> ὀλε-, ἀρο-); la forme à affaiblissement de toutes les deux syllabes est *ə̯$_{3e}$ *l*ə̯$_{1e}$, *ə̯$_{2e}$*r*ə̯$_{3e}$ (> ὀλε-, ἀρο-). Dans les deux cas on obtient le même résultat en grec, tout simplement parce que ə(= ə̯$_e$) y coïncide avec ə̯*e*. Les formes ὀλε-, ἀρο- étant ainsi originairement soit $_o$λε- $_a$ρο-, soit $_o$*l*$_e$-, $_a$*ρ*$_o$-, il n'est pas surprenant qu'elles ont été traitées dans le sandhi tout comme les formes à voyelle prothétique développée entre ə̯ et consonne.

Dans les racines *Aniṭ* (cf. les parfaits ἄρηρα, ὄρωρα, ὄπωπα, ἔδηδα, plusqueparfait ὀδώδειν) une voyelle prothétique se développait dans toutes les formes faibles (verbales ou nominales) à désinence vocalique. Cf. ὀδούς, avec assimilation de $_e$δούς (éolien ἔδοντες) < *ə̯$_1$*dónt-* (v. ind. *dant-*, lat. *dens* etc.). Le groupe ἄρηρα a donc suivi le modèle et du groupe ἐνήνοχα (où la voyelle initiale de la racine provient de ə̯ tout comme dans le groupe

ἄρηρα) et du groupe ὄλωλα (où la voyelle initiale de la racine sort de ə < ə̯ₑ[1]).

Une question reste ouverte: la prononciation particulière de consonnes précédées de ə̯ initial a-t-elle été propre aux sonantes seules (*r*, *l*, *n*, *m*) ou aussi aux occlusives? Dans le premier cas les parfaits comme ὄπωπα ou ἔδηδα, ensuite ἀγηγέρατο (plusque-parfait), ἀκήκοα (Eschyle: ἀκηκόειν Hérodote), ἐγήγερμαι (Hippocrate) seraient analogiques des parfaits bâtis sur les racines avec voyelle prothétique + sonante. Malheuresement nous ne pouvons pas juger du caractère étymologique des voyelles initiales dans ἀγείρω, ἀκούω, ἐγείρω. Pour la racine *$ə̯_1$ed* on a un exemple sûr de voyelle prothétique: ὀδούς, qu'on vient de signaler.

En ce qui concerne le redoublement en indien, les exemples qu'on y trouve sont plus restreints, mais non moins instructifs. Cf. le paradigme védique du présent redoublé de la racine *ṛ* (indoeur. *$ə̯_1$er*) »se mettre en mouvement«: *íyarmi*, *íyarṣi*, *íyarti* < *$ə̯_1$i-$ə̯_1$er-mi* etc. (pour le traitement intervocalique de ə̯ cf. plus bas sous 2), mais *ī́rate* (3-ème plur. de l'indic. du moyen), *īratām* (3-ème plur. de l'impérat. du moyen), *īrāthām* (duel), *īrāṇá-* (participe) etc. < *$ə̯_1$i-$ə̯_1$r* + voyelle, cf. *bí-bharti*, *bíbh-ra-ti*; *pi-par-ti*, *píp-ra-ti*; *sí-sar-ti*, *sís-ra-ti* etc. On rencontre la même opposition dans les formes de parfait comme *īyátuḥ*, *īyúṣ-* (thème de participe) en face de *iyāya*. La forme *īy* + *voyelle* s'explique par *$ə̯_1$i-$ə̯_1$i̯-*, cf. *cik-yatuḥ*, *cik-yúḥ*, *jig-yathuḥ*, *jig-yuḥ*, *jig-ye*, *jig-yúṣ-*, *mim-yúḥ* en face de *ci-kā́ya*, *ji-gā́ya*, *mimā́ya*.

Tandis que dans *ā́sa* (< *as* »jeter«) la voyelle longue provient d'une contraction de voyelles (*$ə̯_2$e-$ə̯_2$es-*), dans la forme moyenne *āsé* elle s'explique autrement: *āsé* est bâti comme *cakré* ou *tatné*, c.-à.-d. continue *$ə̯_2$e-$ə̯_2$s-ái*, où *e* + $ə̯_2$ > *ā*.

Ad 2). Les formules de la contraction qui s'effectue après

---

[1] Les parfaits bâtis sur les racines *Aniṭ* terminées par deux consonnes, n'ont pas de redoublement attique (exemple ἦργμαι < ἄρχω). Dans l'époque postérieure on trouve d'une part des parfaits présentant le redoublement ordinaire bien qu'ils soient bâtis sur des racines à voyelles prothétiques, p. e. ἤμελγμαι (Euripide), ἔρευγμαι (Hippocrate), ὠμοργμένος (Aristote), sans parler de ἤρεπται, ὤνημαι, ἤμειπτο, formes attestées à date très basse (on a ici partout le vocalisme du présent). Aucun de ces parfaits ne se rencontre chez Homère. On peut supposer que ce dernier eût formé *ἀμ-ήμολγα, *ἀμ-ήμοργα (avec valeur intransitive).

la chute d'un $ə$ intervocalique, sont: $a^x + a^x > \bar{a}^x$; $a^x + i, u > a^x i$, $a^x u$; $i + a^x$, $u + a^x > i\underset{\circ}{i}a^x$, $u\underset{\circ}{u}a^x$. Toutefois dans le dernier cas, comme la contraction ne donne pas $\underset{\circ}{i}a^x$, $\underset{\circ}{u}a^x$, mais $i\underset{\circ}{i}a^x$, $u\underset{\circ}{u}a^x$, on pourrait supposer que $ə$ est passé directement à *i, u* sans qu'il y ait eu un stade intermédiaire d'hiatus. L'alternance: voyelle longue devant consonne, voyelle brève devant voyelle — est caractéristique de toutes les longues originaires et s'explique très simplement par la théorie du $ə$ consonantique [1]. En effet, le changement $\bar{a}^x + a^x > a^x + əa^x > a^x + a^x$ est exactement parallèle au changement $a^x T + a^x > a^x + Ta^x$, où T est le symbole de n'importe quelle consonne (déplacement de la limite syllabique).

L'explication de l'abrègement par la chute d'un $ə$ intervocalique se trouve déjà chez Gauthiot (*La fin du mot*, p. 172). Mais l'auteur n'en a pas tiré de conclusions sur la nature consonantique de $ə$.

Dans le cas $a^x + a^x > \bar{a}^x$ l'abrègement de la longue originaire est souvent difficile à prouver, le résultat de la contraction étant une longue dans toutes les circonstances, que les deux éléments contractés soient brefs ou longs à l'origine. Heureusement la métrique du Rigvéda nous a transmis une série d'exemples qui ne sont pas douteux à cet égard. Des formes d'impératif comme *pāntu*, à lire *paantu* (IV, 4, 12), ou des formes d'indicatif comme *pā́nti*, *yā́nti*, à lire *paánti*, *yaánti* (I, 41, 2b; V, 18, 4b; V, 52, 2d, 4d; V, 67, 3d; VIII, 46, 4c; I, 37, 13a), ou des participes comme *pā́ntaḥ*, *pā́ntam*, *yā́ntam*, à lire *paántaḥ*, *paántam*, *yaántam* (IX, 98, 8b; I, 155, 1a; VIII, 92, 1a; IX, 65, 28c, 29c, 30c; X, 88, 1a; X, 40, 1a) sont parallèles à *adántu*, *adánti*, *adántaḥ* (de la racine *ad* »manger«), la syllabe longue et fermée de la racine ($^*ə_1ed$, $^*\underset{\circ}{i}eə_2$ etc.) étant changée, dans les deux cas, en une syllabe brève et ouverte devant une désinence vocalique [2]. Cf. aussi

---

[1] Cette règle (vocalis ante vocalem) n'est pas à confondre avec la formule analogue des métriques classiques. Mais elle pourrait en être la source: la règle métrique consisterait dans l'extension d'un usage préhistorique de la langue parlée.

[2] On s'est borné exprès à des exemples qui ne laissent aucun doute quant à leur interprétation morphologique. Les formes comme *gāt*, *dāḥ*, *dhāma*, *dhātam* etc. pourraient représenter soit des indicatifs soit des subjonctifs, et l'on sait que l'usage parfois capricieux des modes dans le RV. ne rend pas la décision facile.

vā́ta- »vent« < **u̯éə̯$_1$n̥to-*, grec ἀ(ϝ)έντ-, lat. *ventus*, gotique *winds*, et la flexion des participes du type *bhā́n, bhātáḥ* (**bheə̯ónts*, **bheə̯n̥tós*).

Même chose pour les noms radicaux en *ā*. On a en tout 45 cas d'hiatus interne du type *-aam, -aā, -aaḥ* (cas forts: acc. sing., nom.-acc.-voc. duel, nom. et acc. plur.). Exemples: *tanū-páam, ratha-práam*; *gopáā, kakṣiya-práā*; *gopáaḥ, r̥ta-jñáaḥ* etc. (pour d'autres exemples cf. Arnold *Vedic metre*, p. 90).

Le thème en *-s- bhā́s-* »lumière«, étant parallèle à *tapas-*, est plusieurs fois dissyllabique dans le texte du Rigvéda (p. e. VIII, 23, 11 *ágne táva tyé ajara — índhānāso br̥hád bhā́ḥ*, à lire *bháaḥ*). Dans l'Avesta on a *yāh-* et *dāh-*, avec un *ā* dissyllabique (Y. 28, 6; 49, 9; 46, 14; 30, 2).

Le substantif *pánthāḥ* présente un *ā* dissyllabique 5 fois (4 fois à l'accusatif sing., une fois au nom. plur.). Sa flexion étant directement comparable[1] à celle de *pitŕ̥* ou *vŕ̥ṣan* (acc. sing. *pitáram, vŕ̥ṣaṇam*, nom. plur. *pitáraḥ, vŕ̥ṣaṇaḥ* en face du datif *pitré, vŕ̥ṣṇe* etc., comme **pánthaə̯am*, **pánthaə̯aḥ* en face du datif *pathé* etc.), l'*ā* s'explique comme le résultat d'une contraction qui a eu lieu après la chute d'un *ə̯* intervocalique. Cette explication est d'ailleurs confirmée par l'*i* (< *ə*) qu'on rencontre aux cas moyens (*pathíbhyām, pathíbhiḥ, pathíbhyaḥ, pathíṣu*).

Il est naturellement impossible de décider dans quelle mesure il s'agit, dans chaque cas particulier, d'un archaïsme ou d'une imitation d'un archaïsme. Etant donné qu'il y a eu, dans la langue courante, une tendance forte à éliminer les hiatus par la contraction[2], la langue poétique guidée par les modèles littéraires plutôt que par l'usage quotidien, a parfois recréé les hiatus, et les a introduits même dans des formes qui n'ont jamais subi une contraction. Ainsi l'*ā* de *asthāt* (que l'augment dénote comme étant une forme d'indicatif), lequel est dissyllabique dans I, 74, 8c; VI, 45, 31b; VII, 16, 3a; VIII, 23, 4a, ne provient pas d'une contraction, mais est dû à une imitation de l'*ā* dissyllabique du subjonctif (*ā* + *a*) contracté dans la langue parlée. Le caractère dissyllabi-

[1] Si l'on fait abstraction du mouvement d'accent et de l'apophonie radicale dans *pánthāḥ*.

[2] Sur une étude d'équilibre transitoire (contraction partout excepté dans les cas où il en sortirait une voyelle longue entravée) cf. *Quelques problèmes métriques du Rigvéda*, R. O. IV, p. 198 ss.

que de *ā* dans les aoristes sigmatiques *ákṣaaḥ* (6 fois), *bhaaḥ* (I, 128, 2g), *bhaak* (VIII, 80, 8a), n'est pas étymologique non plus. Le nom propre *ārkṣá-* présente un *ā* dissyllabique (VIII, 68, 16) qui ne se justifie pas non plus. On peut voir dans le mémoire cité ci-dessus que ces résolutions de voyelles longues ont eu lieu surtout devant une consonne tautosyllabique.

Il paraît en outre que la distinction entre monosyllabique et polysyllabique soit d'importance pour la compréhension des phénomènes de contraction en v. indien. Dans le paradigme des thèmes en *-ā-* il y a sûrement des cas dont les désinences résultent d'une contraction. Ainsi la désinence du nom. plur. *-ās* doit provenir de *-eə*$_2$ + *es* (cf. *-e̯i* + *es*, *-e̯u* + *es* etc.). De même la désinence *-e* du nom.-acc. duel est le produit d'une contraction de *-eə*$_2$ + *ī*. Tandis que l'*ām* de l'acc. sing. peut continuer soit *-eə*$_2$ + *m̥* soit *-ā* + *m* (refait d'après *-i* + *m*, *-u* + *m* etc.), la désinence *-āi* du datif sing. (grec *-ᾳ*, v. ind. **-āi* dans *-(āy)ai*) ne s'explique que par une contraction (*eə*$_2$ + *ei*). Or les désinences énumérées ici ne sont jamais dissyllabiques dans le RV., excepté dans les mots monosyllabiques.

Le cas $\bar{a}^x + i$, $u > a^x i$, $a^x u$ est très lumineux en v. ind., qui conserve les diphthongues longues provenant d'allongement, et par cela même atteste d'une manière indirecte »l'abrègement« d'une ancienne longue originaire devant *i* et *u*. L'exemple le plus clair qu'on puisse citer est le paradigme du substantif *rai-*, *rayí-*. Si l'on met de côté les accusatifs archaïques *rām*, *rāḥ* et l'accentuation, on s'aperçoit que la flexion de ce nom correspond exactement à celle de *ávi-* ou *páti-*, les racines **ə*$_3$*eu-* et **pot-* étant comparables à la racine *reə*$_1$. On a *rayíḥ* (nom. sing.), *rāyé* (dat. sing.), *rāyā́* (instr. sing.) parallèles à *ávyaḥ*, *pátye*, *pátyā*. De plus on a au gén. plur. *rāyā́m* à côté de *rayīṇā́m* et à l'instr. sing. *rāyā́* à côté de *rayíṇā*, tout comme on a *pátyā* à côté de *pátinā*. Enfin l'acc. plur. *rāyáḥ* (et *rā́yaḥ*) étant un cas faible, partage régulièrement le vocalisme des gén. dat. instr. sing., gén. plur.[1] et est comparable à *paśváḥ*. L'alternance *a-ï* (c'est proba-

---

[1] Le nom. plur. *rā́yaḥ* peut provenir de **raə̯áyaḥ* (chute de *ə̯*, suivie de contraction), ou être bâti sur les cas faibles d'après le modèle des noms-racines (gén. sing. *rucáḥ*, dat. sing. *rucé* etc.: nom. plur. *rúcaḥ* = gén. sing. *rāyáḥ*, dat. sing. *rāyé*: nom. plur. *rayaḥ*).

blement ainsi qu'il faut prononcer *ayi*) devant consonne, *āy* devant voyelle, correspond à *pá-ti-* devant consonne, *pát-y-* devant voyelle et s'explique aisément par notre théorie: chute de *ə̯* entre voyelles, p. e. **reə̯₁is* > **re-ïs,* contraction *e* + *ə̯₁* > *ē* devant consonne, p. e. **reə̯₁i̯es* > **rēi̯es.* — Le manque de contraction dans v. ind. *rayíḥ* est obscure [1], mais la contraction s'est effectuée dans le dérivé *revát-* < *rayivát-* (qui existe aussi). Le thème nominal *yayí-*, tiré de la racine *yā*, est comparable à *rayi-*.

Les superlatifs en *-iṣṭha-* bâtis sur les racines en voyelle longue, fournissent aussi des exemples très nets: *déṣṭha-*, *dhéṣṭha-*, *jyéṣṭha-*, *yéṣṭha-* avec un *e* dissyllabique (25 fois) tirés des racines *dā* »donner«, *dhā* »mettre«, *jyā*, *yā*. Cf. grec πλεῖστος, bâti sur **plē*, comme le montre le comparatif v. indien *prāyas-*, avest. *frāyah-* (superlatif *fraēšta-*). Le rapport de πλεῖ-(στος) à *prāy-*(*as*) est le même que celui de *dhé-*(*nā*) »vache« à *dhāy-*(*as*) »boisson«. Le substantif *deṣṇá-* »don« est dérivé de la racine *dā* »donner«. Cf. aussi *stená-* »larron« en face de (*s*)*tāyú-* (même sens). Cf. ensuite les optatifs de thèmes verbaux en voyelle longue: *deyām* (encore trisyllabique dans VIII, 1, 5) = grec δοίην, *dheyām* (*dha-i-ām* dans V, 64, 4b) = grec θείην, *jñeyāḥ* (II, 10, 6) = grec γνοίης etc. Les deux langues attestent un suffixe *-i̯ē-*, conservé dans quelques formes archaïques du RV. (comme *aśiyā́m*, *aśiyā́ma* etc.). Il est donc impossible de recourir, comme on a fait souvent jusqu'ici, à des formes apophoniques **də, *dhə, *ĝnə* etc. + suffixe *i̯ē*, puisque le suffixe est *-ii̯ē-* et que *ə* disparaîtrait devant une désinence vocalique. En posant **də*, **dhə* nous ne pouvons pas attendre un autre résultat que véd. **diyā́m*, **dhiyā́m* = grec *δίην, *θίην. Au contraire les formations d'optatif védique et grecque s'expliquent parfaitement si l'on part du degré normal *dō*, *dhē* (< **deə̯₃*, **dheə̯₁*) etc.: **deə̯₃ii̯ē-* > **doïi̯ē-* etc.

De même dans les gérondifs v. indiens en *-éya-* il s'agit d'une contraction d'un *-ā* final abrégé avec le *-iya-* du suffixe. P. e. *déya-, méya-*, *khyéya-* (< **deə̯₃ii̯o-* etc.). Si à côté de *-péya-* (< *pā* »boire«) on rencontre aussi *-pā́yya-* (à lire *pā́yiya-*) dans

---

[1] A priori on peut soit l'expliquer par le désir de conserver la transparence morphologique de la forme, soit admettre qu'il s'agit d'une création postérieure au passage de *ai* > *e*, remplaçant l'ancien nom. sing. *rā́ḥ*; on peut aussi mettre en ligne de compte le caractère dissyllabique de la forme.

pūrva-pā́yya-, *kuṇḍa-pā́yya-*, c'est qu'il s'agit d'une formation bâtie sur la racine élargie *pāy-* (*pāy* + *iya*). De même *nṛ-pā́yya-*, *bahu-pā́yya-* de la racine *pā* »protéger«. — Les formations secondaires en *-eya-* (à *vṛddhi* de la syllabe initiale), tirées de thèmes en *-ā-*, s'expliquent comme *deya-* (p. e. *sārameyá-* de *sarámā-*).

Dans l'aoriste passif on a (*a-*)*dāyi* »il a été donné« et ainsi de suite pour toutes les racines verbales en *-ā*. Il faut remarquer que cet aoriste est bâti sur le degré long de la racine si elle se termine, au degré plein, par un seul élément consonantique; (*a*)*dāyi* est donc bâti comme (*a*)*kāri* (**dāə̯i* parallèle à *kāri*), la longue de *dāyi* n'étant pas la voyelle longue originaire, mais le degré long de la voyelle fondamentale. Cette explication purement phonétique nous semble préférable à l'hypothèse d'une introduction analogique de *-y-* [1].

Les exemples de $\bar{a}^x + u > a^x u$ sont beaucoup plus rares que ceux de $\bar{a}^x + i > a^x i$. Ceci est dû au fait que dans les éléments formatifs *-u-* est beaucoup plus rare que *-i-*. Le substantif *nā́uḥ* »bateau«, gén. *nāváḥ* ne se comporte pas comme *rayíḥ*, *rāyáḥ*, c.-à-d. on ne trouve ni la graphie **navúḥ*, **navúm* etc. ni même la prononciation dissyllabique *naúḥ*, excepté une fois (RV. V, 59, 2b). Mais l'orthographe *au* au nom. sing. et dans les cas moyens parle en faveur de l'hypothèse que la contraction *a* + *u* ne s'est effectuée, dans ce mot, qu'après le passage de l'indoir. *au* à v. ind. *o* (tout comme la contraction de l'augment *a* avec un *i*, *u* suivant, étant postérieure à *ai* > *e*, *au* > *o*, donne *ai*, *au* en v. ind.). La diphtongue *au* au nominatif et aux cas moyens de *nā́uḥ* serait ainsi un témoignage indirect d'une ancienne prononciation dissyllabique de cette diphtongue [2].

L'*au* du v. ind. *asáu* »celui-là, celle-là« correspond au grec ου et αυ dans οὗτος, αὕτη. Ce qui importe c'est qu'aussi en indien qu'en grec il n'y a pas de différence de quantité entre la forme masculine et la forme féminine, bien que les vocalismes des mots-bases (**so*, **sā*) soient distincts à ce point de vue. La qualité de

---

[1] La même explication (degré long de la racine) pourrait s'appliquer au cas de *pūrva-pā́yya-* etc. Seulement au moins dans le cas de la racine *pā* »boire« le *y* final de la racine est trop bien attesté pour qu'il soit nécessaire de recourir à l'apophonie vocalique.

[2] En vue du passage RV. V, 59, 2b il est moins avantageux d'expliquer la diphtongue du nom. sing. par l'influence des cas faibles.

voyelle en grec (*o*, *a*) est seule là pour l'attester. On a *sā* + *u* > *său*, *so* + *u* > *sou*.

L'*au* de parfaits comme *dadáu*, *dadháu*, *tastháu*, *papráu* etc. (3-ème p. sing.) est parallèle à l'*ai* d'aoristes passifs comme *adāyi*, *adhāyi* etc. L'élément *u* étant ajouté au degré long de la racine (p. e. **de-dōə̯*$_3$*-u*; cf. v. ind. *ca-kāra*), la contraction ne peut donner qu'une diphtongue longue. On attendrait une diphtongue brève (v. ind. *o*) à la 1-ère p. sing. (cf. l'opposition védique 1-ère p. *ca-kára*, 3-ème p. *ca-kā́ra*). Malheuresement la 1-ère pers. n'est pas attestée dans le texte du RV., et l'on sait que dans l'époque postvédique la 1-ère p. adopte le vocalisme long de la 3-ème p. (1-ère et 3-ème p. *ca-kā́ra*, *da-dáu*).

Une série de désinences du paradigme des thèmes en *-ā* reçoivent une explication simple à la lumière de notre théorie. Il faut tout d'abord constater qu'excepté 1) les cas moyens (*kanyā̀bhyām*, *kanyā̀bhiḥ*, *kanyā̀bhyaḥ*, *kanyā̀su*); 2) le nom. et l'acc. sing. et plur. et le gén. plur. (*kanyā̀*, *kanyā̀m*, *kanyā̀ḥ*, *kanyā̀nām*), les thèmes en *-ā* présentent dans leur paradigme le suffixe *-ī*/*yā*- du type *devī́*, ajouté au suffixe primaire *-ā*. On a ainsi *kanyā̀-yai*, *kanyā̀-yāḥ*, *kanyā̀-yām* au dat., gén.-abl., loc. sing. A l'instr. sing. le type *devī́* offre la désinence *-iyā*, abondamment attestée dans le RV. (Arnold *Vedic metre*, p. 87), laquelle s'explique par la résolution de *-ī-* en *-iy-* devant la désinence *-ā* de l'instrumental. C.-à-d. le suffixe a la forme *-iə̯*$_2$*-*, le degré plein étant *i̯ā* < *i̯eə̯*$_2$. Si on l'ajoute à un thème en *-ā*, on obtient **-aə̯*$_2$ + *iə̯*$_2$ + désinence (vocalique) *ā*, ce qui donne, avec la disparition des deux *ə̯* intervocaliques, *-aïā* dont *-ayā* procède par simple contraction. On a donc ici une double application de la règle *vocalis ante vocalem* (*ā* > *ă*, *ī* > *ĭ* > *y*). Le cas du gén.-loc. duel est tout à fait analogue, l'ancienne désinence du type *devī́* étant *-iyoḥ* (Arnold ibid.), d'où *-ayoḥ* pour les thèmes en *-ā*. Enfin le voc. sing. et le nom.-acc.-voc. duel s'expliquent aussi par le type *devī́*: voc. sing. *-ā* + *i* (cf. *dévi*) > *-e* (*kánye*), nom.-acc.-voc. duel *-ā* + *ī* (cf. *devī́*) > *-e* (*kanyè*). On obtient une diphthongue brève (v. ind. *e*) dans les deux cas.

Un troisième groupe d'exemples avec disparition de *ə̯* intervocalique est fourni par les racines en *-ī*, *-ū*. Devant une désinence ou un suffixe vocalique on a la résolution en *-iy-*, *-uv-*, parallèle à l'abrègement apparent *ā* > *ă*. La flexion de *strī́ḥ* (gén. *striyáḥ*) et *bhrū́ḥ* (gén. *bhruváḥ*) est comparable à celle des mots-racines

nid ou *ruc*. En ce qui concerne la prononciation de *striyáḥ, bhruváḥ*, le développement de sonantes *y*, *v* entre *i*, *u* et une voyelle hétérosyllabique, n'est que naturel. On peut aussi, si l'on veut, parler d'un changement direct de *ə̯* en *y*, *v*. — Cf. aussi les formes verbales à suffixe vocalique et à degré faible de la première syllabe, tirées des racines v. ind. *vī*, *hū*, *sū* etc. (*huvá-*, *huvānā́-*, *suvá-*, *suvānā́*, *viyānā́-* etc.).

La question des diphtongues longues trouve immédiatement une solution dans la théorie du *ə̯* consonantique. Il y a deux sortes de diphtongues longues: celles où le premier composant est né d'une contraction ou présente le degré long d'une voyelle brève (p. e. *-ōi* < *o* + *ei* du datif sing. des thèmes en *o*: diphtongues longues de la *vṛddhi* indoiranienne), et d'autres où il est une longue originaire. Or puisque dans ce second groupe la longue égale *e*/*o* + *ə̯*, la racine prend, au degré plein, les formes suivantes: a) devant voyelle: voyelle longue (< voyelle fondamentale + *ə̯*) + *i̯*, *u̯* + désinences ou suffixes vocaliques; b) devant consonne: diphtongue brève (voyelle abrégée + *ĭ*, *ŭ*). Ainsi l'alternance grec πῶυ : ποιμήν est régulière (**peə̯i̯u*: **peə̯imēn*) de même que celle de v. ind. *stāyú-* : *stená-*, v. ind. *prā́yas-*: grec πλεῖστος, avest. *snāvarə*: grec νεῦρον etc. Un troisième degré vocalique plein est représenté par la voyelle longue seule (p. e. v. ind. *pā́tave*, *pā́tṛ-*, *pā́tram* etc. de la racine *pā* »boire«). Or notre théorie ne permet pas d'expliquer $\bar{a}^x$ (longue originaire) par une simplification de $\bar{a}^x$*i̯*, $\bar{a}^x$*u̯* parce que de tels complexes phoniques n'ont jamais pu exister devant consonne[1]. Si de la position antévocalique les sonantes *i̯*, *u̯* ont été transportées dans les positions antéconsonantiques, le résultat était une diphtongue brève (au degré plein). Il en résulte que là où *i*, *u* n'apparaissent pas, ils n'ont jamais existé. Les éléments *i̯*, *u̯*, éléments suffixaux très fréquents, ont été dégagés des morphèmes suivant immédiatement la racine (ainsi pour les racines verbales il est plausible d'admettre que le suffixe *-i̯e*/*i̯o-* du présent a été, dans certains cas, analysé comme *i̯* + *e*/*o*, c.-à-d. l'élément *-i̯-* a été conçu comme appartenant à la racine). L'*u̯* comme mor-

---

[1] Il s'agit bien entendu de longues originaires et non pas de longues provenant d'allongement ou de contraction.

phème étant plus rare que *i̯*, l'alternance *ā*^{x}*u̯*/*ā* est beaucoup moins attestée que celle de *ā*^{x}*i̯*/*ā*[1].

Le degré faible d'une diphtongue longue (originaire) doit aussi être un produit de contraction (tout comme le degré plein). La réduction de *a*^{x}*ə̯i*, *a*^{x}*ə̯u* donne $_e$*ə̯i*, $_e$*ə̯u* > $_e$*ï*, $_e$*ü*, d'où, avec assimilation, *iï* > *ī*, *uü* > *ū*; $_e$*ï* hétérosyllabique, exactement comme le degré faible de *ei* hétérosyllabique devant voyelle (cf. **di̯ēus*, **ghi̯ōm*) passe à *iï*. Le mot *sū́ra-*, dont la voyelle longue représente le degré faible d'une diphtongue longue (cf. grec *ἀϝέλιος; *sāu̯-* = forme antévocalique), est trisyllabique dans six passages du RV. (I, 79, 9b; 122, 15d; 149, 3c; VI, 48, 17c; 51, 2d; IX, 111, 1c).

On voit donc qu'aussi bien le degré plein que le degré affaibli de ce qu'on appelle une diphtongue longue ont été, jusqu'à une certaine époque, des complexes dissyllabiques. Les vrais diphtongues longues (résultant d'allongement ou de contraction) ne s'abrègent jamais en v. ind.: p. e. *-yai* du dat. sing. des thèmes en *-ī-* et *-ā-* (< *-yā* + *e*), *-aiḥ* de l'instr. plur. des thèmes en *-a-*, les diphtongues longues des présents athématiques et des aoristes sigmatiques (p. e. *stáuti*, *ájaiḥ*), *ai* et *au* dans les formations à *vr̥ddhi* de la première syllabe etc.

Ad 3). Les paradigmes v. ind. de *dádāmi* et *dádhāmi* offrent une alternance vocalique d'aspect très singulier et évidemment archaïque. Au degré plein des formes fortes (*ā* < *ō*, *ē*) correspond, aux formes faibles, l'absence totale de la voyelle radicale (*dadváḥ*, *datthá́ḥ*, *dattáḥ*, *dadmáḥ*, *datthá* etc.). La syncope complète du vocalisme radical fait penser au phénomène analogue qu'on observe chez les désidératifs: type *dipsati*. Tout comme ici la disparition complète de la voyelle fondamentale a engendré un groupe de trois consonnes lequel a été ensuite simplifié. Ainsi **de-d*$_e$*ə̯*$_3$*-té* > **dedə̯*$_3$*té* > **detté* (v. ind. *dattá*) comme **did*$_e$*bh-seti* > **didbhseti* > v. ind. *dipsati* ou comme *babdhām* (Nirukta) < *bebh*$_e$*s-tām*; cf. aussi avest. *nafšu* (loc. plur.) de *napăt-* »neveu«. Ce traitement atteste

---

[1] Pour un quatrième degré plein (antévocalique) qui a été longtemps considéré comme un degré réduit et qui n'est en réalité que le »Schwebeablaut« du premier (**deə̯*$_2$*i* »partager«: **də̯*$_2$*ei* dans v. ind. *dáyate* = **pelə*: **pleə̯*$_1$[*plē*]) cf. plus bas. On verra dans la suite que les deux degrés pleins (type **deə̯*$_2$*i-* et type **də̯*$_2$*ei-*) possèdent chacun son degré faible propre.

le vrai caractère de *ə̯* qui, étant une consonne non-sonantique, disparaît sans trace. Cf. en outre les participes composés de la racine *dā* »donner«: *prátta-*, (*ud*)*ātta-*, *devátta-*, *marútta-* etc., et *ávatta-* de la racine *dā* »couper«. Même chose pour les abstraits en *-ti-*: *prátti-*, *bhágatti-*, *maghátti-*, *vásutti-*. Une forme comme *prátta-* est comparée utilement, au point de vue phonétique, avec une forme comme **ágdha-* < **n̥-ghₑs-to-* (de la racine *ghas* »manger«). La chute de *ə̯* dans *dadmáḥ*, *prátta-*, *prátti-* etc. est conditionnée par les mêmes circonstances que celle de *d* dans *dípsati* ou celle de *s* dans *babdhām*, *ágdha-*, avest. *nafšū* < **naptsu* (simplification d'un groupe de trois consonnes). Si l'étymologie courante de *-psu-* (véd. dans *viśvá-psu-* etc.) est correcte, on y aurait un exemple de la disparition du *ə̯* (qui est inhérent dans la racine *bhā* »luire«; *bhās-* »lumière«). Deux autres exemples sûrs sont fournis par les présents redoublés *cáṣṭe* qui est à *ca-kāś-* ce qu'est *datté* à *dadā-*, et *śíkṣa-* bâti sur la racine *śās-* (la voyelle *i* est celle du redoublement et non pas le degré faible de la longue originaire; *śíkṣa-* est à *śās-* ce qu'est *píbda-* à *pad-*, c.-à-d. un présent redoublé thématique bâti sur le degré affaibli de la racine [1]).

A l'allongement dans *nīcá-*, *anūcīná-* etc. correspond la chute de *ə̯* dans *tiraścā*, *uccā* (< **ud-ə̯qᵘē*).

Enfin il y a les désidératifs *dítsa-* (de *dā* »donner«) et *dhítsa-* (2 fois en face de 16 *dídhiṣa-* dans le RV.), parallèles à *dípsa-*.

Au contraire dans les présents redoublés athématiques du grec on trouve, au duel et au pluriel: δίδοτον, δίδομεν, δίδοτε, τίθετον, τίθεμεν τίθετε etc. Le contraste entre le grec et l'indien s'éclaire à la lumière des mots à ancien groupe initial *ə̯ + consonne*. Dans ces mots aussi *ə̯* disparaît après une finale consonantique précédente, c.-à-d. s'il se trouve entre deux consonnes, dans toutes les langues excepté le grec (et l'arménien)[2]. En grec (et en arménien) le *ə̯* (consonantique) entre consonnes a peut-être modifié la prononciation de la consonne suivante (v. plus haut sous 1), surtout celle d'une sonante, en tout cas le résultat défi-

---

[1] Cf. Thieme *Das Plusquamperfektum im Rigveda*, p. 58; il faut distinguer ce *śíkṣa-* de son homonyme, le désidératif de *śaknóti*.

[2] Après une finale vocalique précédente on a la contraction discutée sous 1).

nitif est le développement d'une voyelle secondaire entre les deux éléments consonantiques. Le rapport de l'ind. *dattá* au grec δίδοτε (abstraction faite de la différence vocalique dans le redoublement) est le même que le rapport de l'ind. *náram* au grec ἀνέρα. Les deux séries de cas s'expliquent par la même correspondance: en grec prothèse[1] (identique, au point de vue phonétique, aux représentants de $ə_1$, $ə_2$, $ə_3$ [2]), en indien (et dans les autres langues) zéro.

Le phénomène de la prothèse grecque ne se laisse sans doute pas expliquer par un seul principe. Il semble qu'il faut distinguer une couche d'exemples où elle est conditionnée par un groupe consonantique initial (comme dans ἰχθῦς, cf. arm. *jukn*, lit. *žuvìs*; ὀφρῦς etc.), sans qu'il soit clair pourquoi dans d'autres cas (comme χθών ou φρίξ) des groupes initiaux identiques sont conservés sans prothèse; en second lieu un *r* initial adopte toujours une voyelle prothétique en grec (ἐρυθρός etc.); un troisième groupe est formé par des cas où la voyelle peut continuer un préfixe (préverbe), comme peut-être dans ἀκούω, ἀγείρω, ἐγείρω. Mais à présent il est impossible d'en fournir la démonstration.

Le groupe le plus nombreux d'exemples avec prothèse est constitué par les cas où la voyelle prothétique se laisse expliquer comme étant due à la structure de la racine. A côté d'un verbe comme ἀλέγω »se soucier«, on trouve le substantif ἄλγος, qui nous fait supposer qu'il y a un rapport entre son α radical et l'α prothétique de ἀλέγω. En effet à une racine **alg* < **$ə̥_2$elg* contenue dans ἄλγος correspond, comme second degré plein (cf. le rapport **pel$ə̥_1$* : **ple$ə̥_1$*) la forme **$ə̥_2$leg* contenue dans ἀλέγω dont l'α initial s'explique, d'après ce qui a été dit plus haut, par le groupe initial *$ə̥_2$l-*. Voici d'autres exemples sûrs[3]: **$ə̥_1$enk̂*, **$ə̥_1$nek̂*: ἐ-νεγκεῖν[4] (à côté de v. ind. *náśati*; ὄγκος); **$ə̥_2$eug*, **$ə̥_2$u̯eg*: ἀέξω (à côté de v. ind. *vákṣa-*: αὐξάνω); **$ə̥_2$eus*, **$ə̥_2$u̯es*: ἄεσα (à côté de got. *wisan*);

---

[1] En réalité il s'agit d'une anaptyxe plutôt que d'une prothèse.

[2] Vocaliques.

[3] On a fait abstraction de tous les exemples à **voyelle + *r* initial**, la voyelle prothétique étant obligatoire devant toutes les *r* initiales indo-européennes.

[4] Les formes grecques δι-ηνεκής, ποδ-ηνεκής, δουρ-ηνεκής, κεντρ-ηνεκής ne contiennent pas un *(*ə̥*)*enek̂* (à deux degrés pleins, comme le supposent Walde-Pokorny I, p. 128), mais **$ə̥_1$nek̂* (avec développement d'une voyelle prothétique, allongée ensuite dans la composition).

$ə_2$elk, *$ə_2$lek*: ἀλέξω (à côté de v. ind. *rákṣati*; ἀλκή); *$ə_2$eud*, *$ə_2$u̯ed*: ἀείδω (dissimilé de *ἀϜεύδω; ἀηδών; cf. v. ind. *vádati*; αὐδή); *$ə_2$eu$ə_1$*, *$ə_2$u̯e$ə_1$*: ἄημι (ἄελλα; v. ind. *vā́ti*; αὔρα, gallois *awel*); *$ə_1$ed*, *$ə_1$d-*: ὀδούς et ἔδων (éolien; à côté de v. ind. *da(n)t-* etc.: v. ind. *ádmi*); *$ə_1$es*, *$ə_1$s-*: ἐστόν, ἐσμέν, ἐστέ, ἐών (à côté de v. ind. *stám*, *smáḥ*, *st(h)á*, *sán*; grec ἔστι = v. ind. *ásti*); *$ə_1$ei*, *$ə_1$i̯-*: ἴᾱσι, ἰών (à côté de v. ind. *yánti*, *yán*; grec εἶμι = v. ind. *émi*). — Cf. aussi les parfaits du type ἐνήνοθα étudiés sous 1).

L'arménien semble apporter un argument en faveur de notre explication. Il est comme le grec une langue à prothèse vocalique. Mais le timbre de la voyelle prothétique y est plus monotone qu'en grec. On a en arménien *atamn* »dent« (grec ε > ο par assimilation, cf. éol. ἔδων à côté des formes ionienne-attiques ὀδών, ὀδούς), *anun* »nom«, *anicanem* »j'injurie« (grec ο: ὄνομα, ὄνειδος). Or le triple timbre ε, ο, α de la voyelle prothétique en grec (ι ne se présente que devant un *i̯* initial), en face de l'*a* arménien, s'accorde avec la triple continuation du *ə* (vocalique) en grec: θετός, στατός, δοτός (où l'arménien ne connaît que le seul timbre *a*: *stanam* »j'acquiers«, *tam* »je donne«; mais il ne faut pas oublier qu'on a aussi *erek* et *orcam*).

On conçoit maintenant que dans des racines comme **es*, **ed*, **oqᵘ* etc. le grec ε, ο etc. peut représenter soit le degré plein de la voyelle radicale, soit la voyelle de prothèse. En même temps on s'explique le vocalisme de l'arm. *akan* »de l'oeil« etc. comme n'étant que le pendant de l'allongement vocalique dans les composés v. ind. du type *nīcá-* (**ni-$ə_3$qᵘé/ó-*): le groupe initial *$ə_3$q-*, dont la trace a subsisté dans l'allongement vocalique en v. ind., a été résolu en arménien par l'anaptyxe.

En retournant au problème de la disparition complète d'un *ə̯* (consonantique) intérieur, il faut d'abord envisager une catégorie morphologique où ce *ə̯* paraît s'être conservé en v. ind. Dans les formes faibles du présent de la neuvième classe on s'attendrait à une disparition complète du vocalisme radical. Car la formation *pṛṇā́ti* étant parallèle à la formation *yunákti*, et la voyelle *e* de l'infixe disparaissant dans *yuñjmá(ḥ)*, *yuṅkt(h)á* etc., les reflets réguliers de **pl̥nə̯més*, **pl̥nə̯té* etc. en v. ind. devraient être **pṛṇmá(ḥ)*, **pṛṇt(h)á*, tout comme les reflets de **dedə̯més*, **dedə̯té* sont *dadmá(ḥ)*, *datt(h)á*. Or on n'a que *pṛṇīmá(ḥ)*, *pṛṇīt(h)á*. Mais puisque tous les linguistes sont d'accord que la voyelle longue

de *pr̥ṇīmá(ḥ)*, *pr̥ṇīt(h)á* ne peut pas être un reflet phonétique de *ə* (vocalique), il est licite d'admettre à priori le remplacement par *ī* d'un ancien zéro plutôt que d'un ancien *i*. Remarquons que dans la troisième classe indienne les formes faibles de présents bâtis sur des racines en *-ā* présentent exclusivement *ī*, jamais *i*. Ainsi *pā* »boire«: *pipīte*, *pipīya*, *apipīta*; *mā* »mesurer«: *mimīte*, *mimīmaḥ*, *mimīyāt*, *mimīhi*, *mimītām*, *mimīthāḥ*, *(á)mimīta* (3-ème p. sing.); *mā* »bêler«: *mimīyāt*; *rā* »donner«: *rirīhi*, *rarīdhvam*, *rarīthāḥ*; *śā* »aiguiser«: *śiśīmasi*, *śiśīte*, *śiśīhí*, *śiśītám*, *śiśīta* (2-ème p. plur.), *śiśītá* (3-ème p. sing.); *hā* »abandonner« etc.: *jahītam*, *jahīta*, *jahītāt*, *jahīhi*; *jihīte*, *jihīthām*, *(á)jihīta* (3-ème p. sing.), *jihīṣva*, *jihītām* (3. p. impérat.). — Or dans ces présents redoublés l'*ī* semble le remplaçant d'un ancien zéro, comme le prouvent les présents archaïques *dádāti* et *dádhāti* qui ont conservé l'ancienne apophonie *ā*: zéro. L'existence de formes à vocalisme faible *ī* (comme p. e. les participes en *-ta-* où *-na-*: *gītá-*, *dhītá-*, *pītá-*, *sphīta-*; *hīná-*; les abstraits en *-ti-*: *gīti-*, *pītí-*, *-pīti-*, *sphīti-*; les gérondifs en *-tvā* ou *-ya*: *gītvā*, *dhītvā́*, *pītvā́*; *-gīya*, *-dhīya-*, *-pīya*; le moyen de l'aoriste sigmatique *agīṣṭa*, *ágīṣata* (racine *gā* »aller«); les désidératifs *jigīṣa-* (racine *gā* »aller«), *pípīṣa-*, *sisīṣa-*; *pipīṣu-*; les formations en *-th(y)a-*: *gītha-*, *-jigītha-*, *-pītha-* (de *pā* »boire« et de *pā* »protéger«), *-pīthya-* (de *pā* »protéger«), s'explique, on l'a vu plus haut sous 2), par le degré affaibli du complexe $\bar{a}^x i$ dont le *i* est le plus souvent dégagé du suffixe de présent *-i̯e/o-* (comme dans *gáyati*; *māyate*, *sphāyate* chez les grammairiens). Or les racines en *-āi* partagent, avec les racines en *-ā*, le degré vocalique *-ā* (antéconsonantique), p. e. *gātum* (de *gā* »chanter«) comme *dātum* (de *dā* »donner«)[1]. Cette circonstance nous explique l'invasion de l'*ī* à la place de zéro dans les formes faibles des présents redoublés. C'est une catégorie verbale où l'*ī*, originairement degré faible de diphthongues longues, aurait été employé hors de son domaine propre (il est difficile de décider dans quelle mesure *-ī-* est phonétique devant

[1] Les racines en $-\bar{a}^x$ et en $-\bar{a}^x i$ ont aussi en commun *-īya-* à l'intensif et au passif (que cet état de choses soit primaire ou secondaire). Intensif: *jegīya-*, *dedīya-*, *dedhīya-*, *dedhmīya-*, *pepīya-*, *memīya-*, *teṣṭhīya-*, *jehīya-* (la plupart de ces formes ne sont attestées que chez les grammairiens). Passif: *gīyá-*, *dīyá-*, *dhīyá-*, *pīyá-*, *psīya-*, *mīya-*, *sīya-*, *sthīya-*, *sphīya-*, *hīyá-*.

le suffixe *-ya-* de l'intensif et du passif). Les présents de la neuvième classe, parallèles, dans leur structure phonétique, aux présents redoublés, ont aussi généralisé, dans les formes faibles, *ī*: *pṛ́ṇīmáḥ* (au lieu de **pṛṇmáḥ*). L'introduction du degré faible de diphtongues longues a paré à la disparition de la syllabe suffixale aussi bien dans le type *mimīmáḥ* que dans le type *pṛṇīmáḥ*. L'alternance grecque νᾱ/νᾰ s'explique comme celle de ᾱ/ᾰ etc. dans ἵστᾱμι, ἵστᾰμεν, c.-à-d. par l'anaptyxe.

Ad 4). Une trace indirecte de l'existence d'un *ə̯* consonantique entre consonne et voyelle seraient, d'après F. de Saussure, les aspirées sourdes de l'indoiranien. En 1891 (cf. le Recueil des travaux scientifiques de F. de Saussure, p. 603) il a avancé l'hypothèse qu'une partie de *th* indiens provenaient de la chute de *ə* (c.-à-d. de *ə̯*) entre *t* et voyelle, c.-à-d. que *ə*(*ə̯*) se conservait comme aspiration de la sourde occlusive précédente. Ainsi v. ind *pṛthúḥ* < **pḷtə̯-ús*, cf. fém. *pṛthivī́*; de même le *th* de la racine *sthā* proviendrait de formes comme *tíṣṭhati*, où *ə̯* se trouve devant la voyelle thématique. D'après de Saussure l'aspiration serait analogique 1) dans les formes à degré plein (*e* + *ə̯*); 2) dans les formes à degré zéro devant consonne; elle ne serait phonétique que dans les formes à degré zéro devant voyelle. En face de *tíṣṭhati* les *th* de *ásthāt* et de *sthitá-* seraient analogiques. Mais comme *i* n'est qu'un cas spécial de *ə̯* entre consonne et voyelle (ainsi qu'on va le voir plus bas), l'aspiration était phonétique dans le cas 2) aussi.

Dans les deux exemples cités par de Saussure il s'agit de $ə̯_2$ (cf. grec ἵστᾱμι et πίτνᾱμι, **petə̯₂* étant parallèle à **pletə̯₂*).

Voici quelques autres exemples importants qui nous semblent étayer cette théorie:

Les verbes en *-th* de la neuvième classe indienne (*math*, *grath*, *śrath*) possèdent des racines terminées par $ə̯_2$ comme le prouvent les présents en *nā* (grec νη/νᾱ; cf. Meillet dans Mélanges Vendryes, p. 284). Pour quelques autres verbes en *th* on a à faire à un *ə̯* dont la qualité ne se laisse pas déterminer:

śnath : *śnáthihi*, *śnathiṣṭam*, *śnathitá-*, *śnáthitṛ-*.

vyath : *vyathiṣi* (aor.; Atharva-V.), *vyathitá-* (A.-V.), *vyáthiṣ-* (substantif neutre).

mith : *-mithitá-*.

Dans deux autres exemples, *pánthāḥ* et *mánthāḥ*, la qualité

du *ə̯* n'est pas connue non plus. L'aspiration serait régulière dans les cas faibles (*pathā́, pathé, patháḥ* etc.) et dans les cas moyens (*pathíbhyām, pathíbhiḥ, pathíbhyaḥ, pathíṣu*), analogique dans les cas forts (*pánthāḥ, pánthām, pánthau*). L'*i* des cas moyens est *ə*, cf. gathique *padəbīš* (dissyllabique; Y. 51, 16). Dans les cas forts on trouve en avestique la sourde non aspirée *t*. Bartholomae l'a expliqué par le passage *ϑ* > *t* après *n* (*Grundriss der iranischen Philologie* I, 1, p. 8)[1]. M. Pedersen (*La cinquième déclinaison latine*, p. 64, note 1) le suit, bien qu'il admette la théorie de de Saussure. Mais la conservation de l'ancienne alternance *t* : *th* ne serait pas plus surprenante que celle de l'ancienne apophonie radicale -*an*/*a*- à côté de l'apophonie suffixale (-*ā*/zéro-). Le paradigme apparaît ainsi comme étant d'une antiquité considérable.

Dans le paradigme de *sákhā* l'état de choses est autre. L'*i* des cas moyens est un *i* indoeuropéen, puisque il alterne avec le *y* des cas faibles (*sákhye* etc.) et des cas forts (*sákhāyam* etc.). Ici encore l'aspiration est régulière dans les cas faibles et dans les cas moyens. Car un dat. sing. **sók̯ə̯i̯ei*, un dat. plur. **sók̯ə̯i̯bhi̯es* perd régulièrement la voyelle affaiblie de la syllabe intérieure, et l'on obtient **sókə̯i̯ei*, **sókə̯ibhi̯es* avec le passage ultérieur de *kə̯* > *kh*. Cette explication est basée sur l'hypothèse que *sákhā* est un thème en -*āi*- (voyelle longue originaire). Mais à priori on pourrait aussi admettre qu'il s'agit d'un thème en -*i*- (c.-à-d. racine *sákh* + suffixe *i*) avec allongement du suffixe aux cas forts (*sákhā, sákhāyam* etc.), et avec la flexion de *ávi-, páti-* aux cas faibles. Ce serait donc une flexion comparable en partie à celle du type grec πειϑώ. Cette supposition est moins probable, cf. v. perse *haxāmaniš*, où *haxā-* apparaît comme thème pur. Il s'agit là sûrement d'un composé très ancien: le védique présente *kavā-sakhá-*, avec une forme archaïque du premier membre, tandis que *kavi-* dans *kavi-vr̥dhá-* etc. paraît plus récent. Les flexions de *sákhā* et **kavā* ont dû être parallèles en indoiranien. L'Avesta connaît un accusatif *kavaēm* (à lire **kavāyam*, parallèle à **haxāyam*)[2]. Sur *khād*/*khid* cf. plus bas sous f.).

---

[1] C'est du reste uniquement sur avest. *pantā̊* : *paϑō* que Bartholomae a fondé cette loi phonétique. Or *ząϑa*- est un exemple contraire qui implique un problème de chronologie relative (chute de *ə*).

[2] Si l'avestique n'a pas conservé la forme phonétique **hakā*, c'est

Il est difficile de ne pas rattacher le suffixe adverbial *-thā* (cf. véd. *ūrdhváthā, viśváthā, pūrváthā, pratnáthā, ṛtuthā́*, formés de noms; *itthā́, tathā́, imáthā, eváthā, káthā, yáthā, anyáthā*, formés de pronoms) [1], au suffixe *-tā-* qui sert à former des abstraits dénominaux. Au point de vue phonétique *-thā* (< *-*$t\partial_2 \bar{e}/\bar{o}$*) est l'instrumental régulier de *-tā* (*$te\partial_2$*). Le suffixe *-thā* est à *-tā* ce que *-trā* est à *-tar*. Cette interprétation est favorisée par l'accord de la place caractéristique du ton qui frappe régulièrement la syllabe précédant *-tā* et *-thā*.

Quant aux noms verbaux en *-átha-* (masc. et neutres): *tveṣátha-, protháthu-, ravátha-, rakṣátha-, śamatha-, śapátha-, śvayátha-, śvasátha-, sacátha-, stanátha-, stavátha-, carátha-, yaiátha-, śayátha-, sravátha-, ayátha-, ucátha-, vidátha-, pravasathá-* [2], l'accent constant (*-átha-*; *pravasathá-* à cause de la composition) et l'aspiration semblent indiquer un rapport entre *-átha-* et le suffixe *-tā-* des abstraits dénominaux. C'est le même suffixe sous sa forme thématique (*-tā-* : *-tha-* = *-tar-* : *-tra-* = *-tav-* : *-tva-*). Il est vrai que les noms en *-tā-* sont tous dénominaux, tandis que les dérivés en *-átha-* sont tous déverbaux. Mais cf. *ráva-, śáma-, stáva-, cara-, śaya-, srava-, áya-*, noms d'action ou d'agent en *-a-* qui ont certainement été le point de départ de la formation (un **ayátā-* a pu être formé de *áya-*, comme *navátā-, devátā-* etc. étaient formés de *náva-, devá-* etc.). Comme ces noms d'action et d'agent avaient toujours à côté d'eux des racines verbales, une décomposition **ay-átā-* en était la conséquence presque inévitable (étant donné qu'un thème verbal **aya-* n'existait pas). De cette façon le lien entre le suffixe dénominal *-tā-* et le nouveau suffixe déverbal *-átā-* était rompu; ce dernier a subi la thématisation sans que le premier en fût touché [3].

---

que le paradigme se prêtait à l'action de l'analogie plus que dans le cas de **pantā*.

[1] Plus tard on trouve *amúthā, itaráthā, ubhayáthā, kataráthā*, Cf. aussi avestique *aϑā, anyaϑa, aevaϑa, kaϑā, yaϑā, hamaϑa, avaϑa, iϑā, kuϑa*.

[2] L'Avesta présente *mahrkaϑa-* (à côté de *mahrka-*), (*xvaēt-*)*vadaϑa-, varədaϑa-, zbaraϑa-, vasaϑa-, vaχšaϑa-, vindaϑa-*.

[3] Les dérivés déverbaux en *-athu-* sont, eux aussi, bâtis sur *-*átā* (*ejáthu-, kṣavathu-, nadáthu-, vepathu-, śvayathu-, stanáthu-, sphūrjáthu-*, tous des masculins). Il n'y a pas de formations avestiques en *-aϑu-*.

Le suffixe de superlatif *-iṣṭha-* (identique au suffixe *-tha-* des noms de nombre cardinaux: v. ind. *caturthá-*, *pañcathá-*, *ṣaṣṭhá-*, *saptátha-*, avest. *puxδō*, *haptaϑō*, identique aussi au suffixe v. ind. *-tha-* dans *katithá-*, *tatithá-*, *itithá-*), est probablement né de la thématisation d'un suffixe $*\text{-}te\text{ə}_2/t\text{ə}_2$-. Depuis longtemps on a considéré le comparatif indoeuropéen comme étant, à l'origine, un substantif concret. Or le superlatif ne serait, à la lumière de notre explication, qu'un adjectif dérivé d'un abstrait en *-tā-* correspondant. Ainsi véd. *drā́ghīyas-* signifierait originairement »(un objet) long par excellence«, **drāghiṣṭā*[1] »qualité d'être long dans un degré éminent«, véd. *drā́ghiṣṭha-* »possédant cette qualité«. On sait que le caractère adjectif du superlatif, opposé au caractère substantif du comparatif, apparaît clairement dans toute une série de détails morphologiques et syntaxiques de la grammaire indoeuropéenne. Cf., au comparatif, le manque indoeuropéen de la motion, et la flexion en *-en-* du grec, du germanique et du baltique (lit. *-esni-* < **-i̯es-n-io-*), qui témoigne d'un ancien usage substantif (grec οὐρανίων en face de οὐράνιος). En germanique le superlatif peut adopter, comme n'importe quel autre adjectif, soit la flexion forte (pronominale), soit la flexion faible (nominale en *-n-*); mais le comparatif ne connaît que cette dernière.

Le suffixe *-thi-* se rencontre dans v. ind. *áti-thi-* »hôte« (proprement »voyageur«; de *átati*) et *methí-* m. (»pieu«; de *minóti* »il fixe, étaye«). On est tenté de le rattacher au suffixe grec *-tā-* désignant l'agent (type grec ἀρό-της, ἐρέ-της etc.) et au suffixe balto-slave *-tāi̯e/o-* (p. e. lit. *artójas*, v. slave *ratajь*). En effet, si l'on part d'un suffixe *-tāi̯-*, on obtient, dans les cas moyens, les mêmes phénomènes de syncope d'une voyelle médiane et d'aspiration d'une occlusive sourde, qu'on a relevés dans le cas de *sákhā* (v. plus haut): $\text{-}t_e\text{ə}_2i\text{-} > \text{-}thi\text{-}$. Mais la difficulté de cette construction consiste dans l'absence totale de la forme *-tā(i̯)-* et de la flexion du type *ávi-*, *páti-* aux cas faibles.

La désinence *-tha* du parfait (2-e pers. sing.), présente un $a < \text{ə}_2e$ qui semble rendre compte de l'aspiration de *t*.

Mentionnons enfin la racine **kād* »mâcher«. Elle offre l'aspiration en v. indien (*khā́dati, khidáti*). La seconde forme

[1] Indoeur. **dlāeghistā*.

pleine de **keə̯₂d* est **kə̯₂ed*, d'où la forme affaiblie **khəd* (cf. plus bas sous a.), contenue dans v. ind. *khidá-*. Pāṇini (6, 1, 52) signale *cakhāda* comme parfait védique de *khid*.

Pour éclaircir l'origine des sourdes aspirées indoiraniennes il ne suffit pas de constater que certaines entre elles continuent d'anciens groupes *occlusives sourdes* + ə̯. Il faut encore montrer comment ces sons nouveaux sont entrés en opposition avec les sonores aspirées (qui étaient un héritage de l'indoeuropéen), c.-à-d. comment *p*, *t*, *k̂*, *k* + ə̯ sont parvenus à se mettre en rapport *sourd* : *sonore* avec indoiranien *bh*, *dh*, *ĝh*, *gh*.

A ce propos il faut rappeler certains faits importants concernant les occlusives qu'on appelle sonores aspirées. Si l'on admet (comme nous le faisons) que les sourdes aspirées proviennent d'un développement particulier de l'indoiranien (et peut-être aussi de l'arménien), il en suit que *bh*, *dh*, *ĝh*, *gh* ne fonctionnaient en indoeuropéen ni comme sonores ni comme sourdes. Ils étaient à cet égard comparables à *n*, *m*, *l*, *r*, *u̯*, *i̯*, qui, sonores au point de vue phonétique, ne s'opposaient pas, dans le système phonologique de l'indoeuropéen, à des sons sourds correspondants. En effet, dans les langues historiques comme l'indoiranien, les langues classiques, l'albanais, le celtique, le balto-slave, le rapport *sourde* : *sonore* (*p* : *b*, *t* : *d*, *k* : *g*) est partout le même, tandis que *bh*, *dh*, *gh* y apparaissent tantôt comme sourdes (grec, italique), tantôt comme sonores (indoiranien, albanais, celtique, balto-slave).

Deux indices nous renseignent sur la position des *sonores aspirées* dans le système phonologique de l'indoeuropéen (nous continuons à nous servir du terme ancien, qui n'est justifié que par l'indien). L'un, c'est la règle connue, d'après laquelle une occlusive sourde quelconque et une occlusive sonore aspirée quelconque ne peuvent pas coexister dans une seule et même racine (impossibilité de combinaisons comme *pedh*, *pegh*, *tengh*, *dhenk*, *gherp* etc.). L'autre indice, plus important encore, ce sont les faits d'assimilation progressive résumés par la loi de Bartholomae, valable au moins pour l'indoiranien: *bh*, *dh*, *gh* + *t* > *bdh*, *ddh*, *gdh* etc. Il semble que l'action de cette loi soit antérieure à l'apparition des sourdes aspirées dans le système phonologique de l'indoiranien. Autrement on s'attendrait à un groupe sourd (*bh* + *t* > *pht* ou bien *pth* dans le cas où le premier son ait imposé son aspiration à la sourde suivante). Au contraire la dissimilation v.

indienne *bódhati* < **bhéudheti* suppose un rapport phonologique existant entre *bh* et *b*, c.-à.-d. la sonorité de *bh* ou l'existence de *ph*. On obtient ainsi la chronologie suivante:

a) action de la loi de Bartholomae (peut-être de date indoeuropéenne)

b) genèse d'aspirées sourdes (de date indoiranienne)

c) dissimilation d'aspirées (peut-être de date indienne, si v. ind. *kumbha-* = avest. *xumba-* est un argument).

Le rapport indoiranien entre *ph* et *bh*, *th* et *dh*, *kh* et *gh* devient clair, si l'on retient le fait fondamental qu'avant la phase b) les occlusives appelées sonores aspirées ne fonctionnaient ni comme sonores ni comme sourdes. Les occlusives *bh, dh, gh* n'ont été perçues comme sonores que par opposition à *ph*, *th*, *kh* provenant de *p*, *t*, *k* + *ə̯*.

Mais pour qu'une telle opposition s'établît, il fallait qu'il y eût coïncidence entre *bh* et *ph* (< *p* + *ə̯*), *dh* et *th* (< *t* + *ə̯*), *gh* et *kh* (< *k* + *ə̯*) dans certaines positions phonétiques déterminées. Voici ce que nous soutenons: en indoiranien les groupes initiaux *sbh-*, *sdh-*, *sgh-* hérités de l'indoeuropéen sont devenus *sph-*, *sth-*, *skh-*. C.-à-d. après *s* initial il y eut coïncidence de *bh*, *dh*, *gh* et de *p* + *ə̯*, *t* + *ə̯*, *k* + *ə̯* en indoiranien.

Pour prouver notre thèse nous soulignons d'abord l'absence, en indoiranien, des groupes initiaux *sbh-*, *sdh-*, *sgh-*. Or en indoeuropéen ces groupes ont dû exister, parce que *s* initial, même s'il était impossible devant les sonores comme *b*, *d*, *g*, se rencontrait fréquemment devant les neutres *n*, *m*, *l*, *r*, *u̯*, *i̯*. Mais l'argument qui nous semble péremptoire, c'est la distinction, en grec, des deux séries de sons qui ont contribué à la genèse des sourdes aspirées indoiraniennes. Les *sph-*, *sth-*, *skh-* indoiraniens provenant d'indoeur. *sbh-*, *sdh-*, *sgh-*, y sont reflétés par σφ-, σϑ-, σχ-, tandis que indoir. (*s*)*ph*, (*s*)*th*, (*s*)*kh* continuant les groupes indoeur. (*s*)*p* + *ə̯*, (*s*)*t* + *ə̯*, (*s*)*k* + *ə̯*, y apparaissent comme (σ)π, (σ)τ, (σ)κ. C.-à-d. dans les deux cas le grec conserve l'ancien caractère de l'occlusive (sonore aspirée ou sourde). La correspondance v. ind. *ph*, *th*, *kh*: grec φ, ϑ, χ n'est du reste possible qu'après *s* initial.

Il est vrai que les matériaux sont assez fragmentaires. Si fragmentaires que M. Meillet (*Introduction*[6], p. 64) a cru pouvoir établir les correspondances v. ind. *ph* = grec φ, v. ind. *kh* = grec

χ, mais v. ind. *th* = grec τ. C'est uniquement parce que les exemples sont trop rares pour qu'on puisse poser les six équations: *sph-* = σφ-, *sth-* = σθ-, *skh-* = σχ-; (*s*)*ph* = (σ)π, (*s*)*th* = (σ)τ, (*s*)*kh* = (σ)κ. Mais un manque de parallélisme entre les trois occlusives est à priori extrêmement peu probable.

Si l'on examine les rapprochements sûrs de v. ind. *th* = grec τ:

v. ind.	*sthā-*:	grec	στᾱ-
» »	*pṛthú-*:	»	πλατύς
» »	*pathi-*:	»	πάτος
» »	*-iṣṭha-*:	»	-ιστος

on voit que dans tous les exemples il s'agit de *th* < *t* + *ə̥*. Le reflet grec est donc régulièrement *t*.

Il n'y a qu'un exemple contraire: la désinence de la 2-ème p. sing. parfait -θα correspondant à v. ind. *-tha*. M. Meillet signale la difficulté de ce rapprochement p. 194 de l'*Introduction*[6]. A notre avis -θα au lieu de -*τα attendu pourrait s'expliquer comme généralisation de la variante -θα justifiée après φ, θ, χ (loi de Bartholomae). Cf. la généralisation, en gotique, de *-t*, qui n'apparaissait originairement qu'après spirante (*s*, *f*, *h*). On y rencontre des formes comme *skalt*, *namt*, *qamt*, *kan*(*n*)*t*, *ur-rant* à côté de formes phonétiques comme *af-falht*, *wast*, *and-hoft* etc.

Les deux autres exemples de v. ind. *th* = grec θ, à savoir πλάθανον et -θης de la 2-ème p. de l'aoriste passif, sont loin d'être valables: le premier est écarté par Walde-Pokorny II, p. 63; pour le second cf. par exemple Hirt *Griechische Laut- u. Formenlehre*, p. 558; Meillet-Vendryes *Grammaire comparée des langues classiques*, p. 215.

Les autres langues indoeuropéennes ont aussi *t* (ou sa continuation): lat. *stare*, *pons*; gall. *gwa-stad* (**upo-statos*), *lled* (**pletos*); v. isl. *stapr*, got. *-ists*; lit. *stóti*, v. prussien *pintis*; v. slave *stati*, *pǫtь*.

Cf. encore v. ind. *óṣṭha-*: v. prussien *austo*, v. slave *usta*; v. ind. *ma*(*n*)*thati*: lit. *į-menčiù*, v. slave *mętǫ*; v. ind. *méthati*, *mitháti*, *mitháḥ*, avest. *miθō*: lat. *muto*, got. *maiþms*, lette *mitêt*, v. slave *mitě*; v. ind. *rátha-*, avest. *raθa-*: lat. *rota*, v. irl. *roth*, gall. *rhōd*, v.-h.-a. *rad*, lit. *rãtas*; v. ind. *ásthi*: ὀστέον, ὀστακός.

Quand à *p*(*h*) et *k*(*h*) les correspondances sûres sont beaucoup plus rares: v. ind. *phéna-*: v. slave *pěna*, lit. *spáinė*; v. ind.

śaphara-: lit. *šãpalas*; v. ind. *rikháti*, *likháti* : ἐρείκω, ἤρικον, gall. *rhwygo*, lit. *riekiù*; v. ind. *śā́khā-*: got. *hoha*, lit. *šakà*.

Après *s* initial les reflets grecs permettent de délimiter les sourdes aspirées indoiraniennes provenant de sourdes + *ə̥*, d'avec les anciennes »sonores aspirées assourdies«: On a d'une part v. ind. *sthā* = στᾱ, v. ind. *sthagati* = στέγω, v. ind. *sphuráti* et *spūr-dháti* (dissimilation d'aspirées) correspondant à ἀσπαίρω et σπυρ-θίζω, *skhadate* correspondant à σκεδάννῡμι. D'autre part v. ind. *sphūrja(ya)ti* = σφαραγέομαι ou *chinátti* correspondant à σχίζω. Dans tous ces cas les autres langues européennes ont simplement l'occlusive sourde (après *s* initial elles ne connaissent que l'occlusive sourde).

Le rapport *p*, *t*, *k̂*, *k* + *ə̥* > indoiranien *ph*, *th*, *k̂h*, *kh*, mais > européen *p*, *t*, *k̂*, *k*, nous fait attendre à priori la correspondance: *b*, *d*, *ĝ*, *g* + *ə̥* > indoiranien *bh*, *dh*, *ĝh*, *gh*, mais européen *b*, *d*, *ĝ*, *g*. Or cette correspondance existe réellement, bien que les exemples ne soient pas nombreux:

v. ind. *máhi* = grec μέγα, got. *mikils*
» » *duhitā́* = » θυγάτηρ
» » *ahám* = » ἐγώ (cf. *-em* dans lat. *idem*), got. *ik*
» » *hánuḥ* = » γένυς, got. *kinnus*.

Dans les deux premiers cas c'est $ə̥_{2e}$ (> $ə_2$), dans le troisième cas *ə̥*, l'élément initial de la particule *-ə̥am* (dont le caractère autonome découle et de la différence entre ἐγώ et *ahám* et de l'avestique *yūžəm* avec *ž* sonorisé), qui rend compte de l'aspiration de l'occlusive sonore précédente. Le quatrième exemple est inanalysable au point de vue étymologique.

Abstraction faite des sonores aspirées dues à la loi de Bartholomae (laquelle semble de date préindoiranienne), les aspirées et sonores et sourdes de l'indoiranien découlent de deux sources indoeuropéennes différentes:

aspirées sonores: 1) de sonores aspirées; 2) de sonores + *ə̥*
» sourdes: 1) de sonores aspirées après *s* initial; 2) de sourdes + *ə̥*.

En vue de notre théorie d'occlusives sourdes aspirées il nous semble que M. Siebs (K. Z. XXXVII, p. 293) a eu raison en admettant le passage *bh*, *dh*, *ĝh*, *gh* > *p(h)*, *t(h)*, *k̂(h)*, *k(h)* aprés *s* initial. La formule peut être précisée de la manière suivante: Après *s* initial les »occlusives sonores aspirées« se conservent en grec; elles

deviennent des sourdes aspirées en indoiranien (en rejoignant ainsi les anciens groupes *p, t, k, k* + *ə*); elles se confondent avec les anciennes occlusives sourdes dans tous les groupes européens excepté le grec. Nous faisons abstraction de l'état arménien, qui nous semble exiger un examen spécial.

Ce n'est que la combinaison des hypothèses de de Saussure et de Siebs qui explique d'une manière satisfaisante l'apparition des sourdes aspirées en indoiranien. Le fait phonologique principal, la *coïncidence* de *bh* et de *p* + *ə* etc. dans certaines conditions définies (à s. après *s* initial), ne s'établit qu'à l'aide de toutes les deux hypothèses. Chacune d'elles fournit la moitié de la solution. — On comprend aussi que s'il existe des sourdes aspirées de provenance purement expressive, leur apparition doit être postérieure au fait fondamental de la coïncidence, qui seule engendre les nouveaux phonèmes *ph, th, kh.*

Tout comme les occlusives labiovélaires (v. plus haut p. 1—26), les occlusives sourdes aspirées n'appartiennent pas à l'époque de la communauté indoeuropéenne. A la place d'un schéma comprenant *vingt* occlusives (Brugmann *Grundriss* I, p. 92):

p ph b bh
t th d dh
k̂ kh ĝ ĝh
q qh g gh
qᵘ qᵘh gᵘ gᵘh

nous admettons, en éliminant le dernier rang et la seconde colonne, un système indoeuropéen de douze consonnes occlusives:

p		*t*		*k̂*		*k*	
b	*bh*	*d*	*dh*	*ĝ*	*ĝh*	*g*	*gh*

Un argument aussi important que les sourdes aspirées, c'est l'occlusive sonore du v. ind. *píbati*. Dans ce présent redoublé (thématique), bâti sur la racine **pō* < **peə₃* »boire«, le passage *p* > *b* n'a pas été expliqué d'une manière satisfaisante. L'unique explication possible, celle par dissimilation, se heurte au fait apparent que nulle part, ni au présent ni à l'aoriste ni au parfait redoublés on ne trouve de dissimilations de cette espèce. Nous admettons que la cause de la sonorisation du *p* est la même qu'au participe présent véd. *píbdamāna-*, qu'il s'agit donc d'une assimilation, au point de vue de la sonorité, du *p* à la

consonne suivante: *pí-pə̭$_3$e-ti > *pibə̭$_3$eti > *píbeti comme *pí-pde-ti > *píbdeti. Cet argument, qui nous semble comporter un haut degré de probabilité, nous renseigne sur le caractère sonore de l'élément ə̭$_3$. On aperçoit en même temps la différence entre ə̭$_2$, qui aspire, et ə̭$_3$, qui sonorise. Il ne faut pas cependant perdre de vue la différence chronologique entre les deux phénomènes. La sonorisation est de date indoeuropéenne (cf. v. irl. *ibaim*, lat. *bibo*), l'aspiration n'est que dialectale (indoiranienne). La sonorisation de *p* dans *pí-pə̭$_3$e-ti* suppose une correlation indoeuropéenne *sonore* : *sourde* existant entre ə̭$_3$ et un autre ə̭.

Nous passons maintenant au problème du ə (vocalique), que nous considérons comme un cas spécial de ə̭ entre consonne et voyelle.

Etant donné qu'un ə̭ interconsonantique disparaît sans trace (excepté en grec), on est tout de suite obligé de poser la question de la provenance de l'indoir. *i* = européen et arménien *a*. On a toujours admis que c'était là le véritable résultat de la réduction d'une longue originaire entre consonnes. Et cette supposition a été faite non seulement par les adhérents de la doctrine courante, suivant laquelle ə est un affaiblissement d'une voyelle longue, mais aussi par les représentants de la théorie du ə̭ consonantique (ə = affaiblissement de *e* + ə̭, donc vocalisation de ə̭). A vrai dire, en faisant cette supposition on n'a pas serré les données d'assez près.

a) La différence entre les présents redoublés *dadmá(ḥ)*, *dadhmá(ḥ)* et les parfaits *dadimá*, *dadhimá* est très instructive à cet égard. Au présent on a **ded$_e$ə̭$_3$mé(s)* avec la chute de la voyelle médiane et la simplification d'un groupe de trois consonnes (c.-à-d. la disparition de ə̭). Mais les formes du parfait contiennent un groupe consonantique *-də̭$_3$-* suivi de la voyelle fondamentale affaiblie: *de-də̭$_{3e}$-mé(s)*. Car les formes de parfait comme *cakrá-t(h)uḥ*, *dadá-t(h)uḥ*, *dadhá-t(h)uḥ* nous enseignent que la base des formes faibles du parfait n'est pas **q^{u}e-q^{u}er-*, **de-deə̭$_3$-*, **de-dheə̭$_1$-*, mais **q^{u}e-q^{u}ré-*, **de-də̭$_3$e-*, **de-dhə̭$_1$e-* (avec le second degré plein de la racine: **q^{u}re-*, **də̭$_3$e-*, **dhə̭$_1$e-*). La voyelle affaiblie $_e$ s'est conservée après le groupe consonne + ə̭, même après la disparition de ə̭. Mieux encore, elle a été transportée, avec le timbre spécial, qu'elle avait adopté après ə̭ (v. ind. *i*), aux cas où le groupe consonantique ne contenait pas ə̭, p. e. dans v. ind. *ūcimá*, *yetimá*

grec -αμεν, -ατε etc., mais avestique *yōiϑəmā*, *vaoxəmā* (formes dissyllabiques). Remarquons tout de suite que cette conservation de la voyelle affaiblie après consonne + ə̯ n'a lieu que dans une partie de langues indoeuropéennes. On sait qu'elle tombe en iranien, en arménien et dans les langues du Nord.

Il semble donc que Delbrück (*Altindisches Verbum*, p. 106) a eu raison quand il considérait la forme *dadhiṣvá* comme impératif parfait (par opposition à *dhatsvá*, impératif prés.).

La différence entre v. ind. *dadmá* et *dadimá*, le premier exemple que nous avons analysé, nous permet de définir le ə (vocalique) comme étant = ə̯$_e$. C.-à-d. le ə (primum) n'est qu'un cas special de $_e$ (ə secundum de Güntert), à savoir $_e$ (ə secundum) après consonne laryngale. C'est donc une position dans laquelle le ə secundum s'est conservé dans certaines langues indoeuropéennes même en syllabe médiane (où, d'une façon générale, ə secundum, c.-à-d. la voyelle affaiblie $_e$, tend à disparaître)[1].

En somme le ə (vocalique) n'est pas le résultat d'un affaiblissement de *e* + ə̯, mais d'un affaiblissement de ə̯ + *e*. Les degrés *ā*^{x} et ə ne sont pas dans une relation d'apophonie normale; il s'agit d'un cas de *saṁprasāraṇa*. Mais si tel est le cas, on se demande tout de suite quel est le degré faible de *e* + ə̯, et si tous les ə vocaliques indoeuropéens admettent notre interprétation *e* = ə̯$_e$.

b) Quant à la première question (pour la seconde v. surtout sous f.), elle a déjà trouvé une réponse partielle plus haut. Dans une syllabe médiane le degré faible de *e* + ə̯ est zéro. Dans une syllabe initiale la contraction de la voyelle affaiblie (laquelle ne disparaît pas) avec le ə̯ suivant donne une voyelle longue *ā*^{x}, qui ne se distingue pas, au moins en indoiranien, de la voyelle longue du degré normal. Une preuve éclatante de cette formule est fourni par le RV., où les présents radicaux à voyelle longue présentent, aux formes faibles, la voyelle longue et non pas ə (c.-à-d. *i*). P. e. de *pā* «garder« on trouve *pāt(h)áḥ*, *pāthá*, *pātám*, *pāhi*; *bhāhi* de *bhā*; *pātám*, *pātá*, *ápāma*,

---

[1] Cette différence entre le ə̯ et les autres consonnes en ce qui concerne la conservation de la voyelle suivante, trouve un beau parallèle en hébreu, qui tolère tous les groupes consonantiques bilitères excepté les groupes composés de *laryngale* + *consonne*. P. e. *tfaḳeđ*, *tfuḳađ*, mais *'afaḳeđ*, *'afuḳađ*; *tifḳđī*, *nifḳđū*, mais *tišḥ^{a}tī*, *nišḥ^{a}tū* etc.

pāhí de *pā* »boire« etc. Le présent de *śās* ne comporte jamais un *i*: *śāstána*, *śāste*, *śāsmahe*, *śāsate* (3-ème p. plur.), *aśāsata* (3-ème p. plur.). La différence entre *pā́mi/pāmáḥ* d'une part, *ásmi/smáḥ*, *émi/imáḥ* etc. de l'autre part, est un argument très fort contre l'hypothèse qui considère *i* comme affaiblissement de *ā*. Rien n'empêche d'avoir le **pimáḥ* attendu. L'unique explication qu'on saurait fournir (si l'on s'en tient à l'ancienne hypothèse), serait l'action analogique des formes fortes sur les formes faibles. Mais le paradigme de *śā́sti*, dont les formes faibles citées ci-dessus sont attestées dans le RV., ne présente *i* que chez les grammairiens (*śiṣṭaḥ* etc.). Il semble donc que s'il y a eu une action analogique, c'est bien dans la direction inverse: remplacement de *a* par *i* d'après la proportion *itáḥ* (participe passé): *śiṣṭáḥ* = *imáḥ*, *itthá* etc.: *śiṣmáḥ, śiṣṭhá* etc. L'optatif de ces présents a aussi *ā*; *-ā* + *iya-* > *-eyā-*, cf. plus haut sous 2). L'*ā* de *pāmáḥ* est donc le degré faible de l'*ā* de *pā́mi*, comme l'*i* de *imáḥ* est le degré faible de l'*e* de *émi*.

c) Après avoir établi une distinction nette entre le degré faible de *ə̯e*, lequel est *ə* (v. ind. *i*), et celui de *eə̯*, lequel est zéro en syllabe médiane et $\breve{a}^x$ en syllabe initiale, nous sommes en état de comprendre certaines différences morphologiques qui existent entre les langues du Nord (germanique, baltique, slave) et les langues du Sud (grec, italique, celtique). Il s'agit surtout de dérivés en *-te/o-*, *-ne/o-* (participes passés) et en *-ti-* (abstraits). Ainsi pour les trois racines *dhē* = *dheə̯*$_1$, *st(h)ā* = *steə̯*$_2$, *dō* = *deə̯*$_3$, il y a différence entre le traitement des langues du Sud (grec θετός, στατός, δοτός; θέσις, στάσις, δόσις; latin *făctus*, *stătus*, *dătus*; celtique **upo-stătos* dans v. irl. *fossad*, cymr. *gwastad*), et celui des langues du Nord (germanique: v.-h.-a. *gitân*, *tât*, v. isl. *stóþ* et *staþr*; lit. *dė̃tas*, *stótas*, *dúotas*, *dė̃ti*, *stóti*, *dúoti*; v. slave *dědъ*, *danъ*, *-stanъ*, *děti*, *stati*, *dati*). En indoiranien les deux branches linguistiques ont des représentants différents; en v. ind. on a: *hitá-*, *sthitá-* et *-tta-* (à côté de *-dāta-*, *-dita-* et *datta-*), de même *-hiti-*, *sthiti-* et *-tti-* (à côté de *datti-*); l'iranien ne connaît que *dāta-* (continuant **dăta-* et **dhăta-*) et *stāta-*, *dāti-* et *stāti-*. Expliquer cet état de choses par l'action analogique n'est qu'un pis aller. Cette explication prouve du reste combien on s'est toujours senti mal à l'aise en voulant grouper le rapport $\breve{a}^x$: *e* sur une ligne avec *ei/i*, *eu/u*, *r/r̥* etc. Il n'y a pas de paradigme

qui conserve l'alternance *ā*^{x}/*ə* dans la syllabe radicale. — Les reflets septentrionaux offrent le degré faible aussi bien que les formes méridionales. La différence consiste en ce que le vocalisme méridional est un affaiblissement d'un autre degré plein, le second degré plein qui se trouve en »Schwebeablaut« avec le premier. L'iranien *dāti-*, le got. *ga-deþs*, le lit. *dė̃tis* et le v. slave *děti* continuent **d*$_e$*ə̯*$_1$*tí-*, où *d*$_e$*ə̯*$_1$- est le degré faible do *deə̯*$_1$-; le v. ind. *-hiti-* et le grec θέσις continuent **də̯*$_1$$_e$*tí*, où *də̯*$_1$$_e$- est le degré faible de *də̯*$_1$*e-*. Un argument important en faveur de cette interprétation c'est le double degré faible qu'on rencontre chez les racines *Seṭ*. De la racine **pelə̯*$_1$ »remplir«, second degré plein **pleə̯*$_1$, on peut tirer deux formes affaiblies: **p*$_e$*lə*$_1$*nó-*, p. e. dans v. ind. *pūrṇá-* (got. *fulls*, lit. *pìlnas*, v. slave *plъnъ*) et **pl*$_e$*ə̯*$_1$*tó* (p. e. dans v. ind. *prātá-*). Si l'on admet le caractère consonantique de *ə̯*, les formes comme **dhə̯*$_1$$_e$*tó-*, **stə̯*$_2$$_e$*tó-*, **də̯*$_3$$_e$*tó-*, tirées des racines **dheə̯*$_1$, **steə̯*$_2$, **deə̯*$_3$, ne sont pas plus surprenantes que les formes grec σχετός < **seĝh* [1] ou iranien *gmata* < **g*^{u}*em* (cf. d'autre part ἑκτός et *gatá-*, correspondant, par leur structure phonétique, à **dh*$_e$*ə̯*$_1$*tó-*, **st*$_e$*ə̯*$_2$*tó-*, **d*$_e$*ə̯*$_3$*tó-*).

De la racine **deə̯*$_3$ »donner« l'ancien participe v. ind. a dû être **dāta-*. Cf. les composés védiques *tvā-dāta-* et *havya-dāti-*, où le vocalisme *ā* ne peut s'expliquer autrement que par l'influence d'un simple *dāta-*, puisque le traitement normal est représenté par les composés en *-tta-*, *-tti-* (cf. plus haut sous 3). L'alternance *ā*/zéro est ainsi caractéristique du degré faible de la forme pleine en *-ā*. Dans les cas comme *hitá-* (< **dhə̯*$_1$$_e$*tó-*) etc., qui continuent le degré faible de la seconde forme pleine (en *-ə̯e*), la disparition complète de la voyelle en v. indien n'est pas possible puisque $_e$ subsiste après un groupe consonne + *ə̯*.

d) Tout comme les formes faibles des présents radicaux en *-ā*, les formes faibles des racines »rigides« (en allemand »starre Wurzeln«) ne connaissent pas en règle *ə* (vocalique) comme degré réduit de *ā* (cf. Hübschmann ***Das indogermanische Vokalsystem***, p. 43 ss.). Elles constituent ainsi un indice indirect confirmant la supposition que le degré faible de *e* + *ə̯* (en syllabe initiale) est $_e$ + *ə*, donc une voyelle longue. Il n'est pas difficile de constater la différence de structure phonéti-

[1] Cf. aussi ἄ-σπετος de la racine **seq*^{u}.

que entre les racines rigides et les racines à l'alternance *ā/i* (v. ind.). Les racines rigides sont des racines dans lesquelles l'initiale étant une sonante (liquide ou nasale) ou un groupe de consonne + sonante, un nouveau groupe initial consonne + ə̯ (donc une seconde forme pleine et par conséquent *i* comme résultat de l'affaiblissement de cette seconde forme pleine) est impossible. P. e. de la racine v. ind. *rā* »donner« (indoeur. **reə̯*$_1$) le participe en *-ta-* ne peut être que *rāta-* (un groupe initial *rə̯*$_e$ est inimaginable en indoeuropéen, tout comme un groupe initial *r* + occlusive); de même de la racine rigide v. ind. *mlā* on a *mlātá-*. Il va sans dire que les secondes formes pleines de racines *Seṭ* (type **pleə̯*$_1$) constituent elles-mêmes des racines rigides (et ont été considérées comme telles par Hübschmann, o. c., p. e. *prā* p. 45, *dhmā* p. 47 etc.); le groupe initial (consonne + sonante), caractéristique de la seconde forme pleine, y est déjà formé, il n'est donc pas possible que ə̯ occupe une position postconsonantique. L'unique exception v. ind. est *mitá-* (*miti-*, *mitvā́*).

e) L'argument le plus pondéreux en faveur de la formule ə = ə̯$_e$, c'est l'ə final des racines *Seṭ*. Ce cas montre clairement combien on s'est trompé jusqu'ici en considérant ə comme la réduction d'une voyelle longue. Au premier coup d'oeil il semble bien que **ĝenə* soit un affaiblissement de **ĝenē*, parce qu'on a la seconde forme pleine **ĝnē*. Mais cette conclusion est illusoire. Les deux formes pleines de la racine trilitère **ĝ-n-ə̯* correspondent aux deux formes pleines d'une racine trilitère comme **u̯-r-ĝ*. A la seconde forme pleine **u̯reĝ* (grec ῥέζω) correspond **ĝneə̯* > **ĝnē*; à la première forme pleine **u̯erĝ* (grec ἔργον) correspondrait **ĝenə̯* (avec ə̯ consonantique). Au point de vue de la structure phonétique cette première forme pleine (**ĝenə̯*), terminée par sonante + consonne, tout comme la forme **u̯erĝ* ou comme la forme **leuk* »luire« etc., est l'affaiblissement de **ĝénə̯e* et non pas de **ĝéneə̯*. C.-à-d. si l'on part d'une »base« primitive **ĝéneə̯e* (avec voyelles fondamentales inhérentes à tous les éléments consonantiques de la racine), on passe d'abord à **ĝenə̯e* (avec la chute de la voyelle médiane), d'où **ĝenə* (avec l'affaiblissement régulier de *ə̯e* en ə), et non pas à **ĝeneə̯*$_1$ (c.-à-d. **ĝenē*, avec la chute de la voyelle finale), comme le suppose la théorie courante. L'existence d'une forme intermédiaire **ĝenə̯e* est démontrée par les racines du type **leuk* provenant de **leuke*; cf. la forme aoristi-

que et adjective **luké/ó-*. D'une façon générale les racines en sonante + consonne connaissent une forme apophonique en sonante vocalique + consonne + *é/ó*. La coexistence **leuk/luké* suppose une »base« **leuke*. De même la coexistence de **séu̯ə* (p. e. dans v. ind. *savi-tŕ̥-*), et **su̯ə̯é-* (p. e. dans v. ind. *suváti*), suppose une base **seu̯ə̯e*, et **séu̯ə* apparaît ainsi comme l'affaiblissement de **séu̯ə̯e*, c.-à-d. *ə* < *ə̯*$_e$.

Du reste le parallélisme de la VII-e et de la IX-e classe indienne (types *yunákti* et *pr̥ṇā́ti*), qui s'explique par le caractère consonantique de *ə̯* (**ieu-n-é-k-ti* parallèle à **pel-n-é-ə̯-ti*) est là pour attester l'impossibilité d'un rapprochement de **i̯euge* à **pelā*^{x}; **i̯euge* est parallèle à **pelə̯e* et **i̯eug* est parallèle à **pelə* (< **pelə̯*$_e$). C'est un **ieu̯eg* (non-attesté) qui correspondrait à **pelā*^{x}.

f) Nous allons maintenant passer en revue les différentes catégories morphologiques v. indiennes qui contiennent *i* < *ə*, et examiner si dans chaque cas particulier l'interprétation de cet élément comme *ə̯*$_e$, c.-à-d. comme affaiblissement de *ə̯e*, présente un degré de probabilité suffisant.

En ce qui concerne les participes en *-ta-* et *-na-*, de même les abstraits en *-ti-*, il en a été déjà question plus haut sous c). On trouve en v. ind.: *chitá-*, *sthitá-*, *-dita-* (»donné«), *dita-* (»partagé«), *dita-* (»lié«), *hitá-* = *dhita-*, *śitá-*, *sitá-*; *diná-* (»partagé«); *sthiti-*, *díti-*, *-hiti-* = *-dhiti-*, *-śiti-*, *-siti-*. Il faut y ajouter les gérondifs en *-tvā* qui offrent toujours un degré vocalique identique à celui des trois formations énumérées: *sthitvā*, *dhitvā́* et *hitvā*, *sitvā*, *hitvā́* (et aussi *hitvī́*, *hitvā́ya* de *hā* »abandonner«). Il est vrai que dans plusieurs de ces cas l'*i* indien peut représenter *ə̯i* au lieu de *ə*; ainsi dans le cas de *chā*, *dā* »partager«, *dā* »lier«, *śā*, *sā* (présents *chya-*, *dya-*, *śya-*, *sya-*). Le parallélisme de **sī* : **sĭ* = **séə̯i* : **sə̯ei* avec **dh*$_e$*ə̯*$_1$: **dhə̯*$_{1e}$ (c.-à-d. **dhə*) = **dheə̯*$_1$: **dhə̯*$_1$*e* et **p*$_e$*lə̯*$_{1e}$ (c.-à-d. **p*$_e$*lə*) : **pl*$_e$*ə̯*$_1$ = **pélə̯*$_{1e}$ (c.-à-d. **pélə*) : **pleə̯*$_1$ est évident. Dans chacune des trois proportions il s'agit d'une alternance des deux formes pleines et de leur degrés faibles respectifs.

Viennent ensuite les aoristes moyens bâtis sur les racines en *ā*: *adhithāḥ*, *adhita* ou *(a)hita*, *dhiṣvá*; *ásthithāḥ*, *ásthita*; *adithāḥ*, *adita*, *adimahi* (*dā* »donner«); *adimahi* (*dā* »partager«). Les formes grecques (ἔθεο, ἔδοο, ἔθετο, ἔδοτο, ἐθέμεθα, ἐδόμεθα, ἔθεσθε, ἔδοσθε etc.) attestent le caractère archaïque de ce paradigme. Avec un *s* secondaire devant les désinences vocaliques

on a *adhiṣi*, *adhiṣata*, *dhiṣīya*; *asthiṣi*, *asthiṣata* etc. Notons d'abord que le paradigme correspondant de l'aoriste actif ne connaît pas, comme voudrait nous faire croire la théorie courante de l'apophonie, une alternance *ā*ˣ/*ə* répartie sur les formes fortes et les formes faibles du paradigme. Car d'une part en v. ind. cet aoriste actif, tout comme les présents radicaux (cf. plus haut sous b.), présente uniquement *ā* (p. e. *dhātam*, *dhắta*, *sthātam*, *sthāta*, *dātăm*, *dāta*; cf. aussi l'accentuation constante de la racine), d'autre part en grec il n'y a qu'un paradigme supplétif bâti sur deux thèmes différents: *dhēk*/*dhĕ*, *stāk*/*stă*, *dōk*/*dŏ*. — Il y a au moins deux indices qui nous font soupçonner que le paradigme indoeuropéen de ces aoristes moyens a été bâti sur la seconde forme pleine (*$dh\text{ə̯}_1e$*, *$*st\text{ə̯}_2e$*, *$*d\text{ə̯}_3e$*). Ce sont d'abord les formes curieuses *á-da-t*, *á-śaya-t*, *á-duha-t* relevées par M. Wackernagel (KZ LXI, p. 310; Festschrift Jacobi, p. 13 ss.). La désinence de ces formes est évidemment secondaire. Vu l'affinité étroite entre les désinences moyennes secondaires et les désinences (»actives«) du parfait [1] il n'est que légitime de se demander si la forme de la racine qui est à la base de *(á-)da-t*, *(á-)duha-t*, n'est pas la seconde forme pleine (comme dans les formes du parfait; cf. plus haut sous a.); si l'on fait abstraction du *-t*, cette seconde forme pleine serait directement représentée par la 3-ème p. du sing.: *-da-*, *-duha-* (< *$*d\text{ə̯}_3$é/ó*, **dhughé/ó*). Devant les désinences (consonantiques) on aurait l'affaiblissement régulier *ə̯e* > *ə̯_e* > *ə*, p. e. *adhi-thāḥ*, *ásthi-thāḥ*, *adithāḥ*. En second lieu le caractère archaïque d'aoristes bâtis sur la seconde forme pleine résulte de formations comme v. ind. *ánaṭ*, *áprā-*, grec ἔ-τλην, ἔ-βλην, ἔ-βρων, ἀν-κλημενος (crétois) etc. (*$*\text{ə̯}_1ne\hat{k}$*, *$*ple\text{ə̯}_1$* etc. étant les secondes formes pleines de *$*\text{ə̯}_1en\hat{k}$*, *$*pel\text{ə̯}_1$* etc.). Et bien que dans les aoristes grecs comme ἔ-βλην il s'agisse d'une flexion active, ils ont en règle un sens intransitif (cf. aussi l'aoriste dit passif en -(θ)η-; Chantraine Mémoires de la Société de Linguistique XXIII, p. 135 ss.) et correspondent par là-même aux formes v. indiennes comme *ádat*, dont la flexion active apparaît comme secondaire et adventice au milieu d'une

[1] Cf. Sur cette question notre article *Les désinences moyennes de l'indoeuropéen et du hittite* BSL XXX, p. 1 ss. et celui de M. Chr. S. Stang *Perfektum und Medium* Norsk T. f. Spr. VI, p. 29 ss.

conjugaison par ailleurs moyenne. On reviendra sur cette question dans les chapitres traitant du verbe.

Les intensifs comme *dedi-* (*dā* »partager«), *seṣi-*, *śeśvi-* trahissent leur caractère récent par le fait que l'*i* y est traité comme le degré faible de *e* (indoeur. *ei*). Les formes désidératives *didhiṣa-*, *didhiṣú-*, *dídhiṣāṇa-*, *didhiṣáyya-* sont moins archaïques que les formes bâties sur *dhítsa-*, parallèles à *dípsa-*, cf. plus haut sous 3.). Dans les formes *-sthi-*, *-di-* (*dā* »donner«), *-di-* (*dā* »lier«), *-dhi-* (*dhā* »mettre«), *-hi-*, employées au second membre de composé, et aussi dans les formes redoublées comme *dadí-*, *dádhi-* (*dhā* »mettre« et aussi *dhā* »allaiter«), *papí-* (*pā* »boire«), *-jajñi-*, il peut s'agir non pas de *i* < *ə*, mais d'un véritable *i* indoeuropéen. Cf. *upa-bdí-*, *babhrí-*, *vavri-*, *cákri-* (avestique *čaxray-*), dont les pendants exacts seraient -*dhə̯$_1$i-, -*də̯$_3$i-, *dedhə̯$_1$i-, *dedə̯$_3$i- (*dhə̯$_1$- < *dheə̯$_1$, *də̯$_3$- < *deə̯$_3$ étant parallèles à *bd- < *ped, *bhr- < *bher). Mais dans la mesure où l'*i* de ces formations provient de *ə*, il s'explique de la même manière que l'*i* du paradigme de *pánthāḥ*. Une forme comme *-dā* et une forme comme *-di* auraient contribué à l'origine à un seul et même paradigme, la première fournissant les cas forts, la seconde les cas moyens, p. e. nom. sing. *-dā́ḥ*, acc. sing. *-dā́m* etc., instr. plur. *-dibhiḥ*, loc. plur. *-diṣu* etc.; cas faibles: instr. sing. *-dā́*, dat. sing. *-dé* etc. Cf. *pánthāḥ*, *pánthām*, *pathíbhiḥ*, *pathíṣu*, *pathā́*, *pathé* etc. Il est possible qu'après que le type *-dā* et le type *-di* eurent constitué deux paradigmes différents, l'*i* conçu comme suffixe ait été transporté aux racines Aniṭ, tout comme dans les formes faibles du parfait (cf. plus haut sous a.), ou ait été interprété comme une partie de la désinence.

Les racines dissyllabiques (Seṭ), employées au second membre de composé, connaissent aussi une double forme [1], p. e. *-sáni-*, originairement propre aux cas forts (ou plutôt au nominatif sing. seul) et *-sā́-*, phonétique aux cas moyens. Mais l'ancienne répartition est effacée dès le Rigvéda. A côté du nominatif *pitu-ṣáṇi-ḥ*, du gén. *go-ṣáṇaḥ*, qui sont réguliers, on trouve aussi un nom. comme *goṣā́ḥ*, un accusatif comme *go-ṣā́m*, d'où aussi dat. *paśu-ṣé*,

[1] Nous ne parlons pas ici des deux formes pleines, mais uniquement des variantes phonétiques du degré affaibli de la première forme pleine (la voyelle radicale de *-sáni-* représente le degré faible).

gén. *paśu-ṣáḥ* etc. Cf. la flexion du nom-racine *jā́*, laquelle a subi l'analogie des noms-racines en *-ā* primaire: sing. instr. *jā́*, dat. *jé*, gén.-abl. *jáḥ*, loc. *jí*, duel gén.-loc. *jóḥ*, gén. *jā́m*. Les cas moyens sont réguliers: *jā́bhyām*, *jā́bhiḥ*, *jā́bhyaḥ*, *jā́su*.

La seconde forme des racines dissyllabiques Seṭ est souvent traitée (par analogie) comme une racine consistant d'une consonne simple + voyelle longue ($<$ *e* + *ə*). Ainsi l'*i* de *paprimá* (1-ère pers. pluriel du parfait) n'est pas phonétique au même titre que l'*i* de *dadimá* ou *dadhimá*, mais analogique d'après *dad(h)áu*: *papráu* = *dad(h)imá* : x. Le même phénomène se répète en grec où l'on a τέθνηκα, -ας, -ε, τέθνᾰμεν, τέθνᾰτε avec l'α de ἕστᾰμεν, ἕστᾰτε.

En v. ind. on trouve trois racines verbales en *-ā* + consonne, pour lesquelles l'alternance *ā/i* est attestée, à savoir *śās/śiṣ*, *sādh/sidh* et *khād/khid*. Les autres racines en *-ā* + consonne ne connaissent pas cette alternance. Pour aucune des trois racines cette alternance ne se rencontre à l'intérieur d'un seul et même paradigme. C'est donc un nouvel argument en faveur du manque de parallélisme entre v. ind. *e/i*, *ar/ṛ* etc., et v. ind. *ā/i*. Ainsi le paradigme de *śā́smi* ne présente pas au pluriel **śiṣṭá(na)*, mais *śāstá(na)* dans le RV. On a de même *śādhi* (impérat.), *śāste*, *śāsmahe*, *śāsate* (3-ème pers. plur. moyen), *śāsata* (3-ème pers. plur. moyen), est non pas **śiḍhi*, **śiṣṭe*, **śiṣmahe*, **śiṣate*, **śiṣata*. Le parfait est *śaśāsá*, *śaśāsúḥ*, *śaśādhi*, toujours avec *ā*. C'est uniquement chez les grammairiens qu'on trouve la 3-ème pers. duel *śiṣṭáḥ*. D'une façon générale on rencontre *i* dans les catégories suivantes: 1) au second aoriste *aśiṣat*, *asidhat* ou au présent de la 6-ème classe *khidáti*; dans les optatifs et précatifs *śiṣyā-*, *sidhyās-*; 2) dans le passif *śiṣyate*, *khidyate* ou dans le présent de la 4-ème classe *sídhyati*; 3) dans les noms-racines, employées au second membre de composé, *-śiṣ-*, *-khid-*, *-sidh-*, d'où aussi *-sídhvan-*; 4) dans les participes en *-ta-* et *-na-* et dans les noms abstraits en- *ti-*: *śiṣṭá-*, *siddha-*, *khinna-*, *-śiṣṭi-*, *siddhi-*. Enfin mentionnons les gérondifs en *-ya* et *-tvā* qui partagent toujours le vocalisme de ces formations: *-śiṣya-*, *śiṣṭvā*, *-khidya*, *siddhvā* (*sidhitvā*)[1]. — Or, on a déjà vu que dans le qua-

[1] On n'a pas tenu compte de quelques formations isolées, qui ne sont pas étroitement associées au schéma de la conjugaison, comme *khidvas-*, *sidhmá-*, *khidrá-*, *sidhrá-*. Les deux dernières formes sont comparables à *sthirá-*, *sphirá-*.

trième groupe le degré réduit de la seconde forme pleine était fréquent et dans les racines monosyllabiques en voyelle longue et dans les racines Seṭ. Rien ne nous empêche donc de considérer l'*i* des trois racines en question comme affaiblissement de *ə̥e*, c.-à-d. de partir des secondes formes pleines **k̂ə̥₁es*, **kə̥₂ed*, **sə̥edh*. Notons en passant que l'aspirée sourde de *khād* est en faveur de la supposition que la conjugaison de ce verbe a été en partie bâtie sur la seconde forme pleine de la racine (*khād* au lieu de **kād* sous l'influence de **khad* < **kə̥₂ed* et *khid* < **kə̥₂ₑd*). Pour les noms-racines *-śiṣ-*, *-khid-*, *-sidh-* cf. plus haut les noms-racines du type *-di-*, *-dhi-* etc.; seulement dans le cas de *-śiṣ-*, *-khid-*, *-sidh-* l'*i* a pu être préservé dans tout le paradigme à cause de la consonne finale. — En ce qui concerne les présents de la 4-ème classe, le parallèle est fourni par les formes *śyáti*, *syáti*, *chyati*, *dyáti* (*dā* »partager«), *dyati* (*dā* »lier«); *śyáti* et *syáti* ne se laissent pas expliquer autrement que par **k̂ə̥ₑ-ié-ti*, **sə̥ₑ-ié-ti* etc. avec ₑ passant régulièrement à *i* devant *i̯*. Si l'on partait de **k̂ₑə̥i̯éti*, **sₑə̥i̯éti* etc., les reflets *śyáti*, *syáti* ne seraient réguliers qu'en composition (cf. plus haut sous 3.). La prononciation archaïque *-iya-* (cf. Whitney-Zimmer *Altindische Grammatik*, p. 267, § 761, 3) serait alors inexplicable. D'autre part si l'on partait d'une forme à diphtongue longue (soit de la première forme réduite **k̂ₑə̥i-* > **k̂ī-*, **sₑə̥i-* > **sī-*, cf. plus haut sous 2.), soit de la seconde forme réduite **kə̥ₑi-* > **k̂i-*, **sə̥ₑi-* > **si-*), on attendrait en tout cas un *-īy-*, avec allongement de *i* devant *y*. Enfin les formations de l'aoriste (et de la 6-ème classe) *śiṣá-*, *khidá-*, *sidha-* (optatifs et précatifs *śiṣyā-*, *sidhyās-*) peuvent être considérées comme influencées par le vocalisme des groupes 2, 3, 4 d'après le modèle de *siktá-* : *ásicat* = *śiṣṭá-* : *aśiṣat* etc., ou par un aoriste moyen non-attesté, dans lequel le degré réduit de la seconde forme pleine serait de règle (cf. *adhithāḥ* etc.). — Quoiqu'il en soit, le meilleur argument en faveur de *ə* = *ə̥ₑ* est ici, comme ailleurs, le manque d'une alternance *ā*ˣ/*ə* à l'intérieur d'un paradigme. En effet la dissociation de ces deux degrés a pu amener des différenciations secondaires comme celle entre *khădati* et *khidáti*, entre *sădhati* et *sidhyati*; cf. les degrés pleins secondaires *khed-* et *sedh-*[1].

---

[1] La remarque de Pāṇini sur *cakhāda* (= parfait de *khidáti*) reflète un état archaïque.

La théorie courante admet le passage v. indien *ə* > *a* devant et après *y*. Notre explication de *ə* (comme < *ə̯ₑ*) exclut la possibilité d'une telle hypothèse. Car devant *i̯* le groupe *ə̯ₑ* ne pourrait fournir autre chose que *i*. Les principaux exemples cités en faveur de *əi̯* > *ai* sont les présents *bháyate* »il craint«, *dháyati* »il suce«, *dáyate* »il partage«, *chayati* »il coupe«. Il est évident qu'on y a à faire à des racines en voyelle longue ou diphtongue longue. Dans les deux cas il s'agit simplement de la seconde forme pleine + *yati* (si la racine est en voyelle longue) ou + *ati* (si la racine est en diphtongue longue). Ainsi *bháyate* < **bhə̯₂ei* + *etai*, **bhə̯₂ei* étant la seconde forme pleine de **bheə̯₂i-* (degré faible de la première forme dans *bhīmá-*, *bhīṣā́*). De même **də̯₂ei-etai*, **dhə̯₁ei-eti*. Grec δαίεται < δαί-ιε-ται < **də̯₂ei-i̯etai* (c.-à-d. on y a le suffixe *-i̯e/i̯o-* au lieu du suffixe *-e/o-* du v. ind.); *e* adoptant le timbre du *ə̯* précédent passe régulièrement à *a*. La forme grecque se laisse aussi interpréter comme provenant de la première forme pleine, car un **deə̯₂i-i̯etai* donnerait le même résultat. — Enfin si l'on préfère considérer le *y* des verbes indiens comme n'appartenant pas à la racine, mais plutôt au suffixe du présent, on peut analyser **bh-áya-*, *d-áya-*, *dh-áya-* < **bhə̯₂-éi̯e-*, **də̯₂-éi̯e-*, **dhə̯₁-éi̯e-* et comparer directement la formation du type *ruc-áya-* < **luk-éie-*, *vyáya-*, *hváya-*, *śváya-* < **u̯iə̯-éi̯e-*, **ĝhuə̯-éi̯e-*, **k̑uə̯-éie-*, *váyati* < **ə̯u̯-éi̯e*, cf. part. *utá-*, inf. *ótum* etc. En slave on trouve *stoją*, *boją sę*, qui sont réguliers tous les deux: **stə̯₂e-*, **bhə̯₂e-*; indoeur. *ə̯₂e* > slave *o*. Le présent *doją* seul semble faire difficulté. On attendrait **deją*, si le verbe slave continuait un **dhə̯₁éi̯e-* indoeuropéen. Mais *doją* semble une formation causative proprement slave, comme *goją* et *poją* (Trautmann *Baltisch-Slavisches Wörterbuch* s. v. *dēi̯ō*; cf. les infinitifs *gojiti*, *pojiti*).

La désinence moyenne secondaire *-a* (dans la 1-ère personne de l'optatif, p. e. v. ind. *bharey-a*) provient de *-ə̯₂e* = *-a*, cf. hittite *-ḫa*, la désinence primaire **-ai* et la désinence *-a* du parfait.

Nous passons maintenant aux phénomènes de syncope qui doivent être postérieurs à la disparition de *ə̯* entre consonne et voyelle. D'une façon générale on peut dire: comme la chute de *ə̯* entre sonante et voyelle a eu l'effet de changer la syllabation du mot, une voyelle faible précédant la sonante cessait de former une diphtongue avec cette sonante et était exposée à la syncope dans les

conditions favorables (en syllabe médiane). On a en v. ind. *-gra-* (en composition) de < *-*gʷₑr̥ə̯é/ó-*, en grec γί-γνε-ται < *-*ĝₑn̥ə̯₁e/o-* et (νεο)-γνό-ς en composition; cf. aussi v. ind. *pápuri-* à côté de *pápri-*, *ábhvam* en face du simple *bhuva-*. Si l'ₑ est la seule voyelle faible en syllabe médiane, elle est toujours syncopée. Les complications ne commencent que dans le cas où l'on en a deux (ₑ et ə), comme dans les exemples du type v. ind. *jajñimá* et *ástr̥ta-*. Les formes pour lesquelles il faut supposer l'existence préhistorique de ₑ et de ə en même temps (p. e. les formes affaiblies des racines Seṭ **ĝₑnə-* etc.), confirment notre conception du ə comme variante spéciale de ₑ (= ə secundum). Si les deux syllabes contenant ₑ et ə sont des syllabes médianes, la première des deux voyelles faibles est syncopée. A la forme forte v. ind. *jaiána* correspond la forme faible *jajñimá* < **ĝeĝₑnəmé,* avec syncope de ₑ. Le caractère relativement tardif de cette syncope résulte du fait qu'elle n'a pu avoir lieu qu'après le passage de **ĝeĝₑn̥ə̯₁ₑmé* à **ĝeĝₑnəmé.* Car une syllabation **ĝe-ĝₑn-ə̯₁ₑ-mé* ne permettrait pas la syncope de la première voyelle faible (cf. p. e. *ta-stabh-vás-*, participe parfait de *stambh*, avec conservation de la voyelle radicale affaiblie de la racine, c.-à-d. du *n* implosif et passage ultérieur de *ₑn > a*). Le correspondant grec de *jaiñimá,* c'est τέ-τλᾰμεν, τέ-θνᾰ-μεν. D'autres exemples sont fournis par les formes composées comme v. ind. *ástr̥ta-*, *ánistr̥ta-*, *carkr̥ti-* (en face du simple *kīrtí-*), lat. *cognitus*, avest. *kamərəδa-* en face du v. ind. *mūrdhán-*. Pour ces cas on a souvent supposé (à tort) la disparition de ə. Mais le ə y est conservé pour la même raison, à laquelle il doit sa conservation dans les formes du type **ĝenə-* (> v. ind. *jani-*). M. Hirt (*Indogermanische Grammatik* II, p. 141/2) a raison de constater que *-ri-* < *-rə-* passe à *-r̥-* en v. ind., tandis que *-ni-* < *-nə-* s'y conserve tel quel. C'est parce que ə n'est que ₑ avec un timbre spécial, et que *rₑ* est représenté par *r̥* en v. ind. (*jagrábha, jagr̥bhmá*). Dans les présents redoublés *píparti*, *títarti* la disparition du ə n'est qu'apparente. Ces formes fortes sont refaites sur les formes faibles comme *pipr̥máḥ*, *pipr̥tám, píprati, ápiprata*, qui présentent la disparition régulière de ₑ (et non pas de ə).

De même les exemples du type *súṣuti-*, *āsuti-* (de *su-*, *ā-* + *sūti-*) s'expliquent par **su-suə̯ₑ-ti-* (> **su-suə-ti-* > **su-su̯ə-ti-*); *u̯ə > u* tout comme *u̯ₑ > u* (p. e. dans v. ind. *uktá-* de *vak-*; ici encore le parallélisme de ə et ₑ est frappant).

Le passage v. ind. *rə* > *r̥* rend compte des groupes *īr*, *ūr*, qui continuent soit indoeur. *ₑrə*, soit indoeur. *ₑlə*: types *gūrtá-*, *stīrṇá-*, *dīrghá-*, *pūrṇá-*. Comme devant voyelle pleine on a *-ira-*, *-ura-* (< *-ₑr̥ₔa^x-*, *-ₑl̥ₔa^x-*), l'explication la plus simple de *īr*, *ūr* est d'admettre le passage de *-irə-*, *-urə-* à *ir̥-*, *ur̥-* (*rə* > *r̥* comme dans *-str̥ta-*, *carkrti-*, *pipr̥máḥ* etc.). Or, on sait que le développement ultérieur de *ir̥* est *īr*: cf. les formes comme *īrte, īrṣva, īrdhvam* avec *īr* de *i* (redoublement) + *r̥* (*ir̥-* de *ar* parallèle à *bibhr̥-* de *bhar*), ou *ī́rtsa-* (< *i* + *r̥dh* + *sa*; désidératif de *r̥dh*).

A l'indien *īr*, *ūr* l'iranien répond par *ar* et, parallèlement, l'indien *ira*, *ura* y est reflété par *ara*. Exemples: avestique *arəmō* (persan *arm*) = v. ind. *īrmáḥ*; avestique *darəγō* (ossète *darγ*) = v. ind. *dīrgháḥ*; avestique *paurvō* = v. ind. *pūrváḥ*; avestique *varəmiš* = v. ind. *ūrmíḥ*; avest. *varənā-* (*vān* dans les dialectes pamiriens) = v. ind. *ū́rṇā-*; avest. *tarō* = v. ind. *tiráḥ*; avest. *para* = v. ind. *purā́* etc. Le manque de la quantité longue dans *ar* peut être en rapport avec le fait qu'un *ə* de la syllabe médiane disparaît en iranien sans laisser de traces. P. e. avest. *draonō* = v. ind. *dráviṇaḥ*, avest. *duγδar-* = v. ind. *duhitár-*, avest. *astiš* = v. ind. *átithiḥ*, avest. *padəbīš* (dissyllabique: Y. 51, 16) = v. ind. *pathíbhiḥ*.— L'exemple de *pitar-* (persan *pidar* etc.) prouve qu'en syllabe initiale *ə* s'est conservé en iranien dans certaines conditions favorables. Dans les Gāthās on trouve *piϑrē* (Y. 44, 7) dissyllabique en face de *ptar-* monosyllabique (Y. 31, 8; 44, 3; 45, 4, 11; 47, 2, 3). Mais il y a encore la forme *fəδrōi* (Y. 53, 4), dont le monosyllabisme résulte et de la spirante initiale et de la sonorité de la spirante intérieure. Cette dernière forme peut être une innovation (**ptrai* d'après *ptar-*), tout comme *pitaram* (supposé par persan *pidar*), lequel est refait sur **piϑrai*, *piϑrā* etc.

En ce qui concerne les reflets de *ₑnə*, il faut supposer, ici encore, le passage de *an̥* à *ān*. Ce changement a dû avoir lieu dès l'époque de la communauté indoiranienne; car le changement ultérieur de *an̥* > *ā^n* > *ā* (cf. le changement de *n̥* > *a^n* > *a*) est attesté aussi bien par l'indien (*jātá-*) que par l'iranien (avest. *zāta-*). Le type avestique *vanta-* »aimé« correspond évidemment au type v. ind. *vanita-* (existant à côté de *vātá-*) et ne s'en distingue que par la disparition iranienne d'un *ə* médian.

Il semble donc qu'il y a une différence chronologique en-

tre le traitement de *$_e$nə* > *an̥*, qui est indoiranien, et celui de *$_e$rə*, dans lequel les deux groupes linguistiques divergent.

La continuation v. indienne de *$_e$mə* est *ān* devant *t*, avec conservation de la nasale, ce qui est simplement dû au fait que *n* dans *ā*^{n} a disparu avant que le *m* de *ām* ne fût devenu *n*.

En grec, en latin et en celtique il y a un double traitement de r̥̄, l̥̄, n̥̄, m̥̄ indoeuropéens. L'un (*-ara-*, *-ala-*, *-ana-*, *-ama-*) est identique au traitement indoiranien, germanique et balto-slave (le symbole graphique commun est donc *-$_e$rə-*, *-$_e$lə-*, *-$_e$nə-*, *-$_e$mə-*). L'autre n'est propre qu'aux trois groupes linguistiques mentionnés. L'opinion de M. Hirt (p. e. *Indogerm. Gramm.* II, p. 132) concernant la répartition de *nā* : *ana* (etc.) en fonction de la place de l'accent (θάνατος : θνητός) est la seule qui, d'une manière satisfaisante, rende compte de cette bifurcation. Mais il admet une métathèse *ār* > *rā*, qui nous semble inacceptable. M. Pedersen (*Keltische Grammatik* I, p. 52) suppose que dans les correspondances du type v. slave *zrъno* = lat. *grānum* il peut s'agir de degrés vocaliques différents; en d'autres mots les groupes *-rā-*, *-lā-*, *-nā-*, *-mā-* seraient un héritage indoeuropéen. Sans vouloir nier la possibilité d'une telle alternance (cf. le chapitre suivant), nous ne pouvons pas souscrire à l'hypothèse de M. Pedersen. On ne comprend pas pourquoi dans certaines langues, toujours les mêmes, l'action analogique aurait éliminé un certain degré vocalique, toujours le même, tandis que dans les autres langues ce degré aurait été généralisé dans la majorité de cas. Il faut ajouter qu'une partie d'exemples représentent des mots tout faits, bien définis au point de vue de leur structure morphologique et au point de vue du sens, appartenant à des classes qui, dès l'époque indoeuropéenne, ne connaissaient plus une apophonie vocalique radicale à l'intérieur du paradigme. Exemples [1]:

grec	lat.	v. irl.	got.	lit.	v. slave	avest.	v. ind.
λᾶνος [2]	*lāna*		*wulla*	*vìlna*	*vlъna*	*varənā-*	*ū́rṇā-*
	crābro		**hurzlan-* [3]	*širšuõ*	*srъšenь*		

[1] Les exemples qui ne présentent pas la forme phonétique attendue à priori, sont mis entre parenthèses.

[2] dorien.

[3] forme germanique supposée par la glose latine médiévale *furslones* et par holl. *horzel* (dissimilé de **hurz-ran-*).

grec	lat.	v. irl.	got.	lit.	v. slave	avest.	v. ind.
κράατος							*śīrṣatáḥ*
	grānum	*grán*	*kaúrn*	*syrne*[4]	*zrъno*		*jīrṇá-*
		blawt[1]	*mulda*	*mìltai*			*mūrṇá-*
	[*plēnus*]	*lán*	*fulls*	*pìlnas*	*plъnъ*	[*pərəna-*]	*pūrṇá-*
[παλάμη]	[*palma*]	*lám*	*folm*[3]				
-γνητος	*nātus*	*-gnātos*[2]	*-kunds*			*zāta-*	*jātá-*
γνωτός	*nōtus* (cf. *gnārus*)	*gnáth*	*kunþs*	*žìntas*		[*-zanta-*]	[*jñātá-*]
	grātus			*gìrtas*			*gūrtá-*
στρωτός	*strātus*				*-strъtъ*		*stīrṇá-*
		trawd[1]					*tīrṇá-*

Dans les langues indoeuropéennes du Sud-Ouest il ne s'agit pas d'une métathèse au sens propre du mot. On a vu plus haut que le passage *-$_e$rə-* > *-īr-*, *-ūr-* en v. ind. s'expliquait par l'addition de deux voyelles de durée brève (*i*, *u* + *r̥*); d'une manière toute analogue on peut rendre compte de *-rā-* etc. en supposant le passage *-$_e$rə̯$_e$-* à *r̥* + *ă* > *r* + *ā*. La différence entre les deux traitements résulte d'une différence de chronologie relative des »vocalisations« de $_e$ et *ə*. Dans le Sud-Ouest *ə* est devenu une voyelle pleine (brève) avant que $_e$ ne fût passé à *a*; en indien la »vocalisation« de $_e$ (à *i*, *u*) a précédé celle de *ə* à *i*. Le groupe atone *-$_e$rə-* est ainsi monosyllabique dans toutes les langues indoeuropéennes. On a *-īr-*, *-ūr-* en v. ind. et en balto-slave, *-ur-* en germanique, *-ar-* en iranien, *-rā-* en grec, italique et celtique; même chose pour les groupes *-$_e$lə-*, *-$_e$nə-*, *-$_e$mə-*. Il va sans dire qu'en dernière ligne la bifurcation *-$_e$ra* || *-urə* etc. a dû être conditionnée par une différence dans l'accentuation secondaire des syllabes inaccentuées.

Dans les formes grecques contenant les complexes du type *-ara-* (de *-$_e$rə-*) etc. l'une des deux syllabes est accentuée; cf. surtout les oppositions κάματος : κμητός; θάνατος : θνητός; ἐδάμασα : δμητός; *κάρασνον : κρᾱτός; les exemples isolés comme παλάμη, βάλανος etc. Quant à l'italique et le celtique on peut tout au plus s'en tenir au vocalisme donné pour en conclure à l'accentuation préhistorique. Comme l'a vu M. Hirt, celle-ci est responsable de formes latines comme *palma*.

---

[1] gallois. [2] gaulois.
[3] anglo-saxon. [4] vieux prussien.

Reste maintenant à examiner quelques cas isolés qui sont apparemment en contradiction avec notre thèse principale ə < ə̯$_{e}$.

On a vu plus haut que le paradigme de *pánthāḥ* (et *mánthāḥ*) comportait à côté de *ā* dans les cas forts, *i* < ə dans les cas faibles. Le suffixe contenant une voyelle longue originaire, on s'attendrait, pour les cas moyens, à zéro comme représentant du degré faible de *e* + *ə* en syllabe médiane (cf. le rapport *dádhāmi* : *dadhmáḥ*). Or l'*i* de *pathíbhyām*, *pathíbhiḥ*, *pathíbhyaḥ*, *pathíṣu* représente, d'après notre théorie, l'affaiblissement de *ə̯e* et non pas de *eə̯*. Il s'agit là, à notre avis, d'une influence des cas faibles sur les cas moyens. On verra plus bas que les désinences des cas faibles se décomposent en réalité en *e* + *ə̯*$_{1}$, *e* + *i̯*, *e* + *s* (cf. plus bas le chapitre traitant de la flexion nominale), c.-à-d. que la forme-base des cas faibles est **pn̥tə̯*$_{2}$*é* (d'un plus ancien **penteə̯*$_{2}$*é*), d'où instr. **pn̥tə̯*$_{2}$*é-ə̯*$_{1}$, dat. **pn̥tə̯*$_{2}$*é-i*, gén. **pn̥tə̯*$_{2}$*é-s*. Et, conformément, la forme-base des cas moyens est **pn̥tə̯*$_{2e}$ > **pn̥tə*, le vocalisme prédésinenciel de ces cas comportant régulièrement le degré faible.

Le rapport de *máhi* (nom. sing. neutre) à *mahā́-* (premier membre de composé) et à **mahá-* (dans les formes casuelles: *mahā́*, *mahé*, *maháḥ* etc.), lequel est parallèle à celui de (*pa*)*thí*(*bhiḥ*) à (*pán*)*thā*(*ḥ*) et à **(pa)thá-* (dans les formes casuelles comme *pathā́*, *pathé*, *patháḥ*), est comparable au rapport de *vásu* (< **u̯esu̯e*) à *vásoḥ* et à *vásvaḥ*.

Les présents v. indien de la IX-ème classe (type *pr̥ṇā́ti*, *pr̥ṇīmáḥ*) n'attestent pas, on l'a vu plus haut, un ancien *i* < ə en syllabe médiane, puisque *ī*, dû à l'analogie, a pu remplacer un ancien zéro aussi bien qu'un ancien *i*. — Le grec να devant consonne continue aussi bien *nə* que *nə̯* (cf. plus haut sous 3.), et la flexion v. irlandaise de *crenaim* etc., qu'on a expliquée jusqu'ici par l'extension d'un **na* des formes faibles (ainsi Thurneysen *Handbuch des Altirischen*, p. 355; Pedersen *Vergleichende Grammatik der keltischen Sprachen* II, p. 339), peut être considérée comme provenant de la thématisation d'un ancien paradigme **q*^{u}*r̥nā́mi*, **q*^{u}*r̥nā́si*, **q*^{u}*r̥nā́ti*, **q*^{u}*r̥nmési*, **q*^{u}*r̥nté*, **q*^{u}*r̥nánti*. Le *n* y est partout non-palatal, le paradigme thématique continuant l'ancien paradigme est donc du type non-palatal (= de position *a*). Brit. *-naf(f)* dans gall. *prynaf*, m.-breton *benaff* contient simplement la désinence *-af(f)* commune à tous les présents.

Enfin dans le paradigme grec φημί, φῄς, φησί, φατόν, φαμέν, φατέ, φᾱσί avec son alternance radicale *ā/ă*, le vocalisme des formes faibles a pu être abstrait d'une part de modèles comme ἵστημι/ἵσταμεν, πέρνημι/πέρναμεν etc., où il était régulier, d'autre part de ἐφάμην, φατός et φάσις. — L'influence des paradigmes grecs en *-ā/ă-* a été reconnue dans le cas des verbes en -νῡ/νῠ-, où l'apophonie suffixale est due à la transformation d'une ancienne alternance **-neu/nu-*. Cette même influence est aussi palpable dans les paradigmes du type πίμπλημι : πίμπλαμεν; car un groupe consonne + sonante + voyelle longue originaire est rigide même en syllabe médiane. Donc l'alternance *ā/ă* y est due aux présents des types ἵστημι/ἵσταμεν, πέρνημι/πέρναμεν. Il est vrai que la forme grecque πίμπλαμεν est directement comparable à la forme v. indienne *pipṛmáḥ* (**pi-plə-mé*). Brugmann-Thumb (*Griechische Grammatik*, p. 331) supposent que les formes faibles dans les deux langues sont anciennes. Quant aux formes fortes, elles ont été recréées indépendamment en grec et en v. indien. Mais on pourrait aussi admettre que le présent v. ind. est bâti sur la forme **pelə* (< **pelə̯*$_e$), tandis que le grec tire son présent de la seconde forme pleine **plē* (< **pleə̯*$_1$), d'où πλᾱ d'après νη:νᾰ.

Tableau synoptique de changements phonétiques dus à *ə̯* et *ə* (< *ə̯*$_e$)[1].

Racines consonne + voyelle longue	Accentué	Inaccentué en syllabe initiale	Inaccentué en syllabe médiane
Forme I	*Tā*^{x} (< *Teə̯*)	*Tā*^{x} (< *T*$_e$*ə̯*)[2]	*T* (< *Tə̯*)[4]
Forme II	*Ta*^{x} (< *Tə̯e*)	*Tə* (< *Tə̯*$_e$)[3]	*Tə* (< *Tə̯*$_e$)
Racines à diphtongue longue			
Forme I	*Ta*^{x}*i* (< *Teə̯i*)	*Tī* (< *T*$_e$*ə̯i*)	*Ti* (< *Tə̯i*)
Forme II	*Ta*^{x}*i* (< *Tə̯ei*)	*Ti* (< *Tə̯i*)	*Ti* (< *Tə̯i*)
Racines Seṭ			
Forme I	*TeRə* (< *TeRə̯*$_e$)	*TR̥̄* (< *T*$_e$*Rə̯*$_e$)[5]	*TRə*[7]
Forme II	*TRā*^{x} (< *TReə̯*)	*TRā*^{x} (< *TR*$_e$*ə̯*)[6]	*TRā*^{x} (< *TR*$_e$*ə̯*)

[1] *T* est le symbole d'une consonne, *R* celui d'une sonante. Les formules ne valent que pour la position antéconsonantique.

[2] lit. *dúotas*. [3] grec δοτός. [4] v. ind. (*devá*)*ttaḥ*.

[5] got. *kunds*. [6] grec γνωτός. [7] lat. (*co*)*gnitus*.

got. *kunds* : grec γνωτός : lat. (*co*)*gnitus* = lit. *dúotas* : grec δοτός : v. ind. (*devá*)*ttaḥ*.

Par voie d'analogie le grec introduit souvent l'alternance *ā/ă* dans les racines rigides, p. e. ῥήγνυμι: ἐρράγην.

6) Il semble que le hittite atteste directement la nature consonantique de ə̯. Cette hypothèse, avancée par nous dans l'article *ə indoeuropéen et ḫ hittite*, a été contestée par M. Sturtevant dans Language VI (1930), p. 149 ss. Nous croyons qu'il ne sera pas superflu d'éclaircir ici plusieurs points qui pourraient prêter à un malentendu. A la p. 150 M. Sturtevant se demande si nous prétendons débarrasser le préindoeuropéen de toutes les aspirées sourdes et de toutes les voyelles excepté *e*. A quoi il faut répondre que nous ne pouvons rendre compte, avec notre théorie, que d'une part seulement de cas, parce qu'un grand nombre d'exemples sont des mots isolés et partant inaccessibles à l'analyse; la base est donc trop étroite pour qu'on puisse procéder à une conclusion générale. Ce que nous affirmons, d'abord, c'est que certaines sourdes aspirées proviennent d'occlusives sourdes + $ə̯_2$, que certaines voyelles longues originaires sont le résultat d'une contraction (*e* + ə̯), que certaines voyelles pleines mais brèves, à l'initiale et après consonne, continuent *ə̯e*. Or, si notre démonstration est probante, nous n'hésiterons pas, jusqu'à la preuve du contraire, d'écrire $tə̯_2$, *eə̯*, *ə̯e* partout où l'on a à faire à une sourde aspirée (excepté après *s* initial), à une voyelle longue originaire, à une voyelle pleine et brève se trouvant à l'initiale ou alternant avec une longue originaire. Dans les exemples inexplicables cette transcription ne sera d'aucune conséquence, dans les autres cas elle sera justifiée. Elle sera ainsi partiellement positive (dans les cas expliqués), partiellement purement négative, en suggérant que jusqu'ici les exemples en question n'ont pu être expliqués d'une autre manière. Du moment où nous saurons que la désinence -**tha* du parfait indoeuropéen ne doit pas son aspiration à $ə̯_2$, nous cesserons de la transcrire par -*$tə̯_2e$ etc. Nous ne transcrivons pas certains *ar* du grec, lat., celt. par $ə̯_2er$ parce que nous admettons que devant les sonantes *r, l, n, m* la voyelle inaccentuée $_e$ y apparaît comme *a* — Mais la grammaire comparée ne réussira jamais à débarrasser l'indoeuropéen de toutes les voyelles sauf *e*, bien qu'elle le tente toujours.

Dans Language VII (1931), p. 115 ss. M. Sturtevant est revenu sur la question et bien qu'il n'admette pas notre formule indoeur. $ə̯_2$ = hittite *ḫ*, il est d'avis que dans les autres langues

indoeuropéennes le *ḫ* est disparu sans trace en toute position excepté entre voyelle et consonne, où son ancienne existence est révélée par la quantité longue de la voyelle (tandis que la disparition d'un *ḫ* intervocalique est suivie d'une contraction des voyelles). Par méprise M. Sturtevant semble considérer son opinion (qu'il n'y a allongement que si le *ḫ* disparaît entre voyelle et consonne) comme une formule nouvelle. Mais cf. p. e. *Quelques problèmes métriques du Rigvéda*, R. O. IV, p. 215: devant consonne $a^x + ʔ_1, ʔ_2$ (= hittite *ḫ*), $ʔ_3 = \bar{a}^x$. D'autre part en admettant cette formule M. Sturtevant s'est rallié à notre théorie, puisque maintenant son objection principale ne peut se diriger que contre notre choix de la transcription ($ʔ_2$).

Il va aussi sans dire que *ḫ*, son parfaitement stable, ne peut pas se vocaliser (Language VI, p. 152); car on a vu plus haut que *ə* n'est pas un *ʔ* vocalisé, mais provient du groupe $ʔ_e$, où *ʔ* disparaît devant $_e$. Voici les exemples hittites qui nous semblent probants[1]:

a) *ḫ* après voyelle:

paḫš »garder«, cf. indoeur. **pā*, **pō* »garder, nourrir« (cf. serbocroate *hrániti* »garder« et »nourrir«) dans lat. *pasco*, *pābulum*; grec πῶυ, v. ind. *pā́ti*.

maḫlaš »pomme«, cf. grec μῆλον (μᾶλον) > lat. *mālum*. Le mot grec semble du reste lui-même un mot d'emprunt.

paḫḫuen- »feu«, cf. got. *fôn* (< **pāu̯n-*; gén. *funins* < **pʔun-*).

-aḫ- (suffixe verbal), p. e. dans *neu̯u̯aḫmi* = lat. (*re*)*novāre*.

b) *ḫ* après consonne:

palḫiš »large«, *palḫeššar*, *palḫatar*, *palḫaštiš* (cf. *dalugaštiš*) »largeur«, cf. indoeur. **pelʔ₂*, **plā* dans lat. *plānus* = lit. *plónas*, gaulois *Medio-lānum*, v. irl. *lár* = anglosaxon *flór* »pavimentum«, grec πέλα-νος »gâteau de sacrifice«.

šanḫ »tâcher, s'informer«, indoeur. **senʔ₂*, cf. v. ind. *sanóti*, participe *sātá-* »acquérir«, grec ἄνυμαι et ἄναμαι »achever, acquérir« (les significations hittite et v. indienne sont dans la relation de »chercher« : »trouver« ou de *quaerere* : *acquīrere*).

parḫ »aller en voiture«, indoeur. *per* et *perʔ₂*, cf. pour le sens got. *faran*, pour la forme grec περάω et πέρνημι.

---

[1] D'une façon générale, les significations admises de mots hittites sont celles indiquées par M. Sturtevant dans son *Hittite Glossary*.

-*ḫa* (désinence de la première personne moyenne) = indoeur. **a* (< -*$ə_2$*e*), cf. v. ind. *véd-a* = grec οἶδ-α.

išḫii̯a- »lier« (avec voyelle prothétique devant un groupe consonantique initial), indoeur. **se*$ə_2$*i-*, **s*$ə_2$*ei-* [1], cf. v. ind. *s(i)yáti*, v.-h.-a. *seita* »corde«, lat. *saeta*, grec ἱμάς »lanière, cordon« (cf. l'instrumental hittite *išḫimanta* »avec la corde«, donc indoeur. **sī̆-men-* [1].

c) *ḫ* à l'initiale:

ḫarkiš »blanc«, cf. v. ind. *árjuna-*, grec ἀργός, ἀργής; ἄργυρος, lat. *argentum*.

ḫantī »en face«, *ḫantezziš* »premier«, cf. v. ind. *ánti*, grec ἀντί, lat. *ante*, *anterior*.

ḫannaš »grand'mère«, cf. lat. *anus* »vieille femme«, v.-h.-a. *ana* »grand'mère«, lit. *anýta* »belle-mère«, grec ἀννίς· μητρὸς ἢ πατρὸς μήτηρ (Hésychius), arm. *han* »avia«.

ḫuḫḫaš »grand-père«, indoeur. *$ə_2$*eu*$ə_2$*os* > **au̯os* dans lat. *avus* »grand-père, aïeul«, v. slave *ujь*, lit. *avýnas* »oncle«, v. isl. *afe* »grand-père«, v. irl. *aue* »petit-fils« à côté de *$ə_2$*u*$ə_2$*os* (degré faible), supposé par la forme hittite.

ḫuu̯ant- »vent, tempête«, cf. indoeur. *$ə_2$*u̯e*$ə_1$ »souffler«, *$ə_2$*u̯e*$ə_1$*n̥to-* »vent« dans grec ἄημι = v. ind. *vāti*, grec ἄελλα, gallois *awel* »flatus, ventus«, indoir. *vāta-*, lat. *ventus* = gallois *gwynt* = got. *winds*.

ḫuu̯eš »vivre« (3-ème p. sing. *ḫuišzi*; degré faible dans *ḫušk-* »attendre«), cf. v. ind. *vásati* »demeurer, passer la nuit«, grec ἰ-αύω, aoriste homérique ἄεσα »passer la nuit«, got. *wisan* »être, demeurer«.

D'autre part $ə_1$, défini par les équations *$ə_1$*e* = *e*; *e*$ə_1$ = *ē*, n'est jamais représenté par *ḫ* en hittite: *eš* »être« (indoeur. *$ə_1$*es*); *ed* »manger« (indoeur. *$ə_1$*ed*); *ar* »venir, arriver« (causatif *arnumi* »j'apporte«; indoeur. *$ə_1$*er* dans v. ind. *r̥ṇóti*, grec ὄρνυμι, ἔρετο = ὡρμήθη, ἔρνος »rejeton«); *i* »aller« (impérat. *it*, *itten*; indoeur. *$ə_1$*ei*); *aššuš* »bon«, grec ἐύς (indoeur. *$ə_1$*es-u-*); *arraš* »anus« (indoeur. *$ə_1$*ers*, cf. v. irl. *err*, grec ὄρρος, v.-h.-a. *ars*); *anda(n)* »là dedans« (cf. grec ἔνδον) etc.; *dāi-*, *te-* »mettre« (indoeur. **dhe*$ə_1$); *lā(i)-* »délier« (indoeur. **le*$ə_1$); cf. aussi le second *ə* de *$ə_2$*u̯e*$ə_1$ »souffler«.

[1] V. plus haut sous 4 f.).

dans hittite *ḫuu̯ant-* »vent, tempête« et de **ə̯neə̯-men-* »nom« dans hittite *lāman-* »nom« etc.

Mais si hittite *ḫ* correspond toujours à un timbre *a* dans les autres langues indoeuropéennes, il y a d'autre part quelques cas où ce timbre n'est pas justifié par la présence d'un *ḫ* en hittite: à la désinence *-ă* du pluriel des neutres thématiques (v. ind. *-ā*, grec *α* etc.), le hittite correspond par *-a* (p. e. *meqqai̯a* de *mekki* »nombreux«, *aššau̯a* de *aššu* »bon«, *ḫūmanta* de *ḫūman* »tout«). La désinence v. ind. *-tha* est reflétée par hitt. *-ta* (2-ème pers. sing. du médio-passif). Le verbe **te*$ə_2$*i̯e/o-* »voler« (v. slave *tajǫ*, grec τητάω »priver q. de qc.«, dorien τᾱτάομαι; v. irl. *táid* = v. slave *tatь* »voleur« etc.) est *tā(i̯)i̯a-* en hittite. Les adverbes (et prépositions) v. ind. *ápa* (grec ἀπό, lat. *ab*) et *áva* (lat. *au-*, baltique *au-*, v. slave *u-*) n'ont pas de *ḫ* en hittite: *appa*, *au̯an*[1].

Le double reflet du timbre *a* en hittite entraîne la nécessité d'une nouvelle distinction: indoeur. zéro et timbre *a* = hittite *ḫ* ($ə_2$) ou bien = hittite zéro et timbre *a* ($ə_4$). Cf. p. 30. Dès 1928, donc avant la critique de M. Sturtevant, nous avons avancé la possibilité d'une telle distinction (*Quelques problèmes métriques du Rigvéda*, R. O. IV, p. 216). Etant donné que provisoirement ce problème n'a eu aucune importance pour nos recherches, nous avons donné, dans le présent chapitre, au signe $ə_2$ un sens plus large: $ə_2 + ə_4$. Mais remarquons que le ə̯ qui a contribué à l'aspirée de la désinence v. ind. *-tha*, est $ə_4$ et non pas $ə_2$. D'autre part on ne possède pas d'exemples hittites à *occlusive* + *ḫ* correspondant à une sourde aspirée indoiranienne.

La chronologie relative de la disparition du ə̯ antévocalique résulte des considérations suivantes:

a) La chute de ə̯ dans **ĝénə̯e* > **ĝénə* est postérieure à la chute de *e* final dans **séde* > **sēd* (autrement on aurait **ĝéne* > *ĝēn*).

b) La chute de ə̯ dans **seu̯ə̯é-* > **su̯é* est postérieure à la disparition de la voyelle radicale dans **seu̯é-* > **su̯e-* (autrement

---

[1] Nous omettons quelques exemples moins sûrs comme *išii̯aḫ-* »épier« (indoeur. *$ə_2$*eis* > **ais* dans lat. *aerusco*, arm. *aiç*, v.-h.-a. *eiscôn* etc.) ou *uttar* »mot« (indoeur. *$ə_2$*eud* > *aud* dans v. ind. *vádati*, grec αὐδή).

on aurait **seu̯ə̯é* > **seu̯é* > **su̯e*). Cf. védique *krāṇá-*, *vrāṇá-*, *svāná-*[1] (< *kr̥ṇóti*, *vr̥ṇóti*, *sunóti*) en face de *kiráṇa-*, *urāṇá-*, *suvāná-* RV. VII, 38, 2 (< *kiráti*, *vr̥ṇā́ti*, *suváti*).

c) Les sourdes aspirées indoiraniennes prouvent que la chute du *ə̯* antévocalique a eu lieu indépendamment en indoiranien et dans la branche européenne.

---

[1] Ecrit toujours *suvāná-*, mais toujours dissyllabique.

III. Les changements vocaliques et leur chronologie.

§ 1. Les affaiblissements vocaliques.

L'alternance quantitative *e/zéro* se présente sous deux aspects différents, dépendant de la structure de la racine et de la nature de l'élément suivant. Quant à la première il faut distinguer des racines légères et des racines lourdes[1]. Quant à la seconde il y a les deux groupes de suffixes (et désinences) vocaliques et consonantiques. Cette dernière distinction ne joue aucun rôle auprès les racines lourdes. On a p. e. indifféremment v. ind. *mucá-* et *muktá-* de la racine **meuk*[2]. Dans les racines légères il faut distinguer p. e. le cas de v. ind. *ghnánti* »ils tuent« ou de grec (ἔ-)σχε du cas de *hathá* »vous tuez« ou du grec ἐκτός. Devant un élément suffixal vocalique accentué[3] la racine subit une perte totale de la voyelle fondamentale (**g*ᵘ*hen* > *g*ᵘ*hn-*, **seĝh* > **sĝh-*), tandis que devant un élément suffixal consonantique la syllabe est sauvegardée, comme dans **g*ᵘ*hn̥té*, **seĝhtós*; la voyelle fondamentale s'affaiblit et subit

---

[1] Les racines légères sont celles qui comportent, au degré plein, un seul élément consonantique final: p. e. **seĝh*, **ten*, **dhē* (< *dhe*$ə̯_1$). Les racines lourdes comportent deux éléments finaux, dont le premier est en règle une sonante (*i̯*, *u̯*, *r*, *l*, *n*, *m*), p. e. **leuk*, **ong*ᵘ (<*$ə̯_3$*eng*ᵘ), **g*ᵘ*elbh*, **pel*$ə̯_1$ etc. L'initiale (groupe ou consonne simple) ne joue aucun rôle dans cette division.

[2] Là où il n'est question que de phénomènes de changement quantitatif, les symboles *e*, *ₑ*, *ĕ* représentent aussi bien le timbre *e* que le timbre *o*.

[3] Comme l'indoeuropéen ne possède pas les deux catégories *accent* et *ton* (ce qui seul importerait au point de vue phonoloqique), mais une seule catégorie, soit de l'accent, soit du ton, on se sert indifféremment d'un ou de l'autre de ces deux termes, et surtout du premier.

toute sorte d'altérations ultérieures ($_e i$, $_e u$ > *i*, *u*; $_e r$, $_e l$, $_e n$, $_e m$ > *r̥*, *l̥*, *n̥*, *m̥* etc.). Dans certaines conditions définies (composition, redoublement; v. plus bas) cette voyelle affaiblie peut tomber. P. e. v. ind. *dípsati* < **di-d$_e$bhsé-ti*. Les racines lourdes présentent en règle le degré faible, c.-à-d. le caractère syllabique de la racine y est sauvegardé. Car v. ind. *vr̥tá-* de **u̯ert* ne se distingue pas, au point de vue phonétique, de *vr̥tá-* de **u̯er* (**u̯r̥-té-*).

Mais il existe des cas où l'opposition **seĝh* ‖ **sĝhe* ‖ **s$_e$ĝhtó-* se retrouve dans le domaine des racines lourdes. Cf. **pel-ə$_1$-* ‖ **ple-ə$_1$-* (> **plē*) ‖ **p$_e$l-ə$_1$é-* (p. e. dans v. ind. (*apū-*)*pura-*), **ə$_1$enk̂-* (dans v. ind. *áṁśa-*), **ə$_1$nek̂-* (p. e. dans l'aoriste indien *ā́-naṭ* < **é-ə$_1$nek-t*), **ə$_{1e}$nk̂é-* (p. e. dans v. ind. *aśá-*). Dans les deux cas (**seĝh* : **sĝhe*; **pelə$_1$* : **pleə$_1$*) la seconde forme consiste dans 1) l'expulsion totale de la voyelle fondamentale après le premier radical et la formation d'un groupe consonantique initial; 2) l'adoption d'une voyelle fondamentale après le second radical. On a donc le droit de conclure qu'entre les racines légères et les racines lourdes il y a un parallélisme complet consistant en ce que les deux catégories présentent chacune deux degrés affaiblis qu'on pourrait appeler degré zéro et degré faible ou réduit. Ces deux termes ont ici une acception autre que celle qu'on leur attribue généralement. Le degré zéro consiste dans la perte du caractère syllabique, le degré faible dans des altérations variées qui en général n'amènent pas la perte d'une syllabe excepté d'une façon secondaire, dans des conditions définies (v. plus haut). Ainsi dans **pleə$_1$* en face de **pelə$_1$* on rencontre la suite degré zéro-degré plein en face de la suite degré plein-degré zéro, mais, par rapport à **pelə$_1$*, **p$_e$lə$_1$é* (= *pl̥ə$_1$é-*) présente le degré faible de la première syllabe.

Une question fondamentale se pose: L'affaiblissement amenant le degré zéro et la formation de groupes de consonnes (*pl*, *lə$_1$*, *ə$_1$n*, *nk* dans **pleə$_1$*, **pelə$_1$*, **ə$_1$nek*, **ə$_1$enk̂*), est-il synchronique avec l'affaiblissement qui engendre le degré faible? L'opposition **pelə$_1$* : **pleə$_1$* et l'opposition **pelə$_1$* : **p$_e$lə$_1$é* datent-elles toutes les deux de la même époque? Prenons d'abord les racines lourdes. Depuis son *Ablaut* (1900) M. Hirt a toujours soutenu que le même grand mouvement d'affaiblissement qui a supprimé, dans certaines conditions, le premier *e* dans **pleə$_1$*, aurait engendré, dans d'autres conditions, le degré faible de **p$_e$lə$_1$é*. Jusqu'à lui on avait

considéré les deux formes **pel*ə$_1$ et **ple*ə$_1$ comme apparentées, mais irréductibles l'une à l'autre (cf. cependant l'explication par métathèse de Michels). M. Hirt a eu raison d'affirmer que le rapport de **pel*ə$_1$ à **ple*ə$_1$ était un rapport d'apophonie quantitative. Mais il ne nous semble pas avoir eu raison en affirmant qu'il était synchronique au rapport **pel*ə$_1$: *p_e*l*ə$_1$*é*.

Une catégorie où l'on rencontre les deux rapports apophoniques (**pel*ə$_1$: **ple*ə$_1$ et **pel*ə$_1$: *p_e*l*ə$_1$*é*), c'est l'aoriste radical (asigmatique). On y a le type **ple*ə$_1$ (p. e. ind. *áprā-*) d'une part, le type *p_e*l*ə$_1$*é* (p. e. ind. *ásicat* ou (*ápū*)*purat*) de l'autre part. Il n'est pas difficile de constater que le premier est beaucoup moins vivant que le second. L'opposition **pel*ə$_1$: **ple*ə$_1$ n'est vivante que tout au plus dans la formation de mots (thèmes), tandis que l'opposition **pel*ə$_1$: *p_e*l*ə$_1$*é* est vivante dans toute la flexion. La formation de mots conserve souvent des archaïsmes éliminés depuis longtemps de la flexion. Du point de vue de M. Hirt cette double opposition: présent type **pel*ə$_1$ ‖ aoriste type **ple*ə$_1$ et aoriste type* p_e*l*ə$_1$*é* s'expliquerait par des changements de la place de l'accent. Mais quel serait le caractère de ce changement? L'accent tombe-t-il *ad libitum* sur la deuxième (v. ind. *ā-naṭ* de la »base« *ə$_1$*e-ne-ke*) ou sur la troisième syllabe (v. ind. *aśá-* < *ə$_1$*e-ne-ké*) pour exprimer la valeur d'aoriste? Ou faut-il distinguer entre les racines du type **leuk*: **luké* et les racines du type **pel*ə$_1$: **ple*ə$_1$ où ce jeu de l'accent s'effectue d'une manière différente? Dans le premier type la voyelle accentuée se trouve après le groupe consonantique final (-*u̯k*-), dans le second type le troisième élément de la racine (ə$_1$) suit la voyelle accentuée. L'arbitraire d'une pareille répartition serait évident.

Si l'on admet une différence chronologique entre l'affaiblissement *p_e*l*ə$_1$*é* et l'affaiblissement **ple*ə$_1$, la dualité constatée pour l'aoriste s'explique bien: le procédé morphologique **pel*ə$_1$ → *p_e*l*ə$_1$*é* a remplacé le procédé **pel*ə$_1$ → **ple*ə$_1$. Pour comprendre le premier il suffit de poser une »base« **pel*ə$_1$*e*. Le second procédé, plus ancien, suppose une »base« **pele*ə$_1$*e*, laquelle, suivant la place de l'accent, aboutit soit à **pél*ə$_1$*e*, soit à **ple*ə$_1$ > **plē*. Le principe de différenciation, qui consiste dans le changement de la place de l'accent, est appliqué de nouveau à la forme **pel*ə$_1$*e* qui aboutit à *p_e*l*ə$_1$*é*. Soit:

*peleə̥$_1$e	↗ *pélə̥$_1$e (premier affaiblissement)	↗ *pélə$_1$ (sec. affaibl.)	
	↘ *pleə̥$_1$ > *plē (p. a.)	↘ *p$_e$lə̥$_1$é (sec. affaibl.)	

A une certaine époque préhistorique de l'indoeuropéen les deux aspects de la »base« (*peleə̥$_1$e > I *pélə̥$_1$e, II *pleə̥$_1$) deviennent comme deux racines différentes. En général une de ces deux formes tend à disparaître. Rarement les deux ont été conservées dans une seule et même langue indoeuropéenne (»Schwebeablaut«).

Or, il est possible de fournir une démonstration rigoureuse de l'antériorité de *pélə̥$_1$e : pleə̥$_1$ en face de *pélə̥$_1$e : *p$_e$lə̥$_1$é. En effet, si la forme *pleə̥$_1$ existe avant la forme *p$_e$lə̥$_1$é (c.-à-d. avant le second affaiblissement), rien n'empêche qu'elle ne subisse, elle aussi, ce second affaiblissement. A côté de *p$_e$lə̥$_1$é, forme affaiblie de *pelə̥$_1$e, il devrait donc exister une forme affaiblie de *pleə̥$_1$ = *plē. C'est ce que nous confirment les témoignages historiques. Cf. v. ind. *prātá-* à côté de *pūrṇá-*.

A l'opposition *pelə̥$_1$: *pleə̥$_1$ (= *plē) correspond donc, au degré faible, l'opposition *p$_e$lə$_1$-nó- : *pl$_e$ə̥$_1$-nó-. Ainsi pour d'autres types de racines indoeuropéennes. Une racine du type *consonne* + *sonante* + *consonne* (p. e. *ə̥$_1$enk̂ : *ə̥$_1$nek) possède aussi deux degrés faibles: *ə̥$_1$n̥k̂ (= *ə̥$_{1e}$nk̂) et *ə̥$_1$n$_e$k̂ (cf. ind. *aṣṭá-* < *ə̥$_1$n̥któ- en face du latin *nactus* < *ə̥$_1$n$_e$któs). De même encore aux deux degrés pleins *petə̥$_1$ et *pteə̥$_1$ = *ptē correspondent deux degrés faibles v. ind. *patitá-* < *p$_e$tətó- et avest. *tāta-* < *pt$_e$ə̥$_1$tó-.

Sous les symboles r̥̄, l̥̄, n̥̄, m̥̄ (ou $_e$rə, $_e$lə, $_e$nə, $_e$mə de Hirt) se cachent deux réalités différentes: $_e$rə̥$_e$ (= $_e$rə) etc. et r$_e$ə̥ etc.

L'idée de deux couches chronologiques, apparaît p. e. chez Güntert *Ablautsprobleme*, p. 118 et chez H. Möller K. Z. XLII, p. 182.

Mais une erreur grave de M. Güntert, c'était de considérer *i*, *u*, r̥, l̥, n̥, m̥ comme des degrés *zéro* (et non pas comme des degrés réduits), et de poser une distinction indoeuropéenne entre r̥ et $_e$r (antéconsonantique), ce qui lui a masqué la vérité. Car r̥ c'est justement $_e$r antéconsonantique. Une distinction entre r̥ et $_e$r antéconsonantique n'a pu surgir que dans les langues historiques, grâce à l'introduction de $_e$r antévocalique devant consonne, ou à l'accentuation secondaire de l'$_e$ de $_e$r. Cf. lat. l̥ > *ol*, *ŭl*, mais p. e. *saltus* avec *al* < $_e$l antévocalique provenant de *salio*, *salire*. Il faut tenir compte surtout de la circonstance qu'une alternance

r̥/$_e$r (antéconsonantique) n'est nulle part attestée dans la morphologie indoeuropéenne. En outre, en ce qui concerne *ə* (qu'il transcrit *ɒ*), M. Güntert suit la fausse théorie traditionnelle.

Tâchons maintenant d'établir les formes engendrées par les deux affaiblissements dans le domaine des racines légères. Pour le type lourd on a posé p. e. **peleə̥$_1$e* > 1. **pélə̥$_1$e* et **pleə̥$_1$* (= **plē*); 2. **pelə̥$_1$e* > **p$_e$lə̥$_1$é* (ou **p$_e$lə̥$_1$$_e$*, si les deux syllabes sont inaccentuées), et **pleə̥$_1$* > **pl$_e$ə̥$_1$*. De ces formes **pleə̥$_1$* (= **plē*) a été posé sans voyelle finale, par opposition à **pelə̥$_1$e*, pour lequel la voyelle finale est démontrée indirectement par **p$_e$lə̥$_1$é* dérivé de **pelə̥$_1$e* moyennant un changement de la place de l'accent et l'affaiblissement de la première syllabe. La voyelle finale originaire est encore démontrée par les racines *Seṭ*, qui présentent *ə* < *ə̥$_e$*. Mais quelle a été la forme originaire de **pleə̥$_1$* = **plē* avant le second affaiblissement? Etait-ce **pleə̥$_1$* ou **pléə̥$_1$e*? Cette même question, dont on ne saura juger l'importance qu'au cours des pages suivantes, revient à propos des racines légères. Une base comme p. e. **seĝhe* fournit: 1. **seĝh* et **sĝhe*; 2. **seĝh* > **s$_e$ĝh-tó* et **sĝhe* > **sĝh$_e$-tó* (cf. grec Ἕκ-τωρ, ἔ-σχε, ἑκτός, -σχετος). Ici encore on pourrait hésiter entre **seĝh* et **séĝhe* comme prototype existant entre le premier et le second affaiblissement. De cette sorte **peléə̥$_1$e* > **pleə̥$_1$* ou **pléə̥$_1$e*, et **séĝhe* > **seĝh* ou **séĝhe* ne font qu'un seul problème. Dans les deux cas les conditions phonétiques sont exactement les mêmes (syllabe pénultième ouverte ou syllabe finale fermée accentuée). Nous posons provisoirement **pleə̥$_1$* et **seĝh* (et non pas **pléə̥$_1$e*, **séĝhe*) par opposition à **pelə̥$_1$e*, **leuke* etc., comme formes de racine existant avant le second affaiblissement. Mais ce n'est que dans le paragraphe traitant du degré long, et dans le chapitre sur la flexion nominale que nos suppositions pourront être pleinement justifiées.

Actuellement il existe deux modes d'indiquer les racines indoeuropéennes: 1) celui qu'emploie M. Meillet dans son *Introduction*, lequel est de poser la racine sous sa forme accentuée telle qu'elle se présente dans les mots (p. e. **seĝh*, **deik̂*, **genə* comme dans Ἕκ-τωρ. ἔ-δειξα, γενετήρ), c.-à-d. sous la forme que la racine accentuée a revêtue *après* le second affaiblissement (*avant* on a eu **seĝh*, mais **deik̂e*, **genə̥$_1$e*). Si la »base« originaire fournit deux racines différentes (comme **pe-le-ə̥$_1$e* > **pélə̥$_1$e* et **pleə̥$_1$* = *plē*), M. Meillet cite les deux (**pélə* et **plē*), mais il n'admet qu'un

seul degré zéro (*pl̥̄-nó-). Ceci pour les racines lourdes. Quant aux racines légères, M. Meillet ne pose qu'un seul degré plein (p. e. *seĝh et non pas *segh : *sĝhe parallèlement à *pélə : *plē), et un seul degré affaibli *s$_e$ĝh-tó (au lieu de *s$_e$ĝh-tó- : *sĝh$_e$-tó-). 2) celui dont se sert souvent M. Hirt en suivant Streitberg (I. F. III, p. 305 ss.), et qui nous semble une source éminente d'idées erronées qu'on se fait sur la plupart des problèmes morphologiques de l'indoeuropéen. M. Hirt pose 1) *avant* l'affaiblissement (il n'admet qu'un seul affaiblissement) les formes *seĝhe, *leuke, *ĝenē*; 2) *après* l'affaiblissement: *seĝh*, *leuk*, *ĝenə*. On voit ici d'une part le manque de parallélisme entre *leuk* et *ĝenə*; d'après *leuke* il faut s'attendre à *ĝenə̯$_1$e* (et non pas *ĝenē*). D'autre part un type *ĝenē* n'a jamais existé (v. plus haut la généalogie de *p-l-ə̯$_1$*). En troisième lieu les types *dō* »donner« et *seĝhe* ne sont pas parallèles: on attendrait soit *seĝh*: *deə̯$_3$*, soit *seĝhe*: *deə$_3$e*. Toutes ces erreurs découlent de la définition inexacte de *ə*. Car *ə* n'est pas un affaiblissement d'une voyelle longue, mais équivaut à *ə̯$_e$*. Nous avons admis plus haut qu'à un moment donné *seĝh* et *leuke* étaient synchroniques. Il en résulte que la chute de la voyelle finale de *seĝhe* a précédé celle de la voyelle finale de *leuke*.

Quels ont été les effets particuliers de chacun des deux affaiblissements vocaliques?

Le premier a amené le degré zéro (chute complète de la voyelle fondamentale) en engendrant des groupes consonantiques initiaux, intérieurs et finaux. Le terme *degré zéro* a donc ici un sens beaucoup plus étroit que p. e. chez M. Hirt ou chez M. Meillet, qui considèrent *luk* comme degré zéro de *leuk(e)* etc. Le degré zéro, dû au premier affaiblissement, consiste dans la perte d'une syllabe, tandis qu'un degré faible comme *luk* de *leuk(e)*, *q^{u}r̥tó-* de *q^{u}ert(e)* suppose une existence préalable d'un groupe de consonnes (ici *-u̯k-*, *-rt-*), qui lui-même est le résultat du premier affaiblissement.

Le premier affaiblissement comprend plusieurs couches chronologiques:

I) La formation de syllabes simplement entravées et de groupes consonantiques binaires intérieures.

a) *ə̯$_1$ének̂e* > *ə̯$_1$énk̂e*

b) *ə̯$_1$enéke* > *ə̯$_1$enék̂*; *séĝhe* > *seĝh*

II) La formation de syllabes doublement entravées et de groupes consonantiques binaires à l'initiale et à la finale.

a) *ə̯$_1$enék > *ə̯$_1$nek̂, *seĝhé > *sĝhe

b) *ə̯$_1$enk̂e-té > *ə̯$_1$enk̂té

c) *ə̯$_1$énke > *ə̯$_1$enk̂

Ad II b, c: c'est uniquement dans le cas où le dernier radical est ə̯, que le caractère dissyllabique de la racine est conservé: *pélə̯$_1$e > *pélə̯$_{1e}$ > *péla$_1$; *pelə̯$_1$enó- > *p$_e$lə̯$_{1e}$nó- *p$_e$lə$_1$nó-.

L'antériorité de I par rapport à II est évidente. Les exemples de I supposent la disparition d'une seule voyelle fondamentale, ceux de II soit la chute de deux voyelles fondamentales, soit la formation de groupes binaires initiaux, ce qui équivaut, au point de vue phonétique, à la formation de groupes binaires finaux et de groupes ternaires intervocaliques.

L'antériorité de I a par rapport à I b résulte du fait que la proportion *séĝhe:*seĝhé:*ə̯$_1$énke:*ə̯$_1$enké (qui donne naissance à la forme *ə̯$_1$enk̂é remplaçant *ə̯$_1$enék̂; cf. p. 79), suppose la conservation de l'*e* final dans *séĝhe et la chute de l'*e* intérieur dans *ə̯$_1$énk̂e.

En ce qui concerne l'antériorité de I b par rapport à II a, il faut considérer que la chute de l'élément vocalique final a dû s'effectuer à deux époques différentes. La preuve en est que dans un groupe final *voyelle fondamentale + consonne simple* la voyelle peut être brève ou longue, ainsi dans les vocatifs et les locatifs en *-en*, *-er*, *-es* par opposition aux nominatifs en *-ēn*, *-ēr*, *-ēs*. L'explication la plus simple de cet état de choses c'est que l'*e* final est tombé après consonne simple sans laisser de traces, qu'il a ensuite, dans certaines formes, été restitué grâce à l'action analogique de finales en *groupe de consonnes + voyelle fondamentale* (*séĝhe > *seĝh; *seĝh > *séĝhe sous l'influence de *ə̯$_1$énk̂e), et que la seconde chute de l'*e* final de *séĝhe a amené le degré long (*sēĝh); dans le type *ə̯$_1$énk̂e, *méuke la chute de la voyelle finale ne cause aucun allongement (cf. p. e. l'aoriste v. ind. *á-mok*). — La proportion *ə̯$_1$enk̂é: *ə̯$_1$énk̂e = *seĝhé:séĝhe prouve que la disparition du premier *e* de *seĝhé est postérieure à la première chute de l'*e* final de *séĝhe.

Quant à l'antériorité de II a par rapport à II b[1], la voyelle

[1] Le type v. ind. *sū-nr̥̄tā-* ne nous dit rien sur la chronologie de cette disparition. En effet son *ū* peut s'expliquer aussi bien par *(s)u + ə̯$_2$(ner), p. 31, que par *(s)u + ə̯$_{2e}$(ner), cf. v. ind. *sūtá-* < *suə̯$_e$tó-. Le

de la première syllabe de (ἄ-) σπε-τος, (ἄ-) σχε-τος, ir. *γmata-* etc. prouve que la coëxistence de **sĝhe-tó-* et **ə̯$_1$enk̑e-tó-* (v. ind. *aṣṭá-*) < **sĝhe*, **ə̯$_1$enk̑e* + *tó* ne peut s'expliquer qu'en supposant que le premier *e* de **seĝhé* était affaibli au moment où l'on ajoutait le suffixe (*-tó-*). Autrement **seĝhe-tó-* aurait abouti à **seĝhtó-* (se confondant avec **seĝhtó-* < **seĝh* + *tó*), tout comme **ə̯$_1$enk̑e-tó-* a abouti à **ə̯$_1$enk̑tó-* (d'où **ə̯$_1$n̥k̑tó-*). Cf. aussi les adjectifs verbaux **dhə̯$_{1e}$tó-*, **stə̯$_{2e}$tó-*, **də̯$_{3e}$tó-* etc. en face de **ĝ$_e$nə̯$_{1e}$tó-*.

Enfin le type **nītó-* (v. ind. *nītá-*) etc. prouve que la voyelle médiane du type **dei̯eu̯ó* (> **deiu̯ó* > **diu̯ó*, cf. v. ind. *divá-*) était déjà affaiblie (ou devenue zéro) au moment où la voyelle médiane du type **neiə̯etó-* (> **niə̯$_e$tó-* > v. ind. *nītá-*) et, parallèlement, la voyelle médiane du type **ə̯$_1$enk̑etó-* (> **ə̯$_1$enk̑tó-* > **ə̯$_1$n̥k̑tó-*) allait s'affaiblir.

La structure des groupes initiaux indoeuropéens est sujette à certaines formules: Le groupe initial peut contenir soit *consonne* (y inclus *s*) + *sonante* soit *s* + *consonne* + *sonante*. Cette formule n'est pas tout à fait exacte. On trouve, il est vrai, toutes les combinaisons *consonne* + *r* ou *l*. Mais les combinaisons *consonne* + *i̯*, *u̯*, *n*, *m* ne sont pas représentées au complet. En revanche il existe des groupes initiaux *mn-*, où *u̯* + *i̯*, *r*, *l*. Les combinaisons *s* + *occlusive* + *sonante* ne sont pas au complet, mais d'autre part on rencontre les groupes initiaux *bhs-*, *ts-*, *ks-*, *pt-*, *pk̑-*, *dhbh-* pour ne mentionner que quelques-uns qui sont clairs au point de vue étymologique. Exemples: v. ind. *psā́ti*, *tsárati*, grec. ξέω, πτῶμα, avest. *fšūya-*, *dəbənau-* d'indoir. **dhbhanau-*, cf. Bartholomae *Altiran. Wb.* sous *dab.* Enfin il y a des groupes initiaux consistant de *laryngale* + *sonante* (cf. plus haut p. 30 et 43), p. e. *ə̯$_1$n-* dans v. ind. *náśati* »il atteint«, *ə̯$_2$m-* dans grec ἀμέλγω, *ə̯$_2$l-* dans grec ἀλέξω etc.

Il est en tout cas certain que beaucoup de groupes binaires n'ont pas existé en indoeuropéen à l'initiale. D'autre part il est clair que dans beaucoup de cas un groupe imprononçable à l'époque postérieure a dû exister et ne s'est simplifié que dans la suite. P. e. **k̑m̥tó-* < **dk̑m̥tó-* (provenant, par second affaiblissement, de **dkem* < **de-ké-me*). Partout où à l'initiale l'étymologie nous fait entrevoir la simplification d'un ancien groupe, ce groupe est le

---

parallélisme entre le sandhi interne et le sandhi externe, discuté à la p. 30—33, se rapporte aussi bien à $V + ə̯ > \bar{V}$, qu'à $V + ə̯_e > \bar{V}$ (*V* étant le symbole d'une voyelle brève).

résultat du premier affaiblissement, le second ne créant pas de nouveaux groupes initiaux à une exception près: en syllabe initiale un $_e$ suivi d'un groupe de consonnes disparaît parfois entre occlusive et *s*, p. e. dans grec βδέω > **p*$_e$*zdéi̯ō*.

Un autre problème qui se pose à propos des groupes initiaux, c'est la question de savoir si tous les groupes consonantiques initiaux qu'on rencontre en indoeuropéen, sont nés à l'époque du premier affaiblissement. Il est d'abord clair qu'on ne peut le démontrer directement que pour les racines du type *$ə_1$*enk̂*:$ə_1$*nek̂* etc., où il y a alternance, à l'initiale, entre consonne simple et groupe consonantique. Pour une racine comme p. e. **klep* »voler« ce n'est guère possible, la forme collatérale **kelp* (ou **kolp*) n'existant pas. Mais il n'est pas exclu que dans beaucoup de cas particuliers l'examen du sens permettra d'affirmer l'origine secondaire du groupe; car le changement de la place de l'accent était accompagné, on l'a remarqué depuis longtemps, d'un changement de sens. Il n'y a pas d'argument qu'on puisse opposer à l'hypothèse que tous les groupes initiaux indoeuropéens sont nés à une seule et même époque (c.-à.-d. à l'époque du premier affaiblissement), si ce n'est la circonstance qu'outre les groupes binaires il y a aussi des groupes composés de trois éléments consonantiques: *s* + *occlusive* + *sonante*. Or d'après ce qui précède, la naissance d'un groupe de trois consonnes exigerait la chute complète de deux voyelles fondamentales. Mais on sait que justement dans le cas de *s* + *occlusive* + (*sonante*) il faut compter, dans une partie de cas, avec l'existence d'un préfixe *s* (*s* mobile), qui n'aurait pas originairement appartenu à la racine.

Quoi qu'il en soit, dans le présent travail on ne s'intéressera qu'aux groupes initiaux dont l'origine est claire (comme *pl-* dans **plē*, *gʷhn-* dans v. ind. *ghnánti* etc.).

A l'époque du second affaiblissement une voyelle fondamentale non-accentuée passa à $_e$ dont les sorts ultérieurs furent les suivants:

1) $_e$*i̯*, $_e$*u̯* > *i*, *u* devant consonne, *ii̯*, *uu̯* devant voyelle.

2) $_e$*r*, $_e$*l*, $_e$*n*, $_e$*m* devant consonne > *r̥*, *l̥*, *n̥*, *m̥* (symboles employés couramment).

3) *i̯*$_e$, *u̯*$_e$ devant consonne > *i*, *u*, mais devant sonante tautosyllabique > *i̯*, *u̯* + sonante vocalique. Cf. p. e. le saṁprasāraṇa attesté plus ou moins pour les racines indiennes *vac*, *vad*, *vaś*, *vah*, *yaj*, *vyac*, *vyath*, *vyadh*, *tyaj* (cf. *ti-* dans *ti-tyāja*), *svap*, *śvas*,

svăd, *myakṣ*, *vakṣ*, *vap*, *vas*. Au contraire le saṁprasāraṇa est impossible dans les racines suivantes: *yam*, *yu*, *van*, *vam*, *vr̥*, *vī*, *cyu*, *jvar*, *jval*, *tvar*, *dhvan*, *dhvr̥*, *svan*, *svar*, *hvr̥*, *yuj*, *yudh*, *yup*, *vañc*, *vic*, *vid*, *vidh*, *vip*, *viś*, *viṣ*, *vr̥j*, *vr̥t*, *vr̥dh*, *vr̥ṣ*, *vr̥h*, *tviṣ*, *dyut*, *dviṣ*, *dhvaṅs*, *śvañc*, *śvit*, *syand*, *svañj*, *svid*. Le saṁprasāraṇa est régulier dans les cas où la seconde sonante est suivie d'une voyelle. Ainsi s'expliquent les alternances **du̯*$_e$*r* (p. e. dans v. slave *dvьri*): **dur-* (p. e. dans lit. *dùres*, *dùrys*), ou bien **q*^{u}*etu̯*$_e$*r-* (p. e. dans avestique *čaϑru-*, grec τρυ-, (τε)τρα-, gaulois *petru-*) en face de **q*^{u}*etur-* (p. e. dans v. ind. *catur-*, *turīya-*). A l'origine les formes **du̯*$_e$*r-*, *q*^{u}*etu̯*$_e$*r-* (>**q*^{u}*etru-*) étaient antéconsonantiques, les formes **dur-*, **q*^{u}*etur-* antévocaliques.

Cette répartition de racines montre que le saṃprasāraṇa de *i̯e*, *u̯e* n'est pas un phénomène sporadique, mais s'applique d'une manière rigoureuse dans tous les cas où il est possible au point de vue phonétique. Il n'est pas possible devant une sonante tautosyllabique (c.-à-d. antéconsonantique), parce que la voyelle faible $_e$ se trouve alors entre deux sonantes (la première étant *i̯* ou *u̯*), dont chacune est susceptible de vocalisation; mais devant consonne c'est toujours la seconde qui doit se vocaliser, la première restant consonantique (p. e. **u̯*$_e$*rtó-* > **u̯r̥tó-* et non pas **urtó-*; au contraire **u̯*$_e$*któ-* > **uktó-*).

4) Le saṁprasāraṇa *r*$_e$, *l*$_e$ > *r̥*, *l̥* est une spécialité indoiranienne. Ce n'est qu'en indoiranien qu'existe un *r̥* vocalique. Quant au saṁprasāraṇa *n*$_e$, *m*$_e$ > *n̥*, *m̥*, il n'existe pas; le rapport de la négation v. ind. *ná* à *a-* privatif est celui de (*á-*)*prā*(*-t*) à *pūr*(*-ṇá-*).

5) $_e$*iə̯*$_e$ > *ī*; $_e$*uə̯*$_e$ > *ū*; *i̯*$_e$*ə̯* > *ī*; *u̯*$_e$*ə̯* > *ū*.

6) $_e$*rə̯*$_e$, $_e$*lə̯*$_e$, $_e$*nə*$_e$, $_e$*mə̯*$_e$ donnent des résultats connus, cf. plus haut p. 67 suiv.; *r*$_e$*ə̯*, *l*$_e$*ə*, *n*$_e$*ə*, *m*$_e$*ə* deviennent *rā*, *lā*, *mā*, *nā* en indoiranien. Les racines du type v. ind. *rā*, *jñā* (c.-à-d. les racines en sonante + voyelle longue, y compris les racines *Seṭ* à degré plein de la seconde syllabe généralisé) ne connaissent en indoiranien d'autre degré affaibli que *rā*, *lā*, *nā*, *mā* (donc v. ind. *jñatá-* etc.). On les a appelées »racines rigides« (»starre Wurzeln«), v. leur liste chez Hübschmann *Das indogermanische Vocalsystem.*

7) Le degré faible d'une diphtongue longue est le résultat d'une contraction (cf. plus haut p. 41); *-eə̯i̯e-* > *-*$_e$*ə̯i̯*$_e$*-* > *-*$_e$*ə̯i* > $_i$*-i* > *ī* etc.

Le degré plein d'une diphtongue longue antéconsonantique est une diphtongue brève hétérosyllabique *-éə̯i̯e-* > *-éə̯i̯*$_e$*-* > *-éə̯i-* >

-é-ï-. Quant au degré faible *i*, il s'explique soit par 8) (cf. aussi p. 71), soit par le degré faible de la forme collatérale de *-éə̯i̯e-*, laquelle est *-ə̯éi* (p. 71).

8) Devant consonne tautosyllabique l'$_e$ de la syllabe initiale se conserve (excepté après un *i̯*, *u̯* précédent et après *r* précédent en indoiranien). Toutefois dans le sandhi après syllabe brève cet $_e$ tombe. En pratique il s'agit surtout de formes composées (y inclus les formes redoublées). Cf. les types v. ind. *upa-bdá-* (*pad*), *á-skra-* (*sac*), *pari-ṅśá-* (*naś*), *r̥ji-pyá-* (*pat*), *dípsati* (*dabh*), *babdhām* (*bhas*), avest. *ā-skəiti-* (dissyllabique, cf. Y. 44, 17); < *hak*), *ərəδva-fšna-* (*fštāna-*), *karši-ptar-* (*pat*).

9) L'allongement de *-u*, *-i* final (de la racine ou du thème) devant un *-i̯-* du suffixe, allongement attesté tant par l'indien (Wackernagel *Altindische Grammatik* I, p. 45) que par le grec (p. e. dans les verbes en -ίω, -ύω), s'explique de la façon suivante: avant le second affaiblissement un groupe historique comme *-ūi̯é-* (p. e. dans v. ind. *sūyáte* »il est pressé« etc.) ne peut pas avoir eu un autre aspect que *-eu̯i̯é-* (racine **seu̯* + suffixe *-ié/ó-*). Or il résulte de l'ind. *návya-* etc., italoceltique **novio-* (en face du lituanien *naũjas*), qu'en indoeuropéen la syllabation était bien **se-u̯i̯é-* et non pas **seu-i̯é-*. A l'époque de l'affaiblissement $_e$(< *e*) devant *u̯* hétérosyllabique est devenu *u*, d'où **suu̯i̯é-* > **sūi̯é-*. L'allongement de *u* de *su* dans v. ind. *sūyáte* est donc purement phonétique (contrairement à ce qu'admet Brugmann *Grundriss* II, 3, p. 207), étant l'effet indirect de la coupe syllabique *-e-u̯i̯é-* et l'effet direct d'une contraction (*uu̯* > *ū*). — Quant à *-īi̯é-* < *-ei̯i̯é-* (p. e. v. ind. *śrīyáte* de la racine *śri* etc.), il faut considérer que *-i̯i̯-* a peut-être été prononcé comme une géminée ce qui ne nous permet pas d'attendre à priori le même résultat que dans le cas de *-ei̯Té-* (p. e. v. ind. *śritá-*). En effet une prononciation *-eī̯é-* (*ī̯* étant le symbole de la consonne *i̯* géminée) aboutissant, après le second affaiblissement, à *-$_e$ī̯é-* > *ii̯é-* et *-īi̯é-* (avec simplification de la géminée et allongement de la voyelle homorgane précédente), rend très bien compte du phénomène en question [1].

[1] D'après M. Schulze (Sitzungsberichte der Berliner Akademie, 1912, p. 581) il est probable que le complexe phonique *uu̯i̯*, qui semble faire défaut en sanscrit, s'est développé régulièrement en *ūy* dans tous les optatifs comme *śuśrūyās*, dans les précatifs comme *śrūyāsam*, dans les passifs comme *śrūyáte* etc.

Voilà les effets du second affaiblissement vocalique indoeuropéen (qui ne sont pas du reste tous synchroniques; 1, 3 et 8 sont très anciens). Nous nous sommes borné à certains points possédant une importance quelconque pour les problèmes morphologiques traités dans le présent travail.

La distinction de deux affaiblissements vocaliques, écartés l'un de l'autre par un intervalle chronologique, est d'une importance capitale pour la morphologie indoeuropéenne.

Il y a des points de contact entre les étapes II b, II c du premier affaiblissement et le deuxième affaiblissement. La chute de l'*e* final dans **u̯ésu̯e* > **u̯ésu* (v. ind. *vásu*) et l'affaiblissement de l'*e* dans **u̯eq^{u}tó-* > **uktó-* (v. ind. *uktá-*) ont le même effet de réduire le groupe atone *u̯e* en *u* (syllabique). Mais la différence entre ces deux changements phonétiques devient évidente, si l'on considère que **u̯ésu̯e* > **u̯ésu* marche avec **méuke* > **meuk* (v. ind. *á-mok*; disparition de l'*e* final), tandis que **u̯eq^{u}tó-* > **uktó-* est un cas spécial de **seĝhtó-* > **s$_e$ĝhtó-* (grec ἑκτός; conservation de la voyelle atone). De même à l'intérieur: v. ind. *vasútā* (< **vasutā́*) présente le degré affaibli du suffixe *-u̯e-/-u-* (**u̯és-u̯e-*). La même remarque vaut pour les réductions de diphtongues en général (y compris les diphtongues en liquide et en nasale), et pour les réductions saṁprasāraṇiques.

Il est aussi difficile de tracer une limite entre la chute de $_e$ dans les types v. ind. *upa-bdá-* ou *dípsati*, et la disparition de la voyelle dans μηνός (< **meə$_1$-n$_e$sós*) ou dans avestique *nafšū*, attribuée à la phase II du premier affaiblissement (cf. *mēnes-* dans lit. *mėnesį*, *nepōt-* dans lat. *nepōtem*, indoir. *napāt-*).

La différence chronologique entre les deux affaiblissements n'est nulle part plus claire que dans les groupes consonantiques initiaux, composés de consonne + i̯, u̯. Cf. le mètre du Rigvéda. Là la répartition de i̯ et ii̯, de u̯ et uu̯ en fonction de la structure de la syllabe précédente (loi de Sievers), est en principe parallèle à notre distinction de racines lourdes et légères. Il faut cependant remarquer que l'évolution phonétique de l'indoeuropéen a amené un rétrécissement du domaine de complexes lourds, dû à l'affaiblissement de la voyelle fondamentale et à la disparition de ə antévocalique. Sont à retenir surtout les cas suivants:

1) *TeiTei̯ó-*, *TeuTei̯ó-* > *TiTii̯ó-*, *TuTii̯ó-* > *TiTi̯ó-*, *TuTi̯ó-*
2) *TeRəei̯ó-* > *T$_e$Rii̯ó-* > *T$_e$Ri̯ó-*

3) *TeRTei̯ó-* > *T̥RTii̯ó-* > *T̥RTi̯ó-* dans les langues où le résultat de l'affaiblissement de *eR* antéconsonantique est une syllabe non-entravée à voyelle brève (p. e. indoiranien *r̥*; *a* < *n̥ m̥*; grec ρα, λα; α < *n̥*, *m̥*; celtique *ri*, *li*).

D'autre part il faut remarquer qu'avant la réduction de *-ii̯ó-* > *-i̯ó-* dans les catégories phonétiques énumérées ci-dessus, la coexistence de *-i̯-* et *-ii̯-* après syllabe légère et le déplacement secondaire de l'accent ont rendu possible la différenciation morphologique entre *i̯* et *íi̯*, entre *u̯* et *úu̯*, entre *i̯o* et *íi̯o*. Il en sera question dans les chapitres suivants [1].

Après consonne *initiale* la répartition *i̯/ii̯*, *u̯/uu̯* etc. reflète les deux affaiblissements de façon plus directe. La voyelle brève de formes comme v. ind. *duvā́*, grec δύω; v. ind. *śuvā́*, grec κύ(ϝ)ων; v. ind. *diyáuḥ*; grec (ϝ)αρήν, arm. *gaṙn* (gén. *gaṙin*); grec χιών, arm. *jiun*; v. ind. *gurúḥ*, *tanúḥ*, *urúḥ*, grec βαρύς, *τανύς (dans τανύγλωσσος) etc., est de date relativement récente. Elle n'est pas du reste purement phonétique et peut s'expliquer de deux manières. Après l'affaiblissement de la voyelle radicale de $T_1eT_2é$, mais avant le second affaiblissement, la voyelle pleine *e/o* a été introduite dans la syllabe inaccentuée en conséquence de procès morphologiques différents, et a été ensuite affaiblie (deuxième affaiblissement). Ou bien il s'agit du degré faible antéconsonantique (ou antésonantique) introduit devant voyelle. On aurait ainsi *tanúḥ*, *gurúḥ* d'après *tanvóḥ*, *tanvī́*, *gurvóḥ*, *gurvī́* etc. Autrement que dans le premier cas, l'innovation morphologique aurait eu lieu *après* le second l'affaiblissement de la voyelle radicale.

Grâce au mètre syllabique du RV. nous sommes en état de distinguer les groupes initiaux *anciens* *Ti̯-*, *Tu̯-* provenant du premier affaiblissement, des groupes secondaires *Ti̯-*, *Tu̯-* développés de *Tii̯-*, *Tuu̯-* dans des conditions de sandhi favorables, c.-à-d. après voyelle brève. Quant aux groupes *Tii̯-*, *Tuu̯-* eux-mêmes, ils proviennent soit de *Tₑi̯-*, *Tₑu̯-* soit de *Tiə-*, *Tuə-*, cf. p. 40). Exemples d'alternances *-iy/y-*, *-uv/v-*:

jyā́: *iy* 1 fois après syllabe lourde, 1 f. apr. la pause, (*jyākā́*: *iy* 6 f. apr. la pause); *y* 1 f. apr. syll. lourde, 1 f. apr. syll. légère.

---

[1] Quant à la répartition originaire *ₑr*: *r*, *ₑl*: *l*, *ₑn*: *n*, *ₑm*: *m*, elle a probablement été sujette au même principe que la répartition *ii̯*: *i̯*, *uu̯*: *u̯*. Mais les exemples illustrant l'ancienne opposition sont assez fragmentaires.

vī (racine verbale): *iy* 6 f. apr. syll. lourde, 3 f. apr. la pause, 1 f. apr. syll. légère; *y* 2 f. apr. syll. lourde, 1 f. apr. la pause, 1 f. apr. syll. légère.

syā́m, *syā́ma* etc. (optatif): *iy* 90 f. apr. syll. lourde, 16 f. apr. la pause, 4 f. apr. syll. légère; *y* 21 f. apr. syll. lourde, 9 f. apr. la pause, 30 f. apr. syll. légère.

tya-: *iy* 26 f. apr. syll. lourde, 15 f. apr. la pause, 3 f. apr. syll. légère; *y* 7 f. apr. syll. lourde, 4 f. apr. la pause, 107 f. apr. syll. légère[1].

dyáuḥ: *iy* 5 f. apr. syll. lourde, 23 f. apr. la pause; *y* 20 f. apr. syll. lourde, 6 f. apr. la pause, 27 f. apr. syll. légère.

dvā́: *uv* 17 f. apr. syll. lourde, 18 f. apr. la pause; *v* 2 f. apr. syll. lourde, 7 f. apr. syll. légère.

śvan: *uv* 2 f. apr. syll. lourde, 1 f. apr. la pause; *v* 1 f. apr. la pause, 3 f. apr. syllabe légère.

tva- »maint«: *uv* 4 f. apr. syll. lourde, 1 f. apr. syll. légère; *v* 2 f. apr. syll. lourde, 12 f. apr. syll. légère.

tvám etc. (pronom 2-e pers.): *uv* 13 f. apr. syll. lourde, 93 f. apr. la pause; *v* 3 f. apr. syll. lourde, 8 f. apr. la pause, toujours apr. syll. légère.

Les deux affaiblissements attestés pour l'initiale d'une seule et même racine: v. ind. *diyáuḥ*, mais *dyóḥ*; *tuvám*, mais *tvā́* (cf. v. perse *tuvam* avec occlusive, mais *ϑuvām* avec spirante); v. ind. *gurú-*, mais *gru-* dans *gru-muṣṭi-*; v. ind. *yánti, yán*, mais parfait *iyāya*; peut-être grec (*F*)αρήν, mais πολύρρην (< πολύ-*F*ρην) etc.

Rien de pareil ne se passe pour les racines suivantes dont cependant quelques-unes sont très fréquentes et se rencontrent souvent dans les conditions de sandhi favorables à la résolution du groupe (c.-à-d. après syllabe lourde et après la pause): *tyaj*, *pyā*, *myakṣ*, *vyac*, *vyath*, *syand*, *tvakṣ*, *cyu*, *tvac*, *tviṣ*, *dviṣ*, *dhvas*, *śva(ñ)c*, *śvas*, *śvā*, *śvit*, *svaj*, *svan*, *svap*, *svar*, *svid*, *hvṛ*. Nulle trace de résolution, non plus, dans les mots isolés comme *śyāva-*, *śyetá-*, *syū́ma-*, *dhvaiá-*, *dhvará-*, *śváśura-* et *śvaśrū́-*, *sváru-*, *svásṛ-*. Les groupes initiaux formés lors du premier affaiblissement (cf. p. e. *pyā*, *śvā* < indoeur. **pi̯eə̯*, **ku̯eə̯*, à côté desquels il existe **pei̯ə̯(e)*, **k̑eu̯ə*, cf. ind. *páyate*, *śávīra-*), sont des groupes stables, tandis que

[1] Parmi les 14 cas contraires 8 se rencontrent dans le X-ème Maṇḍala (Wackernagel *Altind. Gr.* I, § 182 β).

les groupes initiaux provenus du second affaiblissement, étant le résultat de la chute sporadique et conditionnée de $_e$, sont nécessairement instables. Dans ces groupes instables *-iy-*, *-uv-* ne peuvent pas être considérés comme plus récents que *-y-*, *-v-* et comme une sorte de vocalisation de *-y-*, *-v-* après une syllabe lourde, car alors la raison de la répartition entre les mots à initiale stable et les mots à initiale instable serait tout à fait obscure. Au contraire la forme pleine (à *-iy-*, *-uv-*) est plus ancienne: elle disparaît en indien et en avestique récent. Il s'agit de certaines conditions phonétiques favorisant la disparition d'une syllabe, non pas de conditions qui donnent naissance à une syllabe nouvelle.

M. Hirt jetant sur un seul plan chronologique presque tous les phénomènes de l'affaiblissement vocalique indoeuropéen, considère comme synchroniques des formations de date très différente. Cf. *Handbuch d. gr. L.- u. F.-lehre*, p. 123. En ce qui concerne la fin du mot, sont de date très différente les chutes de la voyelle finale dans les types εὐγενές, εὐγενής, λιπόν (participe neutre). De même pour la syllabe initiale il faut distinguer entre la disparition de *e* dans *$ə̯_1$*sénti* (< *$ə̯_1$*esé-*), et la réduction de *e* dans **diįéus* (vocatif v. ind. *díyauḥ*). Cf., chez M. Hirt, les règles a 2 et b 1 β. M. Hirt ne fait pas de différence entre le degré zéro de la syllabe médiane dans δουρός ou μέσος (**médhi̯os*), et le degré zéro dans πατρός ou ἐλλός (< *ἐλνός). Mais la chute de la voyelle médiane dans le premier type est le phénomène d'affaiblissement le plus ancien que la reconstruction linguistique puisse atteindre, tandis que dans πατρός la disparition de l'*e* est de date relativement récente. Comme on verra au chapitre suivant (consacré à la flexion nominale), le type **pəteré*(*s*) est une innovation morphologique bâtie sur **pətér* d'après le modèle **seĝh*: **seĝhé*. La forme ἐλλός, tirée d'un thème consonantique ἐλεν- (cf. ἔλαφος et v. slave *jelenъ*), est comparable, en ce qui concerne son âge[1], au génitif πατρός tiré de πατερ-. — La règle b 1 α de M. Hirt (sur $T_1eT_2eT_3é$ aboutissant à $T_{1e}T_2T_3é$) n'est pas exacte. La coexistence de ἑκτός: σχετός, iranien *gata-*: *ymata-*, nous impose la nécessité d'une perspective chronologique qui fait défaut chez M. Hirt. Il ne suffit pas de poser *TeTeTé*, il faut aussi mettre en ligne de

[1] Bien entendu il s'agit de l'âge du *type*, non pas de celui de la forme *individuelle*, laquelle ne peut fournir qu'un *terminus ante quem*.

compte la date de la forme et le procès de dérivation étant à sa base. Une forme $T_1eT_2eT_3é$ tirée de $T_1eT_2é$ (au moyen du suffixe $T_3é$) peut aboutir à $T_{1e}T_2T_3é$ si le procès de dérivation est relativement ancien; mais elle aboutit à $T_1T_{2e}T_3é$ si ce procès est assez récent pour que le mot-base $T_1eT_2é$ ait été affaibli en $T_{1e}T_2é$ ou même en $T_1T_2é$.

§ 2. L'allongement vocalique.

L'examen de la chronologie des affaiblissements vocaliques (cf. ci-dessus § 1) nous permet de confirmer l'explication phonétique du degré long proposée par Streitberg (I. F. 3, p. 305 ss.) et acceptée par M. Hirt (cf. en dernier lieu *Idg. Gramm.* II, p. 37.). En effet l'unique objection grave qu'on a avancée contre l'hypothèse Streitberg-Hirt, c'est que dans un seul et même paradigme le degré plein et le degré long coëxistent sans que les conditions phonétiques aient changé. Or il convient de délimiter les phénomènes phonétiques d'avec les faits de morphologie.

Le degré long [1] se présente souvent au nominatif sing. dans la dernière syllabe d'un thème nominal masculin-féminin: *-ḗ(r)*, *-ḗ(n)*, *-u̯ḗn(-mḗn)*, *-ḗs*. Par conséquent il apparaît aussi dans le nom.-acc. pluriel neutre (Schmidt *Pluralbildungen* p. 82). Le nom. m.-f. se formait en indoeuropéen de deux manières différentes: par l'adjonction d'un *-s* ou par l'allongement de la dernière syllabe du thème. Les deux procédés ne vont jamais ensemble (exception unique: noms radicaux athématiques à racine légère). Cf. grec φέρων (mais ὀδούς) en face du v. ind. *bháran* et *dán* < **bhárants*, **dants* et, vice versa, grec χαρίεις (< χαρίϝεντς) en face du v. ind. *-vān*. On tâchera plus bas de délimiter l'emploi de ces deux procédés et de pénétrer à la différence sémantique qui a dû les séparer à l'origine. Ici on se borne aux nominatifs à allongement. Il semble que dans certains cas cet allongement ne soit pas phonétique, mais purement morphologique. Le vocatif, et parfois le locatif, ne se distingue du nominatif que par le manque de cet allongement: *-ḗr/-er*, *-ḗn/-en*, *-ḗs/-es* (cf. aussi les formes comme grec nom. πειθώ, voc. πειθοῖ). La source phonétique de l'allongement

[1] Dans le présent paragraphe on a fait abstraction des *formes verbales* à degré allongé: présent et aoriste radicaux athématiques, aoriste sigmatique, les types indoiraniens *cakāra* et *kāri*, le type latin *lēgī* etc. Il en sera question dans la seconde partie de ce travail, consacrée au verbe.

est constituée, selon nous, par les formes légères (c.-à-d. en *voyelle* + *consonne simple*): *-er*, *-en*, *-es*. Après la première chute de la voyelle finale (phase I b du premier affaiblissement) cette voyelle a été restituée, sous l'influence des formes lourdes (comme *-ente*, suffixe du participe présent, etc.) en devenant ainsi une désinence de nom. (cf. le chapitre suivant). La disparition de cette voyelle restituée dans *-ére*, *-éne*, *-ése* engendre le degré long. Le degré long n'est pas indoeuropéen dans v. ind. nom. sing. masc. *-vān*, *-mān*, nom. plur. neutre *-vānti*, *-mānti* (Debrunner-Wackernagel, p. 257); il est probablement une innovation dans grec φέρων, λιπών (influence des thèmes en *-n-*, s'effectuant par l'intermédiaire du nom. sing. neutre et du vocatif sing. masculin, communs aux deux groupes de thèmes: φέρον comme ἄμεινον etc.).

L'existence de la voyelle finale dans *-ḗr*, *-ḗn*, *-ḗs* est démontrée par la désinence *m̥* (dans *-ērm̥* etc.), laquelle ne peut provenir que de *-e* + *m*.

Dans les noms-racines (athématiques) le degré long ne se rencontre que si la racine est légère (p. e. **u̯ōqᵘs* de la racine **u̯eqᵘ* en face de **luks* bâti sur la racine lourde **leuk*). La chute secondaire de la voyelle finale s'explique par le fait que les nominatifs en question ont été bâtis sur la forme du génitif (moyennant un recul d'accent: **uōqᵘs* < **u̯óqᵘes* < **u̯oqᵘés*, cf. le chapitre suivant).

Certains nominatifs archaïques de substantifs neutres viennent étayer l'hypothèse que les nominatifs discutés plus haut doivent l'allongement de la syllabe suffixale ou radicale à la disparition d'une voyelle de la syllabe finale. Ainsi v. ind. *hārdi*, arm. *sirt* et grec κῆρ (< κηρδ), qui supposent un indoeur. **k̑ērd* < **k̑éred* (cf. la forme collatérale **k̑red* < **k̑eréd* dans v. ind. *śrad-dhā-*, lat. *crēdo* etc.); v. ind. *ā́yu*, *jā́nu*, *dā́ru*, *sā́nu*, gén. **yóḥ* (cf. le datif avestique *yavōi*), **jñóḥ*, *dróḥ*, *snóḥ*. Il y a un rapport entre la forme du génitif et l'allongement du nominatif correspondant. Car dans les neutres v. ind. *mádhu*, *mádhvaḥ*; *vásu*, *vásvaḥ*; *páśu*, *paśváḥ* le degré long n'apparaît jamais. Il devient clair que indoeur. **ĝā́ˣnu* provient de **ĝáˣneu̯* (cf. le gén. **ĝnaˣus* < *ĝaˣnáˣus*), tandis que **médhu* continue **médhu̯e* (cf. le gén. **medhu̯áˣs* dans v. ind. *mádhvaḥ*, grec μέθυος).

Le degré long n'apparaît pas non plus dans v. ind. *páruṣ-* (gén. *párvaṇaḥ*) et *dhánuṣ-* (gén. *dhánvanaḥ*), bâtis sur **péru̯e-*, **dhénu̯e-*, thèmes en *-u̯e-* parallèles à **médhu̯e-*.

Les nominatifs grecs δόρυ, γόνυ sont aux génitifs δορϝός, γονϝός ce que les nominatifs v. indiens *dā́ru*, *jā́nu* sont aux génitifs *dróḥ*, *jñóḥ*.

Les deux nominatifs, grec δόρυ et v. ind. *dā́ru*, sont de date indoeuropéenne. Mais le second est plus ancien. Il s'explique par la proportion **medhu̯é-(s)* : **médhu̯e* = **deréu-(s)* : **déreu̯*. Les motifs sémantiques de cette innovation seront discutés ailleurs.

Il faut distinguer rigoureusement entre le type v. ind. *dāru* < **déreu̯* et le type grec πῶυ < **pé̯ə̯i̯eu̯*. Dans le premier cas *-u̯e*, avant de devenir *-u*, a dû passer par une étape non-syllabique (*-u̯*); dans le second cas le caractère syllabique de *-eu̯* > *-u* était sauvegardé pendant tout le temps.

Nous ne nous attarderons pas au locatif sing. des thèmes en *-i-* et *-u-* (types védiques *agnáu* et *síndhau*): d'une part les langues européennes permettent de poser soit *-ēi*, *-ēu* (*-ōi*, *-ōu*), soit *-ĕi*, *-ĕu* (*-ŏi*, *-ŏu*) et ne fournissent d'argument décisif ni pour ni contre. D'autre part la cause du degré long des désinences v. indiennes, ce n'est peut-être pas la chute d'une voyelle, mais une contraction (Debrunner-Wackernagel, p. 155).

Dans les noms thématiques masculins en *-ó-* et *-i̯o-* l'indoiranien présente souvent le degré long en face du degré plein des langues européennes. Ces noms sont bâtis sur le nominatif sing. des noms radicaux athématiques correspondants moyennant le suffixe *-é/ó-*, qui sert à former des adjectifs. Ils se distinguent donc par leur structure du type grec φορός et ne doivent pas être considérés comme son équivalent phonétique.

Un phénomène morphologique proprement indoiranien est la *vr̥ddhi*[1], qui consiste dans l'allongement de la première syllabe, accompagné de la suffixation de *-á-* ou *-(i)yá-* ou simplement de l'oxytonèse, s'il s'agit d'un thème en *-a-* (autant de procédés qui servent à former des adjectifs). Il est tout d'abord clair que cet allongement, qui atteint la première syllabe d'un mot, quel que soit le nombre de ses syllabes, ne peut pas être phonétique dans tous les cas. On a déjà vu que les noms d'agent en *-á-* et les participes en *-(i)ya-* présentaient en indoiranien un *-ā-* dans la syllabe radicale. Voilà un cas de vr̥ddhi dont l'origine est

[1] Ses *origines* sont sans doute indoeuropéennes, cf. germanique **svéhra-* : **svēgrá-* (Falk-Torp, p. 544) etc. (Kluge *Urgermanisch*[3], p. 220).

connue, il s'agit d'adjectifs formés non pas de la racine, mais du nom d'action radical athématique qui comporte le degré long. Par rapport au nom d'action *bhára-* le nom d'agent[1] *bhārá-* comporte l'allongement de la voyelle radicale et l'oxytonèse propres à la vr̥ddhi. Il semble donc que la *vr̥ddhi* soit devenue morphologique par l'extension des deux procédés d'allongement et d'oxytonèse (ou d'adjonction d'un suffixe oxyton d'adjectif) sur les mots de plus d'une syllabe; l'opposition *avant-dernière* : *dernière* (où l'avant-dernière était en même temps la première) a été interprétée comme *première-dernière.* Il y a cependant une objection: la vr̥ddhi peut frapper une syllabe fermée aussi bien qu'une syllabe ouverte. Mais cf. plus haut les neutres comme v. ind. *hārdi*[2], *dāru* etc. Rien ne nous empêche d'admettre l'existence préhistorique de ce type et d'expliquer ainsi la vr̥ddhi indoiranienne par l'extension d'un procédé morphologique consistant à former des adjectifs au moyen d'un suffixe ajouté à la racine à vocalisme allongé.

Voici le schéma général qui rend compte du développement de la vr̥ddhi en indoiranien (*T* symbolise une consonne, *e* la voyelle fondamentale):

$T_1 \acute{e} T_2 e > T_1 e T_2$ (§ 1); $T_1 \acute{e} T_2 T_3 e > T_1 e T_2 T_3$ (§ 1). Sur $T_1 e T_2 \acute{e}$, $T_1 e T_2 \acute{e} T_3$ on a refait $T_1 \acute{e} T_2 e$, $T_1 \acute{e} T_2 e T_3$ qui alors passent ultérieurement à $T_1 \bar{e} T_2$, $T_1 \bar{e} T_2 T_3$. Or de même qu'à côté de $T_1 e T_2$ et $T_1 e T_2 T_3$ il existe $T_1 e T_2 \acute{e}/\acute{o}$ et $T_1 e T_2 T_3 \acute{e}/\acute{o}$, $T_1 e T_2 \underset{\frown}{i}\acute{e}/\acute{o}$ et $T_1 e T_2 T_3 i\underset{\frown}{i}\acute{e}/\acute{o}$, on tire de $T_1 \bar{e} T_2$ et $T_1 \bar{e} T_2 T_3$ les dérivés $T_1 \bar{e} T_2 \acute{e}/\acute{o}$ et $T_1 \bar{e} T_2 T_3 \acute{e}/\acute{o}$, $T_1 \bar{e} T_2 i\underset{\frown}{i}\acute{e}/\acute{o}$ et $T_1 \bar{e} T_2$-$T_3 i\underset{\frown}{i}\acute{e}/\acute{o}$. Mais le fait principal c'est que la série $T_1 \bar{e} T_2 \acute{e}/\acute{o}$ entre en rapport d'opposition et de dérivation avec la série $T_1 e T_2 (\acute{e}/\acute{o})$ (ou, en général, avec les formes apparentées à vocalisme radical plein ou affaibli); dans ce cas l'allongement de la syllabe initiale est perçu comme procédé de dérivation, indépendant de la structure du mot, et peut être appliqué à des formations d'une longueur quelconque.

Il s'est donc passé la même chose qu'en slave, où le rapport

[1] On emploie ici le terme *nom d'agent* pour désigner les correspondants indiens du type grec φορός (correspondants à degré plein ou degré long de la racine). Il se rapporte uniquement à l'accentuation du mot, non pas à son sens.

[2] Cf. l'adjectif *hārdá-*, dans lequel l'origine du degré long est tout aussi palpable que dans le type *bhārá-*.

d'opposition du verbe primaire comme *pekǫ* et de l'itératif **-pěkajǫ* (originairement dérivé d'un nom d'action ou d'agent), a permis de dégager l'allongement comme moyen de dérivation et de l'appliquer même là où il était inouï au point de vue indoeuropéen.

L'accentuation des dérivés à vr̥ddhi de la syllabe radicale dépend 1) du suffixe final; 2) du sens de la forme. En v. indien ni le fait de la vr̥ddhi ni l'accentuation du mot-base n'exerce une influence sur l'accent du dérivé. Ainsi les dérivés védiques en *-i-* et en *-ī-* offrent régulièrement l'accent récessif. P. e.:

dérivés barytons à suffixe *-i-*: *ā́gniveśi-* (de *agniveśá-*), *páurukutsi-* [1] (*purukútsa-*), *prā́tardani-* (*pratardana-*), *plā́yogi-* (*playoga-*), *váidadaśvi-* (*vidadaśva-*), *sā́ṁvaraṇi-* (*saṁváraṇa-*), *sā́rathi-* (*sarátha-*), *sā́varṇi-* (*sávarṇa-*);

dérivés barytons à suffixe *-ī-*: *ā́ruṇī-* (*aruṇá-*), *ā́śvinī-*(*aśvín-*), *gā́ndharvī-* (*gandharvá-*), *nā́rī-* (*nar-*), *pā́vīravī-* (*pávīru-*), *mā́dhvī-* (*mádhu-*), *ráibhī-* (*rebhá-*), *sā́rī-* (*śará-*), *śváitarī-*, *sthā́virī-* (*sthā́vira-*), mais *pāvamānī́-* d'après *pāvamāná-* (*pávamāna-*), *mānavī́-* d'après *mānavá-* (*mánu-*); *āyasī́* (à côté de *ā́yasī*) d'après *āyasá-*.

Ce sont des facteurs sémantiques qui nous expliquent le recul d'accent dans les exemples barytons en *-(y)a-*. L'oxytonèse ou la barytonèse est propre à certains groupes sémantiques bien déterminés au point de vue du sens [2].

La chronologie relative du degré long résulte de ce qui précède. Comme le degré long suppose la disparition de la voyelle finale restituée, il est postérieur à la phase I b du premier affaiblissement (§ 1). Quant à la restitution de la voyelle finale dans **séĝhe* (d'où le degré long **sēĝh*), elle est antérieure à la phase II a (cf. le paragraphe précédent).

Dans le travail *Untersuchungen zu den langen Vokalen in der ĕ-Reihe* v. Blankenstein a voulu démontrer qu'il s'agissait

---

[1] Dans les cas comme *páuru-k.-* (< *puru-*), *gairikṣitá-* (de *girikṣít-*) la vr̥ddhi de *i*, *u* (provenant de $_e$) est analogique; on attendrait *ā* au lieu de *ai, au.*

[2] Il sera expliqué ailleurs comment les formes oxytones entrant en opposition avec des mots-bases barytons font reculer l'accent, pour exprimer des nuances sémantiques nouvelles. Le recul s'est donc effectué d'abord dans les cas où le mot-base lui-même était baryton. D'une façon générale l'accentuation des suffixes dans les dérivés à vr̥ddhi est sujette aux mêmes règles que l'accentuation des mêmes suffixes dans les dérivés sans vr̥ddhi.

partout de syllabes ouvertes, c.-à-d. que le degré long n'était propre qu'aux racines légères. C'est juste si l'on fait abstraction de la vr̥ddhi indoiranienne, de quelques neutres, et de certaines formes du présent-aoriste. Mais dans ces trois catégories archaïques le degré long a été engendré par la même cause que dans les racines légères, à savoir par la chute d'un *e* atone après syllabe brève ouverte.

§ 3. Vocalisme *o*.

Les théories concernant le scindement de la voyelle fondamentale en une variante palatale *e* et une variante vélaire *o*, s'accordent à y voir un effet d'accentuation. Mais en tout cas il faut admettre que le lien entre la place de l'accent et le vocalisme *e/o* a dû être rompu longtemps avant la différenciation de la langue-mère (il est de beaucoup moins transparent que le lien entre l'accentuation et l'alternance *ei/i* etc.). Dans toutes les langues historiques les degrés vocaliques *e* et *o* contribuent à caractériser les formes grammaticales au point de vue morphologique, c.-à-d. au moment de la rupture de la communauté linguistique indoeuropéenne la couche archaïque à degré *e/o* purement phonétique était déjà plus ou moins recouverte d'innovations à vocalisme *e/o* morphologique. On rencontre non seulement le vocalisme *e* dans la syllabe accentuée (p. e. *ə̯_1*ésti*) et le vocalisme *o* dans la syllabe inaccentuée (p. e. **bhoréi̯e-*), mais aussi le vocalisme *e* dans la syllabe inaccentuée (p. e. **seĝhtó-*) et le vocalisme *o* dans la syllabe accentuée (p. e. **u̯óide*). On est forcé de supposer qu'avant que les innovations morphologiques eussent été possibles, des changements purement phonétiques ont produit soit des *e* inaccentués soit des *o* accentués. Car d'une part une proportion morphologique ne peut pas créer de phonèmes nouveaux, d'autre part la différence entre l'*e* accentué et l'*o* inaccentué n'a pu devenir consciente et phonologique qu'au moment où certains *e* se rencontraient dans les conditions phonétiques d'un *o* ou vice versa, c.-à-d. au moment où, grâce à des changements phonétiques, soit certains *e* ont perdu l'accent, soit certains *o* l'ont adopté.

Si la théorie ramenant la différenciation *e/o* à des conditions d'accent, est correcte, il en résulte que le degré *o* apparaîtra: 1) dans les syllabes inaccentuées; 2) dans les syllabes accentuées là où le déplacement *secondaire* et morphologique de l'accent est

encore transparent. Or les matériaux admettent une interprétation basée sur ces suppositions. Prenons d'abord les noms-racines du type **u̯ŏq*ᵘ*- (comme dans le paragraphe précédent on s'abstiendra ici de discuter les formations verbales, donc surtout les types **u̯óide*, **bhoréi̯eti*, les désinences à vocalisme *o*, comme *-so*, *-to*, *-nto*, et la voyelle *e/o* de la conjugaison thématique).

Les noms-racines verbaux sont soit des noms d'agent, soit des noms d'action. Ce double sens fondamental vaut aussi bien pour les noms athématiques que pour les noms thématiques. Or les deux catégories sémantiques proviennent d'adjectifs employés au sens concret (noms d'agent) ou au sens abstrait (noms d'action). Il s'agit donc de formes substantivées d'adjectifs verbaux. Les noms abstraits sont dérivés moyennant un changement de la place de l'accent, les formes barytones étant des abstraits par opposition aux formes oxytones, qui ont une valeur adjective. Suivant l'époque dans laquelle s'est produit le recul morphologique de l'accent, on obtient soit des substantifs athématiques soit des substantifs thématiques. *Avant* l'époque de la chute des voyelles finales inaccentuées les formes adjectives comme **u̯oqᵘé/ó-*, **loukė/ó-* sont devenues **u̯óqᵘe/o-*, **lóuke/o-*, d'où, après la disparition de la voyelle finale, **u̯ōqᵘ-*, **louk-*. Comme *après* cette époque une finale inaccentuée reste intacte, une seconde substantivation de la forme **louké/ó-* donne **lóuke/o-* (avec voyelle finale conservée dans les langues historiques). Cf. véd. *róka-* »lumière« en face de *vā́k* »parole« etc., grec ὄψ (indoeur. nom. **u̯ōqᵘs*, acc. **u̯óqᵘm̥*). Les types **u̯ŏqᵘ-* et *lóuke/o-* n'étant que des dérivés du type **u̯oqᵘé/ó-*, **louké/ó*, il suffira d'expliquer le vocalisme radical *o* de ces derniers. Conformément à notre supposition il apparaît dans une syllabe inaccentuée.

Toute une série de catégories morphologiques sont des dérivés suffixaux (directs ou indirects) du type **louké/ó-*. En voici les plus importantes: 1) le type grec δορά, lat. *toga,* v.-h. a. *lêra,* lit. *maldà,* v. slave *troska* etc.; 2) les types itératifs-causatifs **u̯oĝhéie/o-,* **u̯oĝhāi̯e/o-* (grec ὀχέομαι, v. slave *voziti*, lette *vazât*); 3) le type grec ὀχεύς. — Le vocalisme radical *-o-* de formations en *-me/o-*, *-te/o-*, *-ne/o-*, *-se/o-* (v. ind. *gharmáḥ*, grec φλογμός, κόσμος, νόστος, πλοῦτος, φόρτος etc.) doit s'expliquer comme celui des types φορός et φόρος.

Enfin les noms verbaux en *-é/ó-* à vocalisme *ō* de la racine,

fréquents en indoiranien, ne sont que des dérivés des noms d'action radicaux athématiques, p. e. véd. *vākā́-* < *vā́k*; *bhārā́-* etc. sur le modèle de *vākā́-*.

Le vocalisme *o* apparaît dans la syllabe radicale ou dans la syllabe suffixale du second membre de beaucoup de composés nominaux. C'est surtout sur ce fait que M. Hirt fonde sa théorie du degré *o*. En réalité il faut d'abord décider si le vocalisme radical *o* est dû à la composition elle-même ou au caractère adjectif du second membre. Tous les exemples ont une valeur adjective. Entre κέλευθος »chemin« et le second membre de ἀ-κόλουθος »compagnon« il y a une différence parallèle à celle entre allemand *Finger* et le second membre de l'all. *rosenfingerig*. Le sens substantif »compagnon« suppose un sens adjectif plus ancien (»qui a le même chemin«). L'opposition est encore plus claire dans les cas où le second membre présente un suffixe adjectif, p. e. ombrien *dupursus* »bipedibus« en face de *peři*, *persi* »*pede*«, φυσίζοος: ζεά, lat. *extorris* (suffixe *-i-* fonctionnant comme le suffixe *-i̯o-* des autres langues) en face de *terra*, *meditullium* (suffixe *-i̯o-*) en face de *tellus*. Le vocalisme radical *o* du second membre est une conséquence de sa nature adjective et de l'oxytonèse qui a dû être caractéristique du simple (cf. plus haut les remarques à propos du type **u̯oqᵘé/ó-*, **louké/ó-*).

Le rapprochement μόν-ορχις: lit. *eřžilas* ne dit rien parce que le grec connaît le simple ὄρχις (cf. aussi l'arménien *orji-kh* à côté de *mi-orji*). Le composé ἄ-κοιτις (: κεῖμαι) est un dérivé de ἀ-κοίτης dont le thème κοιτᾱ- existe aussi au simple (ἡ κοίτη; le rapport entre les noms abstraits en *-tā-* et les noms d'agent grecs en *-tā-* sera traité plus bas). En ce qui concerne le second membre des noms de nombre grecs en -κοντα (arménien *-sun*, celtique **-kont*), on ne peut pas, faute de formes sûres à vocalisme *e*, parler d'une opposition *e/o* entre simple et composé. Enfin le rapprochement: grec ἐγχεσί-μωρος et gallois *Virido-mārus* en face du gotique *waila-mers* et du slave *Vladi-měrъ* ne prouve pas que **mēro-* ait été la forme du simple et **mōro-* celle du second membre de composé. L'opposition (οὔ-)πω: πή(-ποκα) n'est pas un argument valable, puisqu'il existe aussi le simple πω.

Sont plus nets et instructifs les composés dont le second membre offre, par opposition au premier, *o* dans la syllabe *suffixale*. Il s'agit de certains composés grecs en -ων et -τωρ. Exem-

ples: ἄφρων, εὔφρων, σώφρων (< φρήν); ἀπάτωρ, ἀμήτωρ, ὁμοπάτωρ ὁμομήτωρ, εὐήνωρ, ἀγάστωρ, κοιλο-γάστωρ (< πατήρ, μήτηρ, ἀνήρ, γαστήρ) etc. Sans aucun doute le grec continue là une répartition de date indoeuropéenne (cf. arménien *anjin-kh*: *mi-anjun-kh*). Les formes des simples correspondants sont oxytones (grec -τήρ, -ήν). La valeur substantive originaire des thèmes oxytons en *-tér-*, *-mén-* n'a pas été conservée dans la composition. La valeur fondamentale du simple s'opposant au caractère adjectif du second membre de composé, le vocalisme de ce dernier n'a pas succombé à l'action assimilatrice du simple. On peut admettre qu'à un certain moment un composé comme **séno-pəter-* avait le sens de »vieux père« par opposition à **séno-pətor-* »dont le père est vieux«. Sans doute M. Debrunner (*Griechische Wortbildungslehre*, p. 73, § 142) a raison de considérer le degré *o* de composés karmadhāraya's du type μητροπάτωρ »père de la mère« comme simple imitation des composés bahuvrīhi's.

Des catégories entières de substantifs abstraits, dérivés de substantifs, supposant un déplacement d'accent progressif, ont subsisté dans les langues historiques. Cf. les substantifs grecs en -ώς (αἰδώς), -ώ (πειθώ; -ω < *-ṓi̯*), les pluriels neutres (anciens collectifs en *-ōs* et *-ōn*) et le duel en *-ōu̯* [2]). Toutes ces formations sont originairement dérivées de substantifs barytons (surtout neutres), l'*o* de la syllabe suffixale est donc originairement atone.

Dans les types **dōtor-*, **tékton-*, **néu̯os-* le vocalisme suffixal *-o-* est normal.

L'apophonie *e*/*o* existant dans les éléments suffixaux est surtout frappante dans le type thématique. Le degré vocalique *o* (accentué) est caractéristique de formes casuelles d'adjectifs thématiques, tandis que le degré *e* (accentué) est réservé aux adverbes correspondants. Cf. les adverbes grecs πεῖ, ἐκεῖ, αὐτεῖ en face des locatifs en -οι (οἴκοι), lat. *certē, consultē* en face des ablatifs *certō*, *consultō*, grec πῆ-(ποκα), germanique *hvē*, *þē*, *svē*, v. ind. *uccā́*, *paścā́* en face des instrumentaux en *-ō* (lit. *vilkù* < **u̯l̥qᵘō*). C'était une erreur de la part de J. Schmidt de rattacher cette alternance à la différence de la place de l'accent existant entre les

---

[1]) Nous faisons abstraction de l'exemple tout à fait incertain *nōlim* : *velim*.

[2]) Les pluriels neutres et le duel adoptent l'accentuation des autres formes du paradigme.

adverbes védiques *adharā́t*, *apakā́t*, *uttarā́t* etc., et les formes casuelles adjectives *ádharāt*, *ápakāt*, *úttarāt* etc. Les différenciations qui consistent dans la création d'une forme casuelle nouvelle, différente de la forme casuelle ancienne, pétrifiée dans sa fonction adverbiale, ont eu lieu indépendamment dans des langues et dans des époques différentes. Ainsi le grec distingue, par l'intonation, ἐκποδών de ἐκ ποδῶν; en russe il y a différence de la place de l'accent entre l'adverbe *krugóm* et l'instrumental *krúgom*. L'apophonie *e/o*, on va le voir dans la suite, est trop ancienne, pour qu'on puisse la rattacher aux changements de la place de l'accent dans le type *apákāt*: *ápakāt*.

Grec πω, got. *þaþro*, *hvaþro* sont des formes casuelles devenues des adverbes *après* l'époque dans laquelle l'apophonie *e/o* a engendré la différenciation en question. Il n'est pas permis d'opposer got. *þaþro*, *hvaþro* à *hidre*, *hvadre*, d'une part, parce qu'ils peuvent représenter des couches chronologiques différentes, d'autre part, parce que leurs fonctions sont diamétralement opposées (point de départ: point d'arrivée).

Dans la flexion nominale la voyelle thématique apparaît partout comme *o* excepté au vocatif. Là une différenciation entre cas et adverbe n'a pas eu lieu, puisqu'il n'y a pas d'adverbes qui seraient des vocatifs figés. Le remplacement de *e* par *o* s'est effectué successivement, d'abord aux cas forts. C'est ce que nous enseigne la flexion des pronoms **so/to-*, **i̯o-*, **qᵘo-*. A côté de **so*, **tod*, **tom*, **i̯os*, **i̯od*, **iom*, **qᵘos*, **qᵘod*, **qᵘom* on rencontre les thèmes **te-*, **i̯e-*, **qᵘe-* du gén. **tesi̯o*, **i̯esi̯o*, **qᵘesi̯o* etc. Cf. avestique *čahya, čahmāi, čahmi* (mais aussi *kahya*, *kahmāi*, *kahmi*) en face de *kō* (*kə̄*), *kəm* (*kə̄m*), gotique gén. *þis*, *þizos, hvis,* dat. *þizai*, *hvizai* en face de *sa*, *þana*, *þata*, *hvas*, *hvana, hva*, homérique τέο, v. slave *česo* < **qᵘeso*. Cf. aussi hittite nom. *-aš*, acc. *-an*, nom.-acc. *-at*, mais gén. *e-d-aš*, dat. *e-d-ani*, abl. *e-d-iz* (Delaporte *Eléments de la grammaire hittite*, p. 39). Dans les thèmes monosyllabiques **tó-*, **i̯ó-*, **qᵘó-* le caractère morphologique du remplacement de *é* par *ó* est clair: là aucun déplacement phonétique de l'accent n'a pu avoir lieu. C'est dans les thèmes en *o* di- et polysyllabiques qu'il faut donc chercher la cause du timbre *o* des cas forts. Or le timbre *o* du nom.-acc. des thèmes en *-é/ó-* (type **lukó-*) s'explique par le fait que les adjectifs du type **lukó-* sont originairement dérivés, moyennant un déplacement de l'accent, de

la forme substantive **léuko*, existant avant la chute des voyelles finales. Dans les thèmes nominaux en *ó/é* la répartition originaire des deux degrés vocaliques a dû être la même qu'on a constatée plus haut pour les pronoms impersonnels (c.-à-d. degré *o* au nominatif et à l'accusatif, degré *e* aux cas obliques). C'est ce que prouvent les formes casuelles figées dans la fonction adverbielle: les cas obliques nouveaux, à degré *o* dans le suffixe, sont bâtis sur le thème du nom.-acc. Cf. grec αἰέν, αἰές, adverbes représentant d'anciens locatifs, en face de datifs-locatifs vivants αἰῶνι, ἠόϊ influencés par αἰών, ἠώς, ἠόα. — Quant aux thèmes en *-o-* barytons, ils sont au fond des adjectifs en *-ó-* substantivisés au moyen d'un recul de l'accent.

Sur le vocalisme suffixal *o* dans la flexion des autres thèmes (*-i-*, *-u-*, *-er-*, *-en-*, *-es-* etc.) cf. le chapitre suivant.

Il est difficile d'introduire, dans notre chaîne chronologique d'affaiblissements vocaliques indoeuropéens, la genèse de l'apophonie *e/o*. Elle est en tout cas antérieure à la réduction *ei* > *i*, *eu* > *u*, puisque la réduction *oi* > *i*, *ou* > *u* est solidement garantie p. e. par le paradigme du parfait. Cf. aussi les paradigmes comme **dhu̯or-/*dhur-* »porte«, **qᵘetu̯or-/*qᵘetur-* »quatre«. Bien que cette chronologie soit en accord avec la conclusion suggérée par l'article connu de Walde (*O-farbige Reduktionsvokale*, Festschrift Streitberg, p. 152—199), les arguments de Walde ne nous semblent pas tous convaincants. C'est surtout la distinction balto-slave *ir*: *ur*, *il*: *ul*, *in*: *un*, *im*: *um*, continuant, d'après Mikkola, Buga et Trautmann, une plus ancienne distinction entre $_er$: $_or$, $_el$: $_ol$, $_en$: $_on$, $_em$: $_om$, laquelle démontre le caractère ancien de l'apophonie *e*: *o* par rapport au deuxième affaiblissement. La difficulté de déterminer de plus près la date du vocalisme *o* (< *e*) est due 1) à notre ignorance du timbre vocalique des syllabes disparues lors du premier affaiblissement; 2) à la confusion des timbres *e* et *o* dans les syllabes réduites lors du deuxième affaiblissement. C'est uniquement dans le voisinage des occlusives (et *s*) que la différence entre $_e$ et $_o$ est maintenue dans *toutes* les langues, tandis que dans le voisinage des sonantes (*r*, *l*, *n*, *m*) ils se confondent partout excepté en balto-slave. En dehors de ce dernier groupe on n'a pas jusqu'à présent réussi à établir une différence entre $_er$: $_or$, entre r_e et r_o etc.

Dans les langues qui distinguent *a* et *o*, cette confusion de

${}_{e}r$ et ${}_{o}r$, de r_e et r_o etc., est du reste synchronique avec l'apparition du vocalisme *a*. La genèse de ce vocalisme suppose l'existence préalable de la distinction ${}_{e}:{}_{o}$ ainsi que l'enseigne le paragraphe suivant.

§ 4. Vocalisme *a*.

Parmi les problèmes concernant le timbre vocalique, un des plus importants est sans doute celui du caractère indoeuropéen de la triade vocalique *e*, *o*, *a*, qui n'apparaît que dans les langues classiques, en celtique et en arménien. Tout le reste du domaine indoeuropéen oppose une voyelle antérieure à une voyelle postérieure: en hittite, en illyrien (albanais), dans les langues du Nord (germanique, baltique, slave) *e* s'oppose à *a* ou *o*, en indoiranien l'ancienne distinction entre la voyelle antérieure et la voyelle postérieure est révélée par la palatalisation *k*, *g*, *gh* > *č*, *ǰ*, *ǰh*. En somme sept groupes linguistiques plaident la dualité *e*, *o* du vocalisme indoeuropéen, tandis que quatre seulement postulent la triade *e*, *o*, *a*. Mais cette prépondérance numérique ne saurait servir d'argument aussi longtemps que les conditions du scindement de la voyelle postérieure *o* en *a* ‖ *o* (s'il s'agit d'un scindement) ne sont pas définies.

Le fait principal qui a depuis longtemps poussé les linguistes à éliminer la voyelle *a* (nous nous bornons provisoirement à *ă*) du système vocalique indoeuropéen, ou au moins à rétrécir autant que possible son caractère ancien (de Saussure *Mémoire sur le système primitif des voyelles en indoeuropéen*: $a < ə$; Möller *Semitisch und Indogermanisch*: $a < ʔ_2 e$; Güntert *Indogermanische Ablautprobleme*: $a < ə$ secundum, c.-à-d. $< {}_{e}$), c'est le manque d'une alternance indoeuropéenne $e : o : a$. Les alternances $e : a$ ou $o : a$ ne se laissent constater que dans un nombre très restreint d'exemples en partie contestables. Le vocalisme *a* lui-même semble souvent dû à des conditions phonétiques spéciales (initiale de mot etc.). Il en résulte que le rôle du rapport $e : o : a$ n'est pas comparable à celui du rapport sémitique $i : u : a$. Dans le domaine de la morphologie le timbre *a*, autrement que les timbres *e*, *o*, n'est chargé d'aucune fonction. En revanche il semble, au moins dans une partie de cas, caractériser la racine en elle-même.

Partant des équations $ʔ_2 e > a$, $e + ʔ_2$ (antévocalique) $> a$,

$e + \partial_2$ (antéconsonantique) > $\bar{a}$ (v. p. 28—9), nous tâcherons de soutenir la thèse de l'origine secondaire de *a* dans les langues du Sud (arménien, grec, italique, celtique). Mais avant de procéder nous allons consacrer quelques remarques à la nature du phénomène dit *scindement* phonétique (ou plutôt phonologique).

Les mutations de la prononciation ne deviennent phonologiques qu'au moment de la coïncidence ou identification de deux phonèmes (ou groupes de phonèmes) jusqu'ici distincts. Cette identification a lieu dans des conditions phonétiques définies. Ainsi la coïncidence des *vélaires* et des groupes *vélaires* + *u̯* dans les langues centum était liée au caractère palatal de la voyelle suivante (*ĕ*, *ĭ*), cf. plus haut p. 3. D'autre part le phonème q^u provenant de la coïncidence de *k* et de *ku̯* continue *ku̯* non seulement dans la position palatale, mais aussi dans d'autres positions, notamment devant vocalisme *o*. Au contraire l'apparition de q^uo au lieu de *ko*, due à la dérivation, n'est pas phonétique. Le phénomène de la coïncidence offre ainsi deux côtés différents, suivant qu'on l'envisage sous l'aspect de *ku̯* ou sous celui de *k*. On se trouve d'une part en face d'un changement total de *ku̯* en q^u, c.-à-d. de la disparition totale du groupe *ku̯*; d'autre part on constate le scindement de l'ancien *k* en q^u ‖ *k*. La coïncidence ne produit donc pas d'effets symmétriques, ce qui d'ailleurs nous permet de déterminer sa véritable nature. Il s'agirait de savoir lequel des deux phonèmes, identifiés dans certaines conditions phonétiques, est changé, lequel est scindé. Le sentiment de l'identité du groupe *ku̯* dans *ku̯e* avec le groupe *ku̯* dans *ku̯o* n'a jamais cessé d'exister, bien que ce groupe ait passé à q^u. L'unité de *k* s'est dissolue au moment où *ke* passait à q^ue, tandis que *ko* restait intact. Cette asymmétrie nous invite à considérer la coïncidence de deux phonèmes *A* et *B* comme un remplacement d'un de ces phonèmes (p. e. *A*) par l'autre (p. e. *B*), mais non pas vice versa. *A* est le phonème remplacé, *B* le phonème remplaçant. Au moment décisif la différence phonétique entre *A* se trouvant dans certaines positions définies et *A* apparaissant dans toutes les autres positions, amène un scindement phonologique dû au remplacement du premier *A* par *B*. Mais les conditions phonétiques de cet *A* n'affectent nullement le remplaçant *B*, dont l'unité phonologique reste intacte dans toutes les positions. Cette unité de *B* est même une condition indispensable du scindement de *A*. Car le son nou-

veau résultant du changement partiel et conditionné de *A* doit être défini par les termes du système phonologique existant, avant de devenir un phonème distinct de *A*. Grâce à l'unité de *B*, son changement est total et »inconscient«, tandis que le scindement de *A* consiste dans le remplacement »conscient« de *A* par *B* dans certaines positions déterminées.

En termes d'une phonétique fonctionnelle, laquelle écartant la terminologie »phonologique« ne parle que de sons et de leurs fonctions, on a à faire à une extension de la fonction de *B* aux frais de *A* ou à un empiètement de *B* sur le terrain de *A*, empiètement qui entraîne le changement du son *B* en *B′* (*B′* étant en quelque sorte un compromis phonétique entre *A* et *B*).

Mais voici une notation pratique qui nous dispense de toute terminologie et symbolise d'une manière non-équivoque le rapport mutuel de *A* et *B*.

$$\begin{bmatrix} A(x) \\ B \end{bmatrix} > B'.$$

A est le son (phonème) remplacé, *B* le son (phonème) remplaçant, *x* les fonctions (conditions) dans lesquelles *A* est remplacé par *B*, *B′* le son (phonème) nouveau continuant tous les *B*, mais une partie seulement de *A*. Par conséquent le scindement de *A* serait symbolisé par la formule $B'(x) \parallel A\,(\text{non-}x)$.

Dans le cas concret des labiovélaires on obtient $\begin{bmatrix} k(\breve{\bar{e}}),\ k(\breve{\bar{\imath}}) \\ k\text{u̯} \end{bmatrix} > q^{u}$, $\begin{bmatrix} g(\breve{\bar{e}}),\ g(\breve{\bar{\imath}}) \\ g\text{u̯} \end{bmatrix} > g^{u}$, $\begin{bmatrix} gh(\breve{\bar{e}}),\ gh(\breve{\bar{\imath}}) \\ gh\text{u̯} \end{bmatrix} > g^{u}h$. — La labiovélaire q^{u} est une consonne simple (comme *k*), mais elle comporte un élément labial (tout comme le groupe *ku̯*).

La genèse de la catégorie (indoiranienne) des sourdes aspirées se laisse symboliser d'une manière analogue: $\begin{bmatrix} (s)bh\text{-} \\ p\text{ə̯} \end{bmatrix} > ph$, $\begin{bmatrix} (s)dh\text{-} \\ t\text{ə̯} \end{bmatrix} > th$, $\begin{bmatrix} (s)gh\text{-} \\ k\text{ə̯} \end{bmatrix} > kh$. C.-à-d. tous les *pə̯*, *tə̯*, *kə̯* [1] passent à *ph*, *th*, *kh*. Mais *bh*, *dh*, *gh* se scindent en *ph*, *th*, *kh* (après *s* initial) et *bh*, *dh*, *gh* (dans toutes les autres positions). — La consonne *ph* est une consonne aspirée (comme l'est *bh*), mais elle est aussi une consonne sourde (comme l'est *p*).

---

[1] Le timbre du *ə* qui aspire ne se laisse pas toujours déterminer. Dans la plupart des cas il s'agit de $ə̯_2$, v. p. 46—54.

Dans le cas où le x de la formule générale $\begin{bmatrix} A(x) \\ B \end{bmatrix} > B'$ épuise toutes les conditions dans lesquelles A existe (= toutes les fonctions de A), il n'y a pas de scindement de A en $B' \parallel A$, mais coïncidence complète de A et B (cf. p. e. la coïncidence complète des occlusives sonores aspirées et des occlusives sonores non-aspirées en baltique ou en slave). La coïncidence complète n'est qu'un cas extrême du scindement. Elle est reflétée par la formule $B'(x) \parallel A$ (non-x), si l'on attribue à non-x la valeur spéciale zéro. Quand on est en présence d'une coïncidence complète, il devient souvent difficile de distinguer le son (phonème) remplacé et le son (phonème) remplaçant. Cette distinction n'est possible que si un des deux phonèmes identifiés (p. e. B) apparaissait non seulement dans toutes les conditions où apparaissait A, mais aussi ailleurs, c.-à-d. dans des conditions où A n'existait pas. Si tel est le cas, si une partie de fonctions de B est identique à toutes les fonctions de A, B est le remplaçant et A le remplacé: $\begin{bmatrix} A \\ B \end{bmatrix} > B'$. Le rapport contraire $\begin{bmatrix} B \\ A \end{bmatrix}$ nous ferait attendre un *scindement*, puisque A ne pourrait pas remplacer B dans toutes les fonctions.

En retournant à notre problème de la provenance de *a* indoeuropéen, nous passerons d'abord en revue les différentes catégories d'*a* rencontrées dans les langues du Sud, pour en déterminer l'antiquité.

1) Les mots expressifs (créations onomatopéiques, métaphores acoustiques), les mots de langage enfantin (Meillet *Introduction*[6], p. 135), les adjectifs désignant les défauts physiques (de Saussure, Recueil des publications scientifiques, p. 595 suiv.; peu importe si cette idée est juste ou non), autant qu'ils contiennent le phonème *a*, doivent être postérieurs à la naissance du phonème *a*. Car dans ces formes *a* est chargé de valeur expressive (sémantique). Or on ne peut pas expliquer l'apparition d'un phonème nouveau comme étant due à des motifs sémantiques. L'influence du langage enfantin n'aurait pu changer slave **ŏtьcь* en **ătьcь* parce qu'à l'origine le slave commun ne connaissait pas *ă*. Dans un mot expressif comme v. ind. *kakhati* la sourde aspirée n'a été introduite qu'après l'époque où le système phonologique v. indien (ou plutôt indoiranien) a adopté le phonème nouveau *kh*.

2) Un effet tardif et très important du second affaiblissement c'est le traitement arménien, grec, latin et celtique de ${}_er$, ${}_el$, ${}_en$, ${}_em$ et ${}_or$, ${}_ol$, ${}_on$, ${}_om$. Il faut le décomposer en deux phases. La première consiste uniquement dans un changement de timbre: ${}_er$, ${}_el$, ${}_en$, ${}_em$ (et ${}_or$, ${}_ol$, ${}_on$, ${}_om$) > ${}_ar$, ${}_al$, ${}_an$, ${}_am$. Dans la seconde phase il y a des changements ultérieurs assez variés: arménien ${}_ar$, ${}_al$, ${}_an$, ${}_am$ > *ar*, *al*, *an*, *am*; grec ${}_ar$, ${}_al$ > ρα, λα; ${}_an$, ${}_am$ > α; lat. ${}_ar$, ${}_al$ > *or*, *ol*; ${}_an$, ${}_am$ > *en*, *em*; celtique ${}_ar$, ${}_al$ > *ri*, *li*; ${}_an$, ${}_am$ > *an*, *am*.

Mais le résultat de la première phase a été conservé partout en position antévocalique: *ar*, *al*, *an*, *am*.

Des déplacements morphologiques d'accent tombant entre la première et la seconde phase amènent une différenciation entre *ár*, *ál* etc. et ${}_ar$, ${}_al$ etc. (subissant des changements ultérieurs), différenciation attestée:

a) par le double traitement de ${}_e$*rə*, ${}_e$*lə*, ${}_e$*nə*, ${}_e$*mə* en grec, latin et celtique, le scindement en *ára* et *rā* etc. étant dû à l'accentuation. Il est clair que l'accentuation secondaire de *ára* est postérieure à la première phase en question. Si elle était antérieure au passage ${}_er$ > ${}_ar$, on obtiendrait *éra*.

b) par les groupes antéconsonantiques *ar*, *al* du grec, latin et celtique, *an*, *am* du grec et du latin, provenant des groupes ${}_ar$, ${}_al$, ${}_an$, ${}_am$. Leur conservation est due au fait qu'ils ont reçu l'accent avant leur transformation ultérieure (v. plus haut). Dans son livre sur *ə secundum* (= voyelle fondamentale réduite) M. Güntert a eu le mérite d'établir la différence entre ${}_er$ et r̥, ${}_el$ et l̥ etc. pour les trois langues méridionales (grec, latin, celtique).

Nous ne sommes pas d'accord avec M. Güntert sur tous les points. Ainsi nous n'admettons pas le passage ${}_e$ > *a* que dans le voisinage des sonantes. Nous n'admettons pas non plus qu'une différence originaire entre ${}_er$ et r̥ antéconsonantique etc. ait été abolie[1] dans les langues autres que le grec, le latin et le celtique. A notre avis elle n'y a jamais existé; il s'agit au contraire d'une différenciation propre uniquement aux trois groupes méridionaux. Enfin M. Güntert ne nous renseigne pas sur la cause de cette différenciation. On a déjà remarqué qu'il s'agissait d'abord de déplacements secondaires et morphologiques d'accent. Mais il y a encore une autre possibilité: l'introduction secondaire de *ar*,

---

[1] *Indogermanische Ablautprobleme*, p. 85, 87, 89, 91.

al, *an*, *am* (antévocaliques) en position antéconsonantique. Ce procédé a été vivant aussi longtemps qu'il y avait des suffixes consonantiques productifs, c.-à-d. en pleine époque historique. Si à côté du lat. *salīre* il y a le participe *saltus* (au lieu de **sultus* < **s̥ltos* attendu), c'est que l'*al* de *salīre* a été généralisé dans toute la conjugaison du verbe (sur le modèle de *specio*: *spectus* etc.). De même l'*a* de *sarp(i)o* s'explique par l'*a* de *sario*, lequel est phonétique.

Les groupes *ar*, *al*, *an*, *am* dus à l'accentuation secondaire de la voyelle réduite, ne peuvent être reconnus que dans la langue méridionale qui a partiellement conservé l'ancienne mobilité de l'accent, c.-à-d. en grec. Pour l'opposition ἄρα, ἄλα, ἄνα, ἄμα: ρᾱ, λᾱ, νᾱ, μᾱ cf. l'opinion de M. Hirt citée plus haut p. 68. M. Kretschmer (K. Z. XXXI, p. 391 ss.) partait du même principe de différenciation pour rendre compte du rapport αρ: ρα, αλ: λα Tout en nous déclarant partisan de cette hypothèse, nous ne voulons pas dissimuler les difficultés auxquelles se heurte sa démonstration. Car en grec historique l'alternance phonétique entre αρ, αλ et ρα, λα n'est plus conservée. Toutes les deux formes se rencontrent aussi bien en syllabe inaccentuée que sous l'accent. C'est que l'ancienne répartition en fonction de l'accent est partiellement masquée 1) par l'introduction de αρ, αλ inaccentués devant consonne, p. e. σπαρτός (Sophocle) d'après ἐσπάρην, ou δαρτός (chez Galène) d'après ἐδάρην (cf. plus haut lat. *saltus* d'après *salīre*)[1]; 2) par la métathèse dialectale (cf. Hirt *Handbuch*[2], p. 109). Dans beaucoup de cas il en résulte des flottements, réglés, surtout dans la poésie, par des facteurs métriques.

En grec, italique et celtique r_e, l_e, n_e, m_e et r_o, l_o, n_o, m_o passent à *ra*, *la*, *na*, *ma*. P. e. ναίω < **$n_e$si̯e/o-* en face de νέομαι (Walde-Pokorny, II, p. 435); v. irl. *nascim*, *laigiu*, gaulois *vertragos*; en latin les exemples abondent: *flagrare*, *fractus*, *gradior*, *labium* (*labrum*), *lacertus*, *latus*, *lapis*, *lascivus*, *magnus*, *nactus*, *rapio*, *trabs* etc.

Dans les langues du Nord (germanique, baltique, slave) la

[1] Cette introduction est palpable dans certains exemples contenant -αν-, cf. p. e. les adjectifs verbaux en -αντός tirés de verbes en -αίνω (< $_e$ni̯ō). Dans certains autres cas, comme p. e. dans l'aoriste passif ἐμάνην, il y a introduction de αν (lequel est phonétique dans le présent μαίνομαι) devant voyelle.

voyelle $_e$ suivant la sonante adopte le même timbre que la voyelle $_e$ de $_e r$, $_e l$, $_e n$, $_e m$ (*r̥*, *l̥*, *n̥*, *m̥*). On trouve donc *ru*, *lu*, *nu*, *mu* en germanique, *ri*, *li*, *ni*, *mi* en baltique, *rь*, *lь*, *nь*, *mь* en slave. Cf. v.-h.-a. *brëhhan*, *sprëhhan*, *drëskan*, v. irl. *bresta*: part. passé *gibrohhan*, *gisprohhan*, *gidroskan*, *brostenn*; v.-h.-a. *knëtan*: v. isl. *knopa*; v.-h.-a. *nuska* (cf. v. irl. *nascim*); got. *lustus* (cf. lat. *lascivus*) etc.; lit. *bredù*: *brìsti*; *dreskiù*: *drìksti*; v. prussien *au-klipts* en face de κλέπτω, lat. *clepo*, got. *hlifan*; v. slave *grebǫ*: **grьběti* (dans v. tchèque *hřbieti*); *bredǫ*: **brьdǫ*; *lьgъkъ* (cf. v. irl. *laigiu*).

3) Conformément à la théorie exposée au Chapitre II, la plupart des *a* méridionaux continuent la voyelle fondamentale *e* précédant ou suivant $ə_2$. On peut grouper les exemples qui entrent en ligne de compte, sous trois rubriques: a) les *a* alternant avec une voyelle longue originaire; *a* continue $ə_e$ ($>$ ə) ou $ə_2 e$ (si la voyelle longue originaire est *ā* ($<$ $e + ə_2$)). — b) tous les *a* initiaux (*a* $<$ $ə_2 e$ ou $ə_e$). — c) les *a* faisant partie des diphtongues *ai*, *au*, continuant soit *e* devant $ə_2$ intervocalique, soit $ə_2 e$.

Autre est la distribution des voyelles longues *ā* et *ō*. La distinction entre *ā* et *ō* non seulement accompagne celle entre les voyelles brèves correspondantes (arménien, grec, italique, celtique), mais se retrouve aussi en baltique (lit. *o* = lette *ā*; lit. et lette *uo*) et en albanais (*ā* $>$ *o*; *ō* $>$ *e*). Quand on se souvient de l'étroite parenté du slave et du baltique, on doit admettre la haute probabilité de l'existence d'une distinction *ā* ‖ *ō* en protoslave.

L'apparition du vocalisme *a* dans les langues du Sud est, selon nous, l'effet des coïncidences suivantes (*R* est le symbole des sonantes *r*, *l*, *n*, *m*):

$$\begin{bmatrix} _e(R) \\ ə_{2e} \end{bmatrix} > a\,^1, \quad \begin{bmatrix} (R)_e \\ _e ə_2 \text{ antévocalique} \end{bmatrix} > a\,^1.$$

Les mêmes formules valent pour la voyelle réduite $_o$.

C'est-à-dire il y a eu coïncidence de $_e$ et de $ə_{2e}$ (de ə pri-

---

[1] Ces formules sont pour ainsi dire la condensation des états des langues individuelles. C'est uniquement devant sonantes antévocaliques que $_e$ est continué par *a* dans toutes les quatre langues méridionales. Mais il y a des divergences dans les reflets des sonantes vocaliques (c.-à-d. antéconsonantiques). Ainsi lat. *r̥*, *l̥*, (= $_e r$, $_e l$ antéconsonantiques) $>$ *or*, *ol*; *n̥*, *m̥* (= $_e n$, $_e m$ antéconsonantiques) $>$ *en*, *em*; celt. *r̥*, *l̥*, $>$ *ri*, *li*. Mais ces divergences sont de date postérieure. Cf. plus haut sous 2). — Il nous manque des exemples du passage $r_e > ra$ etc. en arménien.

mum et de ə secundum selon la terminologie de M. Güntert) *devant* les sonantes *r*, *l*, *n*, *m*, et coïncidence de $_e$ et de $_eə̯_2$ antévocalique *après* les sonantes *r*, *l*, *n*, *m*. Ces coïncidences entraînent: 1) Le changement de $ə̯_{2e}$ en $_a$, de $ə̯_2e$ en *a*, de $ə̯_2$*ē* en *ā*, de $_eə̯_2$ antévocalique en $_a$, de $eə̯_2$ antévocalique en *a*, de $eə̯_2$ antéconsonantique en *ā*. Car $ə̯_{2e}$ et $_eə̯_2$ étant les remplaçants, les rapports (les corrélations) entre leurs différents degrés quantitatifs restent intacts (tout comme p. e. la corrélation entre *kə̯* et *gə̯*, étant *sourde* : *sonore*, reste comme telle dans *kh* : *gh*; cf. p. 53). 2) Le scindement de la voyelle fondamentale atone $_e$, qui passe à $_a$ dans le voisinage de *r*, *l*, *n*, *m*, mais qui maintient son timbre dans le voisinage des occlusives (ou *s*).

Les rapports phonologiques de $ə̯_{2e}$, $_eə̯_2$ ne sont pas touchés par leur passage à *a*, *ă*. On peut aussi prévoir que $ə̯_2o$ et $oə̯_2$ continueront à être représentés par un vocalisme de qualité autre que celle de $ə̯_2e$, $eə̯_2$ (c.-à-d. autre que *a*). En effet l'apophonie *a*/*o*, bien que n'étant pas productive, semble s'être conservée dans une série de cas isolés. L'apophonie *a* : *o* est la continuation régulière de l'apophonie courante *e* : *o* dans les cas où la voyelle fondamentale suit $ə̯_2$, donc surtout à l'initiale du mot. Là où la voyelle *précède* l'élément laryngal, on aura *a* : *o* ou *ā* : *ō*, suivant qu'il s'agit de position antévocalique ou antéconsonantique.

L'hypothèse que la voyelle fondamentale *a* ne présente pas d'apophonie qualitative, a été contestée par M. Hirt (*Indogermanische Grammatik*, II, p. 182), qui est ainsi revenu sur son ancienne opinion (*Ablaut*; *Griechische Laut- u. Formenlehre*², p. 138—9). Il est vrai qu'au moins les deux tiers d'exemples énumérés par M. Hirt (on s'est borné ici aux matériaux cités dans *Idg. Gr.*, l. c.) sont sujets à caution.

Ainsi les formes celtiques **ognos*, **bodios* en face des formes latines *agnus*, *badius* ne témoignent pas d'une alternance *a*/*o*. Les mots celtiques et les mots latins sont évidemment identiques, bien que provisoirement il paraisse impossible de décider duquel côté il y a eu une altération postérieure (le grec ἀμνός s'accorde avec le lat. *agnus*). Le rapport des formes celtiques aux formes latines est celui de **mori* (v. irl. *muir*) à **mari* (lat. *mare*), que M. Hirt ne cite pas. L'*o* du v. irl. *loch* est proprement irlandais et non pas celtique. L'identité du lat. *currus* et du celtique *carrus* n'est pas contestable non plus (*kr̥sos*); il n'est pas permis de

recourir à une alternance *a/o*. Personne n'admettra cette alternance pour ombrien *hostatu* (et *anostatu*) en face du lat. *hasta*. Certaines formes latines contenant *ar*, *al* ne peuvent pas être réclamées comme exemples avec *a* indoeuropéen: *fastigium* (< **farstigium*, cf. v. irl. *barr* < **bhr̥sos*), *farcio* et *scalpo* sont comparables, au point de vue de leur structure phonétique, à *sarpio* (cf. plus haut sous 2). Dans *fastigium* et *farcio* il peut aussi s'agir de *ar* < *ₑr* à accentuation secondaire (cf. plus haut sous 2). En ce qui concerne *scalpo* il ne faut pas oublier qu'ici le groupe *-al-* peut aussi être le représentant de la sonante antévocalique transportée dans la position antéconsonantique (cf. *saltus* d'après *salio*, *salire* etc.); grec σκάλλω peut donc être à *scalpo* (< *scal* + *p-*) ce que *sario* est à *sarpio*. Il s'agit en tout cas d'une formation italique[1].

A côté de rapprochements impossibles comme *ōdi* : *atrox* (rejeté par M. Hirt lui-même); Ϝορθός: lat. *arduus*; κόοι, κοῖλος, lat. **covos*: καυλός, lat. *caulis*, lit. *káulas* (le *k* de **covos* etc. est palatal, celui de *caulis* etc. est vélaire); *doceo*: διδάσκω (mais lat. *doceo* est apparenté à *decet*, tandis que διδάσκω ne peut être détaché de l'aoriste ἐδάην etc. < la racine **dens*), il y a des rapprochements improbables ou incertains comme κλοιός »carcan«: κλᾱ(Ϝ)ίς »clef«; οὐ(κ): lat. *au-*; v. irl. *oeth*, got. *aiþs*: αἶνος, αἴτιος (mais Walde-Pokorny *oeth* = οἶτος); οἶτος: αἶσα, διαιτᾶσθαι, osque *aeteis* (Walde-Pokorny considèrent οἶτος comme un dérivé de **ei* »aller«); οὖρος »vent favorable«: αὔρα (Walde-Pokorny: οὖρος < *ὄρϜος, cf. ὄρνῡμι); lat. *focus* : *fax* (contenant d'après Walde-Pokorny des racines différentes); lat. *loquor* : λάσκω (rien n'empêche de considérer λα- comme degré faible); πῶλος : παῖς. Dans οἰωνός, s'il est apparenté au lat. *avis*, la possibilité d'une assimilation vocalique n'est pas exclue (J. Schmidt, K. Z. XXXII, p. 374); le rapport du lat. *cunire* au lat. *caenum* doit être expliqué à l'intérieur du latin etc.

Il reste tout de même un certain nombre d'exemples qui semblent probants: οὖς (< *ὄϜος): lat. *auris*, v. irl. *au*; οἰδάω, οἶδος: arm. *aitnum*; ὄγκος, lat. *uncus* : ἀγκών, lat. *ancus*: ὄκρις, v. lat. *ocris*, ombrien *ukar*, *okrar*, ἀκωκή : ἄκρις, lat. *acies* etc.; à quoi il faut ajouter ὄγμος, ἀγωγή : ἄγω et lat. *ōvum* »oeuf«: lat. *avis* si

---

[1] Le degré *e* est attesté par le germanique (**skiljan*) et le baltique (lit. *skeliù*).

ce rapprochement est valable. Le rapprochement hittite *ḫastai* »ossements«: ὀστέον, lat. *os* devient donc possible, puisque après $ə_2$ on peut attendre aussi bien *o* que *a* (< *e*).

Les exemples cités en faveur d'une apophonie *ā/ō* sont beaucoup plus restreints. Il faut tout d'abord écarter lat. *rōdo* : *rādo*. Si ces deux mots sont réellement apparentés, leur rapport peut être celui de lat. *gnōsco* à *gnārus*. De même le rapport de νῶτον à *nătes*, si parenté il y a, est comparable au rapport lat. *cognōsco*: *cognĭtus* (< **-gnătos*). Le ρᾱ de θρᾶνος (comparé à θρόνος) peut continuer un $_e$*rə*. L'opposition ἄνωγα : ἤ représente d'après Walde-Pokorny l'apophonie *ō/ē* [1]. Semblent probants: φωνή: φᾱμί, lat. *fāma*; βωμός: racine verbale βᾱ; πῶυ, πῶμα: lat. *pasco*, *pāstor*. Or il ne faut pas oublier qu'on a proposé d'expliquer φωνή et βωμός par les racines **ĝhu̯en* (dans slave *zvonъ* etc.) et **g$^{u̯}$em* (dans βαίνω, véd. *gámati*, *gácchati* etc.).

Mais malgré la rareté d'exemples sûrs de l'apophonie *ā̆* ‖ *ō̆* il est impossible, vu leur poids, de contester le caractère ancien de cette apophonie.

L'apophonie *ā̆/ō̆* n'apparaît pas, comme c'est le cas de l'alternance *e/o*, dans des formes étroitement associées [comme présent (vocalisme *e*): parfait (vocalisme *o*); présent (vocalisme *e*): nom d'agent en *-o-* (vocalisme *o*) etc.]. Au contraire l'apophonie *ē/ō* est tout à fait normale et parallèle à l' apophonie *e/o*. P. e. grec ῥήγνῡμι : ἔρρωγα, ῥώξ, ῥωγή, ῥωχμός; τίθημι : θωή, θωμός; ἵημι : ἕωκα (parfait dorien); ἀρήγω : ἀρωγός; ἦθος : εἴωθα; τρῆμα : τέ-τρω-μαι; χῆρος : χωρίς; gotique *grētan*, *lētan*, *-rēdan*, *tēkan*, *saian*, *waian*: parfait *gaígrōt*, *laílōt*, *-raírōþ*, *taítōk*, *saísō*, *waíwō*; germ. **knējan*: slave **znajǫ*; lit. *spěju*, *spěti*: germ. **spōdi-* (v.-h.-a. *spuot*); γνήσιος: germ. **knōdi-* (v.-h.-a. *chnuot*).

Cette différence entre l'apophonie *ē̆/ō̆* et l'apophonie *ā̆/ō̆*, en ce qui concerne leur vitalité, prouve une dissociation ancienne entre *ă* (< $ə_2$*ĕ*, *ĕ*$ə_2$) et *ŏ* (< $ə_2$*ŏ*, *ŏ*$ə_2$).

Dans le groupe septentrional il n'y a pas de différence entre *a* et *o*. On n'y trouve que *ā* à côté de *ō*. Par conséquent

---

[1] Cf. encore Walde-Pokorny I, 823 à propos de τέθωκται (Hésychius): θήγω (θάγω). Signalons aussi la possibilité de θοί-νη : θῶξαι: θᾶξαι = πτο(ι)εῖν : πτώξ : πτᾶκα (*πτοαξ).

il suffit d'admettre, pour les langues du Nord, les coïncidences suivantes:

$$\text{accentué et inaccentué} \begin{bmatrix} o \\ ə_2 e \end{bmatrix} > å; \quad \begin{bmatrix} o \\ eə_2 \text{ antévocalique} \end{bmatrix} > å;$$

å = *o* en slave, = *a* en baltique, germanique et illyrien.

Conformément à notre loi de scindement, les corrélations quantitives de $ə_2 e$ et $eə_2$ se maintiennent: $ə_2 e > å$, $ə_2 \bar{e} > \bar{å}$, $eə_2$ antéconsonantique > $\bar{å}$ (baltique *ā*, alb. *a* > *o*), mais non pas celles de *o*, qui devient *å*, tandis que *ō* reste, cf. lit. *uo*, alb. *e*.

Ce que les deux groupes européens, méridional et septentrional, ont en commun, c'est l'uniformité du traitement de $ə_{1e}$ et de $ə_{2e}$, c.-à-d. le manque d'une distinction des deux *ə* devant voyelle fondamentale réduite. Dans les deux cas on obtient *a* dans les langues du Sud, *å* dans celles du Nord. Le triple reflet grec (ε, α, ο) semble un résultat de proportions morphologiques (στᾰ: στᾱ = θη, δω : *x*; *x* = θε, δο au lieu de *θα, *δα attendus; même chose dans le cas de la voyelle prothétique, laquelle a subi l'influence du vocalisme plein correspondant (cf. p. 43—44). Il en suit que la disparition des consonnes $ə_1$, $ə_2$ a été précédée, au moins en Europe, d'une confusion partielle de ces consonnes: $\begin{bmatrix} ə_1(_e) \\ ə_2 \end{bmatrix} > ə$, d'où dissociation de $ə_{1e}$ (lat. *a* etc.) et de $ə_1 e$ (lat. *e* etc.), et maintien de la corrélation quantitative $ə_{2e} : ə_2 \breve{e}$.

Quant à l'indoiranien, des exemples comme v. ind. *kās* < **q*(ᵘ)*eə₂s* »tousser« (lit. *kósiu*, alb. *kolɛ*) ou *gā* »venir« < **g*(ᵘ)*eə₂* (grec βᾱ-, lit. *góti*) prouvent que le timbre de la voyelle fondamentale *e* y est devenu non-palatal avant la palatalisation des occlusives vélaires en indoiranien. On peut donc poser, pour l'indoiranien: $\begin{bmatrix} (ə_2)e \\ o \end{bmatrix} > a$; $\begin{bmatrix} e(ə_2) \\ o \end{bmatrix} > a$, c'est-à-dire coïncidence des deux timbres dans le voisinage de $ə_2$. Il est intéressant de constater que le changement de timbre en indoiranien n'implique nullement une disparition de $ə_2$, ce qui était le cas aussi bien dans les langues méridionales que dans les langues septentrionales. En effet, la disparition indoiranienne de *ə* est en rapport avec la genèse des occlusives sourdes aspirées (p. 46—53). Comme le changement de timbre dans *á-gāt* suppose un $ə_2$ encore existant, l'apparition des sourdes aspirées est postérieure à ce changement,

tout comme celle des labiovélaires (en grec, italique et celtique) est postérieure au passage $e + \underset{\circ}{\partial}_2 > \breve{\bar{a}}$[1].

Les changements de timbre vocalique dus au voisinage de $\underset{\circ}{\partial}_2$, ainsi que la disparition de cet élément consonantique, nous fournissent donc une isoglosse très ancienne, plus ancienne que celle qui délimite les langues centum d'avec les langues satem. Trois territoires dialectaux sont à distinguer: le groupe oriental (l'indoiranien), le groupe septentrional (illyrien, germanique, baltique, slave), et le groupe méridional (arménien, grec, italique et celtique). L'ancienne dualité vocalique est maintenue dans les langues du Nord. Le Sud adopte un troisième timbre grâce à l'identification partielle de $\underset{\circ}{\partial}_e$ et $_e$ (ə primum et ə secundum de Güntert). L'Est confond les deux timbres originaires. La répartition des deux timbres dans les langues du Nord n'est plus la même qu'en indoeuropéen commun. Le passage de $\underset{\circ}{\partial}_2 e > \mathring{a}$ y a élargi le domaine de la voyelle vélaire. Mais ce déplacement a laissé des traces dans la distinction *ā* ‖ *ō* attestée pour le baltique et pour l'illyrien (l'albanais).

En même temps on aperçoit que les groupes septentrional et méridional forment une unité qui s'oppose à la branche orientale de l'indoeuropéen. Car la disparition de $\underset{\circ}{\partial}$ en indoiranien n'a rien à faire avec le phénomène correspondant dans les langues européennes. En indoiranien cette disparition engendre la catégorie des sourdes aspirées, en européen il en résulte des changements de timbre vocalique. Le caractère satem de l'indoiranien n'est que l'effet de la conservation des anciennes séries gutturales (palatale et vélaire), il n'est pas une innovation commune à l'indoiranien et aux langues satem de l'Europe. C'est le passage

[1] Si notre hypothèse concernant l'origine secondaire du timbre *a*, est correcte, il faut rectifier l'opinion émise plus haut p. 15—16 sur le timbre de la voyelle ə. Elle n'a jamais été palatale dans les langues européennes, parce qu'au moment même où le complexe $\underset{\circ}{\partial}_e$ devenait une simple voyelle, cette voyelle a obtenu le timbre *a* (au Sud) ou *å* (au Nord). Il est vrai qu'il reste un certain nombre d'exemples à occlusive labiovélaire suivie du vocalisme *a*, lesquels demanderont une explication nouvelle. Mais à côté de *$g^u\bar{a}$ »venir«, qui s'explique comme dérivé de *g^uem (d'après **drem*: **drā* etc.; cf. v. ind. *dramati*, grec aor. ἔ-δρᾱ), il n'y a que *$q^u\bar{a}s$ »tousser« qui remonte sûrement à l'indoeuropéen, et qui s'oppose aux exemples comme lat. *cārus*, *haeres*, *caesaries*, grec χαίτη etc.

ke, ki > *q^ue, q^ui* etc. (en grec, italique, celtique et germanique), postérieur à la disparition de ə̥ dans ces langues, qui constitue une isoglosse séparant les langues centum *européennes* des langues satem *européennes*.

Le changement méridional $_e$, $_o$ (antésonantiques) en *a* a eu lieu de bonne heure, à l'époque de la disparition des consonnes laryngales. Dans le Nord la distinction entre ces deux voyelles réduites s'est maintenue en balto-slave. Le passage de -$_e r$-, -$_o r$- etc. > *-ir-*, *-ur-* etc. en baltoslave, > *-ur-* etc. en germanique, n'a rien à faire avec la disparition de ə̥ (en baltoslave il est antérieur à la disparition d'un *ə vocalique*, puisque *i*, *u* de *ir*, *ur* y subissent l'allongement compensatoire tout comme les voyelles pleines des groupes *er*, *år*).

L'indépendance des développements méridional et septentrional de $_e r$, $_o r$, r_e, r_o etc. donne lieu à des correspondances très curieuses entre ces deux groupes dialectiques, correspondances qui ont poussé les linguistes à augmenter le nombre de *a* indo-européens en apparence autonomes.

Même quand on a écarté les *a* initiaux, les *a* de *ai*, *au*, et les *a* alternant avec *ā* (longue originaire), il reste un nombre assez considérable de mots dont le vocalisme *a* ne se laisse pas expliquer directement par $ə̥_2 e$, $e(ə̥_2)$ ou $ə̥_e$[1]. On peut diviser ces mots en deux catégories: l'une qui présente *a* entre deux consonnes occlusives (ou *s*), et une autre où cette voyelle est précédée ou suivie d'une sonante. Quant à la première, rien ne nous empêche de poser *a* < $ə̥_e$ aussi longtemps que le mot en question ne se retrouve pas en indoiranien. Il s'agirait d'un vocalisme faible isolé sans degré plein correspondant, comparable au vocalisme *i* de l'adverbe (préverbe) **u̯i* ou au vocalisme *u* de **bhudhmen-* (v. ind. *budhná-*, av. *buna-*, πυθμήν, lat. *fundus*, v.-h.-a. *bodam* etc.). Ainsi (les chiffres indiquent volume et page de Walde-Pokorny):

I, 338 κάχληξ: v. norois *hagl*
I, 338 lat. *catēna*, v. irl. *cathir*: anglosaxon *heađorian*, v. slave *kotьcь*
I, 338 lat. *catulus*, ombr. *katel*, m. irl. *cadla*: v. isl. *hapna*, slave **kotъ*
I, 339 v. irl. *cath*: v.-h.-a. *hadu-*, m.-h.-a. *hader*, v. slave *kotora*
I, 341 lat. *cassis*: anglosaxon *hætt* (mais cf. *ā* dans v.-h.-a. *huot* anglosaxon *hód* etc.)

---

[1] Ou encore par $_e r$, $_e l$, $_e n$, $_e m$, r_e, l_e, n_e, m_e.

I, 347 κάπρος, lat. *caper*, ombrien *kabru*: v. norois *hafr*
I, 533 v. irl. *gabul*: v.-h.-a. *gabala*
I, 541 lat. *hasta*, m. irl. *gass*, *gat*: got. *gazds*
I, 703 lat. *taceo*, ombrien *taçez*: got. *þahan* (peut-être apparenté à grec τήκω, τακῆναι)
I, 703 τεταγών, lat. *tango*, *tactus*: anglosaxon *þaccian*
I, 705 arm. *tʻatʻavem*: v. slave *topiti*
I, 769 δάκρυ, v. lat. *dacruma*, gall. *dagrau* (plur.): got. *tagr*
I, 824 arm. *darbin*, lat. *faber*: got. *gadaban*, v. slave *dobrъ*, lit. *dabnùs*
II, 104 βάκτρον, lat. *baculum*, peut-être v. irl. *bacc*: m. anglais *pegge*
II, 131 lat. *faba*: v. prussien *babo*, slave **bobъ*
II, 135 βάσκιοι· δεσμοὶ φρυγάνων, lat. *fascia*, m. irl. *basc*: alb. *baškε*
II, 448 lat. *sacer*, osque σακορο: v. norois *sátt* (< **sahti-*)
II, 450 arm. *ham*, lat. *sapio*, v. irl. *sáer*: v.-h.-a. *intseffen*, v. norois *safi*[1] (mais cf. av. **viš-sāpa-* dans *vīšāpa-*)
II, 515 lat. *sappinus* (supposant un **sapos* celtique): alb. *ǵak*, lit. *sakaĩ*, v. slave *sokъ*
II, 538 ἐσκατάμιζεν· ἐσκάριζεν, lat. *scateo*: v. lit. *skasti* (possibilité de *ē/ə* signalée par Walde-Pokorny).

Ne sont attestées que les formes méridionales dans:

I, 533 ombrien *habina(f)*, v. irl. *gabor*
II, 612 στάζω, lat. *stagnum*, v. breton *staer*

Etant donné que les mots en question n'ont pas de parents indoiraniens, on peut expliquer leur vocalisme *a* soit en admettant $ə_2e$ ou un degré faible (*ə*) isolé, soit en attribuant ces formes aux vocabulaires préindoeuropéens de l'Europe.

Sont plus importants, plus intéressants aussi, les cas avec *a* suivant ou précédant une sonante. Ainsi avec une sonante *précédant* la voyelle *a*:

I, 537 m. irl. *gráin* (< **gragni-*): lit. *gražóti*, v. slave *groza*
I, 539 γλάζω, irl. moderne *glagán*: v. norois *klaka*
II, 86 m. irl. *rorathaig*: got. *fraþjan*, lit. *prantù*
II, 225 gall. *megin*: v.-h.-a. *mago*, lit. *mãkas*

---

[1] Cf. aussi la racine parallèle **sab* (Walde-Pokorny II, p. 451): lat. *sa(m)būcus*, v.-h.-a. *saf*.

II, 226 μαγῆναι, v. irl. *maistre*: v.-h.-a. *mahhôn*; lette *izmûzêt*, v. slave *mažǫ* (degré long)
II, 228 ogamique *magu*: got. *magus*, avest. *mayava-*
II, 229 lat. *mateola*: anglosaxon *mattoc*, v. slave *motyka*, v. ind. *matyá-*
II, 230 arm. *matał*, μαδάω, lat. *madeo*, v. irl. *maidim*: alb. *mań*, v.-h.-a. *mast*, v. ind. *mádati*
II, 235 lat. *mālus* (< **mazdos*), v. irl. *matan*: v.-h.-a. *mast*, v. slave *mostъ*
II, 304 arm. *matčim*: got. *mapl*, *gamotjan* (degré long)
II, 316 νάκος: anglosaxon *næsc*, v. prussien *nognan*
II, 380 λάκκος, lat. *lacus*, bret. *lagen*: anglosaxon *lagu*, v. slave *loky*
II, 381 λάταξ, m. irl. *laith*: v. isl. *lepja*, peut-être v. slave *slota*
II, 385 λάφυρον: lit. *lābas*, v. ind. *lábhate*
II, 385 lat. *lammina*: v. isl. *lamar* (pluriel)
II, 386 λάστη· πόρνη, lat. *lascīvus*, v. irl. *lainn*: (got. *lustus*), pol. *łasy* (degré long), v. ind. *laṣati*
II, 387 arm. *last*: alb. *l'aiϑí*, lit. *lazdà*, peut-être v. slave *loza*
II, 694 irl. *snad-*: m.-h.-a. *snat(t)e*
II, 698 lat. *napurae*: v. slave *snopъ*, v.-h.-a. *snuaba* (degré long)
II, 702 ῥάπται· φάραγγες, ῥακτοί· φάραγγες: v. ind. *srakti-*, av. *sraxti-*
II, 706 m. irl. *slactha*: got. *slahan*
II, 707 λάζομαι: anglosaxon *læccan*

Certains mots à vocalisme *a* n'ont pas de parents septentrionaux:

I, 659 γάλα (< *γλακτ), lat. *lac*
II, 381 λαχαίνω, irl. *laige*

La voyelle *a* de la racine est *suivie* d'une sonante:

I, 219 lat. *valeo*, v. irl. *faln-*: got. *waldan*, v. slave *vladǫ* (mais cf. lit. *veldėti* et *pavildęs*)
I, 351 καναχή, lat. *cano*, v. isl. *canim*: got. *hana*, v.-h.-a. *huon* (degré long comme dans lat. *cicōnia*)
I, 353 κάρνη· ζημία, lat. *carino*, v. irl. *caire*: v.-h.-a. *harawên*, lette *karinât*, v. slave *koriti*
I, 356 lat. *callis*: slave **kolnъkъ* (slovène *klánəc*)
I, 506 gall. *parfaes*: v. isl. *hvarmr*, v. slave *skranija*(?)
I, 538 gall. *galw*: v. norois *kalla*, lit. *galsas*, v. slave *glasъ*, ossète *γalas*
I, 539 gall. *gallu*: lit. *galiù*, peut-être slave **golěmъ*

II, 131 lat. *fastīgium*, v. irl. *barr*: v. isl. *barr*, *burst* (degré *o* dans m. irl. *borr*)
II, 134 lat. *far*, *farris*, ombrien *farsio* »farrea«: got. *barizeins*, v. slave *brašьno*
II, 452 arm. *ał*, ἅλς, lat. *sāl*, v. irl. *salann*: got. *salt*, lette *sāls*, v. slave *solь* (*ā*/*ă*?)
II, 453 lat. *salīva*, v. irl. *sal*: anglosaxon *salu*, *sól* (degré long), v. slave *slavъ*
II, 453 lat. *salix*, m. irl. *sail*: v.-h.-a. *sal*(*a*)*ha*

La racine contenant *a* se termine par sonante + occlusive ou *s*:

I, 350 καμπή, lat. *campus*: lit. *kam̃pas*, *kum̃pas*, v. ind. *kampate*
I, 351 κανθός: v. slave *kǫtъ*
I, 352 κάνδαρος· ἄνθραξ, lat. *candeo*, gall. *cann*: alb. *hąnɛ* (mais v. ind. *candrá-*)
I, 355 lat. *carro*: m.-h.-a. *harst*, lit. *karšiù*, v. slave *krasta*, v. ind. *kaṣati* (mais v.-h.-a. *scërran*)
I, 534 γαμφαί: slave **gǫba*
I, 535 m. irl. *gann*: v. norois *kanna*, v.-h.-a. *chanta*
I, 535 γαγγαίνειν: anglosaxon (*ge-*)*canc*, v. ind. *gañja-*
I, 536 dorien χάν, lat. *anser*, m. irl. *géiss*: v.-h.-a. *gans*, lit. *žąsìs*, v. ind. *haṁsá-*
I, 540 arm. *jałk*: got. *galga*, lit. *žalgà*
I, 540 χαλχαίνω: anglosaxon *g*(*e*)*alg*
I, 747 σάρδιον: all. *Quarz*
II, 6 lat. *pandus*: v. isl. *fattr*
II, 134 lat. *farcio*, m. irl. *barc*: alb. *bark*
II, 135 lat. *barba*: v.-h.-a. *bart*, lit. *barzdà*, v. slave *brada*
II, 233 μάγγανον: v. prussien *manga*, ossète *mäng*, v. ind. *maṅgala-* (mais m. irl. *meng*)
II, 234 μάνδρα: v. ind. *mandurā́*
II, 235 irl. *marc*: v.-h.-a. *marah*
II, 283 lat. *margo*: got. *marka*, avest. *marəza-* (v. irl. *mruig* < **mrogi-*)
II, 540 σκάνδαλον, lat. *scando*: v. ind. *skándati* (mais v. irl. *scennim*)
II, 564 lat. *scandula*, v. irl. *scandraim*: v. slave *skǫda* (mais av. *sčandayeiti* etc.)
II, 581 καρπός, lat. *carpere*: v.-h.-a. *herbist* (mais m. irl. *cirrim*, *corrán*)

Limités au domaine méridional:

I, 537 arm. *karcr*, γοργός (peut-être assimilé de *γαργός), v. irl. *garg(g)*

II, 539 σκαμβός, v. irl. *camm* (mais degré *o* dans Σκόμβος, degré *e* dans suédois *skimpa*).

Nous n'avons pas l'intention de critiquer ici ces correspondances. Posé qu'un certain nombre de ces rapprochements ne soient pas valables, que certains autres soient explicables par l'emprunt (ainsi irl. *marc*: v.-h.-a. *marah*). Il en reste un groupe qui résiste à l'élimination et qui nous fait poser la question: le rapport méridional *a* = septentrional *å* est-il phonétique, c.-à.-d. faut-il dans tous ces exemples admettre l'existence préhistorique de ə̥$_2$*e*, ə̥$_{2e}$, ə̥$_{1e}$ (ce qui est du reste impossible au moins dans le cas de sonantes initiales)? Ou bien s'agit-il de la conservation du degré plein *o* dans les langues du Nord, de la généralisation du degré faible $_e$ ou $_o$ (passant à *a*) dans celles du Sud? Une telle alternance est du reste évidente dans plus d'un cas, à savoir là où les langues du Sud offrent, à côté du vocalisme *a*, le degré plein ou long *ĕ̄*, *ŏ̄*.

Les formes méridionales en elles-mêmes pourraient être expliquées facilement comme des degrés réduits, avec vocalisme *a* justifié par le voisinage d'une sonante. Dans certains cas particuliers (comparez plus haut p. 107) ce vocalisme devrait son origine soit à l'introduction, devant consonne, du degré réduit antévocalique, soit à l'accentuation secondaire. Mais il reste une difficulté (soulevée aussi par Walde-Pokorny II, p. 132 à propos du rapprochement lat. *fastigium*, v. irl. *barr*, v. isl. *barr*): pourquoi, dans certains cas, au degré réduit des langues méridionales celles du Nord répondent-elles constamment par le vocalisme *o*? Il faut d'abord se souvenir que *a* voisin d'une sonante continue aussi bien $_e$ que $_o$. Dans les exemples qui nous intéressent ici il peut donc s'agir non pas d'un rapport $_e$: *o*, mais d'un rapport plus simple $_o$: *o*. Il est vrai que cette simplification ne résout pas encore le problème de la différence foncière entre le Sud et le Nord. Mais tout d'abord il est permis de supposer que la genèse de la voyelle autonome *a* dans les langues du Sud est antérieure à la dissociation, dans les langues du Nord, des voyelles pleines *e*, *o* d'avec leurs correspondants réduits, postsonantiques ou antésonantiques, *i*, *u*. Le fait que dans les langues du Sud l'apparition du

timbre *a* est liée à la chute du ə̨ antévocalique, corrobore cette supposition. Etant donné que les différents groupes linguistiques de la famille indoeuropéenne présentent des parallélismes considérables dans leur développement morphologique, il n'est pas hasardé d'admettre que le déplacement morphologique d'accent, lequel, au Nord, changeait *-$_o$r-* en *-ór-*, donnait origine, au Sud, à *a* accentué: *-$_a$r-* > *-ár-*. C'est que dans le Sud *a* était une voyelle autonome, pouvant apparaître dans n'importe quelle position. Il en résulte que dans certains cas des innovations morphologiques parallèles ont créé un rapport: méridional *-ar-* = septentrional *-or-* (*-år-*). Ce rapport n'est pas directement phonétique. Il est plutôt comparable à celui de v. ind. *sácante* à grec ἕπονται, toutes les deux formes étant refaites sur le même modèle. Car aussi bien la palatale de *sácante* que la labiovélaire de ἕπονται *proviennent de formes phonétiquement superposables*: v. ind. *sácase*, *sácate* = grec ἕπεαι, ἕπεται etc. (cf. p. 5). Mais les formations parallèles tirées de formes superposables au point de vue phonétique, ne sont pas nécessairement superposables elles-mêmes.

L'alternance *a* (méridional): *å* (septentrional) n'est pas plus étonnante que le rapport *a*:*e* existant entre une langue méridionale et une langue du Nord, ou bien entre deux langues méridionales. P. e. lat. *labrum*, *labium*: all. *Lippe*, ou lat. *magnus*, *nactus*, *rapio* en face de μέγας, ἐνεγκεῖν, ἐρέπτομαι (cf. aussi got. *mikils*, lit. *nèšti*, alb. *rjep*); lat. *candeo*: v. ind. *candrá-*; lat. *carro*: v.-h.-a. *scër-ran*; lat. *scando*: v. irl. *scennim*; lat. *scandula*: av. *sčandayeiti*; lat. *carpere*: m. irl. *cirrim* etc.; *grec* σκαμβός et v. irl. *camm*: grec Σκόμβος et suédois *skimpa* (ainsi s'expliquent les exemples à vocalisme *e*/*a* suivant une vélaire, cités plus haut p. 18). Seulement l'alternance *a*:*e* était facile à constater, tandis qu'on ne s'est décidé qu'assez tard à admettre le degré réduit de *o* (cf. plus haut p. 102).

Nous sommes ainsi amenés à poser deux timbres fondamentaux indoeuropéens au lieu de trois timbres postulés par la grammaire comparée actuelle. La représentation uniforme de ə̨$_2$*e* et de ə̨$_{2e}$, ə̨$_{1e}$ dans toutes les langues européennes, par opposition à l'indoiranien où les deux complexes sont dissociés (ə̨*e* > *a*; ə$_{2e}$, ə̨$_{1e}$ > *i*)[1],

[1] L'opinion de M. Pedersen (KZ XXXVI, p. 75—86), qui suppose un scindement proprement indoiranien de l'indoeuropéen *a* en *a* et *i*, est

plaide en outre l'ancienne unité de la branche européenne comme opposée à la branche orientale de l'indoeuropéen. Cette conclusion confirme l'hypothèse de M. Charpentier (fondée sur des faits lexicaux), concernant l'ancienne bipartition du domaine de l'indoeuropéen en une branche occidentale (européenne) et une branche orientale (indoiranienne)[1].

§ 5. Classification des racines indoeuropéennes.

On peut définir la racine indoeuropéenne en partant soit du sens soit de la forme. Au point de vue du sens la racine est la partie initiale du mot laquelle n'admet pas d'analyse ultérieure dans un système linguistique donné. Ainsi **médhu-* »miel« ou **óu̯i-* »brebis« sont à ce point de vue-là des racines aussi bien que **u̯ert* »tourner« ou **qᵘer* »faire«. Car il n'existe pas de mots comportant des racines **medh* ou **ou̯* (avec un sens ayant rapport au »miel« ou à la »brebis«) lesquels prouveraient le caractère suffixal de *u* dans **médhu-* ou de *i* dans **óu̯i-*. Une telle définition de la racine aurait peu d'importance pour la grammaire comparée. On serait obligé à considérer les mots isolés de n'importe quelle longueur comme des mots-racines, tandis que le manque de témoignage historique pour des racines comme p. e. **medh* ou **ou̯* peut être dû au hasard.

La définition phonétique, plus féconde que la définition sémantique, est la suivante: la racine est la partie du mot (il n'est question que du mot simple) qui comporte 1) la consonne initiale ou le groupe consonantique initial, 2) la voyelle fondamentale, 3) la consonne finale ou le groupe consonantique final. — Le groupe final ne peut consister de plus de deux éléments consonantiques dont le premier a une aperture plus grande que le second. Cela revient à dire que le premier élément consonantique est *i̯*, *u̯*, *r*, *l*, *n*, *m*, tandis que le second est une consonne dans le sens étroit du mot: occlusive, *s* ou laryngale ($ə_1$, $ə_2$, $ə_3$). Quant à l'initiale cf. plus haut p. 84—85.

Cette formule se distingue de celle donnée ordinairement

---

donc, dans une certaine mesure, justifiée. Mais *a* lui-même n'est pas indoeuropéen.

[1] Sans qu'on soit obligé d'accepter ses vues sur la patrie préhistorique des Indoeuropéens (*The original home of the Indo-Europeans*, Bulletin of the School of Oriental Studies IV (1926), p. 147—170).

(Meillet *Introduction*[6] p. 143—4): 1) par ce que les racines *Seṭ* sont considérées comme un cas spécial des racines en *sonante* + *consonne*, et les racines à voyelle initiale comme un cas spécial des racines à consonne initiale simple; 2) que la racine est *définie* par la structure phonétique, tandis qu'habituellement on *attribue* à la racine une certaine structure. Ce n'est pas parce qu'un complexe phonétique comme *u̯ert est racine qu'il correspond à la formule donnée ci-dessus: il sera considéré comme racine parce qu'il correspond à cette formule. Un complexe phonique comme *tend »tendre« s'accordant avec notre formule sera considéré comme racine quoiqu'il existe à son côté la forme non-élargie *ten »tendre«. Au contraire le complexe *$noq^{u}t$ n'est pas une racine parce que son groupe final ne correspond pas à la formule. La question des déterminatifs est ainsi complètement écartée. Aucun examen de deux racines comparées l'une à l'autre n'est nécessaire. La racine est une notion purement phonétique.

Au point de vue historique la racine est le résultat du premier affaiblissement vocalique. C'est cet affaiblissement qui a donné naissance aux groupes consonantiques initiaux et finaux des racines, qui en a fixé le squelette consonantique. Le premier affaiblissement fait que les racines forment des couples, qu'en principe chacune d'elles présente une forme collatérale. En suivant M. Hirt, qui désigne ces deux formes par V_{I} et V_{II} (Vollstufe I et Vollstufe II), nous les nommerons forme I (1-ère forme) et forme II (2-ème forme)[1]. Ainsi *ə̨$_1$es et *ə̨$_1$se (dans *ə̨$_1$sénti = ind. *sánti* »ils sont«), *pelə$_1$ et *pleə̨$_1$, *ə̨$_1$enk̂ et *ə̨$_1$nek̂ (cf. plus haut p. 77 ss.). Il ne s'agit pas d'une seule racine, mais de deux racines, dont aucune n'est antérieure à l'autre, et qui doivent leur existence à la différenciation d'un complexe phonique appelé »base« par M. Hirt (*ə̨$_1$e-se; *pe-le-ə̨$_1$e; *ə̨$_1$e-ne-k̂e). La notion de cette »base« ne joue aucun rôle dans les recherches qui nous occupent ici; le terme nous semble du reste mal choisi. Elle nous intéresse en tant que la source des deux racines, qui la continuent sous deux aspects différant originairement uniquement par la place de l'accent. On devrait donc à la rigueur parler des formes I et II de la base *te-re-se etc.,

---

[1] L'emploi de ces termes est cependant bien différent du sens que leur attribue M. Hirt.

mais en géneral on se contentera de parler d'une racine **ters* et de la forme II de cette racine (**tres*), ou des deux formes (I et II) de la racine.

En pratique on ne saurait distinguer deux racines apparentées mais différentes *ʔ̥$_1$*es* et *ʔ̥$_1$*se*. Pour les racines comme **pel*$ə_1$: **ple*ʔ̥$_1$; *ʔ̥$_1$*enk̂*: *ʔ̥$_1$*nek̂* cette distinction était faite p. e. par les grammairiens hindous. On en trouve la trace chez les grammairiens européens. Cf. p. e. Whitney *Roots*: *pr̥*(*pūr*): *prā*; *aś*(*aṅś*): *naś* etc. Au contraire pour beaucoup de racines légères ces deux formes sont associées dans les paradigmes (*ʔ̥$_1$*es-ti*: *ʔ̥$_1$*sé-nti*; **g^{u}hén-ti*: **g^{u}hné-nti*), de sorte que leur rapport est tout à fait autre que celui de **pel*$ə_1$ à **ple*ʔ̥$_1$, lequel est beaucoup moins étroit, étant borné à la formation de thèmes (v. ind. *párī-man-*: *a-prā-ḥ*). Pour soutenir la thèse du caractère synchronique de *ʔ̥$_1$*es*: *ʔ̥$_1$*se* et **pel*$ə_1$: *ple*ʔ̥$_1$ nous croyons qu'il sera plus utile, au lieu de parler de deux racines seulement dans le dernier cas (**pel*$ə_1$: **ple*ʔ̥$_1$), d'employer dans les deux cas les termes »forme I ou II« de la racine (*ʔ̥$_1$*es* ou **pel*$ə_1$). Il faut se garder de confondre »la forme II d'une racine légère« avec »une racine légère«, et »la forme II d'une racine lourde« avec »une racine lourde«. La forme II d'une racine légère est équivalente, au point de vue de la structure phonétique, à la forme II′ (v. plus bas) d'une racine lourde. La forme II d'une racine lourde est équivalente, au point de vue de la structure phonétique, à une racine légère (= à la forme I d'une racine légère).

Les racines qui ne présentent pas les deux formes pleines (I et II), sont citées sous leur forme pleine unique (p. e. **teq^u*, **bheid*, **leuk*). Les racines lourdes (comme **bheid*, **leuk*) étant dissyllabiques avant la phase IIc du premier affaiblissement (cf. p. 83), ont développé une forme II secondaire, portant le ton sur la voyelle finale: **léuke*: **leuké* (d'où **luké* après le second affaiblissement), **pél*ʔ̥$_1$*e*: **pel*ʔ̥$_1$*é* (d'où **p̥l*ʔ̥$_1$*é* après le second affaiblissement) etc. Cf. p. 83. Cette forme II secondaire sera désignée par II′. La forme II′ est un remplaçant relativement tardif de II. Chez certaines racines lourdes II′ est attesté à côté de II. P. e. v. ind. *prā* dans *a-prā-ḥ* et *purá* dans *a-pū-pura-t*, *naś* (< *ʔ̥$_1$*nek*) dans l'aoriste *á-naṭ* et *aśá* dans l'optatif *aśema*, grec κμη dans κέ-κμη-κα et καμέ(ό) dans ἔκαμον etc.

Le second affaiblissement a agi sur les deux formes pleines

I et II, et sur la première syllabe de II′. En théorie on obtient deux formes affaiblies pour les racines légères, p. e. **s*$_e$*ĝhtós* > grec ἑκτός et **sĝh*$_e$*tós* > grec *σχετός (dans ἄσχετος, ἀνασχετός etc.) de la forme I **seĝh* et de la forme II **sĝhe*, **d*$_e$*ə̥*$_3$*tó-* > avest. *dāta-* et **də̥*$_{3e}$*tó-* > grec δοτός de la forme I **deə̥*$_3$ et de la forme II **də̥*$_3$*e*, et trois formes affaiblies pour les racines lourdes [1], p. e. **p*$_e$*lə*$_1$*nó* > v. ind. *pūrṇá-*, **pl*$_e$*ə̥*$_1$*tó-* > v. ind. *prātá-* et **p*$_e$*lə̥*$_1$*éu-* > v. ind. *purú-*, de la forme I *pélə̥*$_1$*e*, de la forme II **pleə̥*$_1$ et de la forme II′ **pelə̥*$_1$*é* (**pelə̥*$_1$- antévocalique).

Pour les racines *légères* en laryngale (racines en voyelles longues) les langues du Nord (germanique et balto-slave) continuent en général le degré faible de la forme I, tandis que le grec, l'italique et le celtique conservent le degré faible de la forme II.

Il y a différence entre l'indien et l'iranien; le premier marche avec les langues du Sud, le second avec les langues du Nord. Il y a cependant des exceptions qui montrent clairement qu'il s'agit là d'une répartition dialectale et non pas de correspondances phonétiques (cf. plus haut p. 57—8).

Quand on procède à une classification des racines d'après leur structure, le principe de division le plus important est le consonantisme final. Suivant que la racine présente à la fin une consonne simple ou un groupe consonantique binaire (sonante + consonne), elle est légère ou lourde. A une certaine époque préhistorique (après la phase I b et avant la phase II c du premier affaiblissement) les racines légères étaient des racines à consonne finale, tandis que les racines lourdes présentaient à la fin la voyelle fondamentale (**q*^{u}*er* mais **leuke*. Cf. p. 82—3). La syncope frappait la voyelle de la deuxième syllabe de la »base« primitive, mais celle de la troisième était conservée. Ceci nous rappelle les lois de la syncope de l'ancien français où toutes les voyelles finales du latin (excepté *-a*) tombent dans les mots paroxytons et se conservent dans les mots proparoxytons (avec une réduction de timbre, à vrai dire). De plus après certains groupes consonantiques la voyelle finale est sauvegardée même dans les paroxytons (Cf. p. e. Meyer-Lübke *Historische Französische Grammatik*^{2} I, p. 101—3). De même en indoeuropéen: **ə̥*$_1$*e-né-ke* > **ə̥*$_1$*nek̂*,

---

[1] Les exemples à trois formes (I, II et II′) attestées sont assez rares.

mais *ə̭$_1$*ének̂e* > *ə̭$_1$*énk̂e* etc. La forme II d'une racine lourde est une racine légère: *ə̭$_1$*nek̂*, **pleə̭$_1$*. Un groupe à part parmi les racines lourdes est formé par les racines Seṭ, dont le consonantisme final est *sonante + laryngale* (ə̭$_1$, ə̭$_2$, ə̭$_3$). Il en résulte des conclusions importantes pour la théorie du ə (indoir. *i* = européen *a*): ə provient de ə̭$_e$. De même parmi les racines légères il faut distinguer les racines en laryngale (c.-à-d. en voyelle longue < *e* + ə̭$_1$, ə̭$_2$, ə̭$_3$) et les racines à autre finale consonantique. Dans ce dernier cas l'élément final est soit une occlusive ou *s*, soit une sonante. Cette distinction est importante aussi bien pour le samprasāraṇa que pour la conservation de la forme II. Les racines légères en sonante ne sont jamais sujettes au samprasāraṇa devant les suffixes consonantiques (devant les suffixes vocaliques le samprasāraṇa est possible cf. p. 86). Chez ce type de racines la forme II est mieux conservée que chez les racines légères en consonne, à cause de la sonante, qui se prête mieux qu'une occlusive à fonctionner comme second membre d'un groupe consonantique binaire.

Enfin tant chez les racines lourdes comme chez les racines légères l'initiale peut être soit un élément consonantique simple soit un groupe de consonnes. Comme le premier élément consonantique d'une racine a pu être anciennement une laryngale, il existe en somme quatre types différents d'initiale: a) initiale consonantique simple (sonante ou consonne excepté ə̭$_1$, ə̭$_2$, ə̭$_3$); b) initiale vocalique simple (anciennement ə̭$_1$, ə̭$_2$, ə̭$_3$); c) groupe binaire (généralement occlusive ou *s* + sonante, mais cf. p. 84 s.); d) sonante provenant de ə̭$_1$, ə̭$_2$, ə̭$_3$ + sonante.

Les racines légères à groupe initial représentent parfois des formes II figées, c.-à-d. sans forme I correspondante. Ainsi la racine indoeur. **klep* »voler«, une forme **kelp* n'étant attestée dans aucune langue indoeuropéenne. Les racines lourdes à groupe initial peuvent représenter des formes II élargies, avant le second affaiblissement, au moyen d'un »déterminatif« devenu consonne finale de la racine. Pour les complexes du type: *groupe + e +* ə̭ *+ consonne* cette hypothèse a déjà été faite par M. van Wijk (*Der nominale Genetiv*, p. 31 note; Persson *Beiträge zur indogermanischen Wortforschung*, p. 655).

Nous allons illustrer les distinctions établies ci-dessus par des racines verbales védiques. Nous les grouperons d'après le schéma suivant:

I) *Racines lourdes.*

A) *Aniṭ* (consonne finale autre que ə̯$_1$, ə̯$_2$, ə̯$_3$).
a) à initiale consonantique (occlusive, *s* ou sonante).
b) à initiale vocalique (ancienne initiale ə̯$_1$, ə̯$_2$, ə̯$_3$).
c) à groupe consonantique initial.
d) à ancienne initiale ə̯ + *sonante.*

B) *Seṭ* (consonne finale ə̯$_1$, ə̯$_2$, ə̯$_3$).
a) à initiale consonantique.
b) à initiale vocalique.
c) à groupe consonantique initial.
d) à ancienne initiale ə̯ + *sonante.*

II) *Racines légères.*

A) *Aniṭ*

1) en occlusive (ou *s*) finale.
a) b) c) d) } comme plus haut.

2) en sonante finale.
a) b) c) d) } comme plus haut.

B) Racines en voyelle longue (*e* + ə̯$_1$, ə̯$_2$, ə̯$_3$).
a) b) c) d) } comme plus haut

On a laissé aux racines la forme sous laquelle elles apparaissent chez Whitney (*Roots*).

I A a: *kamp*, *kup*, *kr̥t* »couper«, *kr̥t* »filer«, *kr̥ś*, *kr̥ṣ*, *kl̥p*, *gārh*, *guh*, *gr̥dh*, *ghuṣ*, *ghr̥ṣ*, (*ś*)*cand*, *cit*, *cud*, *cr̥t*, *jambh* (*jabh*), *jalp*, *juṣ*, *taṅs* (*tas*), *tand*, *tij*, *tuc*, *tuj*, *tud*, *tuś*, *tuṣ*, *tr̥d*, *tr̥p*, *tr̥ṣ*, *tr̥h*, *daṅś* (*daś*), *daṅs*, *diś*, *dih*, *dudh*, *duṣ*, *duh*, *dr̥bh*, *dr̥ś*, *dhr̥ṣ*, *nij*, *nud*, *nr̥t*, *piś*, *piṣ*, *puṣ*, *pr̥c*, *baṅh*, *bandh*, *budh*, *br̥h* »renforcer«, *bhand*, *bhid*, *bhuj* »courber«, *bhuj* »jouir«, *miṣ*, *muc* (*mokṣ*), *mud*, *muṣ*, *muh*, *mr̥c*, *mr̥dh*, *mr̥ś*, *mr̥ṣ*, *yuj*, *yudh*, *yup*, *radh* (*randh*), *ramb*, *ric*, *rip*, *ribh*, *riṣ*, *rih*, *ruc*, *ruj*, *rudh* »empêcher«, *rup*, *ruṣ*, *ruh*, *lip* (*limp*), *lubh*, *vañc*, *valg*, *vic*, *vid* »savoir, trouver«, *vidh*, *vip*, *viś*, *viṣ*, *vr̥j*, *vr̥t*, *vr̥dh*, *vr̥h* (*br̥h*), *śaṅs*, *śiṣ*,

śuc, *śudh* (*śundh*), *śubh* (*śumbh*), *śuṣ* »sécher«, *śr̥dh*, *sarj*, *sic*, *subh* (*sumbh*), *sr̥j*, *sr̥p*, *hr̥ṣ*, *heṣ*.

I A b: *aṅh*, *ac* (*añc*), *añj*, *arc* (*r̥c*), *arh*, *aś* (*aṅś*), *idh* (*indh*), *iṣ* (*ich*) »chercher, demander«, *iṣ* »envoyer«, *īh*, *uc*, *uṣ* »brûler«, *ūh* »tenir compte de qc.«, *r̥j* »luire«, *r̥d* (*ard*), *r̥dh*, *r̥ś*, *r̥ṣ*, *ej* (*ij*), *edh* »prospérer«.

I A c: *krand* (*kland*), *krudh*, *kruś*, *kṣip*, *kṣud*, *kṣudh*, *kṣubh*, *jyut*, *tviṣ*, *dyut*, *druh*, *dviṣ*, *dhvaṅs* (*dhvas*), *pruṣ*, *pluṣ*, *bhreṣ*, *mruc* (*mluc*), *śrambh*, *śruṣ*, *śliṣ* (*śriṣ*), *śvañc*, *śvit*.

I A d: *nind* (*nid*), *mih*, *mr̥j*, *raṅh*, *rej*, *riś* et *liś*, *rudh* »croître«, *vij*, *vindh*, *vr̥ṣ*. Cf. grec ὄ-νειδος, ὀ-μῑχέω, ἀ-μέλγω (ἀμέργω), ἐ-λαχύς, ἐ-λε-λίζω, ἐ-ρείκω, ἐ-λεύθω (Hésychius), οἴγνυμι (< *ὀ-Ϝείγνυμι), ἠ-ίθεος, ἐ-έρση.

I B a: *kū*, *kr̥* (*kir*) »disperser«, *gur*, *gr̥* (*jr̥*) »chanter«, *gr̥* (*gir*, *gil*) »dévorer«, *jan* (*jā*), *jū*, *jr̥* »déchoir«, *jñā* (présent *jānāti*), *tam*' *tu*, *tr̥* (*tir*), *dam*, *dī* (*dīdī*) »luire«, *dham* (*dhmā*), *dhī* (*dīdhī*), *dhū* (*dhu*) *nī*, *pan*, *pū*, *pr̥* (*pr̥ṇ*, *pūr*), *bhū*, *mī* (*mi*), *mūrch* (*mūr*), *mr̥* (*mr̥ṇ*) »écraser«, *van* (*vā*), *vam*, *vī* »jouir«, *vyā* (*vī*, *vi*), *śam*, *śū* (*śvā*, *śvi*), *śr̥* »briser«, *san* (*sā*), *sū* (*su*) »engendrer, stimuler«, *hū* (*hvā*), *hr̥* »être fâché«.

I B b: *an*, *am*, *av*.

I B c: *krī*, *kru*, *prī*, *brū*, *vlī* (*blī*), *bhrī*, *mīv* (*mū*), *śrī* »mélanger«, *hrī*.

I B d: *ri* (*rī*), *lī* cf. grec ὀ-ρίνω, ἀ-λίνειν (Hésychius).

II A 1 a: *kas*, *ghas*, *cat*, *jas*, *tak*, *tap*, *dagh*, *das*, *dah*, *naś* »périr«, *nas*, *nah*, *pac*, *pad*, *paś* »voir«, *yaj*, *yat*, *yas* (*yeṣ*), *raj* (*rañj*), *rap*, *raś*, *rah*, *vac*, *vap* »semer«, *vap* »tondre«, *vaś*, *vah*, *śak*, *śap*, *śas* (*śās*), *sagh*, *sac*, *sad*, *sap*, *sas*, *sah*, *has*.

II A 1 b: *aj*, *ad*, *as* »être«, *as* »jeter«.

II A 1 c: *kr̥p*, *kṣad*, *tyaj*, *tras*, *dhraj* (*dhrāj*), *prach*, *vyac* (*vic*), *vyadh* (*vidh*), *vraj*.

II A 1 d: *naś* (*naṅś*) »atteindre«, *vat*, *vas* (*uṣ*, *uch*) »luire«, *vas* »vêtir«, *vas* »séjourner«, cf. grec ἐνεγκεῖν et ὄγκος, avest. (*aipi-*) *aotaiti* et lit. *jaučiù*, lat. *aurora*, arm. *aganim* et lat. *exuo*, *induo*, grec ἄεσα.

II A 2 a: *kr̥* »faire«, *gam* (*gach*), *gr̥* (*jāgr̥*) »veiller«, *ghr̥* (*ghar*), *ci* »cueillir«, *ci* »apercevoir« *tan* (*tā*) »tendre«, *dhr̥*, *nam*, *pr̥* »passer«, *bhr̥*, *man*, *mi* »établir«, *mr̥* »mourir«, *yam* (*yach*), *yu* (*yuch*) »séparer«, *ram*, *vr̥* »couvrir«, *su*, *sr̥*, *han*, *har* »désirer«, *hi*, *hu*, *hr̥* »porter«.

II A 2 b: *i* (*ī*, *ay*) »aller«, *i* (*inv*, *in*) »envoyer«, *u*, *ṛ* (*ṛch*).

II A 2 c: *kṣan*, *kṣar*, *kṣi* »posséder«, *kṣṇu* (cf. *kṣu-rá-*), *cyu*, *tsar*, *pru*, *plu*, *śri*, *śru*, *hnu*.

II B a: *gā* »aller«, *gā* »chanter«, *dā* (*dad*) »donner«, *dā* »partager«, *dā* (*di*) »lier«, *dhā* (*dadh*) »mettre«, *pā* »boire«, *pā* »protéger«, *bhā*, *mā* »mesurer«, *mā* »bêler«, *rā* (*rās*) »donner«, *rā* »aboyer«, *śā*, *sā* (*si*) »lier«, *hā* »quitter, céder«.

II B c: *kṣā*, *glā*, *ghrā*, *trā*, *drā* »courir«, *drā* »dormir«, *dhyā* »penser«, *pyā* »enfler«, *prā*, *mnā*, *mlā*, *śyā* (*śī*), *śrā* »cuire«.

II B d: *yā*, *vā* »souffler«, cf. **eį* »aller«, grec *ἄ-ησι*.

Il existe un type spécial de racines lourdes duquel on n'a pas tenu compte dans le schéma adopté ci-dessus. Ce sont les racines en voyelle longue + occlusive ou *s* (p. e. v. ind. *rādh*). A l'époque antérieure à la contraction $a^x + ə > \bar{a}^x$, les complexes en question ne tombaient pas sous la définition de la racine donnée ci-dessus (p. 121), leur finale étant formée de deux éléments consonantiques dont le premier n'était pas une sonante (*į*, *ų*, *r*, *l*, *n*, *m*). Mais après la contraction $a^x + ə > \bar{a}^x$, le type se différencie des autres complexes lourds et acquiert les qualités d'une racine. C'est parce qu'une *voyelle longue* + *consonne simple* pouvaient figurer devant un suffixe consonantique à l'époque où une syllabe à *voyelle brève* + *groupe binaire* n'était pas encore tolérée devant consonne. En indien un groupe de trois consonnes est parfois simplifié, p. e. *dípsati* < **didbhsati*, mais les groupes du type *-āddh-* dans *bāddha-* se conservent. Cf. aussi la répartition indienne (récente à vrai dire) entre le type *kármaṇaḥ* (gén. sing. de *kárma*) et le type *nā́mnaḥ* (gén. sing. de *nā́ma*).

Pour les racines en diphthongues longues cf. p. 40—41 et 71. Dans la liste donnée ci-dessus elles sont citées sous les racines en *-ā*.

Il y a encore d'autres divisions ayant une importance pour les problèmes morphologiques. Ainsi les racines peuvent être divisées en racines biformes, qui ont conservé les formes I et II (ou I, II et II′), et racines uniformes ne possédant que la forme I (ou I et II′), p. e. **tequ̯*, **ped*, **ųert*.

Exemples de racines lourdes biformes: v. ind. *aṅś*: *naś*; *jay*:*jyā*; *dhay*: *dhyā*; *pay*: *pyā*; *śavi*: *śvā*; *tari*: *trā*; *pari* »remplir«: *prā* etc. Les formes II de racines lourdes sont des racines légères appartenant aux groupes II A 1 c, d, II B c, d.

Quant à la forme II de racines légères, on a remarqué plus haut que pour les groupes IIA2a, b et IIBa, b la forme II était plus souvent attestée que pour les groupes IIA1a, b.[1] Exemples: forme II dans IIA1a, b: *as* »être«, *ghas*, *ad* (cf. *dat-* »dent«), iranien *hak* (*sčantu* Y. 53, 2), *haz* (*zaēma* Y. 41, 4), *pat* (*taṯ-āp-* < **ptat-*); dans IIA2a, b attestée pour les racines *i*, *r̥*, *kr̥*, *gam*, *han*, *tan*, *vr̥*, *su*[2]; pour IIBa les exemples abondent, puisque les formes à ə̥ disparu devant *e*/*o* (comme *dur-gá-* de *gā* »aller«) sont aux formes a voyelle longue originaire ce que *gma-* est à *gam*.

Parmi les racines légères de la catégorie IIA1a et c méritent une attention spéciale les racines à i̯, u̯ initiaux ou postconsonantiques (et à *r* initial ou postconsonantique en indoiranien), c.-à-d. les racines samprasāraṇiques (cf. p. 85—6). Dans le groupe IIA2a et c la sonante finale empêche le samprasāraṇa des racines en i̯, u̯, *r* initiaux ou postconsonantiques.

Originairement de date différente, la forme II des racines légères et la forme II′ des racines lourdes se sont associées solidement dans les différentes catégories morphologiques. C'est que présentant la même finale *-é*, elles se trouvaient dans une situation analogue en face des suffixes et des désinences (p. e. **sĝhé-*: **luké-*). La forme II des racines *lourdes* n'a laissé que des traces relativement rares dans la morphologie. Il va sans dire que des formes II *isolées* sont survécu dans beaucoup de cas. C'est la forme II vivante, en tant qu'elle s'oppose à la forme I, qui a subi une élimination successive dans les langues indoeuropéennes.

On s'est servi de la forme faible que présentaient les racines légères en liquide ou en nasale, devant les suffixes et les désinences commençant par une consonne ou une sonante, pour introduire ce degré faible devant les voyelles (où le degré zéro était autrefois de rigueur). P. e. grec ἐ-μάν-ην (au lieu de *ἐ-μν-ην) d'après la proportion βάλλομαι: ἐβάλην = μαίνομαι: ἐμάνην (ἐ-βάλην < **gᵘe̥lə̥-ē* de la racine **gᵘelə* est parallèle à ἐλίπην < **liqᵘ-ē*). Ce sont les racines lourdes qui ont fourni le modèle de ces transformations. Car les racines lourdes se comportent d'une façon toujours égale devant tous les suffixes: II′ = I affaiblie, p. e. **bhidé* comme

[1] Surtout si l'on fait abstraction des seconds membres de composés et des formes à redoublement.

[2] Cf. les formes verbales *yánti*, *yán*, *ranta*, *kránta*, *krán*, *gmata*, *ghnánti*, *ghnán*, (*á*)*tnata*, *vrán*, *svāná-* etc.

**bhittó-* (< **bhid-tó*) etc. D'autre part la disparition de $\underset{\circ}{ə}$, amenant la coincidence de *TéR-* et de *TéR$\underset{\circ}{ə}$-* antévocaliques, fournissait le point de départ de la proportion *TéR($\underset{\circ}{ə}$)e*: *TéRe* = $T_eR(\underset{\circ}{ə})é$: x, d'où, après la chute de $\underset{\circ}{ə}$, x = $T_eré$ au lieu de l'ancien *Tré*. Cf. p. e. le remplacement de **bhronó-* par $bh_eronó$ (germanique **bura-naz*, got. *baúrans*) sous l'influence des racines Seṭ (comme peut-être indoeur. $\sqrt{derə}$: *tairan, taúrans*). On trouve des exemples analogues surtout dans les autres langues du Nord (en baltique et en slave). — Au point de vue phonétique les complexes initiax *occlusive* + $_e$ + *sonante* + *voyelle* ne devinrent possibles qu'après la disparition de $\underset{\circ}{ə}$ antévocalique. Des deux alternatives avancées p. 89 on acceptera donc plutôt la seconde.

En général la différence entre les racines lourdes et les racines légères est d'une importance capitale pour l'étude de la morphologie indoeuropéenne. Cette différence, on le verra dans les chapitres suivants, est un facteur latent de toute l'évolution morphologique. C'est à l'influence des racines légères qu'est dû le remplacement de la forme II par la forme II′ chez les racines lourdes, tandis que ces dernières ont contribué à la restitution de l'*e* final dans les racines légères et par là-même à la genèse du degré long (cf. p. 83 et 92 s.).

IV. Remarques sur la flexion nominale.

§ 1. La forme des suffixes.

Il est sans doute erroné de chercher l'origine des suffixes indoeuropéens dans la composition. Bien qu'on ne puisse pas contester que dans plusieurs cas des complexes phoniques, jouant le rôle de suffixes, sont au point de vue étymologique des mots autonomes, la transparence de ces cas et leur rareté même plaident leur caractère exceptionnel. Du reste les linguistiques romane, germanique, slave, opérant sur des données historiques abondantes et faciles à contrôler, ont enrichi notre expérience et ont contribué à la genèse d'une nouvelle conception, d'après laquelle les suffixes ne sont au point de vue historique que soit des particules de racines, chargées d'un rôle sémantique, soit des »conglutinats«, qui doivent leur existence à la réunion de deux suffixes plus anciens [1]. Cette dernière théorie a aussi l'avantage d'expliquer le manque de sandhi entre racine et suffixe vocalique: or ce sandhi existe entre les deux membres d'un composé.

Les traces de l'apophonie quantitative qu'on trouve dans la plupart des suffixes, montrent clairement que les procédés de suffixation sont, dans une large mesure, chronologiquement antérieurs au second affaiblissement. Cette circonstance, combinée à la théorie courante de la suffixation, nous permet de tirer des conclusions sur la forme de suffixes.

Il sera utile de distinguer ici deux périodes de développement morphologique de la langue-mère: une première période s'étendant entre les phases Ib et IIb, c du premier affaiblissement, et une seconde période postérieure à la première. Le trait caractéristique de la première période est le manque total de syllabes

[1] P. Chantraine *La formation des noms en grec ancien*, p. XI.

doublement entravées. Les racines lourdes de cette période comportent toujours une voyelle finale, tandis que les racines légères ont perdu leur finale dans la phase Ib. A l'intérieur de la seconde période on peut distinguer, en cas de besoin, entre le premier et le second affaiblissement, entre l'époque préhistorique et historique etc.

Soit un complexe comme **de-re-u̯e*, qui dans la première période est représenté d'une part par **déru̯e*, d'autre part par **dreu*. Admettons que le dernier élément consonantique de **de-re-u̯e* est un suffixe, c.-à-d. qu'en face de **de-re-u̯e* il existe **de-re*, d'où **der* et **dre* (forme I et II). Le rapport de **déru̯e* à **der* sera donc différent du rapport de **dreu* à **dre*. Le sentiment de l'unité du suffixe subsistera, mais le suffixe apparaîtra, suivant les conditions phonétiques, sous deux formes différentes: *u̯e* et *u*. Or le mécanisme de la suffixation est nécessairement réglé sur les modèles déjà existants. Ainsi le dérivé en *-u-* d'une racine comme **kret* sera **kretu̯e* (d'après **der*: **deru̯e*), tandis qu'une racine comme **merĝhe* fournira **merĝheu* (d'après **dre*: **dreu*). Il en découle les règles suivantes:

1) Dans la première période les suffixes unilitères comportaient la voyelle fondamentale ou ne la comportaient pas suivant que la racine précédente était légère ou lourde.

On peut élargir la notion de la racine lourde ou légère et parler du complexe lourd ou léger. Un complexe lourd (ou une forme lourde), c'est un complexe phonique dont les deux derniers éléments consonantiques forment un groupe. Au contraire, dans un complexe léger (forme légère) le dernier élément consonantique est précédé de la voyelle fondamentale. Ainsi **kretu̯e* est une forme lourde, tandis que **merĝheu* est une forme légère.

2) Dans la première période les suffixes unilitères changeaient les formes légères en formes lourdes (**kret* en **kretu̯e*) et les formes lourdes en formes légères (**merĝhe* en **merĝheu*).

Les types **kretu̯e* et **merĝheu* étant dissyllabiques, ils peuvent être accentués de deux manières différentes. Ils subissent la même différenciation secondaire que les racines lourdes: **kretu̯é* à côté de **krétu̯e* et **merĝhéu* à côté de **mérĝheu*, comme **leuké* à côté de **léuke* etc. Après le second affaiblissement on obtient dans le premier cas **kr̥tu̯é-*: **krétu*, dans le deuxième cas: **mr̥ĝhéu-*: **mérĝhu*.

On voit immédiatement quelle doit être l'origine des suffi-

xes unilitères thématiques (p. e. *-u̯e/o-*) d'une part, celle des suffixes unilitères vocaliques (p. e. *-eu/u-*) d'autre part. Un couple de suffixes unilitères comme *-u̯e/o-* et *-eu/u-* représente deux variétés d'un suffixe unique. Le premier est dégagé de la forme II' de complexes lourds composés de *racine légère + suffixe unilitère* (p. e. **kretu̯é*). Le second doit son existence à la forme II' de complexes légers qui consistent de *racine lourde + suffixe unilitère* (p. e. **merĝhéu*)[1].

Tout comme les racines (qui ne sont qu'un cas spécial de complexes), les complexes en général possèdent aussi deux formes. On les obtient facilement en restituant au complexe donné la forme qu'il a dû présenter dans la première période. Normalement la forme I consiste dans l'accentuation de l'avant-dernière voyelle fondamentale, la forme II' dans l'accentuation de la dernière voyelle fondamentale. Dans les formes comme **kretu̯e* ou **merĝheu* il n'y a que deux voyelles fondamentales. Mais il a existé aussi, dans la première période, des complexes à trois voyelles fondamentales.

Soit le suffixe *-men*. Ajouté à une racine légère, il a donné, dans la première période, des complexes légers du type **qᵘérmen*. Ajouté à une racine lourde il ne pouvait présenter que la forme *-mne* (p. e. **leukemne*). Car étant la somme des deux suffixes *m* + *n*, il devait tomber, comme un suffixe unilitère, sous les règles de structure syllabique imposées par l'opposition des racines lourdes et des racines légères. Ainsi **qᵘermen* < **qᵘerme* + *n* comme **merĝheu* < **merĝhe* + *u̯*, **leukemne* < **leukem* + *ne* comme **kretu̯e* < **kret* + *u̯e*. Pour les suffixes bilitères les règles 1) et 2) posées cidessus ne valent donc plus. Il faut les remplacer par les formules suivantes:

1) Dans la première période les suffixes bilitères étaient légers ou lourds suivant que la racine précédente était légère ou lourde. P. e. suffixe léger *-men* ajouté à la racine légère **qᵘer*, suffixe lourd *-mne* ajouté à la racine lourde **leuke*.

2) Dans la première période l'adjonction d'un suffixe bilitère

[1] Sur le parallélisme de **dre* et **merĝhe* (forme II des racines légères et forme I et II' des racines lourdes), cf. plus haut p. 83. Si à l'époque du scindement de la »base« il existait déjà des complexes quadrilitères, le type **merĝheu* serait aussi ancien que le type **dreu* (**me-re-ĝhe-u̯e* > **mérĝheu* et **mréĝhu̯e*). Mais cette supposition n'est pas nécessaire.

engendrait une forme légère ou une forme lourde suivant que la forme originaire était légère ou lourde. P. e. *q^uermen est léger comme *q^uer, *leukemne est lourd comme *leuke.

Tous les suffixes vocaliques ont été détachés de racines lourdes ou de complexes lourds. De même tous les suffixes commençant par un groupe binaire de consonnes. Au contraire les suffixes consonantiques à consonne initiale simple ont dû être affectés originairement à des racines légères ou à des complexes légers.

La différenciation de suffixes amenée par l'opposition des formes lourdes et des formes légères, a été abolie de bonne heure. Ainsi p. e. à côté du type *q^uerté (supposé par v. ind. *kr̥tá-*) il existe le type *peiseté (supposé par v. ind. *piṣṭá-*); or on attendrait *peisét. La forme *peiseté est bâtie sur *peise comme *q^uerté l'est sur q^uer. Dans le cas assez fréquent où un suffixe unilitère vocalique est ajouté à une racine lourde (*peiseté), deux éléments consonantiques voisins contiennent chacun la voyelle fondamentale. Au contraire dans le cas plus rare où un suffixe bilitère lourd s'ajoute à une racine légère, on obtient un groupe de trois consonnes, p. e. v. ind. *-gátya* < *g^um̥-ti̯e < *g^uem-ti̯é. En réalité ce cas peut être réduit au précédent, si l'on pose *g^uemtei̯é, c.-à-d. si l'on suppose que le suffixe bilitère léger (*-tei-*), qui était de règle après une racine légère, a été transformé sous la pression analogique du suffixe lourd correspondant: *-te-i-* est remplacé par *-te-i̯é-* sous l'influence de *-t-i̯e-*, tout comme *peisét est supplanté par *peiseté sous l'influence de *q^uer-té. Dans les deux cas les formes légères ont été munies de la voyelle fondamentale: *-tei̯é*: *-ti̯é* = *-eté*: *-té*. Dans les deux cas l'identité des deux variantes devient complète après la chute de *e* médian (phase II b du premier affaiblissement).

La dissociation des deux variantes d'un suffixe fondamental unique est évidemment due à des causes d'ordre morphologique (sémantique). Dans certains cas le premier élément du suffixe bilitère joue le rôle d'un déterminatif dont le but unique est de changer une forme légère en une forme lourde. Ainsi beaucoup de suffixes bilitères à premier élément *-t* (*-tes-*, *-tei-* etc.) équivalent aux suffixes unilitères sans *t* (*-es-*, *-ei-* etc.) employés après racines lourdes, tandis que les premiers sont originairement réservés aux racines légères. On sait p. e. que le déterminatif *-t* est ajouté aux noms-racines légers (bien qu'uniquement après sonante), tan-

dis que les noms-racines lourds apparaissent sans élargissement (v. ind. *ruk*, mais *mi-t*).

Les remarques précédentes sont d'une importance capitale pour la compréhension du paradigme nominal indoeuropéen. Rien ne nous autorise à croire à priori que les désinences de déclinaison se comportent autrement que les suffixes ordinaires. Et en effet un examen des langues historiques prouve que les règles concernant la forme de complexes et de suffixes s'appliquent aussi aux cas nominaux et aux désinences.

A ce propos il faut aussi remarquer que la nature du groupe consonantique formé par *l'élément final d'une racine légère et le suffixe unilitère* est d'une importance décisive pour le paradigme. Si le suffixe est une occlusive, *s* ou une laryngale et que la racine présente une finale sonantique, tout peut se passer comme si l'on avait à faire à un élargissement de la racine par un déterminatif (p. e. v. ind. *mi-t*). Mais si le suffixe est une sonante, le complexe n'aura jamais toutes les qualités d'une racine. Prenons comme exemple la flexion du nom-racine **leuke* en indien: *ruk* (< **luks*), *rucā́*, *rucé*, *rucáḥ*, comparée à celle du grec κύων, κυνός ou ἀρήν, ἀρνός (**keuné*, **u̯erné* étant la forme II′ tout comme **leuké*). Dans le dernier cas des nominatifs **kun-s*, **u̯r̥n-s*, parallèles à **luk-s*, seraient inadmissibles. Dans **ḱúu̯ōn*, **u̯$_e$rḗn* (nominatifs attestés) l'élément suffixal se détache nettement comme tel, ce qui empêche sa fusion avec la racine. Cf. aussi grec χιών (avest. *zyå*, arm. *jiun*), dont les cas obliques étaient bâtis originairement sur la forme II′ **ĝhimé* (gén. avest. *zimō*), et indoeur. sing. nom. **dii̯ḗus*, gén. **diu̯és*: les nominatifs **ghim-s*, **diu̯-s* seraient tout aussi impossibles que **ḱun-s* ou **u̯r̥n-s*.

Quant aux complexes en *occlusive* + *sonante* (racine légère en consonne occlusive, élargie d'un suffixe unilitère sonantique), eux aussi ne peuvent jamais devenir des racines nouvelles, parce que dans certaines conditions la sonante se détache nettement, montrant ainsi son caractère suffixal. Ainsi le complexe **medhu̯e* (gén. **m$_e$dhu̯és* comme **lukés*) fait au nominatif **médhu*, v. ind. *mádhu*, grec μέθυ): *-u* a été senti comme un suffixe (on en trouve la preuve dans le passage de la flexion ouverte à la flexion fermée: v. ind. *mádhvaḥ* > *mádhoḥ*), bien qu'une racine **medh* ne soit attestée nulle part.

Ici donc notre définition de la racine, donnée plus haut (p. 121),

se trouve partiellement justifiée: les complexes lourds en *sonante* + *occlusive* (ou *s* ou *laryngale*) se comportent dans certaines conditions autrement que les complexes lourds en *sonante* (ou *occlusive*) + *sonante*, bien que dans certaines autres conditions ils puissent se comporter de la même manière. Notre définition n'est justifiée que partiellement, parce que nous avons établi la différence entre le type **leuke* et les types **ĝheime*, **medhu̯e*, mais celle entre le type **leuke* et le type **noqᵘte* nous échappe encore. Elle ne se laisse pas saisir par le présent critère: **noqᵘtés* comme **lukés* et **noqᵘts* comme **luks*. La différence entre les deux types phonétiques consiste en ce qu'en principe la réduction du type **noqᵘtés* ne fournit jamais une syllabe radicale légère, excepté dans le cas du samprasāraṇa.

§ 2. **Accentuation et vocalisme des paradigmes nominaux.**

La flexion d'un nom indoeuropéen comportait des changements de la place de l'accent. Le nom-racine (nom à suffixe zéro), qui présente la structure la plus simple et se prête le mieux à l'analyse morphologique, en fournit un témoignage exprès.

Il découle d'abord de ce qui a été dit plus haut, que les désinences à initiale vocalique doivent la voyelle à la racine, dont cette voyelle a formé une partie intégrante avant le second affaiblissement. Pour les formes casuelles védiques comme *rucā́*, *rucé*, *rucáḥ*, **rucát*[1] l'analyse courante, qui est *ruc-ā́*, *ruc-é*, *ruc-aḥ*, **ruc-át*, correspond sans doute à celle que réalisait le sentiment linguistique indien. Mais à une certaine époque relativement reculée (dans la première période) de la communauté indoeuropéenne le sentiment linguistique a dû analyser de la manière suivante: **leuké-ə₁*[2], **leuké-i̯*[3], **leuké-s*, **leuké-t*. Les cas faibles du singulier étaient bâtis, au moyen de désinences consonantiques, sur la forme II′ de la racine.

---

[1] Ablatif remplacé par le génitif *rucáḥ*, mais dont l'existence virtuelle résulte 1) des formes *mát*, *asmát*, *yuṣmát* à côté des datifs et locatifs *me*, *asmé*, *yuṣmé*, formés comme *rucé*; 2) de l'ablatif des thèmes en *-o-* (*-o* + *e/ot*).

[2] La désinence *-ē/ō* de l'instrumental sing. est une longue résultant de la contraction de la voyelle fondamentale avec ə₁, comme l'indique le timbre *e*.

[3] Désinence *-ei* supposée par l'italique (v. lat. *regei*) et certains dialectes grecs (cypr. Διϝει-φιλος).

Aussi longtemps que les thèmes lourds conservaient l'*e* final, les suffixes casuels étaient sentis comme étant *-s*, *-i*, *-ə̯*$_1$, *-t*. Dès le moment où l'*e* final fut éliminé (phase II c du premier affaiblissement), on a perçu l'*e* de *-es*, *-ei*, *-eə̯*$_1$, *-et* comme faisant une partie intégrante de la désinence. Sous cette nouvelle forme les désinences apparaissent ajoutées à la forme II' de thèmes légers, p. e. *-ei̯-ei*, *-eu̯-ei*, ou de thèmes en *-e/o-* (p. e. *-o-ei*).

Les éléments consonantiques *ə̯*$_1$, *i̯*, *s*, *t* ne nous intéresseront guère ici. En elles-mêmes ces désinences, étant unilitères, sont inanalysables. Ce qui importe maintenant, c'est de retenir que les cas faibles du singulier d'un nom-racine lourd proviennent d'une différenciation de la forme II' de la racine[1]. Or la forme II' n'est chez les racines lourdes qu'un remplaçant tardif de la forme II. Et en effet on trouve encore, dans la flexion nominale des langues historiques, des traces de l'alternance de la forme II des cas faibles du singulier avec la forme I du nom. et de l'acc. sing. Ces deux cas présentent le même degré vocalique si l'on fait abstraction de l'allongement propre au nominatif seul. Ils continuent donc toujours une seule et même forme du complexe phonique.

Exemples de l'alternance *forme I*: *forme II* à l'intérieur d'un paradigme de déclinaison: v. ind. *-hā* (second membre de composé) »qui tue«, gén. *-ghnáḥ* etc.; v. ind. *jániḥ* »femme«, gén. *gnā́ḥ* (d'où un thème autonome *gnā́-*), v. irlandais *ben*, gén. *mná* (indoeur. nom. **g^{u}énə̯$_{2e}$s*, gén. **g^{u}neə̯$_2$s*); indoeur. nom. **ə̯$_2$éu̯i-s*, gén. **ə̯$_2$u̯ei-s* »oiseau«, d'où nom. latin *avis*, gén. védique *véḥ*; v. ind. *dā́ru*, *jā́nu*, *sā́nu*, *ā́yu*, gén. *dróḥ*, *jñóḥ*, *snóḥ*, **yóḥ* (indoeur. **dreu-s*, **ĝneu-s*, **sneu-s*, **ə̯$_2$i̯eu-s*). Le grec a remplacé la forme II par la forme II', d'où δορϝός, γονϝός.

Dans la plupart de ces cas on a à faire non pas à des noms-racines, mais à des noms à suffixes. Ceci prouve que l'alternance *forme I*: *forme II* est valable non seulement pour la flexion des noms-racines, mais aussi pour celle des noms dérivés. Les conclusions des remarques préliminaires de ce chapitre nous ont fait du reste prévoir ce résultat.

D'une façon générale la forme II est remplacée, dans les

---

[1] On a fait abstraction du locatif (v. ind. *rucí*) dont le vocalisme (degré faible dans les deux syllabes) n'admet pas de conclusion *directe* sur la forme originaire.

complexes lourds, par la forme II′ (excepté dans les exemples cités plus haut).

La distinction la plus importante dans le domaine de la flexion nominale indoeuropéenne est celle entre flexion ouverte et flexion fermée. Soit les thèmes suivants: v. ind. nom. _nā́uḥ_, gén. _nāváḥ_ < indoeur. _*neə̯$_2$us_, _*neə̯$_2$u̯és_ (complexe _*neə̯$_2$u̯e_), v. ind. acc. _rayim_, gén. _rāyáḥ_ (cf. plus haut p. 36) < indoeur. acc. _*reə̯$_1$im_, gén. _*reə̯$_1$i̯és_; v. ind. nom. _mádhu_, _vásu_, _paśú_ (_páśu_), _krátuḥ_, gén. _mádhvaḥ_, _vásvaḥ_, _paśváḥ_, _krátvaḥ_, avestique nom. _ratuš_, gén. _raϑwō_ (17 fois _raϑwō_ à côté de 4 _ratəuš_, dat. 4 fois _raϑwē_, gén. plur. 18 fois _raϑwąm_) supposent les complexes lourds _*medhu̯e_, _*u̯esu̯e_, _*pek̂u̯e_ (forme II dans avest. _fšav-_), _*kretu̯e_, _*retu̯e_, accentués de deux manières différentes (on fait provisoirement abstraction de l'accentuation historique normalisée dans la plupart des cas). De même v. ind. nom. _áviḥ_, _pátiḥ_, dat. _ávye_, _pátye_ reflètent des complexes lourds _*ə̯$_3$eu̯i̯e_, _*poti̯e_ de la première période. Il s'agit de thèmes en _-u-_, _-i-_, à flexion qu'on appelera »ouverte[1]«, (par opposition à flexion »fermée[1]«, qui présente au génitif _-e/ous_, _-e/ois_ etc.). On sait p. e. que la flexion normale chez les thèmes en _-u-_, _-i-_ est la flexion fermée: v. ind. gén. _-eḥ_, _-oḥ_ en face des désinences v. ind. gén. _-yaḥ_, _-vaḥ_, dat. _-ye_, _-ve_, instr. _-yā_, _-vā_ de la flexion ouverte.

Si l'on fait abstraction de la désinence et de l'immobilité de l'accent (phénomène relativement tardif comme il résulte de l'état intact des désinences _-es_, _-ei_, _-ē_), le rapport des cas forts (nom.-acc.) aux cas faibles (nous nous bornons provisoirement au gén. sing. seul) est originairement celui de la forme I à la forme II ou à la forme II′. La forme II est de règle quand on a à faire à une racine bilitère (p. e. gén. v. ind. _-ghná-ḥ_ < _*ghʷné-s_), elle est rare dans le cas d'une racine (ou d'un complexe) trilitère (p. e. v. ind. _dróḥ_ < _*dréu-s_, _gnā́-ḥ_ < _*gʷnéə̯$_2$-s_). La forme II′ est celle qu'on attend toujours pour un complexe quadrilitère (p. e. v. ind. _śátroḥ_ »de l'ennemi« < _*k̂$_e$tréu-s_), et celle qui est fréquente dans le cas d'une racine (ou d'un complexe) trilitère (p. e. v. ind. _paśvá-ḥ_ < _*p$_e$k̂u̯é-s_, v. ind. _śakná-ḥ_ < _*k̂$_e$qʷné-s_). Ou bien en partant du complexe:

---

[1] »ouverte« et »fermée« ont ici un autre sens que chez Rask (v. Pedersen _La cinquième déclinaison latine_ p. 3).

complexe bilitère: forme II
« trilitère: « II ou II′
« quadrilitère: « II′

Jusqu'ici nous n'avons considéré que les paradigmes dont les cas forts sont bâtis sur la forme I, c.-à-d. les paradigmes barytons (la différence entre baryton et oxyton s'efface dans le cas d'un monosyllabe, comme v. ind. nom. sing. *-hā́*, gén. *-ghnáḥ*). Mais l'indoeuropéen connaît aussi des paradigmes oxytons, c.-à-d. des paradigmes dont les cas forts sont bâtis sur une ancienne forme II ou II′, p. e. des thèmes en *-n-* ou en *-nt-* (types v. i. *ukṣán-* < **uksén-*, *ghnánt-* < **ghʷnént-*). La forme qui est alors à la base des cas faibles, peut être désignée par III. Elle est bâtie sur II ou II′ tout comme la forme II ou II′ est bâtie sur I; p. e. **uks(e)né-*, **ghʷn̥té-* (avec chute ou affaiblissement de la voyelle suffixale) sont des formes III bâties sur **uksén-*, **ghʷnént(e)* (formes II pour lesquelles I n'existe plus). Elles sont parallèles, quant à leur structure, à **ghʷ(e)né-* et **pₑku̯é-* (avec chute ou affaiblissement de la voyelle radicale), formes II et II′ bâties sur **ghʷen-* et *péḱu̯e-* (v. ind. acc. sing. *-hánam* < **ghʷénm̥*, *páśu* = got. *faihu*).

De ce qui précède il résulte que les formes-bases suivantes comportent une voyelle finale accentuée:

les formes II des racines bilitères (v. ind. *-ghná-ḥ*)
« « II′ « « ou complexes trilitères (v. ind. *paśvá-ḥ*)
« « III n'existant que pour les thèmes oxytons (v. ind. *ukṣṇá-ḥ, ghnatá-ḥ*).

Au contraire une voyelle finale n'apparaît pas dans les formes-bases suivantes:

les formes II des racines ou complexes trilitères (v. ind. *dró-ḥ*)
« « II′ « « « « quadrilitères (v. ind. *śátroḥ*).

Le premier groupe représente les paradigmes à flexion ouverte, le second groupe les paradigmes à flexion fermée. Si en faisant abstraction des racines bilitères on se borne aux complexes représentant des thèmes (racines + suffixes), on constate que la flexion fermée est bornée aux thèmes barytons, tandis que la flexion ouverte comprend non seulement les thèmes oxytons, mais envahit aussi le domaine des thèmes barytons (type gén. *paśváḥ*, *páśu* =

got. *faihu*). Au gén. sing. la différence entre les deux flexions est très nette: désinence *-es* (dont l'*e* appartient originairement au thème) en face de *-s*.

Mais il y a trois éléments à considérer: la racine, le suffixe et la désinence. Des alternances vocaliques apparaissent dans toutes les syllabes de la forme flexionnelle qui sont sujettes au mouvement d'accent.

	flexion ouverte			flexion fermée		
	racine	suffixe	désinence	racine	suffixe	désinence
	(degré vocalique)			(degré vocalique)		
cas forts:	affaibli[1]	plein[1]	affaibli[1]			
cas forts:	plein[2]	affaibli[2]	affaibli[2]	plein[2]	affaibli[2]	affaibli[2]
cas faibles:	affaibli[3]	affaibli[3]	plein[3]	affaibli[2]	plein[2]	affaibli[2]

En ce qui concerne d'abord les alternances vocaliques de la racine, elles ne se sont conservées que tout au plus dans la mesure où le paradigme a conservé la mobilité d'accent. Partout ailleurs (c.-à-d. dans tous les types immobilisés) le vocalisme de la racine est rigide à travers tout le paradigme. Or le fait qu'une immobilisation de l'accent a éliminé les alternances vocaliques de la racine, s'explique aisément. Dès l'époque indoeuropéenne il existait un type flexionnel à accentuation *columnale*[4], c'était le type oxyton de la flexion ouverte. La chute de la voyelle médiane dans **uks(e)né-*, **pət(e)ré-* eut l'effet important d'abolir le mouvement d'accent entre forme II (II') et forme III, caractéristique de ce type. En effet si l'accent frappe la deuxième syllabe dans **pətér-* et la troisième syllabe dans **pəteré-*, ce rapport est changé, dès que la voyelle médiane de **pət(e)ré-* disparaît: **pətér-* et **pətré-* sont tous les deux accentués sur la deuxième syllabe; v. ind. *pitā́*, *pitáram*, *pitárau*, *pitáraḥ*, grec πατήρ, πατέρα, πατέρε, πατέρες ont le même accent columnal que v. ind. *pitrā́*, *pitré*, *pitróḥ*, grec πατρός, πατρί, πατρῶν. Les types oxytons à accentuation columnale étaient les modèles qui ont contribué à l'immobilisation de l'accent à l'intérieur des paradigmes barytons. Les rapports **téksen-* (forme I): **teksén-* (forme II'), **bhérter-* (forme I): **bhertér-* (forme II')

[1] Type oxyton. [2] Type baryton. [3] Type baryton et oxyton.
[4] La notion de l'accent columnal est due à de Saussure, cf. Recueil des publications scientifiques, p. 531 s. Cf. aussi notre acticle *L'indépendance des intonations baltiques et grecques*, BSL XXXV (1934).

ont été changés en **téksen-*: **téksne-*, **bhérter-*: **bhértre-* sous l'influence de **uksén-*: **uksné-*, **pətér-*: **pətré-*. Autrement dit, les cas faibles peuvent adopter l'accentuation des cas forts, parce que dans le type oxyton correspondant ils ont la même accentuation columnale que les cas forts. En même temps on voit pourquoi cette immobilisation d'accent dans les paradigmes barytons conduisait fatalement à l'abolition de l'alternance vocalique dans la racine. C'est que les modèles, les thèmes oxytons, ne connaissaient pas cette alternance. Là le mouvement d'accent ne concernait que le suffixe et la désinence (forme II′: forme III). La racine, étant à l'abri de ce mouvement, présentait toujours le degré affaibli. La proportion **uksén-*: **uksné-* = **téksen-*: x ne peut en aucun cas engendrer une autre forme que **téksne-* avec le vocalisme radical de **téksen-*, puisque la forme-modèle **uksné* présente le même vocalisme radical que **uksén-*. Toute trace de vocalisme affaibli radical de **t$_e$ksén-* disparaît ainsi fatalement dans son remplaçant **téksne-*.

L'influence des thèmes oxytons sur les thèmes barytons, du reste tout comme l'influence inverse (v. plus bas), est due à des procès de dérivation. On apprendra dans le chapitre suivant que la *cause* de l'immobilisation de l'accent est d'ordre morphologique: il s'agit soit de cas obliques dérivés de la forme du thème pur ou d'autres cas obliques, soit de thèmes barytons tirés de thèmes oxytons (et vice versa) moyennant un recul d'accent.

Les langues historiques attestent l'immobilité d'accent dans les paradigmes des thèmes dis- et polysyllabiques [1]. Les monosyllabes au contraire y ont gardé l'état ancien. C'est pourquoi les motifs de l'immobilisation doivent être cherchés dans le caractère non monosyllabique des thèmes en question. Or on sait depuis longtemps qu'en indoeuropéen la place d'accent était un moyen important de la dérivation nominale (pour les exemples cf. plus bas le chapitre sur la dérivation nominale). Un thème oxyton s'opposait par son sens au thème baryton correspondant. Mais aussi longtemps que les anciennes alternances vocaliques du suffixe et des désinences, propres à la flexion ouverte et à la flexion fermée, étaient conservées, le rôle de l'accent comme moyen de

[1] On ne s'occupe ici que de l'opposition des cas faibles aux cas forts, faisant abstraction des cas dits moyens.

flexion n'était pas imcompatible avec son rôle comme marque propre du thème. Ainsi p. e. un thème comme **bhérter-* se distinguait du thème oxyton correspondant **bhertér-* non seulement dans les cas forts (**bhérter-*: **bhertér-*), mais aussi dans les cas faibles (**bhertér-*: **bhert(e)ré-*). Mais du moment où l'on s'est mis à introduire, dans les paradigmes des thèmes barytons, les formes de suffixes et de désinences propres aux thèmes oxytons, p. e. **bhértre-* au lieu de **bhertér-* sous l'influence du rapport **bhertér-*: **bhérter-* (= **bhertré-*: x), on y introduisait en même temps automatiquement l'accentuation columnale (x = **bhértre-*).

La circonstance que chez les monosyllabes il n'y avait pas de distinction entre thèmes barytons et thèmes oxytons, nous explique pourquoi leur ancienne accentuation s'est conservée à l'état intacte. Mais en pratique il y a un certain nombre d'exceptions à la règle *monosyllabes*: *mobiles*, *polysyllabes*: *immobiles.* Il est vrai qu'en ce qui concerne ces derniers, on ne peut pas considérer, avec MM. Debrunner et Wackernagel (o. c., p. 14) la flexion v. indienne des thèmes oxytons en *-ŕ̥-* et *-án-* comme une flexion mobile. Dans les types v. ind. nom. *ukṣā́*, instr. *ukṣṇā́*, nom. *pitā́*, instr. *pitrā́*, grec πατήρ, πατρός on a à faire à l'accentuation columnale et non pas à un changement de la place de l'accent (qui n'est que préhistorique). Le changement de la place de l'accent dans **brahmaṇā́*, **brahmaṇé*, **brahmaṇáḥ* > *brahmáṇā*, *brahmáṇe*, *brahmáṇaḥ* et la conservation de l'ancien accent dans *ukṣṇā́*, *ukṣṇé*, *ukṣṇáḥ* sont dus tous les deux au principe de l'oxytonèse columnale. Dans les deux types c'est toujours la deuxième syllabe qui est accentuée. Pour cette même raison ne sont pas non plus mobiles les paradigmes comme *aríḥ*, *aryáḥ* ou *paśúḥ*, *paśváḥ*. Du point de vue v. indien on ne saurait parler d'un déplacement d'accent dans les formes comme les instr. *ūtyā́*, *cikitvā́* bâtis sur les thèmes *ūtí-*, *cikitú-*, comme le nom. fém. *urvī́* en face du thème masc.-neutre *urú-* ou même comme les archaïsmes védiques *uṣáḥ* (gén. sing. et acc. plur. du thème *uṣás-*) et *bhīṣā́* (instr. sing. du thème *bhiyás-*). Au lieu de parler d'oxytons mobiles et immobiles, il serait plus utile de se servir des termes *marginal* et *columnal* introduits par de Saussure (cf. plus haut p. 140). Le terme *columnal* peut en même temps s'appliquer à tous les thèmes immobiles barytons. Les thèmes oxytons polysyllabiques qui ont conservé, aux cas faibles, l'oxytonèse marginale, sont les participes en *-ánt-* (et les deux adjec-

tifs *bṛhánt, mahánt-*) et les composés en *-áñc-*. P. e. *devayaté* de *devayánt-*, *mahatā́*, *mahaté* de *mahā́nt-*, véd. *dadhīcé*, *dadhīcáḥ*. Dans les thèmes en *-áñc-* l'oxytonèse marginale est remplacée par l'oxytonèse columnale[1] dès la fin de l'époque védique (Debrunner-Wackernagel, p. 18/19). Ce remplacement est préhistorique pour les thèmes en *-mánt/vánt-* et pour les thèmes en *-vas/uṣ-* (participes du parfait).

Les motifs du remplacement de l'oxytonèse marginale par l'oxytonèse columnale sont, eux aussi, un problème appartenant au chapitre de la dérivation nominale.

Une conclusion importante d'ordre chronologique, laquelle est à retenir, c'est la postériorité de ce remplacement (historique en partie) par rapport à l'immobilisation des paradigmes barytons. Mieux encore, ce remplacement suppose l'existence d'un modèle à désinences inaccentuées des cas faibles, modèle qui n'a pu être fourni que par les paradigmes barytons immobilisés.

Quant aux exceptions à l'immobilité des monosyllabes, elles sont presque toutes dues à l'identification de monosyllabes avec des thèmes (cf. Debrunner-Wackernagel o. c., p. 21/23). Il convient de souligner ici quelques cas de désaccord entre le v. ind. et le grec, résultant d'une appréciation différente d'un seul et même nom-thème: en face du grec κυνός, κυνί le v. ind. *śúnā*, *śúne*, *śúnaḥ*, *śúni* offre un accent reculé, parce qu'en indien *-n-ā*, *-n-e*, *-n-aḥ* sont des désinences régulières des thèmes en *-n-* et que chez les thèmes en *-n-* les cas faibles ont la même accentuation que les cas forts (**śúvā*, **śúvānam*[2] s'accordant avec grec κύων); autrement que le grec, qui présente des paradigmes mobiles en *-u-* (δόρυ, δορ(ϝ)ός et γόνυ, γον(ϝ)ός), le v. ind. ne connaît pour les thèmes en *-u-* que l'accentuation columnale (*mádhu*, *mádhvaḥ*; *vásu*, *vásvaḥ*). C'est parce qu'en indien *-v-ā*, *-v-e*, *-v-aḥ* sont des désinences aussi bien de thèmes barytons que de thèmes oxytons en *-u-* (p. e. *paśúḥ, paśváḥ*), et que les cas faibles de ces thèmes suivent l'accentuation columnale des cas forts.

Dans certains cas de flexion anomale ou hétéroclite de thè-

---

[1] Dans les cas comme *ukṣán-*, *pitár-*, instr. *ukṣṇā́*, *pitrā́* l'oxytonèse marginale *est devenue* columnale. Les oxytons columnaux de date récente n'accentuent jamais la désinence.

[2] La barytonèse de **śúvā*, **śúvānam* est conjecturale (cf. Wackernagel-Debrunner, p. 278/9).

mes dissyllabiques la mobilité de l'accent s'est conservée grâce au manque d'un paradigme-modèle à accentuation columnale. Ainsi les neutres hétéroclites en *-r/n-* comme *yákr̥t*, gén. *yaknáḥ* etc. ne peuvent en aucun cas succomber à l'influence des thèmes barytons en *-n-* (pour adopter une accentuation columnale **yáknā*, **yákne*, **yáknaḥ* d'après *yákr̥t*), justement parce que les cas forts en *-n-* font défaut. Les paradigmes *dā́ru*, *jā́nu*: *dróḥ*, *snóḥ* pourraient être transformés en *dā́ru*, *sā́nu*: *dā́roḥ*, *sā́noḥ* ou en **drú*, **snú*: *dróḥ*, *snóḥ* (sur le modèle de *-drú-*, *-dróḥ* etc.); mais une introduction de l'accentuation columnale sans un changement simultané de l'ancienne alternance vocalique serait impossible (**dārú*, **sānú*: *dróḥ*, *snóḥ*). Cf. aussi les hétéroclites *pánthāḥ*, gén. *patháḥ*; *púmān*, gén. *puṁsáḥ*; *máhi* (neutre), gén. *maháḥ*.

Nous passons maintenant à l'examen des alternances vocaliques des syllabes désinencielles et suffixales [1]. A côté du génitif (*-es/-s*) il y a encore un autre cas qui présente l'alternance *e/zéro*: le loc. sing. Du moins c'est par cette alternance qu'on explique commodément la désinence slave propre à tous les thèmes consonantiques; elle serait à *zéro* (véd. *áhan*, *ádhvan*) ce que *-es* est à *-s*. Cf. ensuite la désinence de locatif hittite *-a* (Delaporte o. c., p. 17), continuant indoeur. *-o*.

Il est possible que la désinence la plus commune du locatif *-i* [2] soit en rapport apophonique avec la désinence *-ei* du datif (cf. la littérature chez Debrunner-Wackernagel, p. 37). Si cette hypothèse est correcte, il s'agirait d'une différenciation sémantique formalisée grâce à l'existence de deux formes collatérales de la désinence, l'*-ei* de la flexion ouverte et l'*-i* propre à la flexion fermée. Quoi qu'il en soit, on ne peut pas mettre le rapport *-ei* (datif): *-i*

---

[1] Dans la flexion fermée l'élément sujet à l'apophonie c'est la voyelle finale de la racine lourde (ou du complexe lourd), précédant le suffixe unilitère (ou le second élément d'un suffixe bilitère). Dans la flexion ouverte c'est la voyelle du suffixe lui-même. Toutefois, à partir d'une certaine époque, le sentiment linguistique a dû considérer la voyelle comme appartenant à la désinence, comme il a dû aussi, dans le cas de la flexion fermée, considérer la voyelle sujette aux alternances comme voyelle suffixale (donc p. e. *ne* > *n-e* dans le premier cas, *e-n* > *en* dans le second cas).

[2] On ne connaît pas encore la différence de sens entre le locatif en zéro et le locatif en *i*. Les deux formes coëxistent l'une à côté de l'autre dans plusieurs thèmes védiques.

(locatif) sur un seul plan avec les rapports *-e*: *zéro* et *-es*: *-s*, où les deux membres ont la même fonction. Etant donné que souvent les deux désinences *-ei* et *-i* coëxistent dans un seul et même paradigme (comme p. e. dans presque tous les paradigmes indoiraniens), aucune d'elles n'est caractéristique d'un type spécial de flexion.

La désinence d'instrumental *-ē*, originairement propre à la flexion ouverte ($\bar{e} < e + ə̯$), a été généralisée dans les deux types de flexion; on ne trouve plus de traces d'une désinence collatérale *ə* dans le type fermé.

Il est intéressant de noter que l'élément *t*, lequel joue en hittite le rôle de désinence d'instrumental, y apparaît tantôt sous la forme *-it* (ou *-et*; indoeur. **-et*), tantôt sous la forme *-t* (noté *-ta* après un thème en consonne). Les deux formes peuvent se rencontrer dans un même mot, sans qu'une distinction de sens ou d'emploi soit actuellement reconnaissable (Delaporte o. c., p. 17). P. e. *takn-it* instrumental de *tegan*, *ḫûmant-et* instr. de *ḫûmanza*, *weten-it* à côté de *wedan-d(a)* instr. de *watar*. Bien qu'il soit tentant de comparer le rapport *-et*:*-t* aux couples qu'on vient de discuter, il sera prudent d'attendre des matériaux plus amples avant de se prononcer. — En même temps il se pose le problème si et comment cet élément *t* est apparenté à la désinence *-t* de l'ablatif rencontrée dans les autres langues indoeuropéennes (le hittite lui-même emploie, à l'ablatif, *z* < **ts*).

Suivant qu'il s'agit de la flexion ouverte ou de la flexion fermée, les cas faibles de l'indoeuropéen présentent à l'origine la forme suivante:

	flexion ouverte		flexion fermée	
instrumental:	suffixe au degré affaibli	$+ e + ə̯_1$	[suff. affaibli	$+ \bar{e}(eə̯_1)$]
datif:	« « « «	$+ e + i̯$	[« «	$+ ei̯$]
ablatif:	« « « «	$+ e + t$	suff. plein	$+ t$
génitif:	« « « «	$+ e + s$	« «	$+ s$
locatif:	« « « «	$+ e +$ *zéro*, $i̯$	« «	$+$ *zéro*, i

Dans la flexion ouverte le suffixe présente toujours un seul et même degré vocalique (on ne parle ici que des cas faibles). Dans la flexion fermée il y a une alternance vocalique à l'intérieur des cas faibles, alternance causée par l'introduction, dans le paradigme de cette flexion, de formes originairement propres

à la flexion ouverte (instrumental, datif). Les formes virtuelles de l'ablatif s'accordent, on le voit bien, avec les formes réellement attestées dans l'Avesta récent (avest. *-at̰* à côté de *-ao-t̰*). Une désinence *-éi* de locatif (étant à *-e* du slave *kamen-e* ce que *zéro* est à *i*, cf. véd. *áhan* à côté de *áhani*) n'est attestée que par les adverbes grecs en *-εί* (là cependant l'*-e-* joue le rôle de la voyelle thématique).

En ce qui concerne d'abord les désinences, de toutes les alternances théoriquement possibles ce n'est que le couple *-es/-s* qui a laissé des traces palpables de l'ancienne répartition. On trouve d'une part *-ei-s* (ou *-oi-s*), *-eu-s* (ou *-ou-s*), *-en-s*, d'autre part *-i̯-e/os*, *-u̯-e/os*, *-n-e/os* [1]. Il s'agit là de faits généralement connus, mais dont l'importance n'a pas été assez soulignée. Il nous semble que ces faits trouvent une explication satisfaisante dans notre théorie de complexes lourds et légers, fondée sur la chronologie relative des affaiblissements vocaliques.

La désinence du gén. sing. a aussi conservé des traces de l'alternance *e/o*. Car l'apophonie *e/o* des désinences du type thématique (instr. *-ē* à côté de *-ō*, ablatif *-ēt*: *-ōt*, loc. *-ei*: *-oi*) peut être due à la voyelle thématique et non pas aux désinences proprement dites (p. e. *-ē* < *-e* + *ē*, *-ō* < *-o* + *ē* etc.; cette explication vaut en tout cas pour le locatif: *-ei* < *-e* + *i*, *-oi* < *-o* + *i*). — Mais nous ne possédons pas, à l'intérieur d'une seule et même langue, des oppositions qui nous permettraient de déterminer l'ancien rôle de *-os* par rapport à *-es* (lat. *reg-is*, mais *reg-us* dans les inscriptions). Il est évident que l'état des langues individuelles, qui ne possèdent que *seulement -es* (baltique, slave) ou *seulement -os* (hittite, grec, celtique), résulte d'une généralisation récente. Voici une hypothèse concernant l'ancienne répartition de *-ós* et *-és* (elle part de la supposition que cette répartition n'était pas due à une différence de valeur, mais uniquement à des conditions phonétiques): la désinence *-ós* est refaite sur la forme I et offre le degré *o* final de la forme I de thèmes lourds (type **léuko-*). La désinence *-és* apparaît partout où la forme I correspondante ne comporte pas de voyelle finale, c.-à-d. chez les thèmes légers. En effet tandis que p. e. la forme I **léuko-* peut changer la forme du génitif

---

[1] Cf. aussi *-ə̯₂-e/os* dans v. ind. *pathá̱ḥ* en face de *-ā-s* < *-eə̯₂-s* du gén. sing. des thèmes en *-ā-*.

**l(e)uké-s* en **l(e)ukó-s,* cette action assimilatrice n'est pas possible dans le cas d'une forme I comme **sed,* qui ne peut d'aucune manière influencer la voyelle désinencielle de **s(e)dé-s.* Le rapport *-es*: *-os* se retrouve peut-être dans le locatif: v. slave *-e*: hittite *-a* = v. slave *-e*(< *-es*): hitt. *-aš.* Dans la flexion fermée il y un phénomène parallèle: désinences *-ois*, *-ous* au génitif, *-ŏi*, *-ŏu* au locatif. — L'action analogique de la forme I sur la forme II′, laquelle a dû avoir lieu avant la chute de la voyelle finale des complexes lourds (phase II c du second affaiblissement), s'explique par l'expansion de l'emploi des cas (du génitif dans l'espèce). Au fur et à mesure que les cas adnominaux remplaçaient le premier membre de composé (forme I), ils entraient en rapport de dérivation avec cette forme. Or on va voir plus bas (cf. le chapitre suivant) que ce sont justement les rapports de dérivation et leurs changements qui nous expliquent le phénomène morphologique appelé *analogie.*

La syllabe suffixale connaît deux espèces d'alternances vocaliques: *d. affaibli*: *d. plein* ou *o*:*e*. Le degré *o* est pour ainsi dire le remplaçant du degré affaibli, étant dû aux mêmes conditions phonétiques qui ont amené le degré affaibli (manque d'accent). Les paradigmes barytons à flexion fermée et d'aspect archaïque présentent le vocalisme affaibli (ou *o*) aux cas forts et le vocalisme *e* aux cas faibles. Les thèmes oxytons qui ont conservé l'ancien état, offrent au contraire *e* dans les cas forts et *zéro* dans les cas faibles. Notons seulement que là où l'ancienne désinence *-s* des paradigmes barytons a été remplacé par *-e/os* des oxytons, le degré affaibli du suffixe a en même temps supplanté l'ancien degré *e*. Sont donc récents les paradigmes à vocalisme suffixal monotone (y compris certains paradigmes barytons à flexion ouverte). Un groupement systématique des paradigmes des langues historiques permet en même temps d'établir leur chronologie relative.

Dans les paradigmes historiques c'est uniquement l'alternance vocalique suffixale qui s'est conservée, tandis que la mobilité de l'accent en a été éliminée. La voyelle suffixale peut être accentuée ou inaccentuée, mais la barytonèse ou l'oxytonèse historique d'un paradigme quelconque est une marque caractéristique du thème et non pas des cas. Une conséquence de l'immobilisation de l'accent à l'intérieur du paradigme c'était le scindement d'un rapport comme p. e. *-o-* (inaccentué; cas forts): *-é-* (accentué; cas faibles)

en *-o-* (inaccentué; cas forts): *-e-* (inaccentué; cas faibles) et *-ó-* (accentué; cas forts): *-é-* (accentué; cas faibles) etc.

C'est que la forme I étant à la base des cas forts des thèmes barytons, subissait, au cours de son histoire, des changements vocaliques qualitatifs et quantitatifs dans sa syllabe inaccentuée. Les dérivés bâtis [1], moyennant un déplacement d'accent, sur une forme à vocalisme *o* ou vocalisme affaibli de la syllabe finale, présentent donc un *o* accentué ou une voyelle affaiblie accentuée aux cas forts; mais étant des thèmes oxytons et suivant par conséquent la flexion ouverte, ils ont le vocalisme suffixal affaibli aussi dans les cas faibles. Il en résulte un paradigme oxyton à vocalisme *o* dans les cas forts et à vocalisme affaibli aux cas faibles, ou bien, ce qui est plus fréquent, à vocalisme monotone (affaibli) dans tout le paradigme oxyton. P. e. les thèmes en *-í-*: *-i̯é-*, *-ú-*: *-u̯é-* [2], les thèmes v. ind. en *-íṣ-*, *-ít-*, les thèmes grecs en *-ίδ-* et d'autres.

De leur côté les thèmes oxytons ont exercé une influence profonde sur les anciens paradigmes barytons. Ils leur ont souvent imposé la flexion ouverte dans les cas faibles. Ainsi p. e. *-ón-*: *-on-* = *-nés*: *-nes* ou *-í-*: *-i-* = *-i̯é-*: *-i̯e-* (d'où la flexion ouverte de v. ind. *tákṣā*, gén. *tákṣṇaḥ*; *áviḥ*, gén. *ávyaḥ*).

A côté des thèmes oxytons à vocalisme *-ó-*: *zéro* ou à vocalisme monotone (affaibli), et à côté des thèmes barytons à flexion ouverte il y a encore deux autres groupes, dûs à des innovations morphologiques. Ce sont d'abord les thèmes oxytons à vocalisme *-ó-* aux cas forts et à vocalisme *-é-* aux cas faibles, ou bien à vocalisme affaibli aux cas forts et à vocalisme plein aux cas faibles, p. e. *-í-*, *-ú-* aux cas forts, *-éi-*, *-éu-* aux cas faibles. Dans le dernier groupe il y a des paradigmes composés des cas forts du type à vocalisme monotone et des cas faibles du type baryton. Ce sont surtout les adjectifs qui suivent ce paradigme. Cf. v. ind. nom. sing. *svādúḥ*, gén. sing. *svādóḥ*, grec ἡδύς, ἡδέ(*F*)ος, lit. *budrùs*,

[1] Pour simplifier notre exposé nous nous bornons ici à l'influence de thèmes sur d'autres thèmes (p. 141/2), et nous passons sous silence l'influence de formes casuelles sur d'autres formes casuelles (p. 140/1).

[2] Dans le cas d'un paradigme du type *-í/i̯é-*, *-ú/u̯é-* (comme p. e. véd. *paśúḥ*, *paśváḥ*) on pourrait bien entendu parler aussi d'une alternance *degré affaibli*: *degré plein*. Mais au moment où *-i̯e-* s'est affaibli en *-i-*, l'*e* de *-i̯es* etc. était senti comme désinenciel.

budraũs. En hittite, si l'on peut s'en fier à l'ortographe cunéiforme, la différence entre les substantifs en *-i-*, *-u-* et les adjectifs en *-i-*, *-u-* semble très nette. MM. Sommer et Ehelolf (*Pāpanikri* 57 s.) ont constaté qu'en hittite les thèmes adjectifs en *-i-* et *-u-* avaient une autre flexion que les thèmes substantifs correspondants. Tandis qu'un thème substantif comme *ḫalkiš* »grain« offre un gén. sing. *ḫalkii̯aš* et un abl. sing. *ḫalkii̯az*, un acc. plur. *ḫalkiuš* etc., les formes correspondantes de l'adjectif *šuppiš* »pur« ont toutes un *a* devant la désinence flexionnelle: *šuppai̯aš*, *šuppai̯az*, *šuppauš*. Même chose pour les thèmes en *-u-*: substantif nom. plur. *kutruēš* »témoins«, *genuu̯a* »genoux«, dat. plur. *genuu̯aš*, mais adjectif nom. plur. *idālau̯eš* »(les) mauvais«, *idālau̯a* (forme correspondante du neutre) etc. — Ce type de flexion était si bien caractéristique des *adjectifs*, qu'en arménien tous les substantifs en *-i-*, *-u-* présentent la flexion ouverte (gén. *-ii̯os*, *-uu̯os* etc.).

Le paradigme de ces adjectifs contient les cas faibles du substantif correspondant, c.-à-d. les cas faibles d'un nom baryton, ce qui rend suffisamment compte de leur vocalisme inattendu (*-í-*: *-éi(o)s*, *-ú-*: *-éu(o)s* au lieu de **-i̯és*, **-u̯és*). Cette hétéroclisie du paradigme adjectif peut s'expliquer par la circonstance qu'à une certaine époque préhistorique l'épithète, au lieu de présenter l'accord, était employé sous la forme (non-fléchie) du thème pur [1], et que, au moment où l'accord est devenu obligatoire ou possible, il a adopté les cas obliques du substantif baryton correspondant.

Tout comme l'existence préalable du rapport *-í-* (cas forts): *-i̯é-* (cas faibles) a été la condition indispensable de la genèse du rapport *-i-* (cas forts): *-i̯e-* (cas faibles), tout ainsi l'existence de *-í-*: *-éi-*, *-ú-*: *-éu-* a contribué à la genèse de thèmes barytons à alternance *-i-*: *-ei-*, *-u-*: *-eu-* (inaccentué) de la syllabe suffixale.

Conformément à ce qui précède, on peut diviser les thèmes nominaux de l'indoeuropéen en six groupes (les formes décisives, ce sont d'une part le nom. et l'acc., d'autre part le génitif qui, seul de tous les cas faibles, a conservé au moins partiellement l'ancienne alternance désinencielle qui différenciait la flexion fermée d'avec la flexion ouverte).

---

[1] Comme il l'était encore, dans les langues historiques, au premier membre de composé.

Couche primaire

1) Anciens thèmes barytons à flexion fermée (et à accentuation mobile)[1]

2) Anciens thèmes oxytons à flexion ouverte, vocalisme ancien *e* aux cas forts

Couche secondaire

3) Thèmes oxytons à flexion ouverte (le vocalisme *o* ou affaibli des cas forts est récent)

4) Thèmes barytons à flexion ouverte (la barytonèse et le vocalisme suffixal des cas faibles sont récents)

5) Thèmes oxytons à flexion fermée (le vocalisme *o* ou affaibli des cas forts et le vocalisme *e* des cas faibles sont récents)

6) Thèmes barytons à flexion fermée (la barytonèse des cas faibles est récente)

Exemples

ad 1) thèmes en *-i-*: indoeur. nom.-acc. *ə̭$_2$éu̯i̯e-, gén. *ə̭$_2$u̯éi-s »oiseau«, d'où lat. nom. *avis,* véd. gén. *véḥ*

thèmes en *-u-*: véd. nom.-acc. *dā́ru*, *sā́nu*, gén. *dróḥ*, *snóḥ*[2]

thèmes en -ə̭-: v. ind. nom. *jániḥ*, acc. *jánim,* gén. *gnā́ḥ* (scindé en deux paradigmes différents); v. irl. nom. *ben*, gén. *mná*

thèmes en *-r/n-*: v. ind. nom. *yákr̥t*, loc. *yakán(i)*[3]; v. ind. nom. *súvar*, gathique gén. *xvəng* (*< *suváns*), cf. aussi les génitifs avestiques *ayąn*, *razəng*; hittite nom. *paḫḫur*, *watar*, gén. *paḫḫu̯enaš*, *u̯etenaš*, loc. *paḫḫu̯eni*, *u̯eteni*; v. irl. nom. *arbor*, gén. *arb(a)e* »grain«

ad 2) thèmes en *-u-*: v. ind. nom. *d(i)yáuḥ*, gén. *diváḥ*, dat. *divé*, instr. *divā́*; Ζεύς, Δι(*F*)ός; βασιλεύς, βασιλῆ(*F*)ος et Ἀτρεύς, Ἀτρέ(*F*)ος avec généralisation préhistorique du degré long ou plein des cas forts[4]

---

[1] Le mobilité des thèmes barytons est un phénomène récessif qui ne s'est conservé que là où le thème n'a pas pu être conçu comme un thème dérivé.

[2] indoeur. nom. *dā́^{x}ru < *dá^{x}ra^{x}u, gén. *dréus < *da^{x}réu-s, cf. plus haut p. 93.

[3] La flexion gén. *-én(o)s*, loc. *-én(i)* est garantie par la labiovélaire (ἧπαρ).

[4] On pourrait donc parler aussi de thèmes à vocalisme monotone plein (ou allongé).

thèmes en -ə-: v. ind. thème *mahā́-*, gén. *mahā́ḥ*, dat. *mahé*, instr. *mahā́*; avest. gén. *mazə̄*, dat. *mazōi* (< **meĝhə̥* + voyelle)

thèmes en -*r*-: v. ind. nom. *pitā́*, acc. *pitáram*, dat. *pitré*, instr. *pitrā́*; πατήρ, πατέρα, πατρός et ἀνήρ, ἀνέρα, ἀνδρός = arménien nom.-acc. *hayr*, *ayr* gén. *hawr*, *aṙn*; lit. nom. *duktė̃*, acc. *dùkterį*, gén. *dukterès* (remplaçant **duktrès*)

thèmes en -*n*-: v. ind. nom. *ukṣā́*, acc. *ukṣáṇam*, gén. *ukṣṇáḥ*, dat. *ukṣṇé*, instr. *ukṣṇā́*; ἀρήν, ἀρνός; arm. nom.-acc. *anjn* (nom. plur. *anjinkʿ*, acc. plur. *anjins*), gén.-loc. (-dat.) *anjin*, avec généralisation du degré plein [1]; v. slave gén. *dьne*.

thèmes en -*nt*-: v. ind. masc. nom. *mr̥ján*, acc. *mr̥jántam*, gén. *mr̥jatáḥ*, dat. *mr̥jaté*, inst. *mr̥jatā́*, de même *paśumā́n*, *paśumántam*, *paśumátaḥ*, *paśumáte*, *paśumátā* (avec recul secondaire et morphologique de l'accent); grec -εις (< -εντς), -εντα, -εντος, avec généralisation du degré plein [1]

thèmes en -*t*-: hom. nom. ἀργής, acc. ἀργέτα (et ἀργῆτα), dat. ἀργέτι (et ἀργῆτι); lat. nom. *miles* (< **milĕts*), *militis*, avec généralisation du degré plein [1]

thèmes en -*s*-: v. ind. masc. nom. *yajā́ḥ*, acc. *yajásam*, neutre nom.-acc. *yajā́ḥ*, gén. *yajásaḥ*, dat. *-áse*, instr. *-ásā*, avec degré plein généralisé [1] comme en grec (εὐγενής, -έα, -ές, -έος); lat. *Cerēs*, *Cerĕris*; degré vocalique attendu dans v. ind. *bhīṣā́; uṣáḥ* (gén.).

ad 3) a) vocalisme monotone (affaibli)

thèmes en -*i*-: v. ind. nom. *paviḥ*, instr. *pavyā́*

thèmes en -*ī*/*ii̯*-: v. ind. nom. *vr̥kī́ḥ*, acc. *vr̥kíyam*, gén. *vr̥kíyaḥ*, dat. *vr̥kíye*, instr. *vr̥kíyā*, avec oxytonèse columnale remplaçant une plus ancienne oxytonèse marginale

thèmes en -*u*-: v. ind. nom. *paśúḥ*, gén. *paśváḥ*, instr. *paśvā́*

thèmes en -*ū*/*uu̯*-: v. ind. nom. *śvaśrū́ḥ*, acc. *śvaśrúvam*, gén. *-úvaḥ*, dat. *-úve*, instr. *-úvā* avec oxytonèse columnale secondaire; v. slave *svekry*, *svekrъvь*, *svekrъve*, *svekrъvi*, loc. *svekrъve*; πληθύς, -ύος

thèmes en -*nt*-: v. ind. nom. *daśát*, acc. *daśátam*, gén. *-átaḥ*, dat. *-áte*, instr. *-átā*; v. slave acc. *desętь*, loc. *desęte*

thèmes en -*it*-, -*id*-: v. ind. nom. *yoṣít*, acc. *yoṣítam*, gén. *-ítaḥ*, dat. *-íte*, instr. *-ítā*; ἐλπ-ίς, -ίδα, -ίδος

thèmes en -*is*-, -*us*-: v. ind. *barhíṣ-*, *vidúṣ-*

---

[1] On pourrait donc parler aussi de thèmes à vocalisme monotone plein (ou allongé).

b) alternance degré *o*: degré affaibli

thèmes en *-m-*: avest. nom. *zyā̊*, gén. *zimō*, v. ind. *himáḥ*

thèmes en *-ont/n̥t-*: v. ind. nom. *tudán*, acc. *tudántam*, gén. *tudatáḥ* etc.; lit. nom. *suką̃s*, acc. *sùkantį*

thèmes en *-u̯os/us-*: v. ind. *vidvā́n*, acc. *vidvā́ṁsam*, gén. *vidúṣaḥ*, dat. *-úṣe*, instr. *-úṣā*; εἰδώς, εἰδότα, εἰδότος (cf. p. 151 note)

ad 4) a) vocalisme monotone

thèmes en *-i-*: v. ind. nom. *pátiḥ*, acc. *pátim*, (gén. *ávyaḥ*), dat. *pátye*, instr. *pátyā*; en attique le paradigme de οἶς est mobile (gén. οἰός)

thèmes en *-u-*: v. ind. nom. *krátuḥ*, acc. *krátum*, gén. *krátvaḥ*, dat. *krátve*, instr. *krátvā*; en grec les paradigmes de γόνυ, δόρυ sont mobiles: gén. γον(*F*)ός, δορ(*F*)ός; got. *kinnus* (< **ĝenu̯e-*)

thèmes en *ə*: v. ind. neutre *máhi* fém. *tvíṣiḥ*

thèmes en *-n-*: v. ind. nom.-acc. *nā́ma*, gén. *nā́mnaḥ*, dat. *nā́mne*, instr. *nā́mnā*; arm. nom.-acc. *-umn*, gén.-loc. (-dat.) *-man*

thèmes en *-s-*: nom.-acc. κρέ(*F*)ας, gén. κρέ(*F*)α(σ)ος > κρέως

b) alternance degré *o*: degré affaibli

thèmes en *-r-*: v. ind. nom. *dā́tā*, acc. *dā́tāram*; δώτωρ, δώτορα; arm. nom. *kʻoyr*, gén.-loc. (-dat.) *kʻeṙ* (< **su̯esros*), cf. ἔορες, lat. *soror*

thèmes en *-n-*: v. ind. nom. *tákṣā*, acc. *tákṣāṇam*, gén. *tákṣṇaḥ*, dat. *tákṣṇe*, instr. *tákṣṇā*; **śúvā*, **śúvānam*[1], *śúnaḥ*, *śúne*, *śúnā*; v. irl. nom. *cú*, gén. *con*; lit. nom. *šuõ*, gén. *šunès*; en grec le paradigme de κύων est mobile comme en lituanien (gén. κυνός)

ad 5) a) alternance degré affaibli: degré plein

thèmes en *-i-*: v. ind. nom. *matíḥ*, acc. *matím*, gén. *matéḥ*, dat. *matáye*; got. nom. *ansts*, acc. *anst*, gén. *anstais*, dat.-loc. *anstai*; lit. nom. *dalìs*, acc. *dãlį*, gén. *daliẽs* (ancien oxyton); slave nom. **dolь* acc. **dolь*, gén. **doli* (*i* < *-eis* ou *-ois*), loc. **doli* (*i* < *-ēi* ou *-ōi*)

thèmes en *-u-*: v. ind. nom. *sūnúḥ*, acc. *sūnúm*, gén. *sūnóḥ*, dat. *sūnáve*, loc. véd. *sūnávi*; ἡδύς, ἡδύν, ἡδέ(*F*)ος, ἡδέ(*F*)ι; got. *sunus*, *sunu*, *sunaus*, dat.-loc. *sunau*; lit. *sūnùs*, *sū́nų*, *sūnaũs* (ancien oxyton)

thèmes en *-ī/i̯ā-*: v. ind. nom. *devī́*, acc. *devī́m*, gén. *devyā́ḥ*; lit. *sukantì*, *sùkančią*, *sukančiõs* (ancien oxyton)

b) alternance degré *o*: degré *e*

thèmes (oxytons) en *-o-*: masc. nom. *-ós*, acc. *-óm*, gén. **-és(i̯)o*, loc. **-éi* dans avest. *kə*, *kəm*, *čahya*; τέο; dorien πεῖ; got. *hvas*, *hvana*,

---

[1] Cf. plus haut la note 2) de la p. 143.

hvis (désinence *-is* aussi chez les thèmes nominaux) etc. (cf. plus haut p. 101)

thèmes en *-n-*: nom. *αἰών*, ancien loc. *-έν* dans l'adverbe *αἰέν*. Les thèmes en *-n-* baltoslaves, qui sont originairement tous oxytons, ne connaissent le degré *o* qu'au nom. sing.: lit. *akmuõ*, gén. *akmenès*, acc. *ãkmenį*; v. slave *kamy*, *kamene*, *kamenь*

thèmes en *-m-*: indoeur. nom. **dṓm*, gén. **déms*, loc. **dém(i)*; le nominatif est attesté par le grec: *δῶ(μα)*, le gén. par v. indien *dámpatiḥ* et *pátir dán*, gathique *dəng* et grec *δεσπότης*, le locatif par avestique *dąm* (*dąn*) et *dąmi*

thèmes en *-s-*: nom. *αἰδώς*, acc. *αἰδό(σ)α*; lat. *honōs*, mais *hones-tus*, ce qui suppose une ancienne alternance *-os-* aux cas forts, *-es-* aux cas faibles

ad 6) a) alternance degré affaibli: degré plein

thèmes en *-i-*: v. ind. nom. masc. *śúciḥ*, acc. *śúcim*, gén. *śúceḥ*, dat. *śúcaye*

thèmes en *-u-*: v. ind. nom. *śátruḥ*, acc. *śátrum*, gén. *śátroḥ*, dat. *śátrave*; homérique nom. *ἄστυ*, gén. *ἄστεος*

thèmes en *-ī/i̯ā-*: v. ind. nom. *pátnī*, acc. *pátnīm*, gén. *pátn(i)yāḥ*; *πότνιᾰ*, *ποτνίᾱς*

thèmes en *-n-*: v. ind. nom. *kárma*, loc. *kárman(i)*; v. irl. nom. *ainm* (< **n̥mn̥*), gén. *anmae* (< **n̥mens*); got. gén. *namins*, dat.-loc. *namin*; v. slave nom.-acc. *imę*, gén. *imene*, dat. *imeni*

b) alternance degré *o*: degré *e*

thèmes (barytons) en *-o-*: type v. ind. *bhárah* = grec *φόρος*

thèmes en *-n-*: v. ind. nom. *tákṣā*, loc. *tákṣaṇi*. Appartiennent ici ou au groupe 5 b les thèmes en *-n-* arméniens et germaniques à alternance *o/e*: arm. nom.-acc. sing. *harsn* (nom. plur. *harsunkʿ*, acc. plur. *harsuns*), gén.-loc. (-dat.) sing. *harsin*; got. nom. *guma*, acc. *guman*, (nom.-acc. plur. *gumans*), gén. *gumins*, dat.-loc. *gumin*

thèmes en *-s-*: v. indien *ápas-*; grec nom. *γένος*, gén. *γένεος*, dat.-loc. *γένεϊ*; lat. *genus*, gén. *generis*, dat. *generi*; v. irl. nom. *teg*, gén. *tige* (< **tegesos*), (dat.-) loc. *tig* (< **teges*); v. slave nom. *slovo*, gén. *slovese*, dat. *slovesi*

thèmes en *-i̯es-* (comparatif): masc. nom. *-i̯ōs*, acc. *-i̯osm̥*, nom. neutre *-i̯os*, gén. **-i̯es-os*, loc. **-i̯es-i*, cf. le degré *e* conservé dans lat. *maies-tas*

Deux classes de thèmes exigent une explication particulière: les thèmes en *-ī-*, *-ū-*, et les thèmes thématiques (en *-o/e-*).

Les thèmes (féminins) en *-ī-* et en *-ū-* (types v. indiens *vr̥kī́ḥ*, *tanū́ḥ*), que l'on trouve sous 3 a), ne sont en réalité que des variantes de thèmes en *-i-* et en *-u-* oxytons (types v. ind. *pavíḥ*, *paśúḥ*), mais des variantes devenues autonomes et productives grâce à la dérivation. Voici comment nous nous représentons la genèse de ces thèmes: Les cas forts (nom. et acc. sing.) présentaient toujours *i*, *u*, p. e. *pavíḥ*, *pavím*; *paśúḥ*, *paśúm*, tandis que dans les cas faibles *y*, *v* après syllabe légère s'opposait à *iy*, *uv* après syllabe lourde (loi de Sievers). Il y avait ainsi d'une part des thèmes en *-í/y-*, *-ú/v-*, d'autre part des thèmes en *-í/iy-*, *-ú/uv-*. Quand on s'est mis à dériver les thèmes en *-í-* des thèmes en *-o-* (cf. v. ind. **vr̥kí-* de *vŕ̥ka-*), le rapport *thème en -o-*: *thème en -í/iy-* a été étendu aussi aux premier groupe (thèmes à syllabe radicale légère). C'est que *-iy-* était phonétiquement possible après syllabe légère, tandis que *y* n'était pas prononçable après syllabe lourde. La seconde étape de l'évolution consistait dans une transformation du rapport *-i-*: *-iy-*, à savoir dans une extension de l'*-iy-* des cas faibles aux cas forts (*iy* > *ī* devant consonne, d'où nom. *vr̥kī́ḥ*). L'opposition v. ind. nom. *vr̥kī́ḥ*, acc. *vr̥kíyam*: instr. *vr̥kíyā*, dat. *vr̥kíye*, gén.-abl. *vr̥kíyaḥ* etc. ne peut pas, à notre avis, être ancienne. Elle remplace une plus ancienne opposition nom. **u̯l̥q^{u}ís*, acc. **u̯l̥q^{u}ím*: instr. **u̯l̥q^{u}íi̯ē*, dat. **u̯l̥q^{u}íi̯ei*, gén.-abl. **u̯l̥q^{u}íi̯e/os*. Autrement on ne s'explique pas l'alternance grecque *-i/ii̯-*, *-u/uu̯-* qu'on rencontre chez certains thèmes en *-i-* et en *-u-* (p. e. ὄϊς, γένυς); le modèle de cette alternance a dû être fourni par les paradigmes correspondant aux types v. indiens *vr̥kī́ḥ* et *tanū́ḥ*. De plus les dérivés grecs en -ίς, -ίδος, servant de féminins aux noms masculins en *-o-* et correspondant par là-même au type v. ind. *vr̥kī́ḥ*, présentent, dans le suffixe, *ĭ* à côté de *ī*. Cf. Chantraine o. c., p. 346 s. P. e. ἡμερίς, ἁπλοΐς avec *ĭ*, mais ψηφίς. εὐπλοκαμίς avec *ī*. En v. indien le voc. sing. seul a conservé l'ancienne voyelle brève du thème (AV. *lakṣmi*, *vadhu*). Sur le rapport *-u-* (masc.): *-ū-* (fém.) cf. le chapitre suivant. — L'*ī* de *vr̥kī́-* et l'*ū* de *tanū́-* proviennent donc de *-iy-*, *-uv-* (< *-$_{e}$i̯-*, *-$_{e}$u̯-*), et non pas de *i* + *ə*, *u* + *ə*.

La flexion thématique constitue un problème spécial. Le paradigme thématique originaire était oxyton et comportait l'alternance *-o/e-* dans la syllabe finale: sing.nom. *-ó* (*-s*, *-m*), acc. *-ó* (*-m*),

voc. *-é*, gén. *-é-s*, loc. *-é-i*[1]. Cette reconstruction du paradigme thématique est fondée 1) sur le paradigme des noms oxytons en *-ón/én-*, *-ós/és-*; 2) sur le paradigme pronominal de **to/te*, **i̯o/i̯e*, **qᵘo/qᵘe*. Car d'une part *-ó-*: *-és*: *-éi* est parallèle à *-ón-*: *-éns*: *-éni*, d'autre part, chez les pronoms impersonnels, le vocalisme *o/e* est réparti selon le même principe que chez les thèmes en *-n-* (p. 101 et 152—3). L'évolution ultérieure du paradigme thématique primitif consiste dans l'introduction, aux cas obliques, du thème en *o* et des désinences dégagées des thèmes consonantiques. Ainsi, à la place de *-ei* (*e* = voyelle du thème + *i*) apparaissent *-oi* (dans la fonction de locatif) et *-ōi* (dans la fonction de datif). Dans les deux formes le vocalisme du thème est *o*; en outre la différenciation entre *-i* et *-ei* des thèmes consonantiques est appliquée au paradigme thématique, d'où *o* + *ei* > *ōi*. L'ancienne forme casuelle en *-ei* ne survit que dans la fonction d'adverbe (cf. plus haut p. 100). De même la voyelle longue de l'ablatif (*-ōt*; une forme plus ancienne *-ēt* est conservée dans les adverbes latins *certē*, *consultē* etc.), et du nom. plur. (*-ōs*) renferme deux voyelles fondamentales, dont l'une représente le suffixe et l'autre appartient à la désinence. Le type thématique *baryton* n'est saisissable que dans sa forme récente. Il est tiré du type oxyton au moyen d'un changement de la place de l'accent. L'existence d'un type baryton *primitif*, antérieur à la phase IIc du premier affaiblissement, semble découler de la forme des noms radicaux (athématiques) discutés p. 98. On y a vu que le type **u̯ōqᵘs* supposait la forme **u̯óqᵘe/o-s* (tirée elle-même de **u̯oqᵘé/ó-*), laquelle a perdu sa voyelle thématique (si l'on peut l'appeler ainsi) lors du premier affaiblissement[1].

On a déjà remarqué que les différents groupes de thèmes

---

[1] Du point de vue des langues historiques le type thématique primitif apparaît comme un mélange de formes thématiques et athématiques. Ceci est en accord avec l'ancienne opinion d'après laquelle la distinction entre le type thématique et le type athématique serait relativement récente et proviendrait d'une bifurcation d'un seul paradigme primitif. Cf. p. e. l'avis de Johansson (cité par Streitberg I. F. III, p. 310): »Es darf wohl als anerkannt gelten, daß die sogenannte unthematische Flexionsweise in gewissen formellen Beziehungen zur sogenannten thematischen steht. Und es ist wohl nicht allzukühn anzunehmen, daß die erstere aus der letzteren unter gewissen Akzentbedingungen hervorgegangen ist«.

barytons sont devenus immobiles au fur et à mesure qu'ils étaient dérivés de thèmes oxytons ou qu'ils s'opposaient à ces thèmes (groupe 4 et groupe 6). Les types barytons qui n'étaient pas des dérivés, ont gardé la mobilité du paradigme.

En ce qui concerne l'accentuation des paradigmes des groupes 2) et 3), il faut en distinguer deux types: l'un dans lequel il y a eu suppression phonétique d'une syllabe médiane et où, par conséquent, les cas faibles présentent le même nombre de syllabes que le nominatif. Ainsi dans le groupe 2) v. ind. nom. *ukṣā́*, gén. *ukṣṇáḥ*, dat. *ukṣṇé*, instr. *ukṣṇā́*, et dans le groupe 3) v. ind. nom. *paśúḥ*, gén. *paśváḥ*, dat. *paśvé*, instr. *paśvā́*. L'autre dans lequel la syllabe médiane a subsisté et où, par conséquent, les cas faibles sont plus long que le nominatif. Ainsi dans le groupe 2) v. ind. nom. *brahmā́*, gén. *brahmáṇaḥ*, dat. *brahmáṇe*, instr. *brahmáṇā*, et dans le groupe 3) v. ind. nom. *harít*, gén. *harítaḥ*, dat. *haríte*, instr. *harítā*. Les paradigmes du premier type ont une accentuation columnale due à une raison phonétique. C'est ce type qui a contribué, par la voie de la dérivation, à l'accentuation columnale (ou ce qui revient au même, à l'immobilisation de l'accent) dans le groupe 4). L'autre type (v. ind. *brahmā́*, *harít*) doit son accentuation columnale, tout comme les thèmes barytons, à la dérivation. Nous ne nous engageons pas ici à fond sur la question, qui est réservée au chapitre suivant, et nous contentons de quelques exemples destinés à expliquer ce que nous voulons dire. L'accentuation d'un nom-racine comme v. ind. *vā́k* »voix« est mobile: gén. *vācáḥ*, dat. *vācé*, instr. *vācā́*. L'oxytonèse est un trait caractéristique et essentiel des cas faibles. Cette accentuation devient immobile (et columnale) au moment où le nom-racine fonctionne comme second membre de composé: nom. sing. *drogha-vā́k*, gén. sing. *drogha-vā́caḥ*, dat. sing. *drogha-vā́ce*, instr. sing. *drogha-vā́cā*. C'est que dans un gén. sing. comme *drogha-vā́caḥ* l'accentuation a cessé d'être une marque caractéristique de la *flexion* (du gén. sing.); en revanche elle est un trait caractéristique essentiel d'un *thème* étant en rapport de dérivation avec un autre thème. L'oxytonèse columnale de *drogha-vā́c-* sert à l'opposer à **drógha-vāc-* (existant ou pouvant exister), sert à opposer les composés verbaux (qu'il s'agisse de noms d'agents ou de noms d'action) aux composés nominaux (qu'il soient exocentriques ou endocentriques). Dans **drógha-vāc- vāc-* a la valeur d'un nom, dans *drogha-vā́c-* il a la valeur d'un nom verbal.

Les noms v. ind. du type *brahmā́* ont tous l'oxytonèse *columnale*, parce qu'ils s'opposent à des neutres barytons et parce qu'ils en sont dérivés, comme en témoigne leur vocalisme radical. Au contraire les participes du présent comme *mr̥ján* (gén. *mr̥jatáḥ*, dat. *mr̥jaté*, instr. *mr̥jatā́*) conservent l'ancienne oxytonèse *marginale* (v. p. 142), parce qu'ici ce sont plutôt les thèmes barytons qui suivent le modèle des thèmes oxytons, comme l'indique clairement la flexion du type *bhárant-* (instr. *-atā*, dat. *-ate*, gén.-abl. *-ataḥ*, loc. *-ati*, au lieu de **-antā* etc.). Est très instructive la différence entre les participes comme *mr̥ján* et les dérivés en *-mánt-*, *-vánt-*, comme v. ind. nom. *sūnu-mā́n* (gén. *sūnu-mátaḥ*, dat. *sūnu-máte*, instr. *sūnu-mátā*), nom. *nr̥-vā́n* (gén. *nr̥-vátaḥ*, dat. *nr̥-váte*, instr. *nr̥-vátā*). C'est que les dérivés en *-mánt-*, *-vánt-* sont toujours bâtis sur des thèmes nominaux et que leur accentuation est un élément constitutif de la règle de leur dérivation. La différence entre les thèmes en *-ánt-* et les thèmes en *-mánt-* (*-vánt-*), originairement identiques aux thèmes en *-ánt-* au point de vue de la structure, prouve que les causes de l'immobilisation de l'accent n'ont rien à faire avec le paradigme lui-même.

Les dérivés (ou plutôt composés) en *-a(ñ)c-* sont un autre exemple frappant de l'influence décisive de la dérivation sur la stabilisation de l'accent dans le paradigme. Ces thèmes étaient originairement tous oxytons. Les formes casuelles figées dans la fonction d'adverbes l'attestent clairement: *nīcā́, prācā́* en face des féminins *nī́cī- prā́cī-*; *uccā́* en face de *úda(ñ)c-*.

Quand le mot-base était un thème en *-ā́-*, le dérivé en *-a(ñ)c-* adoptait son accentuation. C'est ainsi qu'on a d'une part *ghr̥tā́(ñ)c-* (de *ghr̥tá-*), *viśvā́(ñ)c-* (de **viśvá-* contenu au premier membre de composés et dans les adverbes *viśvátaḥ*, *viśvádha*), *adharā́(ñ)c-* (de **adhará-* dont l'ancienne accentuation est conservée dans l'adverbe *adharā́t*), *prā́(ñ)c-* (de *prá*), *satrā́(ñ)c-* (de *satrā́*), et d'autre part *ápā(ñ)c-* (de *ápa*), *ávā(ñ)c-* (de *áva*), *párā(ñ)c-* (de *párā*). Car au moment où l'*ā́* final du premier membre s'est contracté avec l'*a* initial de *-a(ñ)c-* en donnant *ā*, la proportion *prá*: *prā(ñ)c-* = *ápa*: x (x = *ápā(ñ)c-* remplaçant un **apā́(ñ)c-* plus ancien) devint possible. Elle n'a pas été possible *avant* la contraction, *prá*: *pra-á(ñ)c-* = *áva*: x ne pouvant pas fournir autre chose que x = *ava-á(ñ)c-*.

La contraction *i* + *a* > *ya*, *u* + *a* > *va* n'a eu lieu que plus

tard et dans des conditions définies (après syllabe légère [1]). La différence entre les thèmes à contraction (comme *pratyá(ñ)c-*) et les thèmes à hiatus (comme **sadhriyá(ñ)c-*), différence qui n'existait que dans les formes fortes (les cas faibles comme gén. *pratīcáḥ* et gén. **sadhrīcáḥ* ne différaient guère entre eux), a amené un déplacement d'accent dans le type à hiatus (**sadhriyá(ñ)c-* > *sadhríya(ñ)c-*). A côté des formes régulières a udātta, comme *śvityá(ñ)c-*, *dadhyá(ñ)c-*, *pratyá(ñ)c-*, *samyá(ñ)c-*, *tiryá(ñ)c-*, *anvá(ñ)c-*, il y a des formes à svarita, c.-à-d. à *íy* (accentué): *devadríya(ñ)c-*, *kadríya(ñ)c-*, *madríya(ñ)c-*, *asmadríya(ñ)c-*, *sadhríya(ñ)c-*, *viṣvadríya(ñ)c-*, *níya(ñ)c-* (la contraction n'ayant pas lieu après consonne initiale). Le changement de la place de l'accent dans *sadhríya(ñ)c-* est exactement comparable au déplacement **brahmaṇáḥ* > *brahmáṇaḥ*; tout comme dans *ukṣṇáḥ* (en face de *brahmáṇaḥ*), l'ancienne accentuation marginale s'est conservée dans *pratyá(ñ)c-* (en face de *sadhríya(ñ)c-*). Le caractère morphologique du déplacement **sadhriyá(ñ)c-* > *sadhríya(ñ)c-* découle de la règle de dérivation qui s'établit au moment de la contraction de **prati-á(ñ)c-* > *pratyá(ñ)c-*, **anu-á(ñ)c-* > *anvá(ñ)c-*: l'accentuation des thèmes contractés en *-yá(ñ)c-*, *-vá(ñ)c-*, comme *pratyá(ñ)c-*, *anvá(ñ)c-*, est celle de la colonne de la dernière syllabe du mot-base (quelle que soit l'accentuation de ce dernier)

pra-	*ti*	*a-*	*nu*
prat-	*yá(ñ)c-*	*an-*	*vá(ñ)c-*

Chez les thèmes à hiatus la même règle rend compte de la place de l'accent dans *sadhríya(ñ)c-* etc.

sadh-	*ri-*	
sadh-	*rí-*	*ya(ñ)c-*

L'accentuation de **sadhri-* n'a eu aucune influence sur celle de *sadhríya(ñ)c-*. En même temps il y a eu passage de **sadhrīcáḥ*, **sadhrīcé*, **sadhrīcā́* etc. à *sadhrī́caḥ*, *sadhrī́ce*, *sadhrī́cā* etc., parce

[1] En effet, dans le texte du Rigvéda l'*ā* de *-ā(ñ)c-* est toujours monosyllabique. Au contraire les *ya*, *va* de *-ya(ñ)c-*, *-va(ñ)c-* sont dissyllabiques non seulement après un groupe de consonnes (p. e. *sadhriya(ñ)c-*) ou après consonne initiale (p. e. *niya(ñ)c-*), mais parfois encore après consonne simple (ainsi 6 fois dans *pratyá(ñ)c-*, 3 fois dans *dadhyá(ñ)c-*, 1 fois dans *viṣva(ñ)c-*).

que de manière générale les thèmes barytons (*sadhríya(ñ)c-*) n'offrent jamais un paradigme mobile. Cf. *śúnaḥ*, *śúne*, *śúnā* < **śunáḥ*, **śuné*, **śunā́* (grec κυνός, κυνί) à cause de **śúvā*, **śúvānam* (grec κύων).

L'état du RV. nous révèle l'évolution préhistorique esquissée ci-dessus. Dans l'Atharvavéda les paradigmes deviennent de nouveau plus homogènes. La confusion de l'udātta et du svarita (*-yà(ñ)c-* > *-yá(ñ)c-*, *-và(ñ)c-* > *-vá(ñ)c-*) a eu pour effet l'introduction de l'oxytonèse columnale dans les paradigmes du type *pratyá(ñ)c-* et *anvá(ñ)c-*, p. e. Atharvavéda acc. plur. masc. *pratī́caḥ*, *anū́caḥ* (RV. *pratīcáḥ*, *anūcáḥ*), fém. *pratī́cī-*, *anū́cī-* (RV. *pratīcī́-*, *anūcī́-*).

Le caractère relativement récent des paradigmes barytons, tels qu'ils nous ont été transmis par les langues historiques, est trahi non seulement par leur immobilité, mais aussi par la conservation de certaines désinences atones (p. e. *-e/ois-* *-e/ous*, *-i̯e/os*, *-u̯e/os*, *-ei* etc.). Ce dernier trait s'explique facilement par la coëxistence des couples groupe 6): groupe 5) et groupe 4): groupe 3); les paradigmes oxytons ont contribué à la conservation des désinences dans les paradigmes barytons correspondants. Au moment où une désinence se différenciait en fonction de l'accent (p. e. *-ei* inaccentué > *-i*), l'état d'équilibre était restitué ou bien par la généralisation d'une seule des deux formes (ainsi dans le cas de la désinence $-e\text{ə}_1$ de l'instrumental, originairement bornée aux formes oxytones), ou bien par la différenciation fonctionelle des deux variantes phonétiques (comme peut-être dans le cas de *-ei*, désinence de datif, et *-i*, désinence de locatif). C'est uniquement le gén. sing., qui offre une triple alternance *-es*: *-s*: *-os*[1], non différenciée au point de vue fonctionnelle. Ce qui pose un problème, dans le cas de la différenciation, c'est le traitement de la syllabe suffixale, lequel est souvent identique p. e. devant *-ei* et *-i*, au lieu d'être conditionné par le vocalisme de la désinence (vocalisme affaibli devant *-ei*, vocalisme plein devant *-i*). Cf. d'une part v. ind. dat. *padé*, loc. *padí*; dat. *br̥haté*, loc. *br̥hatí*; dat. *pratīcé*, loc. *pratīcí* etc., d'autre part. v. ind. dat. *śrávase*, loc. *śrávasi*; dat. *śátrave*, loc. *sānavi* etc. — en face de l'opposition attendue entre dat. *pitré* et loc. *pitári*, dat. *dā́tre* et

---

[1] Car le rapport *e*: zéro: *o* qui apparaît au locatif (cf. p. 144), n'est pas solidement attesté.

loc. *dā́tari*, dat. *ukṣṇé* et loc. *ukṣáṇi*, dat. *tákṣṇe* et loc. *tákṣaṇi*[1]. La double différence de la place de l'accent et du degré vocalique correspondant, que présentent les couples *pitré*: *pitári* ou *ukṣṇé*: *ukṣáṇi*, apparaît dans les autres types comme simple différence entre *-é* et *-í* (accentués) ou entre *-e* et *-i* (inaccentués). C'était peut-être dans les groupes 3—4 que l'abolition totale d'alternances vocaliques et l'introduction de l'oxytonèse columnale a amené le rapport simple *-e*: *-i* (v. ind. dat. *haríte*, loc. *haríti*, dat. *tanúve*, loc. *tanúvi* etc.), lequel a pu être transporté dans les thèmes barytons (*śrávase*: *śrávasi*) et dans les thèmes à oxytonèse marginale (*bṛhaté*: *bṛhatí*, *padé*: *padí* etc.).

Il y a une différence fondamentale entre le rapport de *-ei*: *-i* d'une part, de *-e/os*: *-s* d'autre part. Le premier est le résultat de dérivation et différenciation de cas, tandis que la répartition de *-e/os* et *-s*, phonétique à l'origine, a été déplacée par la dérivation de thèmes. Enfin dans le cas du rapport *-es*: *-os* il s'agit d'une forme casuelle (génitif) dérivée d'une autre forme casuelle (du thème pur), sans que la différenciation sémantique entre *-es* et *-os* soit attestée par les langues historiques.

§ 3. Les cas forts.

Les grammairiens hindous frappés de la concordance existant entre le nominatif et l'accusatif, en ce qui concerne l'accentuation et le degré vocalique de l'élément prédésinenciel, les ont groupés ensemble en les opposant aux cas obliques (Debrunner-Wackernagel, p. 7 note). On sait que la ressemblance formelle des deux cas est plus profonde encore en indoiranien que dans les autres langues indoeuropéennes. Dans beaucoup de paradigmes le nominatif et l'accusatif sing. (et en général tous les cas forts) y ont en commun le degré long de l'élément prédésinenciel. P. e. v. ind. *pā́t, pā́dam*; *vā́k, vā́cam*; *dā́tā, dā́tāram*; *svásā, svásāram*; *tákṣā, tákṣāṇam*; *uṣā́ḥ, uṣā́sam* en face de grec πόδα, ὄπα, δώτορα, ἔορες, τέκτονα, ἠόα. Cette extension du degré long n'a pas du reste lieu dans tous les thèmes. Cf. d'autre part *bhrā́tā, bhrā́taram*; *vṛ́ṣā, vṛ́ṣaṇam*; *rakṣā́ḥ, rakṣásam* etc. Là où dans les autres langues indoeuropéennes on constate une extension du degré long, il s'a-

[1] Notons aussi la proportion v. ind. gén. *diváḥ*: dat. *divé* = gén. *dyóḥ*: loc. *dyávi*.

git toujours d'une généralisation dans tout le paradigme. Cf. grec χειμών, -ῶνα -ῶνος, -ῶνι; δοτήρ, -ῆρα, -ῆρος, -ῆρι; ὤψ, ὦπα, ὠπός, -ί; lat. les paradigmes de *ratio*, *orator*, *honos*, *vox*; got. le paradigme de *tuggo*; etc. Au contraire là où le degré long n'apparaît pas dans tout le paradigme, c.-à-d. où il ne sert pas à caractériser le thème, il fonctionne uniquement comme marque caractéristique du nom. sing. L'état de choses et indoiranien et européen indique clairement que l'extension du degré long aux cas forts, si elle est indoeuropéenne, n'est propre qu'à une partie de thèmes. Dans la langue-mère l'allongement de l'élément prédésinenciel caractérise d'abord le nominatif singulier masc.-fém. En dehors des thèmes féminins en *-ā-* et en *-ī/i̯ā-* tous les nominatifs *asigmatiques* masc.-fém. présentent l'allongement du vocalisme plein du suffixe. Mais la formule inverse ne serait pas exacte. Certains nominatifs à allongement sont en même temps *sigmatiques*, ainsi les noms radicaux du type **u̯ōqᵘ-s*, les noms grecs en -εύς (-ῆϝος), avest. et v. perse *dahyāuš*, indoeur. **d(i)i̯ēus*, **gᵘōus* etc. En somme il y a quatre catégories à distinguer: 1) nominatifs asigmatiques à degré faible du suffixe (uniquement thèmes en *-ī/i̯ā-* et en *-ā-*); 2) nominatifs asigmatiques à allongement de l'élément prédésinenciel; 3) nominatifs sigmatiques sans allongement de l'élément prédésinenciel; 4) nominatifs sigmatiques à allongement de l'élément prédésinenciel.

Dans les groupes 2) et 4) l'allongement doit s'expliquer conformément à la p. 92—3. La voyelle finale des types **u̯óqᵘes* > **u̯ōqᵘs*, **uksḗne* > **uksēn* (datant de la seconde période), comme du reste toute voyelle fondamentale apparaissant après syllabe légère accentuée, provient d'une innovation morphologique de la seconde période (cf. p. 83). Le nominatif sing. des thèmes légers (symbole: *-éT*) a été remplacé par *-éTe* sous l'influence des thèmes lourds (symbole: $-éT_1T_2e$) d'après la proportion $-eT_1T_2é$:[1] $-éT_1T_2e$ [1] = *-eTé*: x, d'où x = *-éTe*; de même $-eT_1T_2és$: $-éT_1T_2es$ = *-eTés*: *-éTes*. Or il sera démontré au chapitre suivant que dans une proportion morphologique le deuxième et le quatrième membres représentent les formes étant en train de remplacer les membres 1) et 3), au moins dans certaines fonctions lexicales ou syntaxiques. Les pro-

[1] $-eT_1T_2é$ et *-eTé* sont les formes II (ou III) étant à la base des cas faibles.

portions établies ci-dessus nous enseignent donc que la genèse des nominatifs nouveaux *-éTe* et *-éTes* est l'effet du remplacement, par le nominatif, soit d'un ancien génitif-ablatif (*-eTés*), soit d'un autre cas oblique (*-eTé*). Cette constatation nous fait penser à la théorie de M. Uhlenbeck, concernant l'origine du nominatif sing. masc.-fém. (IF XII, p. 158 ss.). D'après M. Uhlenbeck et H. Schuchardt (IF XVIII, p. 528 ss.) la construction primitive d'un verbe transitif indoeuropéen aurait été passive (donc du type v. perse *tya manā krtam* »id mihi (= a me) factum est«). Selon M. Uhlenbeck le nom. sing. en *-s* représente un ancien »cas actif«, c.-à-d. un cas oblique employé auprès les verbes transitifs pour désigner l'agent. L'ancien »cas passif«, c'est-à-dire l'ancien nominatif employé comme cas-sujet dans les phrases intransitives et les phrases nominales et exprimant en même temps l'objet »logique« des phrases transitives serait, suivant l'hypothèse de M. Uhlenbeck, représenté par l'accusatif des langues historiques (désinence *-m*). Le neutre ne pouvant pas être conçu comme agent (d'une action transitive), il ne connaît qu'un seul cas (le »c. passif«). Tout en partageant le point de départ de H. Schuchardt et de M. Uhlenbeck, nous ne pouvons pas accepter le détail de l'hypothèse de M. Uhlenbeck. La forme du nominatif sing. masc.-fém. (à allongement ou à allongement + *s*) prouve qu'il y a eu remplacement d'une construction à ablatif ou à un autre cas oblique par une construction à ancien nominatif (ancien »c. passif«), ou, ce qui revient au même, extension de la forme du sujet des phrases nominales et intransitives au dépens de l'ancien »c. actif« fonctionnant dans les phrases transitives [1]. Le nominatif historique n'est pas, comme le veut M. Uhlenbeck, une continuation de l'ancien »c. actif«, mais plutôt une transformation du »c. passif«. Cette transformation s'explique, on vient de le voir, par l'extension de l'ancien nominatif, tandis que M. Uhlenbeck admet l'élimination, dans les phrases nominales et intransitives, de l'ancien nominatif (c.-à-d. »c. passif«) par le »c. actif«. Quant à la désinence *-m* de l'accusatif, nous préférons nous en tenir à l'avis de M. Finck (K. Z. XLI, p. 209 ss.): il s'agirait d'une postposition à fonction comparable à celle d'espagnol

[1] Si la construction passive ne se rencontrait que chez *certaines formes* du verbe transitif (comme en m. indien et iranien, où elle n'apparaît qu'au passé), il y a eu élimination de la construction passive par une construction transitive active déjà existant dans la langue.

á dans *veo á la hija* (»video filiam«) ou de roumain *pe* dans *văd pe fratele* (»video fratrem«). Ces formes spéciales du cas-régime sont bornées (au moins à l'origine) aux substantifs désignant des êtres animés [1]. Mais quoi qu'il en soit, la question de la provenance de *-m* ne nous intéresse pas ici directement. La différence la plus ancienne entre l'accusatif et le nominatif (des noms masculins et féminins) résulte de l'adjonction, au nominatif, d'un *-e* ou *-es*; dans le cas favorable d'une syllabe légère accentuée la disparition de cet *e* amène une différence de degré vocalique entre le nom. et l'acc. L'ancienne forme du »c. passif« indoeuropéen est ainsi représentée par l'accusatif moins sa désinence *-m*. L'ancienne forme du »c. actif« est conservée dans le génitif-ablatif en *-és*, tandis que le cas oblique en *-é* a disparu.

Schéma chronologique

I	$-\acute{e}T$, $-\acute{e}T_1T_2e$ ⟶		$-eT\acute{e}(s)$, $-eT_1T_2\acute{e}(s)$	
	a) »c. passif« des phrases transitives	b) nominatif des phrases nominales et intransitives	a) »c. actif« des phrases transitives	b) cas obliques: gén.-abl. etc.
II	$-\acute{e}T$, $-\acute{e}T_1T_2e$	$-\acute{e}Te(s)$, $-\acute{e}T_1T_2e(s)$	$-eT\acute{e}(s)$, $-eT_1T_2\acute{e}(s)$	
	accusatif (régime direct)	nominatif (cas sujet)	cas oblique: gén-abl.	
III	$-\acute{e}Tem$, $-\acute{e}T_1T_2em$ (d'où $-\acute{e}T\underset{\circ}{m}$, $-\acute{e}T_1T_2\underset{\circ}{m}$ [2])	$-\acute{\bar{e}}T(s)$, $-\acute{e}T_1T_2(s)$	$-T\acute{e}s$, $-T_1T_2\acute{e}s$	

La troisième étape ne comprend que des transformations purement phonétiques s'expliquant par les phases plus récentes du premier affaiblissement (p. 83).

La transition de l'étape I à l'étape II consiste dans le remplacement du »c. actif« par le nominatif (indiqué plus haut par une flèche). De ce remplacement il résulte une forme nouvelle, celle du nominatif des langues historiques, fonctionnant comme cas sujet aussi bien dans les phrases transitives que dans les phrases

[1] La désinence *-m* du nom.-acc. des neutres thématiques (indoir. *-am*, grec -ον, lat *-um*, celtique *-*on*, v. prussien *-an*) constitue un problème particulier qui ne pourra être abordé utilement que le jour où l'on aura établi l'ancienne répartition entre *-om* et *-o* (hittite *-a*, slave *-o* et lit. *-a*).

[2] L'emploi de *-m* peut dater d'une des étapes précédentes.

intransitives et les phrases nominales. Mais il n'y a pas transformation de *-éT* (*-é*T_1T_2*e*) d'une part, de *-eTés* (*-e*T_1T_2*és*) de l'autre part que dans la mesure où ces formes se confondent au point de vue de la fonction. Dans la mesure où elles *conservent* l'ancienne fonction (fonction a) de la première forme, fonction b) de la seconde forme), elles restent intactes. Du moment que la forme *-éT*, *-é*T_1T_2*e* est restreinte à la fonction a) (»c. passif« des phrases intransitives), sa fonction devient identique a celle de l'accusatif des langues historiques.

Si la syllabe précédant la désinence *-é* ou *-és* du «c. actif« est lourde (entravée), la caractéristique du nominatif nouveau sera *désinence zéro* ou *s sans vr̥ddhi* de l'élément prédésinenciel. Ainsi s'expliquent les groupes 1) et 3) de la page 161. Exemples: types v. ind. *áviḥ*, *krátuḥ* < ***$ə_2$*éu̯i̯e-s*, **krétu̯e-s*, **-é/ónts* (suffixe du participe présent) < **-é/ónte-s*, **-u̯énts* (dans les dérivés grecs en -ó(*F*)εις, -ή(*F*)εις) < **-u̯énte-s* etc. Quant aux nominatifs à désinence zéro, on ne saurait citer que le type féminin en *-ī/i̯ā-*: *TéTī* < **TéTi̯ā*, cf. le suffixe *-i̯ā-* des cas obliques. Le degré vocalique du suffixe féminin *-ā-* est équivoque. Au point de vue purement phonétique il peut s'agir soit du degré plein ou faible, soit du degré long *-ē*$ə_2$ (parallèle à *-ēs*, *-ēn*, *-ēr*). — On fait ici abstraction des neutres.

M. van Wijk a été le premier à affirmer le lien génétique existant entre le *-s* du nominatif et le *-s* du génitif (*Der nominale Genitiv Singular im Indogermanischen in seinem Verhältnis zum Nominativ*, p. 6). Mais sa démonstration n'est pas satisfaisante. Elle est d'abord basée sur la loi d'allongement de Streitberg, laquelle, on l'a vu plus haut p. 93, nécessite une correction essentielle concernant le caractère secondaire de la voyelle disparue et la chronologie relative de l'allongement. M. van Wijk ne fait donc aucune différence chronologique entre un nom. **péde-s* et un gén. **pedé-s* et n'établit pas de rapport génétique entre ces deux formes. Or la forme du nominatif est tirée de celle du gén. moyennant un recul d'accent. M. van Wijk admet (o. c., p. 92) différenciation secondaire d'un ancien »c. actif« en *-es*, laquelle aurait fourni d'une part un nominatif en *-s*, d'autre part un génitif oxyton en *-és*; la différence d'accentuation serait en rapport avec l'emploi comme membre »déterminé« ou membre »déterminant« d'un groupe (l. c., p. 80—1). Mais laissant de côté le caractère très problématique de cette explication on voit tout

de suite la difficulté que comporte une telle chronologie: le gén.-abl. des neutres, qui, on le sait, forment la couche la plus ancienne des substantifs indoeuropéens (cf. les neutres hétéroclites en *-r/n-*), serait partout d'origine secondaire et analogique. Ensuite il n'y a pas eu, comme croit M. van Wijk, envahissement du »c. actif« dans les phrases nominales et intransitives, mais au contraire remplacement du »c. actif« par le nominatif dans les phrases transitives. Les proportions $\text{-}eT_1T_2\acute{e}$: $\text{-}\acute{e}T_1T_2e = \text{-}eT\acute{e}$: x (x = $\text{-}\acute{e}Te > \text{-}\bar{e}T$) et $\text{-}eT_1(T_2)\acute{e}$: $\text{-}\acute{e}T_1(T_2) = \text{-}eT_1(T_2)\acute{e}s$: x(x = $\text{-}\acute{e}T_1(T_2)es$) en semblent faire preuve. Enfin M. van Wijk ne tient pas compte du fait que dans les langues historiques l'allongement seul suffit à former le nom. masc.-fém. (*-ḗr*, *-ḗn*, *-ḗs*); or ce fait change le problème de la marque caractéristique originaire du »c. actif«.

A vrai dire la coexistence des deux modes de formation du »c. actif« est une difficulté que notre explication ne résout pas non plus. Les deux formes de nominatif (forme en *-s* et forme à allongement), continuant deux »actifs« différents, ne se distinguent guère au point de vue fonctionnel. Il s'agit de simples survivances formelles et partant sujettes à des réarrangements secondaires. Quant aux deux »actifs« préhistoriques, on pourrait conjecturer que leur répartition dépendait du caractère du verbe transitif. P. e. »l'actif« en *-é* auprès les verbes de sensation (»il me paraît« > »je le vois«), «l'actif« en *-és* avec les verbes d'action (»il meurt par moi« > »je le tue«). Mais ce n'est là qu'une hypothèse qui ne pourra être vérifiée qu'après l'examen des formes verbales entrant en ligne de compte. Et de manière générale, les questions concernant le »c. actif« et le »c. passif« devraient être traitées ensemble avec les problèmes de construction transitive et de voix verbale.

§ 4. Les cas moyens.

Un détail important qui nous permet de déterminer le rapport chronologique des cas moyens, c.-à-d. de certains cas obliques à désinence consonantique, aux cas faibles, c'est leur accentuation. Les thèmes oxytons dis- et polysyllabiques du v. indien n'accentuent jamais les désinences *-bhyām* (instr.-dat.-abl. duel), *-bhiḥ* (instr. plur.), *-bhyaḥ* (dat.-abl. plur.), *-su* (loc. plur.), même quand ils accentuent les désinences *-ā*, *-e*, *-aḥ*, *-i*, *-oḥ*, *-ām*, *-aḥ* des cas faibles. Cf. surtout les thèmes en *-ánt-* et *-áñc-*: véd. *mahatā́*, *mahaté* etc.:

mahádbhyām, *mahádbhiḥ*, *mahádbhyaḥ*, *mahátsu*; *devayaté*, *devayatā́m*: *devayádbhiḥ*, *devayátsu*; véd. gén. sing. et acc. plur. *pratī́cáḥ*: classique *pratyágbh-*, *pratyákṣu* etc. (Debrunner-Wackernagel, p. 16, 6 a). L'explication qu'en a donné M. Wackernagel dans Gött. Nachr. 1914, p. 23 et 27—29), répétée dans *Altindische Grammatik*, vol. 3, p. 17, ne nous semble pas plausible. M. Wackernagel admet un déplacement d'accent morphologique **mahatáḥ*, **mahadbhíḥ* à **mahátaḥ*, *mahádbhiḥ*, puis un déplacement phonétique **mahátaḥ* à *mahatáḥ*. Dans le dernier cas l'accent ne serait déplacé que là où il frappe une voyelle réduite (*i*, *u*, *r̥*, *a* < *n̥*) non-entravée (*mahatáḥ*, mais *mahádbhiḥ*). Or cette prétendue loi phonétique n'agirait pas en dehors de certaines catégories morphologiques bien définies (cas moyens de la déclinaison, certains types de dérivés et de composés). D'autre part l'explication de M. Wackernagel nous oblige d'admettre non seulement un double déplacement d'accent dans **mahatáḥ* > **mahátaḥ* (morphologique) > *mahatáḥ* (phonétique), mais aussi un triple déplacement **ūtibhíḥ* > **ūtíbhiḥ* (morphologique) > **ūtibhíḥ* (phonétique) > **ūtíbhiḥ* (morphologique).

Tout comme M. Wackernagel nous partons de la supposition que chez les thèmes oxytons les cas moyens ont jadis comporté l'accentuation marginale (**mahadbhíḥ*, **ūtibhíḥ*), et qu'un cas faible comme *mahataḥ* a été originairement oxyton, comme il l'est encore en védique. Mais l'accent de véd. *mahatáḥ* n'est pas le résultat d'un double déplacement, il représente simplement l'état ancien, tandis qu'entre la forme primitive **ūtibhiḥ* et védique *ūtíbhiḥ* nous n'admettons qu'*un seul* déplacement d'accent, d'ordre morphologique.

Après avoir envisagé la possibilité de cette explication plus simple, M. Wackernagel l'a écartée pour deux raisons (Gött. Nachr. 1914, p. 28—29). L'une c'était l'accentuation des dérivés oxytons en *-mant-* et *-vant-*, p. e. masc. sing. nom. *paśumā́n*, acc. *paśumántam*, instr. *paśumátā*, dat. *paśumáte*, abl.-gén. *paśumátaḥ*. Si l'accentuation originaire était **paśumā́n*, **paśumántam*, **paśumatā́*, **paśumaté*, **paśumatáḥ*, comment expliquer l'état védique? D'après M. Wackernagel il faudrait donc partir de **paśúmān*, **paśúmantam*, **paśúmatā*, **paśúmate*, **paśúmataḥ*, et recourir à la loi phonétique mentionné ci-dessus. Mais nous allons bientôt expliquer comment la dérivation impose aux thèmes en *-mant-* (*-vant-*) une

accentuation columnale. L'autre argument de M. Wackernagel c'est l'accent védique des composés bahuvrīhi qui contiennent un thème oxyton en *-i-*, *-u-*, *-r̥-*, *-n-* au premier membre. Cet argument n'est pas valable non plus, comme on va voir plus loin à l'endroit consacré à l'accentuation des composés.

A notre avis le fait que les cas moyens de paradigmes comme celui de *mahā́nt-* ne suivent pas l'oxytonèse marginale des cas faibles (*mahatā́*, *mahaté* etc., mais *mahádbhyām*, *mahádbhiḥ*, *mahádbhyaḥ*, *mahátsu*), doit être envisagé comme l'effet du caractère relativement récent de ces cas. Ils ne sont entrés dans le paradigme qu'à une époque tardive, après avoir fonctionné d'abord comme adverbes (tout comme p. e. l'adverbe ablatif en *-tós*, qui est devenu un ablatif dans certaines langues; cf. grec. gén.-abl. κρᾱ́ατος en face de l'adverbe védique *śīrṣatáḥ*). Voici les arguments qui parlent en faveur de cette hypothèse:

1) La divergence entre les langues du Sud (arménien, grec, italique, celtique) et l'indoiranien, qui ont des désinences en *bh-*, et les langues du Nord (germanique, baltique, slave), qui ne connaissent que des désinences en *m-*. Quant au locatif pluriel, il faut tenir compte de la différence entre *-su* (indoiranien, slave) et -σι (grec).

2) La valeur adverbiale de l'élément -φι en grec (Brugmann-Thumb, p. 280). Notons que **bhi* fait partie de toutes les trois désinences indoiraniennes: *-bhyā(m)*, *-bhis*, *-bhyas* (cf. aussi *-bhya(m)* dans v. ind. *túbhya* et *túbhyam*).

3) L'oxytonèse lituanienne des cas en *m-*, p. e. instr. sing. *sūnumì*, instr. plur. *sūnumìs*, *žiemomìs*; dans la forme *sūnùms* du datif pluriel il y a eu un recul d'accent dû à la disparition de *u* de *-mus*).

L'accentuation columnale des cas moyens du v. indien et l'accentuation marginale de ces cas en lituanien s'accordent avec l'accentuation des dérivés oxytons dans les deux langues. M. Wackernagel lui-même a souligné l'accord de l'accentuation des cas moyens et des dérivés chez les thèmes oxytons de l'indien (Gött. Nachr., 1914, p. 23 ss.).

Il en résulte qu'à l'époque indoeuropéenne les cas moyens étaient simplement des *adverbes dérivés de thèmes nominaux*, et non pas des cas au sens propre du mot. Tandis qu'un instr. sing. comme *mahatā́* est un cas du thème *mahā́nt-*, l'instr. plur. *ma-*

hádbhiḥ en est un dérivé. Dans les différentes langues historiques les cas moyens, formant la couche la plus récente du paradigme, trahissent encore leur origine par leur accent, qui est celui des dérivés. On n'a pas découvert jusqu'ici en hittite de formes casuelles correspondant aux cas moyens des autres langues indoeuropéennes. On verra aux § 2 et 4 du Chapitre V. qu'à côté des cas déjà existants les adverbes constituent la source la plus commune (si non unique) de cas nouveaux. On y verra aussi que la différence d'accentuation entre l'ancienne et la nouvelle couche casuelle du paradigme trouve son explication dans un changement des procédés de dérivation. Car parmi ces procédés l'accentuation joue, en indoeuropéen, un rôle considérable, et ses fonctions morphologiques sont sujettes à l'évolution tout comme p. e. celles des suffixes.

V. Notes de dérivation nominale.

§ 1. Une loi fondamentale de la dérivation.

Le problème principal de la linguistique diachronique c'est la nature du rapport existant entre les changements de la forme et les changements du sens ou, plus généralement, de la fonction. Les idées qu'on se fait actuellement sur les changements formels et fonctionnels et sur leurs rapports, se laissent résumer dans les trois formules suivantes:

1⁰ Les changements morphologiques sont proportionnels. Une création nouvelle x suppose l'existence préalable de trois formes *a*, *b*, *c*, dont elle est tirée moyennant la proportion $a:b = c:x$.

2⁰ Les changements sémantiques (fonctionnels) sont conditionnés par des motifs psychiques qui se laissent réduire à deux catégories principales: a) besoin d'expression chez la personne qui parle (p. ex. H. Sperber *Über den Affekt als Ursache der Sprachveränderung*, 1914); b) envie d'influencer (la conduite de) la personne à qui l'on parle (p. ex. Ch. Bally *Le langage et la vie*, 1913).

3⁰ Les variantes formelles ne se maintiennent dans le système linguistique qu'à condition de se différencier au point de vue de la fonction. D'autre part il y a une tendance à différencier, au point de vue formel, les variations (nuances) fonctionnelles.

Notons d'abord que les deux premières formules, dont la justesse nous ne voulons pas contester, ne concernent aucunement le problème du *rapport* de la forme et de sa fonction.

La proportion n'est qu'un mécanisme mis en jeu par certains motifs psychiques. Or admettre comme motif par exemple »la simplification du paradigme«, c'est renoncer d'avance à une explication linguistique, laquelle ne peut être fondée que sur le caractère fonctionnel des formes du langage. Il est vrai que l'expli-

cation linguistique n'est pas toujours possible. Souvent la proportion étant à la base d'une forme nouvelle semble transparente bien que les causes du déclenchement de cette proportion nous échappent (au moins provisoirement). Ainsi p. ex. le gén.-acc. slave (nom. *vlъkъ*, gén.-acc. *vlъka*, polonais *wilk*, *wilka*) n'existant originairement qu'au singulier des substantifs masculins animés, s'est étendu, en polonais, sur le pluriel des substantifs masculins personnels (nom. *chłopi*, gén.-acc. *chłopów*). La forme *chłopów* remplace ainsi l'ancien acc. *chłopy*. Le *modèle* de l'innovation (*chłopów* au lieu de *chłopy*) est donc connu, mais on ne connaît pas la *raison* de cette innovation. Or son caractère fonctionnel n'est pas douteux, puisqu'on n'a pas à faire uniquement à une *extension* (du singulier au pluriel), mais en même temps à un rétrécissement (*animé* au singulier: *personnel* au pluriel). On voit que cette innovation ne contribue nullement à une simplification de la déclinaison. S'il y a eu une certaine simplification chez les *noms personnels*, puisque la forme du gén.-acc. y apparaît aussi bien au singulier qu'au pluriel, on constate d'autre part une différenciation ou un scindement du pluriel des *noms masculins*, dont certains seulement remplacent l'ancien acc. par le gén.-acc.

Mais des cas non-expliqués ou non-explicables ne peuvent pas nous faire renoncer au postulat essentiel, celui du caractère fonctionnel des innovations morphologiques. Il faut y ajouter que le manque d'un fondement théorique du phénomène de la proportionnalité apparaît surtout dans le fait que les deux membres intérieurs d'une proportion sont considérés comme permutables ($a:b=c:$x ou $a:c=b:$x). A ce point de vue elle est donc traitée comme une proportion quantitative (mathématique), ce qui, on va le voir plus bas, ne s'accorde pas avec le caractère des faits linguistiques que cette proportion symbolise. Les proportions $a:b=c:$ x et $a:c=b:$ x ne sont pas en principe équivalentes.

La seconde formule est fondée surtout sur les changements lexicaux et non pas morphologiques. Vu les matériaux dont se sont servies les théories de Sperber, de Bally et d'autres, ces théories n'ont pas tenu compte de déplacements morphologiques, dont l'explication ne saurait pourtant être essentiellement différente de celle de déplacements lexicaux (consistant dans le remplacement de mots par d'autres mots). Il y a une différence entre

ces deux groupes de changements, dont il sera question plus bas, mais qui n'a aucun rapport avec les motifs de changements sémantiques allégués par ces théories. Dans le domaine de phénomènes lexicaux on a aussi souligné plutôt le changement de sens d'un certain mot (*B*) que le fait que *B* est chargé de certaines fonctions sémantiques d'un autre mot (*A*) qu'il remplace dans ces fonctions.

Quant à la troisième loi, celle qui concerne le rapport mutuel de la forme et de la fonction, elle nous semble trop vague. En effet, même en admettant qu'elle est correctement formulée, elle ne fait que constater l'existence d'une corrélation entre la différenciation formelle et la différenciation fonctionnelle. Mais elle ne nous dit rien sur le mécanisme du rapport conventionnel entre signifiant et signifié. Le phénomène primaire de tous les changements morphologiques ou lexicaux, c'est l'extension d'une forme *B* au dépens d'une autre forme *A*, c'est-à-dire le remplacement de *A* par *B* dans certaines fonctions définies. Ainsi dans la κοινή certaines fonctions de l'aoriste sont remplies par le parfait, ou bien, dans les langues romanes, l'ancien parfait (le passé simple) est remplacé, dans certaines fonctions, par le passé composé (*habeo* + participe passé). La question de savoir si le remplaçant sert (au moins à l'origine) à rendre une nuance de sens objective ou plutôt à exprimer l'état subjectif du sujet parlant, ensuite la question, s'il faut expliquer cet état subjectif par la théorie de Sperber ou celle de Bally — tout cela n'intéresse pas directement le linguiste. Autrement que le psychologue, le linguiste cherche à établir non pas les motifs psychologiques de l'extension fonctionnelle d'une forme *B* (au dépens de *A*), mais le rapport de cette extension fonctionnelle, *comme du fait primaire*, aux changements de forme.

Or ce rapport peut être formulé de la façon suivante: *Quand une forme B adopte une certaine fonction de la forme A, c.-à-d. quand elle empiète sur le domaine fonctionnel de A, un rapport de dérivation est établi entre A (comme forme-base) et B (comme forme dérivée), pourvu que A et B soient apparentés au point de vue formel.*

Avant d'analyser cette loi et ses conséquences, nous allons l'illustrer par quelques exemples empruntés aux langues indoeuropéennes. Le passé composé du roman (du type *habeo scriptum*) envahit, au cours de l'histoire des langues romanes, de plus en plus le do-

maine du passé simple *scripsi*. Là où l'indoeuropéen distinguait entre le parfait et l'aoriste, le latin n'a qu'une seule forme (*scripsi*). En roman la différence entre la valeur du parfait et la valeur d'aoriste trouve une réalisation formelle dans l'opposition *habeo scriptum*: *scripsi*. L'effet du remplacement partiel de *scripsi* par *habeo scriptum* c'est que *habeo scriptum* cesse d'être un dérivé de l'adjectif verbal *scriptus*, et devient un dérivé de *scripsi* (c.-à-d. le thème du participe passé devient un dérivé du thème du passé simple). Cela apparaît dans toute une série de faits historiques du roman. Ainsi en italien le type normal du passé simple des verbes en *-ere* c'est l'ancienne formation latine en *-ui* (contenue toujours dans la 2-ème, 4-ème et 5-ème personne du paradigme, *esti* < **-uisti*, *-emmo* < **-uimus*, *este* < **-uistis*; cf. p. ex. B. Wiese *Altitalienisches Elementarbuch*, p. 145): il en résulte que le participe passé normal se forme en *-uto* (ainsi *temuto* de *temere*). En ancien espagnol le paradigme du passé simple des verbes en *-er* a fini par se confondre avec celui des verbes en *-ir* (cf. p. ex. A. Zauner *Altspanisches Elementarbuch*, p. 70 et 72—3): le suffixe normal du participe passé des verbes en *-er* est donc *-ido* (p. e. *temido* parallèle à *partido*). Sans parler des faits connus de l'ancien français, on trouve encore des traces nettes de la dérivation *passé simple*: *participe passé* en aragonien, dont les participes *ovido, tovido*, *quesido*, *supido* contiennent le vocalisme caractéristique du passé simple (o. c., p. 76), et en portugais (p. e. *quesido*).

Autre exemple: les verbes slaves en-*ajǫ* étaient d'abord des dérivés déradicaux à valeur itérative. Leur vocalisme radical était sujet à la règle suivante: degré long dans les racines qui, au degré normal, ne présentaient à la finale qu'un seul élément consonantique (occlusive ou *s*); degré faible (ou zéro) dans les racines qui, au degré plein, se terminaient par une sonante (*i̯*, *u̯*, *r*, *l*, *n*, *m*) ou *sonante + occlusive* (ou *s*). Cette répartition s'accorde avec celle qu'on rencontre dans les noms verbaux radicaux de l'indoiranien (védique *vāk*, mais *ruk*, *mi-t*). En slave commun les verbes en *-ajǫ* ont été employés pour exprimer la nuance durative du présent indoeuropéen (ils se sont donc étendus aux dépens de ce présent). Par conséquent ils sont devenus des dérivés de l'ancien présent. P. ex. *-pekǫ* : *-pěkajǫ* = *-tьrǫ* : *-tirajǫ* (au lieu d'un ancien **tьrajǫ*).

Troisième exemple: comme l'a démontré J. Schmidt dans ses

célèbres recherches sur le pluriel neutre (*Die Pluralbildungen der indogermanischen Neutra*), ce pluriel était d'abord, en indoeuropéen, une formation collective (d'où la règle connue τὰ ζῷα τρέχει). Or le collectif était à l'origine oxyton, ce qui est démontré par les oppositions grecques comme φῦλον : φυλή, νεῦρον : νευρά, ou par les collectifs slaves en *-ā* tirés de thèmes masculins barytons en *-o-* (cf. les pluriels russes en *-a* accentué). Au fur et à mesure qu'en indoeuropéen le thème du collectif remplaçait le thème nominal originaire dans certaines fonctions sémantiques en devenant ainsi le pluriel nominal, il s'établissait un rapport de dérivation entre le thème nominal et la forme du collectif. La trace palpable, le signe extérieur du nouveau groupement, c'est l'accentuation du pluriel neutre en v. indien et en grec. Ainsi par exemple les pluriels grecs φῦλα, νεῦρα ont l'accentuation des singuliers correspondants (φῦλον, νεῦρον). Au lieu de l'ancien φυλά (φυλή), νευρά on a donc φῦλα, νεῦρα motivés par la proportion ζυγόν etc. : ζυγά = φῦλον, νεῦρον : φῦλα, νεῦρα. Dans une telle proportion l'introversion des membres médians n'est pas permise, bien qu'au point de vue formel la proportion ne cesse pas d'être correcte. Car le sens de cette proportion c'est que le pluriel neutre est un dérivé du singulier neutre; au contraire une proportion ζυγόν : φῦλον = ζυγά : φῦλα signifierait que des noms barytons sont dérivés de noms oxytons au moyen d'un recul d'accent.

Dans tous ces exemples on a constaté 1⁰ une extension fonctionnelle d'une certaine forme au dépens d'une autre; 2⁰ un changement du procès de dérivation dû à l'apparition d'une nouvelle forme-base à laquelle la forme en question est rapportée comme dérivé. La forme qui s'étend se détache de son ancien mot-base et entre dans un rapport de dépendance (dérivation) envers la forme refoulée, qu'elle remplace dans certaines fonctions sémantiques. C'est justement ce changement de dérivation qui est symbolisé par les proportions citées plus haut. Jusqu'ici on ne s'est pas rendu clairement compte de ce trait essentiel de chaque innovation morphologique. On se servait de termes comme »analogie« ou »création analogique«, »unification formelle«, »assimilation morphologique«, tandis qu'en réalité il s'agit d'un procès de dérivation, non pas existant, mais étant en train de naître.

L'emploi de la forme *B* à la place de *A* (dans certaines conditions définies) crée une alternance *A* : *B*, dont *A* est le membre

non-caractérisé et *B* le membre *caractérisé* au point de vue sémantique [1]. P. ex. dans des conditions syntaxiques identiques on emploie *habeo scriptum* (membre caractérisé), si l'on veut indiquer que l'action passée résulte dans un état présent, et *scripsi* (membre non-caractérisé), quand on fait abstraction de l'état présent en se bornant à indiquer simplement une action passée. — La forme *-pěkają* (membre caractérisé) souligne le caractère duratif du présent, la forme *-pekę* étant originairement neutre à cet égard. C'est justement le fait d'une alternance de *B* et *A*, de leur emploi dans les mêmes conditions syntaxiques, qui amène un rapport de dérivation nouveau, non représenté jusqu'ici dans le système de la langue. Le rapport *-pekę* : *-pěkają* conduit à l'abstraction, comme morphèmes, du suffixe *-ają* et de l'allongement d'une voyelle radicale brève non-entravée. Cette abstraction s'explique par le principe de contraste (ou d'opposition), la forme ancienne (*-pekę*) constituant le fond qui fait ressortir la forme nouvelle (*-pěkają*). Le nouveau moyen formatif est applicable à des cas comme *-tьrę* : *-tirają*. Si donc au lieu de **-tьrają* c'est *-tirają* qui est le duratif de *-tьrę*, il ne s'agit pas d'une assimilation morphologique de **-tьrają* à *-pěkają*, mais d'un changement de dérivation. L'ancien **-tьrają* était un verbe déradical (bâti sur la racine verbale); *-tirają* est dérivé du thème de présent, il n'est donc pas une transformation de **-tьrają* [2]. Les verbes déradicaux en *-ają* sans allongement d'une voyelle radicale brève non-entravée ne survivent que dans la mesure où ils ne sont pas des duratifs dérivés du présent (p. e. *drъgają*, *drъgnęti* étant un dérivé de *drъgają* et non pas inversement). — Les vieilles formes participiales se sont conservées en espagnol uniquement

---

[1] *merkmalloses*, *merkmalhaftes Glied* (terminologie du Cercle Linguistique de Prague). — Comme *A* et *B* visent le même objet, ils diffèrent, pour employer les termes de M. Slotty, quant à leur »Bedeutung«, mais non pas quant à leur »Meinung« (Travaux du Cercle Linguistique de Prague I, 1929, p. 94 ss.). Au fond l'élément subjectif contenu dans »Bedeutung« (= »Meinung« + analyse subjective) correspond à »Ausdrucksfunktion« de M. Karl Bühler (*Axiomatik der Sprachwissenschaften* Kantstudien XXXVIII, 1933, p. 81).

[2] Déjà chez de Saussure (*Cours de linguistique générale*, p. 230) on trouve la remarque qu'une forme comme *honōs*, remplacée ensuite par *honor*, n'est pour rien dans la création de ce dernier. La proportion est *actorem*, *-i*, *-is* etc.: *actor* = *honorem*, *-i*, *-is* etc. : x (= *honor*).

dans la mesure où elles n'ont pas de fonction participiale: *frito*, *opreso*, *provisto* etc. (mais participes: *freído*, *oprimido*, *proveído* etc.) — En grec les anciennes formes collectives se sont conservées dans la mesure où elles ne fonctionnent pas comme pluriel: φυλή, νευρά (mais pluriel φῦλα, νεῦρα).

La forme *B*, cessant d'être le dérivé de *X* (ancien mot-base), et devenant le dérivé de *A*, est ainsi sujette à un procès de dérivation nouveau dont le résultat est *B'* au lieu de *B* (p. e. *-tirajǫ* au lieu de **-tьrajǫ*, *freído* au lieu de *frito*, φῦλα au lieu de φυλή). Ce changement de dérivation est une simple conséquence du fait que certaines fonctions de *A* sont adoptées par *B* ou, ce qui revient au même, du fait que *A* est remplacé par *B* dans certaines de ses fonctions. *Cette formule nous semble être la loi fondamentale de la dérivation en linguistique diachronique.* Le phénomène qu'on appelle couramment »analogie« etc. (*B'* au lieu de *B*), consiste en dernière ligne dans un déplacement du rapport d'opposition et de dérivation.

Notons que la forme *B* qui envahit le domaine de *A*, possède deux fonctions: une fonction ancienne primaire et une fonction dérivée secondaire (c.-à-d. celle qu'elle adopte quand elle refoule *A*). Or au moment où, au lieu de *B*, le nouveau procès de dérivation fournit *B'*, les fonctions de cette forme nouvelle sont justement inverses: la fonction secondaire devient fonction primaire et inversement. Au moment où le participe passé roman est dérivé du thème du passé simple, il est d'abord une forme intégrante du système du verbe personnel et ensuite seulement un adjectif verbal; au moment où le duratif slave est dérivé du présent il est d'abord un présent duratif, et ensuite seulement un itératif; au moment où φῦλα, νεῦρα sont dérivés de φῦλον, νεῦρον, ils sont d'abord des pluriels et ensuite seulement des collectifs employés là où les autres langues emploieraient le collectif (ou le singulier à sens général).

Il faut donc compléter la loi établie ci-dessus (p. 171) comme suit: Au moment où la forme *B*, adoptant certaines fonctions de la forme *A*, entre en rapport de dérivation avec *A* et par suite est remplacée par *B'*, la fonction primaire de *B'* c'est le domaine conquis sur *A*, l'ancien domaine de *B* n'étant plus que la fonction secondaire de *B'*. — Il n'y a pas de différence formelle entre

les deux fonctions[1] de *B'*. Les fonctions des résidus *B* (*drъgaję*; *frito*; φυλή) n'ont rien à faire avec celles de *B'* (v. plus haut).

Dans la lumière de notre théorie la morphologie historique actuelle ne remplit pas sa tâche d'une manière satisfaisante. La morphologie actuelle consiste d'abord d'une illustration des lois phonétiques, ce qui n'est pas proprement dit sa tâche spéciale (ainsi quand on constate que v. français *murs* continue v. latin *murus*); ensuite d'un ensemble de proportions servant à expliquer les innovations. Or cette explication n'est pas suffisante, parce qu'on ne peut ni correctement formuler ni motiver les proportions qu'en tenant compte de l'extension et du rétrécissement fonctionnel. A notre avis la morphologie historique devrait s'occuper de la coordination de déplacements fonctionnels avec les changements proportionnels qui en résultent.

Jusqu'ici les travaux de morphologie historique traitant soit de la valeur de formes, soit de leur structure, n'abordaient que l'un ou l'autre aspect de cette tâche essentielle, laquelle pourtant ne vise ni les phénomènes phonétiques ni les phénomènes sémantiques, mais surtout et uniquement des relations. On rencontre tout au plus des passages isolés ayant trait au problème fondamental de la morphologie diachronique[2].

Avant tout il devient nécessaire d'établir les principes méthodiques conformes au but de la morphologie historique ainsi comprise. D'après ce qui précède il est d'abord clair qu'une explication satisfaisante d'une innovation morphologique doit nécessairement tenir compte de la forme partiellement ou totalement éliminée. Remarquons que même dans les changements lexicaux (qui ne nous intéressent pas directement ici) on constate parfois une influence palpable de la forme remplacée sur son remplaçant. Cf. p. ex. le changement de genre du mot moyen français *orage* (< *auraticum*, donc originairement masculin). Ce changement est expliqué par M. Meyer-Lübke (*Romanische Grammatik* II, p. 421 et

---

[1] »Fonction primaire« et »secondaire« de *B* sont en rapport étroit avec les notions »Bedeutung« et »Meinung« de M. Slotty.

[2] Ainsi chez Chantraine *Histoire du parfait grec*, p. 141, on lit: Le parfait jouant, nous le verrons, le rôle d'un substitut expressif de l'aoriste, certaines formes [du parfait] ont pu subir l'influence de ce thème: ἀπολώλεκα n'est intelligible qu'en partant de ἀπώλεσα, ἐξήλικα en partant de ἐξήλισα.

428) comme dû à l'influence du genre féminin du mot synonyme *tempeste*. Nous ne savons pas si cette explication est correcte, mais si elle l'est, elle suppose 1° le déplacement partiel d'un terme plus ancien *tempête* par un terme plus récent *orage*; 2° le déclenchement du mécanisme proportionnel du type (*grant*) *tempeste*: (*grant*) *orage* = *une violente tempeste* : x (x = *une violente orage*).

Quand on connaît la forme *A* remplacée par *B*, il est relativement facile d'établir les influences formelles de *A* sur *B*. Mais le cas le plus fréquent c'est qu'on établit la proportion sans connaissance du déplacement fonctionnel étant à sa base. Dans ce cas les textes historiques nous fourniront la vérification nécessaire, la preuve que certaines fonctions de la forme nouvelle étaient jadis remplies par le 3-ème membre de la proportion.

Quand il s'agit de reconstruction préhistorique, il est plus facile d'établir la proportion que de la justifier. Heureusement en face de l'immense variété de formes linguistiques le nombre de déplacements fonctionnels possibles semble assez restreint; il s'agit toujours des mêmes extensions d'emploi, du parfait à la place de l'aoriste, du collectif à la place du singulier, d'un duratif ou d'un progressif à la place d'un présent indéterminé etc.

Assez souvent, et surtout quand le remplaçant représente une autre partie de discours que le remplacé, il ne s'agit pas du remplacement d'un mot par un autre mot, mais du remplacement *d'un groupe de mots* par un *mot* ou vice versa. Dans ce cas il y a dans le groupe un élément constant qui n'entre pas dans le rapport de dérivation s'établissant entre le remplacé et le remplaçant. Ainsi le remplacement de *scripsi* par *habeo scriptum* conduit uniquement à l'opposition *scripsi*: *scriptum* sans que *habeo* soit pour quelque chose dans ce rapport; c'est que non seulement *habeo* n'a aucune parenté étymologique avec *scripsi*, mais aussi parce que dans le rapport variable du type *scripsi* : *h. scriptum* (*amavi* : *h. amatum*, *rapui* : *h. raptum*, *monui* : *h. monitum*, *statui* : *h. statutum*, *legi* : *h. lectum*, *momordi* : *h. morsum* etc.) le membre *habeo* reste invariable. La même remarque vaut pour le cas où c'est le remplacé qui est constitué par un groupe, cf. p. ex. le remplacement de *manna blinds* par *blinda* en germanique (gotique). Les substantifs ou les »adjectifs faibles« (thèmes en *-n-*) y sont dérivés des »adjectifs forts«, sans que le substantif déterminé par

l'»adjectif fort« joue un rôle dans ce rapport de dérivation: il compte comme une *constante* dans l'opposition donnée.

Notre loi du changement de la dérivation présente une analogie frappante avec la loi phonologique établie plus haut p. 105. Là comme ici on a d'abord à faire à une forme remplacée par une autre forme. Dans les deux cas le remplacement a lieu dans des conditions définies ou, en d'autres mots, la forme remplacée ne l'est que dans certaines fonctions. Là comme ici ce remplacement engendre une forme nouvelle, qu'il s'agisse d'un phonème ou d'un morphème. En réalité la ressemblance des deux lois est tellement profonde qu'on peut parler d'une seule loi de différenciation valable aussi bien en phonétique qu'en morphologie. La formule symbolique de la p. 105:

$$\begin{bmatrix} A(x) \\ B \end{bmatrix} > B'$$

est directement applicable à la différenciation morphologique [1].

P. e. $\begin{bmatrix} \textit{scripsi} \text{ (au sens de parfait)} \\ \textit{scriptum habeo} \end{bmatrix}$, $\begin{bmatrix} \textit{-tьrǫ} \text{ (au sens duratif)} \\ \textit{*-tьrajǫ} \end{bmatrix} > \textit{-tirajǫ}$,

$$\begin{bmatrix} \text{φῦλον (au sens collectif)} \\ \text{φυλᾱ́} \end{bmatrix} > \text{*φύλᾱ (> φῦλα)}$$

Il y a *scindement* de φῦλον en φῦλον et φῡλᾱ́ (> *φύλᾱ) et en même temps *changement* (passage) de φῡλᾱ́ en *φύλᾱ. Cf. p. 104. Bien entendu il ne s'agit pas d'une transformation d'ordre phonétique, mais d'un remplacement de φῡλᾱ́ par *φύλᾱ dans tous les emplois de φῡλᾱ́ (aussi bien dans l'emploi pluriel que dans l'ancien emploi collectif). C.-à-d. le passage φῡλᾱ́ > *φύλᾱ a lieu non seulement dans les conditions (x), mais s'étend sur tous les emplois du remplaçant, le sentiment de leur identité foncière étant une conditio sine qua du phénomène du remplacement (cf. p. 104). Le type φῡλᾱ́ ne reste intact que là où le lien sémantique entre lui et les autres membres de la série était rompu dès avant le remplacement partiel de φῦλον par φῡλᾱ́. Ainsi s'explique la conservation de l'ancienne oxytonèse dans νευρᾱ́, φῡλή, qui, au moment du passage de φῡλᾱ́ à *φύλᾱ, n'avaient plus de valeur collective. En

---

[1] Dans les cas où soit le remplaçant soit le remplacé comporte une constante, on peut aussi poser $\begin{bmatrix} A(x) \\ \text{k. } B \end{bmatrix} > \text{k. } B'$ ou $\begin{bmatrix} \text{k.} A(x) \\ B \end{bmatrix} > B'$.

nous tenant à notre transcription symbolique nous pouvons parler de B qui restent intacts; grâce à leur fonction sémantique aberrante ils ne sont plus sentis comme membres de la série. La dérivation des formes casuelles (v. plus bas § 4) fournit des exemples lumineux de résidus B qui se sont soustraits à la transformation, parce qu'ils avaient été bornés à l'emploi adverbial. Le pluriel latin du type *folia* s'est conservé en français là où il avait cessé d'être pluriel en devenant un simple collectif (*la feuille, la corne,* v. français *la brace* etc.); partout ailleurs il a été transformé en s'identifiant avec le pluriel masculin. On voit tout de suite que les résidus ont une importance capitale pour la grammaire historique: ils nous permettent de déterminer la forme plus ancienne du type productif B'.

On a remarqué p. 110 que le passage de B en B' ne détruisait pas les corrélations de B. L'application *morphologique* de notre loi nous fait donc attendre à priori la conservation de tous les rapports existant entre $B(> B')$ et ses dérivés. Et en effet les dérivés de B sont remplacés *automatiquement* par des dérivés bâtis sur B'. Ainsi le remplacement de **-tъraią* par *-tirają* implique le remplacement simultané du participe **-tъrająt-* (bâti sur le présent) par *-tirająt-* etc. Si une flèche indique le rapport de dérivation existant entre B (comme mot-base) et C (comme son dérivé), notre formule se transformera en $\begin{bmatrix} A(x) \\ B \to C \end{bmatrix} > B' \to C'$. (il y a donc influence formelle de A sur C à travers B).

En général il existe une bifurcation du rapport formel $A : B$ ($A_1 : B_1$; $A_2 : B_2$), qui est éliminée au moment où s'établit le rapport de dérivation entre A et B. P. e. $A_1 =$ *-metą*, $A_2 =$ *-tъrą*; $B_1 =$ *-mětają*, $B_2 =$ **-tъrają*. Le rapport $A_1 : B_1$ est perçu comme moyen de dérivation et est appliqué à A_2. On obtient donc *-tirają* comme valeur de B'_2.

La proportion *-metą* : *-mětają* = *-tъrą* : *-tirają* nous fait attendre pour *berą* l'imperfectif (duratif) **-běrają*. Or il n'en est rien, et la forme réelle *-birają* demande une explication.

Le remplacement du présent par l'itératif conduit à une double opposition: *thème de présent* || *thème d'itératif* et *thème d'infinitif présent* || *thème d'infinitif itératif*. Dans les oppositions *-metą* : *-mětają* et *-mesti* : *-mětati* le rapport du vocalisme (*plein* : *allongé*) reste le même. Au contraire cette uniformité n'existe pas pour *-tъrą* :

**-tъrajǫ* et **-terti* : **-tъrati*. C'est le vocalisme de **-tъrajǫ* (devenu *-tirajǫ*) qui commande celui de l'infinitif **-tъrati* (devenant *-tirati*). Autre est le cas des verbes primaires slaves dont l'infinitif comporte un élargissement *-a-*. Là c'est l'infinitif qui impose son vocalisme au verbe personnel: **-bъrajǫ*, lequel ne s'explique pas sur la base de *-berǫ*, adopte le vocalisme de l'infinitif, qui lui-même est motivé par une proportion comme *-klepati* : *-klěpati* = *-bъrati* : *-birati*.

Le remplacement de A par B (dans les conditions x) peut s'effectuer à l'intérieur d'un groupe sémantique déterminé de A et B. Que A_1, A_2 et B_1, B_2 soient les symboles de ce groupe et que A_3, A_4... et B_3, B_4... représentent tout le reste des deux séries. Le remplacement partiel de la série A par la série B donnera comme résultat: $\begin{bmatrix} A_1, A_2(x) \\ B_1, B_2 \end{bmatrix} > B'$ c.-à-d. $A_1 : B_1 = A_2 : B'_2$. Or l'ancien procédé de dérivation subsiste dans le reste de la série A, lequel, étant originairement *en dehors* du déplacement fonctionnel de A par B, a conservé les anciens rapports $A_3 : B_3$, $A_4 : B_4$ etc. L'ancien procédé peut donc être appliqué de nouveau à A_1, A_2, puisqu'ils constituent un sous-groupe sémantique de la série A. On obtient $A_3 : B_3 = A_2 : B_2$. Il en résulte que A_2 etc. sera la forme-base de deux dérivés bien définis au point de vue sémantique et formel: le dérivé B_2 et le dérivé B'_2. L'écart formel entre les deux dérivés peut, dans des conditions favorables, contribuer à une extension ultérieure de la nouvelle nuance sémantique B'. Ainsi donc $B_2 : B'_2 = B_1 : B'_1$ (d'où B'_1 à côté de B_1) etc.

Le type B'_1 est déjà une répercussion *secondaire* du remplacement de A par B.

1) $A_1 : B_1 = A_2 : B'_2$. Conséquence de la loi formulée p. 171.

2) $B_2 : B'_2 = B_1 : x$ ($x = B'_1$). Loi de la différenciation de B. On en verra des exemples aux § 2—4.

La formule générale de différenciation $\begin{bmatrix} A(x) \\ B \end{bmatrix} > B'$ nous fait dégager les trois notions fondamentales: *alternance, corrélation* et *disjonction,* valables aussi bien en morphologie qu'en phonétique (phonologie). L'*alternance* entre A et B, consistant en ce que dans certains emplois définis (certaines fonctions définies) B supplante A, est un phénomène phonétique connu qui trouve un parallèle exact non seulement dans la morphologie (exemples plus haut), mais

même dans le lexique. Cf. p. e. le remplacement de *caput* par *testa*, remplacement qui amène un scindement de l'ancien domaine sémantique de *caput*. L'alternance entre *A* et *B* n'implique nullement une parenté formelle entre les deux membres. Il n'y a aucune parenté formelle entre *caput* et *testa*; aucun rapport de dérivation ne peut donc s'établir entre les deux mots [1]. On ne peut parler dans ce cas que d'un rapport de *disjonction*. Un rapport de dérivation ne peut surgir que si entre *A* et *B* il existe déjà un rapport de parenté morphologique. Il faut que *A* et *B* aient en commun au moins un morphème (au moins la racine); pour passer de *A* à *B* il suffit alors d'un changement *partiel* de *A*. Quant au terme *corrélation* (cf. surtout Trubetzkoy, Travaux du Cercle Linguistique de Prague IV, p. 96 ss.) il correspond au rapport de dérivation (corrélation au sens plus étroit ou *corrélation directe*). Il ne faut pas confondre ce rapport avec la simple *parenté morphologique*, qu'on pourrait appeler corrélation *indirecte*. L'alternance change les corrélations indirectes en corrélations directes. Sont d'abord en corrélation *indirecte*, ensuite, à partir d'une certaine époque, en corrélation *directe*: *scrip-si* et *scrip-tum*, *-metǫ* et *-mĕtajǫ*, φῦλον et φυλή. La corrélation directe (ou le rapport de dérivation) est un fait accompli au moment même du remplacement partiel de *A* par *B*. Il est ainsi facile de dresser une liste de correspondances entre les termes phonétiques (phonologiques) *disjonction*, *corrélation*, *alternance*, *fonction* et certains termes employés couramment dans la morphologie:

disjonction: différence lexicale (radicale)

corrélation: rapport de dérivation (en particulier); rapport de parenté morphologique en général [2]

---

[1] Et cependant, même en cas de *disjonction* lexicale, on peut, dans un certain sens, parler de faits de dérivation. Il s'agit des phénomènes d'accord syntaxique et de genre grammatical. Quand le remplaçant a un autre genre grammatical que le remplacé, il y a parfois influence du genre grammatical de *A* sur celui de *B*. Mais si dans le français du XVI-ème s. le mot *orage* a adopté le genre féminin de *tempeste* (Meyer-Lübke l. c.), la condition formelle indispensable de ce changement de genre c'était le manque de distinction formelle entre masculin et féminin dans le type en -(*ag*)*e*. Le remplacement de *tempeste* par *orage* a donc pu déclencher la proportion (*grant*) *tempeste*:(*grant*) *orage* = *une violente tempeste*: **x**.

[2] Dans la phonologie le terme *corrélation* est employé uniquement dans le sens d'un rapport *direct* (= r. de dérivation).

fonctions phonétiques (en rapport étroit avec l'entourage phonétique): fonctions (ou emplois) sémantiques et syntaxiques
alternance: remplacement dans certains emplois sémantiques.

Dans les deux domaines (phonétique et morphologique) les déplacements fonctionnels créent d'abord des alternances. Tout comme dans la morphologie l'alternance *A* : *B* peut engendrer un nouveau rapport de dérivation, tout ainsi dans le domaine de la phonologie l'alternance *A* : *B* peut contribuer à la naissance d'une corrélation directe et d'un phonème nouveau. Cette nouvelle corrélation n'est possible que là où entre *A* et *B* existe déjà une *parenté* phonologique (une corrélation indirecte). Cf. p. e. la coïncidence de *bh* et *pə̯* après *s*-, traitée plus haut p. 105 et p. 50—54. Il y a une corrélation *directe* entre *bh* et *p* (faisant partie du groupe *pə̯*), mais une corrélation *indirecte* (partielle) entre *bh* et *pə̯*; or il en résulte une corrélation *bh* : *ph* (sonore : sourde) et un nouveau phonème (sourde aspirée). Mais si les deux éléments alternants *A* et *B* ne sont pas en corrélation indirecte, il n'en résultera aucun phonème nouveau. Cf. p. e. le remplacement, en russe, de *e* par *o* devant consonne non-mouillée.

L'unité de notre loi de différenciation nous fait attendre à priori qu'elle vaut aussi pour les cas où un phonème est en même temps morphème (»morphonème« en terminologie du Cercle Linguistique de Prague). Dans les articles *On the development of the Greek intonation* (Language VIII, p. 200—210) et *L'indépendance historique des intonations baltiques et grecques* (BSL XXXV, p. 24—34) nous avons démontré comment le rapport *polysyllabe à accent récessif* : *monosyllabe à intonation circonflexe* (provenant de contraction) a changé l'intonation aiguë de tous les monosyllabes de certaines catégories morphologiques (substantifs neutres de la 3-ème déclinaison, formes du verbe personnel etc.) en intonation circonflexe. Au moment de la contraction, des formes monosyllabiques à intonation circonflexe ont remplacé certaines formes dissyllabiques. L'ancien rapport *polysyllabe à accent récessif* : *monosyllabe* a été transformé en *polysyllabe à accent récessif* : *monosyllabe à intonation circonflexe* dans toutes les catégories en question [1]. Or puisque ce passage, bien que concernant des élé-

[1] Dans les deux travaux qu'on vient de citer, il est question de »morphonèmes« et de leur transformation, tandis qu'un linguiste aussi pénétrant qu'est M. Kretschmer croit que nous avons eu recours à l'»ana-

ments phonétiques, ne s'effectue que dans des catégories morphologiques définies, il faut le considérer comme un cas particulier de déplacement morphologique.

Autre exemple de la dérivation d'un phonème-morphème: le degré long de lituanien *a* est *o* (lette *ā*) dans la mesure où il s'agit du degré long dérivé du degré plein *après* une certaine époque, tandis que *uo* est un résidu au point de vue morphologique: $\begin{bmatrix} a \\ uo \end{bmatrix} > o$. Série $A = a, e$; série $B = uo; ė, e : ė = a : o$.

Enfin il faut mentionner le cas limitrophe dans lequel le changement résulte en une élimination totale de *A*. Nous avons vu (p. 106) que cela arrive uniquement quand (*x*) représente tous les emplois (toutes les fonctions) de *A*, ce qui est relativement rare.

L'élimination de *A* peut aussi tenir à des causes externes, n'ayant aucun rapport avec le système de la langue. On a déjà remarqué ailleurs (Propositions du 3-ème Congrès International des Linguistes, p. 35—6) qu'un remplacement comme celui de *A* par *B*, conçu par les représentants d'un autre dialecte (qu'il s'agisse de différenciation territoriale ou sociale [1]) comme caractère du dialecte évolué, peut amener une élimination complète de *A* par *B* avant qu'un lien de dérivation s'établisse entre les deux formes. Citons, du domaine lexical, le célèbre exemple *advenire* (*A*) : *adripare* (*B*). *B* n'a remplacé *A* que dans un sens déterminé (»arriver dans un navire«), mais l'extension du parler

logie« (compte-rendu du premier article, Glotta XXII, p. 244-5). Mais le circonflexe des datifs en -ᾷ, -ῃ̃, -ῷ n'est pas *analogique* du circonflexe du type εὐγενεῖ, puisqu'on ne saurait établir une proportion contenant -ει au deuxième, -ῷ au quatrième membre. Il s'agit d'une *transformation d'un rapport,* laquelle est aussi rigoureuse que n'importe quel changement phonétique, mais ne vaut qu'à l'intérieur de catégories morphologiques déterminées. Notons en passant que c'est à tort que M. Kretschmer nous attribue l'hypothèse du caractère posthomérique des intonations grecques. Ce que nous affirmons c'est que les intonations grecques ne peuvent pas être essentiellement plus anciennes que le texte d'Homère, puisque ce texte connaît les formes contractées (de la langue courante) à côté des formes à hiatus (de la langue poétique archaïsante).

[1] Surtout différenciation entre dialecte et langue littéraire ou entre la langue courante parlée par un poète, et la langue plus archaïque de ses modèles littéraires. Dans le dernier cas il s'agit plus directement de différences temporelles.

innovateur aux dépens des parlers qui ne connaissaient que A, les a fait remplacer systématiquement tous les A par B, d'où disparition de *advenire*. Ce dernier n'a pu se tenir qu'à condition d'avoir auparavant perdu le sens d'»arriver«: l'*avenir*.

Les phénomènes de cet ordre sont toujours secondaires par rapport aux faits de différenciation.

Les dérivés B' doivent sa forme en même temps à la série A et à la série B, ils représentent pour ainsi dire une formation hybride entre les deux formes. On a donc *φύλᾱ < φῦλον + φυλά, *prendido* < *prender* + *preso*. Si nous disons séries A, B, nous entendons par là que certains rapports $A_1 : B_1$ imposent leur relation formelle aux autres. Ainsi on n'explique pas *-tirajǫ* par *-tьrǫ* + **-tьrajǫ*, sans invoquer *-metǫ* et *-mětajǫ*. Si à la rigueur on pouvait expliquer *φύλᾱ et *preso* par une sorte de contamination, cette explication ne vaudrait guère pour *-tirajǫ*, qui postule une proportion (*-metǫ* : *-mětajǫ* = *-tьrǫ* : x). Et pour rendre compte d'une façon uniforme de *tous* ces cas, on a toujours recours à la proportion (ζυγόν : ζυγά = φῦλον : φῦλα; *partí* : *partido* = *prendí* : *prendido*), dans laquelle le B individuel (dont il s'agit de déterminer la transformation: φυλά, *preso*) n'entre jamais. Cf. de Saussure *Cours de Linguistique Générale*, p. 230. En pratique le caractère mixte ou hybride de B' nous permet souvent de déterminer A et B qui ont contribué à la formation de B'. Ainsi le locatif en *-oi* des thèmes en *-o* représente quelque chose d'intermédiaire entre l'adverbe locatif en *-ei* et le thème en *-o* apparaissant dans les cas forts. Mais il va sans dire qu'une solution rigoureuse n'est fournie qu'au moment où l'on réussit à établir un rapport du type $\begin{bmatrix} A(x) \\ B \end{bmatrix} > B'$, et la proportion qui en découle.

Dans le chapitre précédent on vient de voir un certain nombre d'exemples illustrant notre formule. Ainsi p. 83 $\begin{bmatrix} \textit{*seĝhé} \\ \textit{*seĝh} \end{bmatrix}$ > **séĝhe* (> **sēĝh*). Série A = **seĝhé*, **leuké* etc. Série B = **seĝh*, **léuke* etc. Plus anciennement (ibidem): $\begin{bmatrix} \textit{*ə}_1\textit{énk̂e} \\ \textit{*ə}_1\textit{enék̂} \end{bmatrix}$ > **ə*$_1$*enk̂é*. Série A = **ə*$_1$*énk̂e*, **séĝhe* etc.; série B = **ə*$_1$*enék̂*, **seĝhé* etc. C.-à-d. $\begin{bmatrix} \text{forme I} \\ \text{forme II} \end{bmatrix}$ > forme II'.

P. 129—130 $\begin{bmatrix} {*}m_{e}n\text{-}T_{1}\acute{e}\text{-} \\ {*}mn\text{-}eT_{2}\text{-} \end{bmatrix}$ > *$m_{e}n\acute{e}T_{2}$-. Série *A* = *$m_{e}n$-$T_{1}\acute{e}$- (*$mn̥T_{1}\acute{e}$-), *$ə̯_{1e}n\hat{k}$-$T_{1}\acute{e}$- (*$ə̯_{1}n̥\hat{k}T_{1}\acute{e}$-) etc.; série *B* = *$mn$-$eT_{2}$-, *$ə̯_{1}n̥\hat{k}$-$\acute{e}T_{2}$- etc. — $\begin{bmatrix} {*}bh\acute{e}re\text{-} \\ {*}bhr\acute{e}\text{-} \end{bmatrix}$ > *$bh_{e}r\acute{e}$-. Série *A* = **bhére-*, **dérə̯e-* etc.; série *B* = **bhré-*, *$d_{e}rə̯\acute{e}$- (> *$d_{e}r\acute{e}$-) etc. P. 94 $\begin{bmatrix} {*}der\acute{e}u \\ {*}d\acute{e}ru̯e \end{bmatrix}$ > **déreu.* Série *A* = **deréu*, **medhu̯é* etc.; série *B* = **déru̯e*, **médhu̯e* etc.

Dans tous ces exemples il s'agit de procès extrêmement anciens. La raison du remplacement de *A* par *B* diffère d'une catégorie morphologique à l'autre. C'est seulement quand *A* et *B* ou au moins un des deux membres se présente sous une forme défin'e (thème à suffixe), que l'on entrevoit le rapport sémantique *A* : *B*. Ainsi dans le cas des pluriels neutres en *-ōn*, *-ōs* (p. 100). L'accentuation de ces pluriels est celle des singuliers correspondants. Mais tout comme le pluriel du type φῦλα (v. plus haut), les pluriels en *-ōn* et *-ōs* proviennent de collectifs oxytons, dont l'accent a reculé sur la syllabe radicale au moment même du passage sémantique *collectif* > *pluriel*. L'ancienne oxytonèse du collectif (abstrait) est attestée par les types grecs χειμών, αἰδώς (comparables à φυλή, νευρά, qui sont des résidus au sens défini plus haut p. 179). De son côté le vocalisme *o* de ces types suppose l'accentuation secondaire de la syllabe suffixale. Les collectifs (abstraits) en *-ón-*, *-ós-* sont une sorte de compromis entre le singulier en *-on-* (> *-n̥*), *-os-* et les noms en *-én-*, *-és-*: $\begin{bmatrix} \text{-}on\text{-},\ \text{-}os\text{-} \\ \text{-}\acute{e}n\text{-},\ \text{-}\acute{e}s\text{-} \end{bmatrix}$ > *-ón-*, *-ós-*. Ils sont donc le résultat de l'opposition des neutres avec les thèmes oxytons correspondants. Cf. le développement analogue du type slave *listъje* (polonais *liście*, qui est un pluriel) etc. Un autre exemple caractéristique de dérivation a été cité plus haut (p. 154): les types v. ind. *vr̥kī́ḥ*, *tanū́ḥ*. Il n'est pas provisoirement possible d'établir les plus anciens mots-bases des dérivés en *-ū-*. Quand à l'accentuation du type *vr̥kī́ḥ* v. plus bas.

Dans les deux paragraphes qui suivent on va s'occuper spécialement de cas où un déplacement d'accent (seul ou combiné avec l'adjonction simultanée du suffixe) est devenu un procédé productif de la dérivation nominale.

§ 2. L'accentuation des dérivés simples.

Dans la formation de mots les langues historiques à accent mobile conservent des traces distinctes d'un procédé de dérivation qui consiste à dériver un thème d'un autre thème par le simple déplacement de l'accent. L'opposition la plus connue est celle d'un substantif paroxyton avec un adjectif oxyton. Cf. pour le grec Vendryes *Traité de l'accentuation grecque*, p. 152: »Toutes les fois qu'un adjectif qualificatif est employé pour désigner un objet particulier présentant la qualité qu'il exprime, il change d'accent«. P. e. λευκός »blanc«: λεῦκος »poisson blanc«. De même au féminin λευκή »blanche«: λεύκη »peuplier blanc«. P. 153: »L'opposition du qualificatif et de l'appellatif s'est développé encore en grec moderne«. P. e. καλός »beau« et κάλος »amoureux«, ξερός »sec« et ξέρη »marée basse« (cf. encore ὀρθή »droite«: ὄρθη »l'endroit d'un tissu«, βραδύς »tardif«: τὸ βράδυ »le soir«). »Une conséquence curieuse de la loi des appellatifs est que parfois un substantif employé adjectivement modifie son accentuation: ainsi ἀσφόδελος »asphodèle«, mais ἀσφοδελός »rempli d'asphodèles« (cf. Hérodien II, 152, 20)«. »Toutes les fois qu'un..... adjectif..... est employé comme nom propre, il modifie son accentuation«. P. e. γλαυκός et Γλαῦκος, σκαιός et Σκαῖος etc. — L'opposition *adjectif*: *substantif* a donc à un certain moment été conçue comme opposition *nom commun*: *nom propre*.

Ce qui importe avant tout c'est que cette opposition semble bien définie au point de vue formel: à adjectif oxyton correspond substantif baryton. Les exemples allégués par M. Vendryes en faveur de la correspondance inverse (adjectif baryton : substantif oxyton) s'expliquent autrement. M. Vendryes dit lui-même (p. 154) que lorsque dans le dernier cas (emploi d'adjectifs comme noms propres) »l'accent ne peut se déplacer qu'en avançant, la loi s'applique beaucoup moins souvent«. Il s'agit surtout de noms comme Ἐρχομενός (Ὀρχομενός), Εἰδομενή, Κλαζομεναί, Σῳζομενός, qui ont en commun le suffixe -μενος (-μενη) propre au participe moyen et forment ainsi une catégorie d'exceptions à part. L'opposition ἄξιος : Ἀξίος (avec application de la loi de Wheeler) s'explique par le fait que dans *Ἀξιός l'ancienne place de l'accent de l'adjectif a été conservée, tandis que ἄξιος a fait remonter l'accent tout comme θαλάμιος en face de θαλαμιά »ouverture pour le pas-

sage de la rame à la partie inférieure de la rame«. Même chose pour ἀμφότερος : Ἀμφοτερός, σκύμνος : Σκυμνός. Les noms propres représentent des résidus qui n'ont pas participé aux changements formels postérieurs subis par les adjectifs [1].

L'opposition *nom commun* : *nom propre* est un cas spécial de l'opposition *adjectif* : *substantif*. L'opposition *adjectif* : *abstrait* en est un autre. En grec l'opposition *substantif* : *adjectif* est donc, dans une grande mesure, exprimée par la place de l'accent. Par suite de l'opposition des genres (*masculin* : *féminin*) les faits apparaissent au premier abord comme étant assez complexes. A l'intérieur du masculin il y a trois oppositions: 1) *substantif abstrait*: *adjectif* (τόμος: τομός); l'opposition est bornée aux noms verbaux, 2) *substantif concret* : *adjectif*, 3) un cas spécial de cette dernière opposition est représenté par *nom propre* : *adjectif*. — L'opposition *nom propre*: *nom commun* consiste dans un développement encore plus récent et s'explique par le passage du sens adjectif au sens substantif concret.

Exemples: 1) αἶθος »ardeur«: αἰθός »ardent«; τρόχος »course«: τροχός »ce qui court« (> »roue«); τρόπος »tour«: τροπός »ce qui tourne«; μῶκος »moquerie«: μωκός »moqueur«; μῖμος »imitation«: μιμός »imitateur«; — πότος »boisson«: ποτός »qu'on boit«; ἔμετος »fait de vomir«: ἐμετός »ce qui est vomi«; πάγετος »froidure«: παγετός »qui est froid«.

2) κύανος »pierre, fleur, oiseau de couleur bleue sombre«: κυανός »bleu sombre«; αἴολος »sorte de poisson«: αἰόλος (< *αἰολός) »bigarré«; σῖμος »sorte de poisson«: σιμός »camus«; — πόλιον »sorte de plante«: πολιός »gris«; σκόλιον »sorte de chanson«: σκολιός »oblique«.

3) Πύῤῥος: πυῤῥός; Σόφος: σοφός; Φαῖδρος: φαιδρός; Φόξος: φοξός; — Ἀργέστης: ἀργεστής; Διογένης: διογενής; Γέλων: γελῶν; — Κάρπος: καρπός; Ἄστηρ: ἀστήρ.

Les oppositions à l'intérieur du féminin sont en partie une imitation des procédés propres au masculin. Comme le substantif abstrait (nom d'action) et l'adjectif (verbal) y ont une seule et même accentuation, on peut opposer l'oxytonèse du substantif abstrait ou de l'adjectif à la barytonèse du substantif concret. P. e. ἁρπαγή »rapacité«: ἁρπάγη »râteau, crampon«; καμπή

---

[1] Cf. aussi δεξαμένη »qui reçoit« et δεξαμενή »réservoir«; εἰαμενή »prairie humide«.

»courbure«: κάμπη »chenille«; πλαταγή »bruit«: πλατάγη »castagnette«; σκαφή »action de creuser«: σκάφη »objet creux« [1]. Mais sous l'influence du rapport masculin τομός: τόμος, ὠχρός »pâle«: ὦχρος »pâleur«, ὀκνός »paresseux«: ὄκνος »paresse«, on trouve aussi, chez le féminin, les abstraits ἔχθρα, θέρμη, κάκη etc. en face des adjectifs correspondants (ἐχθρά etc.); — στιλβή »brillante«: στίλβη »lampe«; ψωρά »rugueuse«: ψώρα »maladie rugueuse«; — ξανθή »blonde«: Ξάνθη (nom propre); — λαλαγή: Λαλάγη, ἰαχή: Ἰάχη; ἐλπίς: Ἔλπις; φροντίς: Φρόντις. Enfin l'opposition de genres apparaît dans des couples comme τόμος: τομή, où les deux membres sont des substantifs abstraits, et peut-être dans les noms d'agents en -(τ)ης qui s'opposent originairement aux noms d'action en -(τ)ή.

Les faits analogues sont moins nombreux en indien, où l'on trouve cependant des cas comme *kṛṣṇá-* »noir«, *śyāvá-* »brun« en face des noms propres *kṛ́ṣṇa-*, *śyā́va-*. Cf. aussi *kárṇa-*: *karṇá-* et surtout l'opposition *action*: *agent*. Le cas le plus notable est celui des thèmes en *-o-* (avec vocalisme radical *-o-*): opposition grecque τόμος: τομός. Le nom d'agent, originairement adjectif, est dans les langues historiques indifféremment adjectif ou substantif suivant les conditions syntaxiques. Exemples du Rigvéda: *árdha-* »côté«: *ardhá-* »demi«, *éṣa-* »hâte«: *eṣá-* »qui s'empresse«, *vára-* »choix«: *vará-* »prétendant«, *śā́ka-* »aide«: *śāká-* »qui secourt quelqu'un«, *śā́sa-* »commandement«: *śāsá-* »celui qui commande«, grec πλό(*F*)ος »trajet (par eau)«: v. ind. *plavá-* »canot«.

L'accentuation finale semble être la marque d'une valeur adjective concrète par opposition à la valeur abstraite, exprimée par l'accentuation radicale (cf. Meillet *Introduction* [6], p. 220). Ce principe semble s'être conservé en lituanien, bien que les anciennes oppositions de la place de l'accent y soient partiellement masquées par des oppositions d'intonation (cf. le mémoire *Le problème des intonations balto-slaves*, Rocznik Slawistyczny X, p. 15 ss.). Un détail significatif de la morphologie lituanienne, qui s'explique par ledit principe, est la mobilité (= ancienne oxytonèse) de tous les adjectifs dissyllabiques (ibid., p. 21) et de certaines catégories

---

[1] De même dans les couples comme ἀμόργη: ἀμοργός; στάλη: σταλός; βλάστη: βλαστός, l'accentuation du féminin s'explique par sa valeur concrète (cf. les exemples comme ἁρπάγη, κάμπη etc.), tandis que le masculin conserve l'ancienne accentuation d'un adjectif verbal.

d'adjectifs polysyllabiques. Cf. p. e. *aũtas* (mobile; ancien oxyton) »chaussé«: *aũtas* (immobile; ancien baryton) »chaussette«; *gẽras* »bon« (mobile): *gẽras* »le bien« (immobile).

Dans le Rigvéda on trouve encore une série d'exemples de thèmes en *-as-* et *-man-* où existe la même opposition de la place de l'accent, liée à la même opposition de sens (*substantif*: *adjectif* ou *nom d'action*: *nom d'agent*). P. e. *ápas-* »oeuvre«: *apás-* »actif«, *rákṣas-* »dommage«: *rakṣás-* »démon« (proprement »qui nuit«), *tyájas-* »abandon«: *tyajás-* »héritier«, *dúvas-* »adoration«: *duvás-*, *yáśas-* »honneur, gloire«: *yaśás-* »honoré«, *dhárman-* »loi«: *dharmán-* »qui supporte«, *bráhman-* »prière«: *brahmán-* »qui prie«, *sádman-* »siège«: *sadmán-* »qui est assis«. Cf. aussi *vóḍhr̥-* »cheval de trait« et *voḍhŕ̥-* »qui conduit« (adjectif, épithète du char), *sthā́tr̥-* »qui mène les chevaux«: *sthātŕ̥-* »debout«. L'opposition γένος: (εὐ)γενής, quoique très fréquente en grec, y est masquée par le fait que les adjectifs en -ής, étant limités au second membre de composé, semblent devoir leur oxytonèse à la composition.

Dans les exemples isolés et les catégories précédentes il s'agissait de couples dont les deux membres n'étaient différenciés que par la place de l'accent. Mais il ne résulte pas de là que ce principe de différenciation soit postérieur aux changements vocaliques qui ont engendré le système apophonique de l'indoeuropéen. Tout au contraire des indices sûrs nous amènent à considérer ce principe comme très archaïque.

On a vu plus haut (Chapitre III) qu'au cours de la préhistoire de l'indoeuropéen la différence de la place de l'accent amenait sans cesse des différences entre le vocalisme accentué et le vocalisme inaccentué. On peut d'abord distinguer au moins deux chutes de voyelles médianes (p. 83, phases Ia et IIb), deux chutes de voyelles finales (phases Ib et IIc) et une chute de voyelles de la syllabe initiale. Toutes ces réductions changent le rapport *é* : *e* en *é* : *zéro* (ou *ḗ* : *zéro* dans les conditions mentionnées p. 83 et 93). D'autre part le rapport primitif *é* : *e* est sujet à des déplacements qualitatifs, comme d'abord *é* : *o*, ensuite, dans les langues méridionales, *é* : *a* (dans l'entourage des sonantes) etc. Tous ces changements de la voyelle inaccentuée amènent soit un *changement* du rapport primaire *é* : *e* (p. ex. > *é*, *ḗ* : *zéro*), soit une *complication* de ce rapport (quand une différence de timbre s'ajoute à celle d'accentuation, p. ex. *é* : *e* > *é* : *o*). Si malgré cette évolution la simple

différence d'accentuation, *non accompagnée de l'apophonie vocalique*, s'est conservée comme moyen important de dérivation jusqu'en pleine époque historique, c'est parce que jamais les changements du vocalisme inaccentué mentionnés ci-dessus n'embrassaient tout le domaine de ce vocalisme. Exemples: Bien que la chute de la voyelle finale du type **séĝhe* (phase Ib) ait aboli l'ancien rapport d'accentuation existant entre **seĝhé* et **séĝhe*, ce rapport continuait à être représenté par les complexes du type **leuke*, qui l'ont de nouveau imposé au type léger **seĝh* (**leuké* : **léuke* = **seĝhé* : **séĝhe*, d'où **sēĝh*). Au moment où disparaissaient les voyelles finales du type lourd (phase IIc; **léuke* > **leuk*), c'étaient surtout les complexes terminés par *voyelle* + *sonante* (pour les complexes en *consonne* + *sonante* + *voyelle* il nous manque des exemples), qui ont conservé la différence d'accentuation pure comme moyen morphologique ($-éT_1(T_2)eR : -eT_1(T_2)éR$ [1]) et ont permis de l'introduire de nouveau dans le type thématique **leukó*(*é*)- : **léuko*(*e*-). Le rapport méridional *é* : $_a$ [2] attesté dans l'entourage des sonantes, trouve un contrepoids dans l'opposition *á* : $_a$ continuant $ʒ_2é : ʒ_2e$ (p. 110) et dans l'opposition *é*, *ó* : $_{e,\,o}$ continuant *é*, *ó* : *e*, *o* entre occlusives (ou *s*). Ces oppositions forment le fondement indispensable des rapports plus récents *áR* : *aR* (p. 120) et *éR* : *eR* (cf. p. e. στέργω : στερκτός chez Sophocle). On a soit *a*: *á* = *aR* : x (x = *áR* remplaçant *éR*), soit *é*, *ó* : *e*, *o* = *éR*, *óR* : x (x = *eR*, *oR* au lieu de $_aR > R̥$) [3].

A côté des différences d'accentuation *accompagnées d'apophonie vocalique* il a donc existé, au cours de toute la préhistoire de l'indoeuropéen, la différence d'accentuation pure jouant le rôle d'un signe morphologique important.

Les traces de l'ancienne apophonie sont bien attestées pour la syllabe radicale. L'opposition grec φόρος : φορός est sûrement

---

1 *R* est le symbole d'une sonante. On sait que la réduction *eR* > *R̥* représente une des dernières phases du second affaiblissement (v. p. 88 et 107).

2 $_{a,\,e,\,o}$ sont les symboles des *a*, *e*, *o* inaccentués des langues préhistoriques.

3 Les conditions du changement partiel de la voyelle inaccentuée nous sont ainsi presque toujours connues. Une exception c'est la différenciation *e*/*o*, dont les limites, circonscrites probablement par l'entourage phonétique, ne se laissent pas encore déterminer.

plus récente que l'opposition φόρος: -φρος (dans δί-φρος). Pour les thèmes en *-s-* les matériaux correspondants ont été réunis par M. Wackernagel dans *Vermischte Beiträge*, p. 16. A en juger, le degré affaibli de la syllabe radicale des adjectifs en -ής semble plus ancien que le degré plein. Chez Homère on trouve ἐν-δυκέως, ἀλλο-ιδῆ, ἀ-ικῶς, αἰνο-παθής, ἀ-σκεθής, chez Hésiode ἀ-ιδής, chez Hérodote: μιλτ-ηλιφής, ἀ-παγής, chez les tragiques: εὐ-πιθής, εὐ-τραφής, δι-ηλιφής, ἀ-στραφής, chez Hésychius: ἀ-θαρής (appartenant à θόρνυσθαι), ἀπρο-ιδής, εὐ-σταθής (cf. στῆθος), ἀ-, εὐ-σταλής, ἀ-, εὐ-στιβής, ἰθυ-τανές, εὐ-τυκές, ἀ-χαρές, ἀ-χρανής etc. Il va sans dire que dans une partie de ces cas le vocalisme affaibli n'est pas un archaïsme, mais provient plutôt de formes apparentées, surtout verbales. Dans d'autres exemples le caractère ancien du vocalisme affaibli ne saurait être mis en doute, étant donné qu'on trouve à leur côté, attestées souvent à une époque plus récente, des formes à degré plein: ainsi ἀ-ιδής, ἀπρο-ιδής en face de εὐ-ειδής (cf. εἶδος), de même ἐν-δυκέως : ἀ-δευκής, ἀ-παγής : εὐ-πηγής, ἀ-σκεθής : ἀ-σκηθής, εὐ-τραφής : εὐ-τρεφής, ἰθυ-τανής : ἀ-τενής, ἀ-χανής : ἀ-χηνής.

Les alternances vocaliques conservées dans le domaine des thèmes en *-o-* et des thèmes en *-s-* semblent indiquer que la différence de la place de l'accent, existant entre le substantif et l'adjectif, était jadis accompagnée d'une différence correspondante du vocalisme. Mais dans ce cas l'opposition *substantif* : *adjectif* telle que nous la connaissons par le témoignage des langues historiques, n'est qu'une continuation de l'opposition *forme* I : *forme* II'. Ainsi p. ex. une opposition indienne comme *róka-* : *rucá-* ou une opposition grecque (Ϝ)εῖδος : (Ϝ)ιδής continuent en dernier lieu les oppositions **léuke* : **leuké* et **u̯éides* : **u̯eidés*, antérieures à la seconde période du premier affaiblissement. Il est clair que dans ces oppositions les deux termes n'ont pu évoluer indépendamment l'un de l'autre. Les différences vocaliques entre les deux termes, engendrées toujours de nouveau par la différence de la place de l'accent, étaient toujours de nouveau éliminées par la dérivation pour exprimer des nuances sémantiques toujours nouvelles.

Un détail morphologique de grande importance vient confirmer notre hypothèse que l'opposition *forme I* : *forme II'* était jadis accompagnée d'une opposition de sens *substantif* : *adjectif*. Chez les complexes lourds l'*e* final de la forme I disparaît dans la phase IIc du premier affaiblissement (p. 83). Dans la forme II', étant

accentué, il se conserve. Ainsi p. e. **léuke* : **leuké* > **leuk* : **luké*. Abstraction faite de la différence du vocalisme radical, II′ se distingue de I par le surplus d'un *-é*. Le rapport sémantique de I à II′ étant celui d'un substantif à l'adjectif correspondant, cet *-é* ne tarde pas à être interprété comme un suffixe servant à former un adjectif d'un substantif donné. Or il y a des catégories entières d'adjectifs formés au moyen d'un suffixe *-é/ó-* (accentué):

a) Les noms de nombre ordinaux, dérivés des noms de nombre cardinaux correspondants: cf. v. ind. *saptam-á-*, *navam-á-*, *daśam-á-*, avest. *nāuma-*, *dasəma-*, lat. *septimus*, *decimus* etc. Le procédé est resté vivant en indien, où les dizaines et les noms de nombre composés, au-dessous de vingt, peuvent former leurs ordinaux en remplaçant l'élément final du thème par *-á-*, p. e. *pañcāśá-* de *pañcāśát-*, *ṣaṣṭá-* de *ṣaṣṭí-* etc. Cf. aussi *ekādaśá-*, *dvādaśá-*, *navadaśá-* en face des noms cardinaux accentués sur le premier membre de composé.

b) Les formations à vr̥ddhi de la syllabe initiale sont au fond des adjectifs désignant l'origine, l'appartenance ou la relation. Elles s'emploient donc souvent comme patronymiques (dérivés de noms propres), comme noms ethniques (dérivés de noms de lieux) etc. (Whitney *Indische Gramm.*, p. 433, § 1206). Or le procédé le plus commun pour former d'un mot donné un dérivé à vr̥ddhi, c'est l'accentuer sur la dernière syllabe si le mot est déjà thématique, ou bien l'élargir au moyen d'un *-á-* accentué. Dans les listes de Lindner (*Altindische Nominalbildung*, p. 116—118) on compte 54 formes du type *ājamīḍhá-* (< *ajamíḍha-*, c.-à-d. des formes oxytones dérivées de formes barytones), 18 formes du type *ātithigvá-* (< *atithigvá-*; formes oxytones dérivées de formes oxytones). En face de ces 72 formes oxytones il n'y a que 27 formes à vr̥ddhi du type *dáivodāsa-*, *káumāra-* (< *dívodāsa-*, *kumārá-*), c.-à-d. des formes accentuées sur l'initiale. Un certain nombre d'exceptions s'expliquent peut-être par le fait qu'un adjectif employé comme nom propre fait reculer l'accent sur la syllabe initiale. Il s'agirait donc de la tendance discutée plus haut p. 188[1]. Pour le Rigvéda

[1] Dans les mots dissyllabiques la première syllabe du mot en est en même temps la pénultième. Mais dans l'opposition en question (*adjectif*: *nom propre*, p. e. *kr̥ṣṇá-* : *kŕ̥ṣṇa-*) le balancement de l'accent a été conçu comme ayant lieu entre la syllabe finale et la syllabe initiale, non pas entre la syllabe finale et la syllabe précédente (pénultième).

seul les chiffres sont: 30 formes du type *ājamīḍhá-* et 9 formes du type *ātithigvá-* contre 6 formes du type *dáivodāsa-*, à savoir *káurayāṇa-*, *tā́nva-*, *dáivodāsa-*, *bhā́rata-*; *vā́rtrahatya-*, *sáubhāga-*. De ces 6 formes les 4 premières représentent des noms propres [1], les deux autres sont des substantifs abstraits du genre neutre.

Quant aux formations à vr̥ddhi *élargies* de *-á-* on trouve chez Lindner (p. 119—121) 40 cas du type *āṅgirasá-* (< *áṅgiras-*), 21 cas du type *auśijá-* (< *uśíj-*) et 21 cas du type *ā́dhvaryava-*, *ā́nava-* (< *adhvaryú-*, *ánu-*). Pour le Rigvéda seul: 18 exemples du type *āṅgirasá-*, 7 exemples du type *auśijá-* et 12 exemples des types *ā́dhvaryava-* et *ā́nava-*.

On va voir plus bas qu'il faut en tout cas admettre, pour toute cette classe, une ancienne oxytonèse.

c) L'opposition grecque φόρος : φορός apparaît en indien souvent sous la forme *bhára-* : *bhārá-*. En syllabe ouverte la forme oxytone présente le vocalisme long. Au point de vue sémantique il s'agit d'une opposition *nom d'action* : *nom d'agent* ou *nomen acti*, laquelle n'est qu'une forme spéciale de l'opposition *substantif*: *adjectif*. Dans le couple grec φόρος : φορός les deux membres ne diffèrent que par la place de l'accent. Le couple v. ind. *bhára-* : *bhārá-* présente au surplus une alternance du vocalisme radical (*a* : *ā*). Le vocalisme long doit provenir nécessairement des noms radicaux athématiques, où il est légitime; les noms du type *bhārá-* sont donc bâtis sur les noms radicaux moyennant le suffixe *-á-*. La forme *bhārá-* est bâtie sur *bhára-*, comme *sādá-* sur *sáda-*, *sādá-* luimême provenant de *sād* + *á-*.

d) Dans les composés bahuvrīhi on ajoute souvent *-á-* (< *e*:*o*) ou l'on accentue l'*a* thématique du second membre (surtout quand celui-ci est baryton à l'état isolé) pour souligner la valeur d'adjectif du composé, cf. plus bas § 3. P. e. grec εὔτριχος, νώνυμνος, μυρίανδρος, ἄνυδρος (v. ind. *an-udráḥ*), πολύανδρος, ἄναιμος. Brugmann-Thumb, p. 204, ont eu raison de considérer ces formations comme des adjectifs caractérisés moyennant le suffixe *-e/o-*.

e) Des exemples plus au moins isolés: v. ind. *araṭu-* : *araṭvá-*, *néṣṭr̥-* : *neṣṭrá-*, *praśāstŕ̥-* : *praśāstrá-*, *pótr̥-* : *potrá-*, *páruṣ-* : *paruṣá-*,

[1] Le recul de l'accent dans les adjectifs employés comme noms propres est sporadique. Il n'a eu lieu que là où le nom propre était *bâti* sur l'adjectif, mais non pas là où l'adjectif était *employé* comme nom propre.

tiryáñc- : *tiraścá-*, *párāñc-* : *parākā́-*, *kakúbh-* : *kakubhá-* etc. Cf. aussi les adjectifs comme *usrá-*, *udrá-*, *pīvará-* (πιερός).

On voit par ces exemples que le suffixe *-é/ó-* s'emploie à dériver des adjectifs dans les cas où le nom primitif n'est pas un thème en *-e/o-*. S'il en est un, il suffit de faire tomber l'accent sur la syllabe finale. Les deux procédés (adjonction de *-e/o-* et oxytonèse) peuvent être accompagnés, en indoiranien, de la vr̥ddhi de la syllabe initiale du mot. La valeur d'adjectif, fondamentale dans les dérivés à vr̥ddhi, repose donc originairement non pas sur la vr̥ddhi elle-même, mais sur l'accentuation ou sur l'adjonction de *-é/ó-*.

L'*-e/o-* dégagé des adjectifs du type lourd est souvent ajouté aux suffixes du type léger, d'où les formes *-e̯ié/ó-*, *-e̯ué/ó-*, *-elé/ó-*, *-(m)ené/ó-*, *-esé/ó-*, *-eté/ó-*. Le suffixe *-esé/ó-* n'est pas rare en v. indien, cf. Lindner o. c., p. 121: *arṇasá-* < *árṇas-*, *tamasá-* < *támas-*, *nabhasá-* < *nábhas-*, etc. Le suffixe *-eté/ó-* (p. ex. grec ἐλετός, εὑρετός, ἑρπετόν, δακετόν, v. ind. *pacatá-*, *yajatá-* etc.) est un élargissement du suffixe *-ét-* qu'on rencontre dans lat. *mil-et-*, celtique **cing-et-*. Le suffixe *-ené/ó-* subsiste en slave dans les participes du passé du type v. slave *vedenъ* (< **u̯edhenós*). Le suffixe *-mené/ó-* < *-men* + *é/ó-* (cf. p. 134) existe surtout dans les participes moyens des verbes thématiques (et du parfait grec)[1]. L'ancienne place de l'accent est conservée par les noms propres tels que grec Σῳζομενός, Ἐρχομενός (Ὀρχομενός), Εἰδομενή, Κλαζομεναί[2]. Quant au suffixe *-elé/ó-*, il est fréquent en latin et en germanique (lat. *-ulus-*, germ. *-ila-*); il y présente surtout une valeur déminutive, laquelle dérive en général de la valeur adjective. Le suffixe *-e̯ué/ó-*, qui a fait fortune surtout en slave, y apparaît sous la forme *-ovъ* (*e* pas-

---

[1] Le slave *-eno-* (suffixe du part. parf. passif) est à *-no-* ce que le grec -μενο- est à l'iranien *-mna-*. Quant à l'élément *m* dans *-meno-* et *-mno-*, il est sans doute identique au suffixe *m* qui se rencontre dans les noms d'action en *-mo-*.

[2] L'accentuation des participes correspondants a été réglée sur celle du mot-base (formes du verbe personnel). Les formes du verbe personnel étant thématiques (donc accentuées soit sur la racine soit sur la voyelle thématique), le participe est devenu proparoxyton ou même accentué sur la quatrième syllabe, cf. le type indien *bháramāṇa-*. Au parfait, où dans les formes faibles le verbe personnel était accentué sur la désinence, le participe a conservé en grec préhistorique son oxytonèse (*-μενός, d'où -μένος par suite de l'action de la loi de Wheeler).

sant à *o* devant un *u̯* hétérosyllabique). Enfin *-ei̯é/ó-* est attesté en indien (*-aya-*), en grec (-εο- > -ου-), en latin (*-eus*); le suffixe slave *-ьje-* continue soit *-ei̯e/o-* soit *-ii̯e/o-*.

Dans les formations à vr̥ddhi dérivées des thèmes en *-u-* le suffixe offre en règle le degré plein (*-av-*) devant l'élargissement *-a-*. Cf. *mānavá-* (*mánu-*), *saindhavá-* (< *síndhu-*), *ārtavá-* (< *r̥tú-*), *māyavá-* (< *mayú-*), *mārtyavá-* (< *mr̥tyú-*).

Le suffixe *-e/o-* dégagé de la forme II′ de complexes lourds est le suffixe adjectif le plus simple. Ont la même origine tous les suffixes adjectifs unilitères thématiques (du type *-té/ó-*). Ainsi un adjectif (verbal) comme *q^u*r̥té/ó-* (v. ind. *kr̥tá-* etc.), qui présente le suffixe *-té/ó-* en face de la racine (verbale) *q^u*er* (v. ind. *kr̥ṇóti* etc.), provient de la forme II′ du complexe *q^u*erte*, lequel fournit en même temps un nom d'action en *-t* (v. ind. *-kr̥t*). L'opposition *q^u*érmn̥*, *q^u*r̥néuti* etc.: **qr̥té/ó-* permet de dégager le suffixe *-té/ó-* et de l'employer désormais comme une unité inanalysable à sens spécial.

Dans le cas d'un suffixe léger le suffixe adjectif dégagé de la forme II′ du complexe sera athématique tout en étant aussi oxyton. On obtient donc les suffixes adjectifs *-éi-*, *-éu-*, *-és-* etc. (dégagés de complexes légers) en face des suffixes *-i̯é-*, *-u̯é-*, *-té-* etc. (dégagés de complexes lourds). Cf. les adjectifs en *-ú-*, *-és-*, *-Té(ó)-* des langues historiques.

Dans les deux séries de suffixes adjectifs l'oxytonèse semble avoir été de rigueur à l'origine. Dans les langues indoeuropéennes qui ont conservé (au moins partiellement) le système d'accentuation indoeuropéenne, l'ancienne règle transparaît encore assez bien. D'après M. Vendryes (o. c., p. 164 ss.) sont régulièrement oxytons les adjectifs grecs en -ο- (il n'y a qu'une dizaine d'exceptions), -λο-, -νο- (29 exemples en face de 6 exceptions), -το-; -υ-, -ες.

L'indien confirme dans une large mesure les données grecques. L'oxytonèse y est soit de rigueur soit prépondérante chez les adjectifs en *-a-*, *-na-* (tous les adjectifs verbaux; quant aux autres adjectifs on en trouve 9 oxytons en face de 3 barytons), *-ra-* (68 ox. : 7 bar.), *-la-* (43 ox. : 4 bar.), *-va-* (17 ox. : 6 bar.), *-ma-* (11 ox. : 1 bar.; toujours oxyton dans les superlatifs et les noms de nombre ordinaux), *-ta-* (6 ox. : 1 bar.; toujours oxyton dans les adjectifs verbaux), *-ata-*, *-āna-* (suffixe du participe moyen; régulièrement oxyton excepté dans les présents redoublés et intensifs

et dans une douzaine de cas isolés), *-asāna-* (10 ox. : 1 bar.), *-ina-* (3 ox. : 1 bar.) *-vara-*, *-sa-* (6 ox. : 2 bar.), *-śa-* (3 ox. : 1 bar.). D'autre part les suffixes athématiques *-aj-*, *-as-*, *-u-* (53 ox. : 9 bar.); en outre toujours *-yu-* dans les noms d'agent dérivés de verbes dénominaux (type *sumnayú-*), *-(t)nu-*, *-snu-*.

Notons enfin qu'en lituanien tous les adjectifs primaires en *-o-* et *-u-* appartiennent au type mobile, c.-à-d. supposent d'anciens thèmes oxytons (Jaunius, traduction russe, p. 123—130).

L'ancienne oxytonèse de certaines catégories d'adjectifs lesquelles, dans les langues historiques, sont barytones, résulte aussi de cas figés dans la fonction d'adverbes. P. ex. v. ind. *madhyā́*, *ubhayā́*, *dakṣiṇā́*, *apākā́*, *samanā́*, *amā́* (instr. sing.); *sanā́t*, *uttarā́t* (abl. sing.); *pratarā́m*, *uccaistarā́m*, *śanaistarā́m*, *pratamā́m*, *jyoktamā́m* (acc. sing. fém. du comparatif et du superlatif); *angirasvát*, *manuṣvát* (acc. sing. neutre). Cf. Whitney, o. c., p. 387, § 1112 e et p. 385, § 1107.

Par opposition à l'oxytonèse des adjectifs la barytonèse semble la marque caractéristique de la couche la plus ancienne des substantifs, c.-à-d. des neutres. Pour le grec cf. Vendryes o. c., p. 178: »Tous les mots neutres de plus d'une syllabe qui font partie de la 3-ème déclinaison s'accentuent en faisant remonter l'accent le plus possible«[1] (βλῆμα, βούλευμα etc.; ἄλκαρ ἄλειφαρ, ὕδωρ etc.; γέρας, ἄνθος, τέμενος etc.; les mots isolés comme ἄστυ, πῶυ, δάκρυ, γόνυ, δόρυ, μέθυ; μέλι, σίναπι; γάλα). Pour la 2-ème déclinaison cf. ibid. p. 165/6: »Les mots neutres en- -ιον font généralement remonter l'accent le plus possible (exception: πεδίον). Cela est vrai en particulier des mots en -τήριον (comme ἀκροτήριον etc.) et des déminutifs«[2]. P. 174: »Les substantifs en -τρο-, neutres et désignant l'instrument, font remonter l'accent le plus possible (βλῆτρον, δέλετρον etc.)«.

Ici encore l'indien confirme les données du grec. Cf.: 1) *ákṣi*, *dádhi*, *ásthi*, *sákthi*, *hā́rdi*, *śámi*, *vā́ri*; 2) thèmes en *-u-* (*-tu-*, *-nu-*), *áśru*, *śmáśru*; *vásu-* serait, d'après Sommer (IF XXXVI, p. 222), un substantif neutre dont la flexion est parallèle à celle de *mádhu*;

---

[1] Hirt *Gr. L.- u. Fl.*[2], p. 371: »Die Neutra ziehen fast durchweg den Akzent zurück, ... einsilbige werden dementsprechend zirkumflektiert«. (φῶς, οὖς, στῆρ, πῦρ etc.).

[2] Toutefois dans cette catégorie c'est l'oxytonèse qui est primitive; elle est transparente dans les mots comme βωλίον, θηρίον, καρφίον etc., qui ont subi l'action de la loi de Wheeler.

3) *ásr̥k*, *yákr̥t*, *śákr̥t*; *áhar*, *vádhar*, *ū́dhar*, *súvar*[1]; 4) thèmes en (*-an-*), *-man-*, *-van-*, p. ex. *kárman-*; 5) thèmes en *-as-* (*-tas-*, *-nas-*), *vápsas-*; 6) thèmes en *-uṣ-* excepté *janúṣ-*, qui peut être aussi bien neutre que masculin.

L'oxytonèse des thèmes adjectifs est un archaïsme non moins considérable que l'oxytonèse des cas faibles (cf. Chapitre IV, § 2). Tout comme cette dernière elle ne s'est conservée que partiellement. Dans les langues historiques les catégories de substantifs oxytons et d'adjectifs barytons sont assez nombreuses. Même les catégories primaires d'adjectifs en *-o-*, (*-i-*), *-u-* présentent des exceptions, comme on voit par la petite statistique ci-dessus. Et cependant l'origine des thèmes en *-o/e-*, *-i/ei-*, *-u/eu-* (traitée p. 149) implique leur ancienne oxytonèse. Mais cette oxytonèse n'existe plus dans le groupe 6) de la p. 150 contenant les mêmes thèmes que le groupe oxyton 5) (cf. p. 152—3). D'une façon générale aussi bien l'accentuation des groupes 5) et 6) que celle des groupes 3) et 4) dépend, on l'a déjà remarqué (p. 147 ss.), de faits de dérivation. Tout en admettant l'oxytonèse primaire de thèmes adjectifs, nous sommes amenés à examiner les déplacements d'accent secondaires, dus à la dérivation.

Les remarques de la p. 175 sur les changements fonctionnels de *B* nous permettent de nous faire une idée nette des liens de dérivation existant entre les deux catégories principales du nom, les substantifs et les adjectifs. La fonction primaire du substantif est son emploi comme membre *déterminé* (noyau) du groupe syntaxique; sa fonction secondaire est celle de membre *déterminant* du groupe (apposition). Chez l'adjectif la hiérarchie des fonctions est justement inverse: il est en premier lieu *déterminant*, en second lieu seulement *déterminé* (usage anaphorique)[2]. On peut aussi

[1] Mais gén. *asnáḥ*, *yaknáḥ*, *śaknáḥ*; *akṣṇáḥ*, *dadhnáḥ*, *asthnáḥ*, *sakthnáḥ* conformément à la p. 150.

[2] Dans l'emploi anaphorique le substantif déterminé n'est pas mentionné, tout en étant sousentendu. En v. slave la fonction anaphorique est caractérisé par l'emploi de la forme composée de l'adjectif, en germanique on se sert à cet effet de la flexion faible (en *-n-*). Il est vrai qu'aussi bien l'adjectif composé du slave que l'adjectif faible du germanique remplissent encore d'autres fonctions syntaxiques. Leur fonction primaire étant, au moins à l'origine, celle d'un substantif, leur fonction secondaire c'est leur emploi comme apposition.

parler de fonction *dérivée*, et représenter les fonctions des deux parties du discours par les symboles suivants:
fonction de déterminé → f. de déterminant (pour le substantif)
« « déterminant → « « déterminé (pour l'adjectif).

Si dans la formule $\begin{bmatrix} A\,(x) \\ B \end{bmatrix} > B' - A$ est un substantif, (x) son emploi primaire (comme déterminé) et B un adjectif, B' sera un substantif, parce que conformément à la p. 175 la fonction de déterminé qu'adopte B en remplaçant A dans les conditions (x), devient la fonction *primaire* de B', tandis que l'ancienne fonction de déterminant tombe au rang de fonction *secondaire*. Le développement est naturellement inverse, si A est un adjectif, (x) son emploi primaire (déterminant) et B un substantif. Il n'y a pas renversement de fonctions syntaxiques, si A et B sont tous les deux des substantifs ou des adjectifs et (x) représente la fonction primaire de A. Aussi longtemps que (x) est identique à la fonction primaire de A, le caractère substantif ou adjectif de B' dépend de A, tandis que le caractère de B lui-même n'y est pour rien.

L'aspect de la question change du moment que les conditions (x) dans lesquelles B remplace A, représentent la fonction *secondaire* de A, c.-à-d. son emploi comme apposition ou son emploi anaphorique. Suivant que B est un substantif ou un adjectif on obtient les rapports de fonction suivants:

1) $(x) =$ apposition, $B =$ substantif: déterminant → déterminé → (déterminant)

2) $(x) =$ apposition, $B =$ adjectif: déterminant → (déterminant) → déterminé

3) $(x) =$ emploi anaphorique, $B =$ substantif: déterminé → (déterminé) → déterminant

4) $(x) =$ e. anaphorique, $B =$ adjectif: déterminé → déterminant → (déterminé).

Dans le premier et le deuxième cas le résultat est un adjectif, dans le troisième et le quatrième cas un substantif. Dans tous les cas le caractère de B' (comme partie du discours) est différent de celui de A. En résumant on constate qu'il est défini *uniquement* par la valeur de (x).

Cette constatation nous fait prévoir que le rapport d'accentuation établi plus haut pour une époque préhistorique probablement assez reculée, n'a pu être conservé dans toute sa pureté par

les langues historiques. Tandis que l'accentuation de la série *B'* dépend de celle des séries *A* et *B*, le caractère substantif ou adjectif de *B'* ne dépend que de (*x*). Ainsi s'expliquent les nombreuses catégories de substantifs oxytons qu'on rencontre dans toutes les langues à accentuation mobile.

Toute une série de catégories substantives importantes y partagent l'oxytonèse avec les adjectifs correspondants: abstraits, collectifs, déminutifs, noms d'agent etc. Prenons comme exemple les substantifs abstraits.

Dans la *Kurze vgl. Gramm.*, p. 341, Brugmann remarque que les suffixes servant à former les abstraits, sont pour la plupart identiques avec les suffixes adjectifs. Parfois une seule et même forme présente tantôt une valeur abstraite, tantôt une valeur adjective (p. e. τομή »le fait de couper« et »*coupante«). En réalité les adjectifs forment, dans les époques historiques, la source principale du renouvellement des abstraits.

Sont clairement d'origine adjective les abstraits en *-ā-*, dérivés de racines verbales. Cf. les exemples comme grec τομή, γονή, ῥοή, φυγή, πληγή, βληχή, v. ind. *janā́*, lituanien *sravà* etc. L'abstrait est, au moins virtuellement, identique au féminin du nom d'agent et tire son origine de l'adjectif tout comme le nom d'agent. Cf. ensuite la valeur abstraite du féminin d'adjectifs en *-té/ó-*: lit. *geltà, srutà,* grec πινυτή, βροντή. Le suffixe secondaire *-tā́-* servant à bâtir des abstraits sur des thèmes nominaux donnés, était originairement accentué, cf. grec βραδυτής, ταχυτής chez Homère (d'après Aristarche), got. *junda* < **i̯uu̥ntā́* (*d* < *þ* < *-t*(*ā́*) d'après la loi de Verner). Il en sera question plus bas. Le suffixe adjectif *-né/ó-* figure, sous sa forme féminine (*-nā́-*), comme suffixe d'abstrait dans grec ποινή, φωνή, v. ind. *jaraṇā́, śvetanā́* etc. Le suffixe adjectif *-i̯é/ó-* apparaît dans les abstraits féminins comme v. ind. *vidyā́-, kr̥tyā́-* etc., le suffixe *-mé/ó-* dans les abstraits grecs comme ἀκμή.

Parfois c'est le neutre qu'on emploie pour exprimer l'idée de l'abstrait, p. e. grec κακόν »le mal«. Cf. le suffixe *-é/ó-* dans les abstraits indiens comme *avasám, bhrātrám, neṣṭrám, potrám* (pour le suffixe adjectif *-é/ó-* v. plus haut p. 192 ss.), le suffixe *-té/ó-* dans v. ind. *srutám, stutám, matám* [1], *-ré/ó-* dans *chidrám.* En vue

[1] indoeur. *(*d*)*km̥tóm* »cent«, nom neutre abstrait ou collectif, contient soit le suffixe *-té/ó-*, soit le suffixe *-é/ó-*: **dkm̥-tóm* ou **dkm̥t-óm*).

de ces faits il est à priori probable que les abstraits neutres en *-tu̯é/ó-*, si productifs en indoiranien et en slave (p. e. v. ind. *śucitvám, priyatvám*, russe *božestvó* etc.), ont aussi été à l'origine des adjectifs et qu'ils ont même conservé l'ancienne place de l'accent par opposition aux gérondifs en *-tva-* (v. ind. *kártva-, sótva-* etc.), dont le vocalisme et l'accentuation ont vraisemblablement été »réglés« sur les noms d'action correspondants (*kártum, sótum* etc.). Le suffixe indien *-tvaná-*, dont le rôle est identique à celui du suffixe *-tvá-*, représente un cumul de *-tva* + *ná-*, p. e. *martyatvanám* = *martyatvá* + *ná-* (*-ná-* aussi étant un suffixe d'adjectif).

Parmi les suffixes d'abstraits il y a en a deux qui méritent une attention spéciale. Ils servent aussi de suffixes collectifs. Il s'agit du suffixe féminin *-ōs* qui fournit le type grec αἰδώς (gén. αἰδέος < -όσος) et le type latin *honōs* [1], et du suffixe *-mōn* représenté en grec, en latin et en indien [2], p. ex. grec θημών, τελαμών, χειμών, lat. *termo, sēmo*, v. ind. *dāmán-, ojmán-, svādmán-, prathimán-*. Les substantifs neutres auxquels ces formations servaient de collectif (d'où, avec recul de l'accent, le pluriel neutre), étaient les types (**ĝénə̥os* >) **ĝénos* et **nōmn̥*. Au type baryton **ĝénos* correspondait le type oxyton **ĝenḗs* (cf. grec εὐγενής etc.). Le type αἰδώς représente une sorte de compromis entre le type baryton et le type oxyton (cf. plus haut p. 185). Il s'agit d'un adjectif (cf. la place de l'accent) qu'on a fait passer au champ substantif en lui conférant en même temps le vocalisme suffixal caractéristique du substantif [3]. Et il n'est guère douteux que les noms d'agent v. indiens du type *darmán-, somán-* et les abstraits v. indiens du type *dāmán-, ojmán-* etc. ne diffèrent entre eux de la même manière que le type grec (εὐ)γενής du type grec αἰδώς, c.-à-d. par le vocalisme (*-e-* dans les noms d'agent, *-o/e-* dans les abstraits). L'ancienne alternance *-o/e-* propre aux abstraits en -ώς et -ών semble attestée par des formes adverbiales telles que αἰές, αἰέν (Hirt, o. c., p. 371).

La flexion fermée des abstraits féminins en *-i-* et *-ī-* est identique à celle des adjectifs correspondants (cf. le groupe 5 de la p. 152).

Mais une autre variante de compromis morphologique entre le

---

[1] Pour l'indien cf. J. Schmidt *Die Pluralbildungen der indogerm. Neutra*, p. 136—142.

[2] Schmidt, p. 90—98.

[3] L'évolution sémantique est donc: adjectif (> substantif abstrait) > collectif > pluriel neutre.

type substantif et le type adjectif consiste à créer l'abstrait en employant un suffixe adjectif (donc accentué) et en faisant reculer l'accent sur la syllabe radicale. Cf. le type φόρος (< φορός).

De même dans les formations adjectives à vṛddhi de la syllabe initiale + suffixe *-iya-* (v. la fin du paragraphe), l'accent tombe régulièrement sur la syllabe initiale quand on emploie l'adjectif neutre au sens d'un nom abstrait: *kāv(i)yá-* »ayant les qualités d'un kavi etc.«, mais *kā́viyam* »la qualité d'un kavi«. Sont attestés dans le RV. les abstraits neutres: *ā́rtvijya-*, *gā́rhapatya-*, *vā́dhūya-*, *sā́mrājya-*, *sáukṛtya-*, *sáuvaśvya-*, *sáubhāgya-*, *ā́dhipatya-*, *jyáiṣṭhya-*, *páuṁsya-*, *váiśya-* (en face de *ātithyá-*, *sākhyá-* et *raivatyá-* qui gardent l'ancienne accentuation adjective). En lituanien on constate la productivité du type neutre baryton en *-o-*, constitué par les adjectifs substantivés au moyen d'un recul de l'accent. Ainsi à côté de *gẽras* »bon« (thème mobile, donc ancien oxyton) on a *gẽras* »le bien« (thème immobile, donc ancien thème baryton). De même dans la classe immobile des thèmes lituaniens en *-i̯o-* les anciens abstraits neutres prédominent d'une manière très nette. Il y a dans cette classe 1. des abstraits dénominaux sans ou avec vṛddhi, comme *daũgis*, *lõbis*, cf. le type v. slave *ostrъje*, *veselъje* et le type v. ind. *jyáiṣṭhya-*; 2. des abstraits déverbaux en *-(t)i̯o-* comme *kir̃tis* (de *kertù* »je coupe«), comparables aux abstraits védiques du type *-bhídya-*, *-kṛ́tya-*.

On voit donc par l'exemple des abstraits que même en distinguant des sous-groupes sémantiques à l'intérieur du substantif, on n'arrive pas à attribuer une certaine accentuation à une ou plusieurs catégories sémantiques définies. Bien qu'on entrevoie le point de départ de tout le développement, à savoir l'oxytonèse des adjectifs primaires, on est en même temps obligé de reconnaître que les couches postérieures de dérivation ont recouvert l'état primitif de façon à ne laisser transparaître que des fragments de l'ancienne opposition. De manière générale l'accent n'est qu'*une* des marques formelles possibles d'une catégorie morphologique, définie, outre par le sens, par le type de flexion, le suffixe, le vocalisme et l'accent. La genèse d'une accentuation nouvelle ne peut pas s'expliquer autrement que celle de n'importe quel morphème nouveau, p. ex. d'un suffixe. Et l'on peut analyser le rapport des accentuations de *A* et *B* en faisant abstraction des autres caractères différenciateurs, si ces derniers restent

constants à travers les séries *A* et *B*. Quand p. ex. dans le chapitre précédent, surtout p. 148—9, nous examinions le rapport du groupe 4) au groupe 3) et du groupe 6) au groupe 5), c'était purement au point de vue de l'accent, comme si les groupes 4) et 6) étaient toujours dérivés de 3) et 5) moyennant un recul d'accent. Mais le rapport de dérivation a pu être plus compliqué. On a pu tirer p. ex. d'un thème avec suffixe S_1, appartenant à la classe 3), un autre thème avec suffixe S_2 ou $S_1 + S_2$, appartenant à la classe 4). Une catégorie morphologique donnée, dont on se met à expliquer l'accentuation, doit être envisagée comme B', c.-à-d. comme produit d'un procès de dérivation résultant de la substitution de *B* au lieu de *A* dans les conditions (*x*).

Il y a différence d'accentuation entre *B* et B', si le rapport d'accentuation entre *A* et *B* n'est pas identique à travers toute la série. Ainsi en face des collectifs (*ζυγά, νευρά etc.), qui étaient à l'origine tous oxytons, les singuliers (ζυγόν, νεῦρον etc.) présentaient tantôt l'oxytonèse, tantôt la barytonèse. Il en résulte que l'accentuation de B' (pluriel neutre) diffère de celle de *B* (ancien collectif); B' comporte l'accent du singulier correspondant, tandis que *B* est oxyton. De tels changements d'accentuation, tout comme les autres changements morphologiques, peuvent être rendus par la formule $\begin{pmatrix} A_1, A_2 \\ B_1, B_2 \end{pmatrix} > (B_1,\ B'_2)$, où B_1, B'_2 symbolise le scindement de la série *B*, en ce qui concerne la place de l'accent: le sousgroupe B_1 conserve l'ancien accent, le sousgroupe B'_2 offre une innovation ($A_1 : B_1 = A_2 : x$, d'où $x = B'_2$ au lieu de B_2).

Le rapport d'accentuation entre A_1 et B_1 constitue ainsi un élément essentiel de la dérivation $A : B$. La nature de ce rapport dépend non seulement de la place de l'accent dans A_1 et dans B_1, mais aussi de l'appréciation de la distance entre les deux accents. Si p. ex. $A_1 = T_1 \acute{e} T_2 e$, $B_1 = T_1 e T_2 \acute{e}$, la différence (distance) entre l'accent de $T_1 \acute{e} T_2 e$ et celui de $T_1 e T_2 \acute{e}$ peut être appréciée comme une avancée de l'accent soit sur la syllabe *suivante*, soit sur la syllabe *finale*. Dans le premier cas le rapport $T_1 \acute{e} T_2 e : T_1 e T_2 \acute{e}$ servira de modèle pour des déplacements du type $T_1 \acute{e} T_2 e T_3 e : T_1 e T_2 \acute{e} T_3 e$, dans le second cas c'est la *dernière* syllabe du dérivé qui sera accentuée, quelle que soit la longueur du dérivé ($T_1 e T_2 e \ldots T_n \acute{e}$).

Deux principes régissent donc l'accentuation des dérivés nominaux en indoeuropéen. Quand le remplaçant B_1 est accentué

sur la syllabe finale ou non-finale (qu'elle soit initiale ou médiane), et que l'accentuation de A_1 est inverse, l'application du *principe de l'accentuation marginale* entraîne l'accentuation finale (*oxytonèse marginale*) ou non-finale (*accentuation récessive*) de tous les *B*. D'autre part le *principe de l'accentuation columnale* nous explique les avancées et les reculs de distance déterminée, mesurée en syllabes (p. e. une avancée de deux syllabes, un recul sur la syllabe précédente).

L'exemple des dérivés v. ind. en *-mant/vant-* nous permet 1) de dégager les deux principes; 2) d'en déterminer la chronologie relative. Les alternances vocaliques de la syllabe suffixale (*an* aux cas forts, *a* < *n̥* aux cas faibles), nous font supposer l'ancienne accentuation du suffixe (aux cas forts) et de la désinence (aux cas faibles). L'accentuation dite adverbiale de *angirasvát*, *manuṣvát* est en faveur de cette supposition. Comme les dérivés en *-mant/vant-* bâtis sur des thèmes barytons sont eux-mêmes barytons, ils doivent leur accentuation aux mots-bases. Ainsi *vásuma(n)t-* en face de *paśumá(n)t-*, qui conserve l'ancienne accentuation, s'explique par la proportion *paśú-* : *paśumá(n)t-* = *vásu-* : x, x = *vásuma(n)t-*. On y trouve une application du premier principe: le dérivé conserve l'accentuation marginale (finale ou initiale) du mot-base. Le second principe nous ferait au contraire attendre **vasúma(n)t-* (avancée d'une syllabe comme dans *paśumá(n)t-*). Tandis que les dérivés bâtis sur des thèmes barytons ont ainsi obtenu une accentuation nouvelle, les dérivés oxytons conservaient l'ancienne accentuation du suffixe ou de la désinence jusqu'au moment où le rapport *paśú-*: *paśumá(n)t-* fut conçu comme déplacement de l'accent sur la syllabe *suivante* (principe de l'accentuation columnale): le paradigme *paśumā́n*, *paśumántam* : * *paśumatā́*, * *paśumaté*, * *paśumatáḥ* se transforme alors en *-ā́n*, *-ántam*: *-átā*, *-áte*, *-átaḥ*. La catégorie des dérivés en *-mant/vant-* nous enseigne donc que le principe de l'accentuation marginale est plus ancien que celui de l'accentuation columnale.

Avant de procéder nous sommes obligés de reprendre ici l'examen de la loi mentionnée plus haut p. 166, proposée par M. Wackernagel dans ses *Akzentstudien*, Gött. Nachr. Phil.-hist. Klasse 1909, p. 50—62 et 1914, p. 22—29. M. Wackernagel admet une avancée phonétique d'un accent frappant une voyelle réduite (*i*, *u*, *r̥*, *a* < *n̥*) non-entravée. A l'appui de cette loi il cite surtout 1) les

dérivés v. ind. en *-mant/vant-*; le superlatif *purutáma-* et le comparatif *vaṅkutára-*; 2) les formes casuelles v. ind. en *-īnā́m*, *-ūnā́m*, *-r̥̄ṇā́m*; 3) les composés v. ind. avec un thème oxyton en *-i-*, *-u-*, *-r̥-*, *-an-* au premier membre. Dans le paragraphe suivant il sera démontré que ces composés sont en réalité des *dérivés bâtis sur des composés*, qu'ils sont donc sujets aux principes d'accentuation valant pour les dérivés. Par conséquent nous pouvons passer ici sous silence la catégorie 3), qui ne diffère pas essentiellement de la catégorie 1).

En ce qui concerne d'abord les dérivés en *-mant/vant-*, M. Wackernagel cite d'après Lindner (*Altindische Nominalbildung*, p. 137) les exemples suivants: RV. *añjimá(n)t-* (< *añji-*), *abhiṣṭimá(n)t-* (< *abhiṣṭí-* à côté de *abhíṣṭi-*), *arcimá(n)t-* (< *arcí-*), *r̥ṣṭimá(n)t-* (< *r̥ṣṭí-*), *nidhimá(n)t-* (< *nidhí-*), *puṣṭimá(n)t-* (< *puṣṭí-*; plus tard *púṣṭi-*), *bhr̥ṣṭimá(n)t-* (< *bhr̥ṣṭí-*), *rayimá(n)t-* (< *rayí-*), *vr̥ṣṭimá(n)t-* (< *vr̥ṣṭí-*), *śruṣṭimá(n)t-* (< *śruṣṭí-*), *sthivimá(n)t-* (< *sthiví-*), *svastimá(n)t-* (< *svastí-*); *agnivá(n)t-* (< *agní-*), *arcivá(n)t-* (< *arcí-*), *rayivá(n)t-* et *revá(n)t-* (< *rayí-*). AV. *agnimá(n)t-* (< *agní-*), *jūtimá(n)t-* (< *jūtí-*), *sphātimá(n)t-* (< *sphātí-*), *hetimá(n)t-* (< *hetí-*). VS. *asimá(n)t-* (< *así-*), *iṣudhimá(n)t-* (< *iṣudhí-*). TB. *balimá(n)t-* (< *balí-*); *raśmivá(n)t-* (< *raśmí-*). MS. *sanimá(n)t-* (< *saní-*). YV. *ūtimá(n)t-* (< *ūtí-*), *śīrṣaktimá(n)t-*, *surabhimá(n)t-* — en face de *ávima(n)t-* (< *ávi-*), *aśánima(n)t-* (< *aśáni-*), *dhúnima(n)t-* (< *dhúni-*), *práṣṭima(n)t-* (< *práṣṭi-*) etc. TS. *tríva(n)t-* est une exception, tandis que AV. *saptarṣiva(n)t-* semble une faute. RV. *aṁśumá(n)t-* (< *aṁśú-*), *r̥bhumá(n)t-* (< *r̥bhú-*), *ketumá(n)t-* (< *ketú-*), *krīḍumá(n)t-* (< *krīḍú-*), *kṣumá(n)t-* (< *kṣú-*), *gātumá(n)t-* (< *gātú-*), *dyumá(n)t-* (< *dyú-*), *dhenumá(n)t-* (< *dhenú-*), *nadanumá(n)t-* (< *nadanú-*), *paraśumá(n)t-* (< *paraśú-*), *paśumá(n)t-* (< *paśú-*), *pitumá(n)t-* (< *pitú-*), *bhānumá(n)t-* (< *bhānú-*), *manyumá(n)t-* (< *manyú-*), *yātumá(n)t-* (< *yātú-*), *vibhumá(n)t-* (< *vibhú-*), *sūnumá(n)t-* (< *sūnú-*). AV. *āśumá(n)t-* (< *āśú-*), *bāhumá(n)t-* (< *bāhú-*). VS. *r̥tumá(n)t-* (< *r̥tú-*). TS. *vāyumá(n)t-* (< *vāyú-*) — en face de *íṣuma(n)t-* (< *íṣu-*), *krátuma(n)t-* (< *krátu-*), *mádhuma(n)t-* (< *mádhu-*) etc. RV. *nr̥vá(n)t-* (< *nŕ̥-*). AV. *mātr̥má(n)t-* (< *mātŕ̥*). TS., VS., TB., SB. *pitr̥má(n)t-* (< *pitŕ̥-*; mais AV. XVIII deux fois *pitŕ̥ma(n)t-*). Kāṭh. *netr̥má(n)t-* (< *netŕ̥-*). RV. *akṣaṇvá(n)t-* (< *akṣán-*), *asthanvá(n)t-* (< *asthán-*), *ātmanvá(n)t-* (< *ātmán-*), *udanvá(n)t-* (< *udán-*), *dadhanvá(n)t-* (< *dadhán-*), *dhvasmanvá(n)t-* (< *dhvasmán-*), *pūṣaṇvá(n)t-*

(< *pūṣán-*). AV. *āsanvá(n)t-* (< *āsán-*), *śīrṣaṇvá(n)t-* (< *śīrṣán-*). TS. *majjanvá(n)t-*, *māṁsanvá(n)t-*, *mūrdhanvá(n)t-*.

Tous les autres thèmes consonantiques oxytons et tous les oxytons thématiques gardent leur accent devant le suffixe *-mant/vant-*. P. ex. *vṛcī́va(n)t-*, *haviṣma(n)t-*, *virúkma(n)t-*, *āvṛ́tma(n)t-*; (les textes accentués ne connaissent pas *-á-va(n)t-*).

Il semble à première vue que notre explication du phénomène, fondée sur le principe de l'accentuation marginale, ne tienne pas compte de cette opposition entre les thèmes en *-í-*, *-ú-*, *-ṛ́-*, *-án-* et tous les autres thèmes oxytons. Car si l'accentuation de *añjimá(n)t-* est conditionnée par l'oxytonèse du mot-base (*añjí-*), on attendrait en même temps l'oxytonèse de *marútva(n)t-* bâti, lui aussi, sur un thème *oxyton*. Or c'est ici que notre distinction d'oxytons marginaux et columnaux devient d'une importance capitale. Dès que les thèmes en *-ít-*, *-út-*, *-íṣ-*, *-úṣ-*, *-ī́-*, *-ū́-*, *-ás-* etc. ont adopté l'oxytonèse columnale, l'accentuation de leurs dérivés a automatiquement perdu son caractère marginal en se fixant sur la colonne du mot-base. On trouve ici un bel exemple de la règle (p. 110 et p. 179), qui exige le maintien des anciennes corrélations (des rapports de dérivation productifs) de *B* dans son successeur *B'*. Aussi longtemps que le paradigme des thèmes en *-ít-*, *-út-*, *-íṣ-*, *-úṣ-* etc. comportait des formes à oxytonèse marginale, les dérivés en *-mant/vant-* bâtis sur ces thèmes étaient accentués sur le suffixe ou sur la désinence. Quand les cas faibles des mots-bases, grâce aux procès morphologiques qui nous échappent, mais qui consistaient essentiellement dans un changement de dérivation, ont fait reculer l'accent sur la syllabe suffixale, un thème p. e. en *-út-* est devenu aussi bien columnal que n'importe quel thème baryton. Ses dérivés accentuent donc la colonne du mot-base comme ceux de n'importe quel thème baryton. L'accentuation du dérivé est, ici encore, réglée par le premier principe, celui de *l'oxytonèse marginale et de l'accentuation récessive*, parce que aussi bien **marutvánt-* que **marutvat(áḥ)* deviennent *marútva(n)t-*. On attend donc l'accentuation de *-mant/vant-* pour tous les thèmes à oxytonèse marginale et l'accentuation de la syllabe suffixale pour tous les thèmes à oxytonèse columnale. Or quel est le caractère des paradigmes v. ind. en *-í-*, *-ú-*, *-ṛ́-*, *-án-*? Il semble que leur oxytonèse columnale est tardive et n'a remplacé une plus ancienne oxytonèse marginale qu'à une époque précédant d'assez peu la com-

munauté linguistique indoiranienne. Ce remplacement, du reste purement phonétique, a eu lieu dans les formes casuelles que voici: thèmes en -í-, -ú-: sing. instr. *-*iyā́*, *-*uvā́*, dat. *-*iyé*, *-*uvé*, gén.-abl. *-*iyā́ḥ*, *-*uvā́ḥ*, duel gén.-loc. *-*iyóḥ*, *-*uvóḥ*, plur. gén. *-*iyā́m*, *-*uvā́m*, acc. *-*iyā́ḥ*, *-*uvā́ḥ*; thèmes en -ṛ́-: sing. instr. *-$_a$*rā́*, dat. *-$_a$*ré*, duel gén.-loc. *-$_a$*róḥ*, plur. gén. *-$_a$*rā́m*, acc. *-$_a$*rā́ḥ*; thèmes en -*án*-: sing. instr. *-$_a$*nā́*, dat. *-$_a$*né*, gén.-abl. *-$_a$*nā́ḥ*, duel gén.-loc. *-$_a$*nóḥ*, plur. gén. *-$_a$*nā́m*, acc. *-$_a$*nā́ḥ*. On a déjà vu (p. 89 et note) qu'après syllabe légère l'action de la loi de Sievers a fait disparaître les voyelles inaccentuées *i*, *u*, $_a$[1]. Mais le mètre du ṚV. présente encore des traces, quoique faibles, de l'ancienne voyelle médiane suivant la syllabe *légère*. D'après Arnold *Vedic Metre*, p. 86 ss., il faut souvent restaurer une syllabe devant *y*, *v*, *r*, *n* suivis d'une désinence vocalique, et surtout à l'instr. sing. et au gén.-loc. duel. P. e. *pátyā*, *sákhyā*, *mádhvaḥ*, *krátvā*, *svásroḥ*, *pitróḥ*[2] sont trisyllabiques dans les vers suivants: X, 85, 22 *sáṁ*

---

[1] Dans le cas où l'accentuation du paradigme est devenue columnale *avant* l'action de cette loi, les voyelles -*í*-, -*ú*-, étant accentuées, se conservent: différenciation des thèmes en -*í*-, -*ú*- en thèmes en -*í*-, -*ú*- et thèmes en -*ī*-, -*ū*-. Plus haut p. 154 il suffit donc d'admettre que les thèmes en -*ī́*-, -*ū́*- (dans la mesure où ils étaient des dérivés) ont adopté l'oxytonèse columnale *avant* l'action de la loi de Sievers, pour expliquer d'une manière satisfaisante la présence de -*íy*-, -*úv*- après n'importe quelle syllabe (lourde ou légère).

[2] On sait que le groupe 4) de la p. 150, auquel appartiennent *páti*-, *sákhi*-, *mádhu*-, *krátu*-, *svásṛ*- etc., est bâti sur le modèle du groupe 3), qui lui-même est postérieur au groupe 2). Or dans 3) et 2) la voyelle médiane a subi un affaiblissement relativement tardif (cf. plus haut p. 91), parce que la forme III étant à la base des cas faibles de ces thèmes (p. 139) est elle-même tardive. — Remarquons en passant qu'il n'est pas nécessaire d'admettre (comme nous l'avons fait p. 148—9, 140—1 et 156) l'antériorité de l'oxytonèse *columnale* dans le groupe 3 (et 5) par rapport à l'apparition du groupe 4 (et 6). Le principe de l'oxytonèse *marginale* posé ci-dessus nous dispense de placer les rapports **bhérter*-: **bhértre*-, **téksen*- : **téksne*- chronologiquement *après* la syncope de la voyelle médiane de **bherteré*-, **uksené*-. Ce principe rend compte des proportions **bhertér*- : **bherteré*- = **bhérter*- : **bhértere*-; **uksén*- : **uksené*- = **téksen*- : **téksene*- (d'où **bhertré*-, **bhértre*-; **uksné*-, **téksne*-). Mieux encore, on vient de voir que l'oxytonèse columnale des paradigmes v. ind. *bhartár*-, *ukṣán*- (comme aussi celle des thèmes oxytons en -*í*-, -*ú*-) *ne peut pas* être plus ancienne que l'apparition des thèmes barytons du groupe 4 (et 6), puisque les dérivés en -*mant*/*vant*-

jāyā́m pátyā sṛja. I, 53, 7, *nā́myā yád indra sákhyā* (cf. encore VI, 56, 2; VIII, 48, 10; X, 6, 2; X, 71, 10). IX, 24, 7 *sómaḥ sutásya mádhvaḥ* et IX, 109, 20 *añjánti enam mádhvo rásena.* VII, 21, 6 *abhí krátvā indra bhūr ádha jmán* et IV, 28, 3 *durgé duroṇé krátvā na yātā́m.* I, 113, 3 *samānó ádhvā svásror anantáḥ.* I, 160, 3 *tvám no agne pitrór upásthe* (dans le texte du RV. *pitróḥ* est toujours (= 15 fois) dissyllabique).

La disparition tardive et mécanique de l'oxytonèse marginale chez les thèmes en *-í-*, *-ú-*, *-ṛ́-*, *-án-* semble une explication satisfaisante de l'accentuation de leurs dérivés. C'est le principe de l'oxytonèse columnale qui règle cette accentuation. Comme l'accentuation des paradigmes en *-mant/vant-* était mobile (*-mant/matáḥ*, *-vánt/vatáḥ*), la distance entre la colonne du mot-base et l'accent du dérivé était variable (p. e. *sūnú-*: *sūnumánt-*, mais **sūnumatáḥ*). La différence d'accentuation entre *sūnú-* et *sūnumánt-* a été conçue comme déplacement de l'accent sur la syllabe suivante, et cette avancée de l'accent, devenue un élément constitutif de la règle de la dérivation, a été généralisée dans tout le paradigme de *sūnumá(n)t-*. Sous l'influence de l'accentuation columnale du mot-base devient aussi columnale l'accentuation marginale et mobile du dérivé en *-mánt/vánt-*, bien que les colonnes du mot-base et du dérivé ne deviennent pas pour cela identiques.

Tout comme pour les dérivés en *-mánt/vánt-* il y a eu fixation de l'accent pour les autres dérivés bâtis sur les thèmes oxytons en *-í-*, *-ú-*, *-ṛ́-*, *-án-*. Comme dans le cas d'un suffixe oxyton monosyllabique la syllabe accentuée suit immédiatement la syllabe suffixale, il en résulte la règle que l'accent du dérivé est déplacé sur la syllabe suivante, et cette règle est appliquée aussi aux suffixes dissyllabiques. Les exemples comme *purutámavaṅkutára-* (en face de *cā́rutama-*, *suyā́śutara-*) ne prouvent pas ainsi autre chose que l'ancienne oxytonèse des suffixes *-tama-* et *-tara-*, laquelle semble aussi attestée par *uttamá-*, par les formes adverbiales *-tamā́m*, *-tarā́m*, par les noms de nombre ordinaux en *-tamá-* (comme *triṁśattamá-*), par les formations pronominales (*katará-*, *katamá-* etc.), par les formations du type *vatsatará-*.

---

bâtis sur les thèmes en *-í-*, *-ú-*, *-ṛ́-*, *-án-* trahissent encore l'oxytonèse marginale de leurs mots-bases, tandis que les mêmes dérivés tirés de thèmes barytons attestent l'ancienne accentuation columnale de ces thèmes.

Le développement ultérieur des dérivés bâtis sur les thèmes oxytons en *-í-*, *-ú-*, *-ŕ̥-*, *-án-*, consiste à identifier la colonne du dérivé avec celle du mot-base, d'où accentuation de la voyelle du thème. Le modèle est fourni par la concordance des colonnes des thèmes barytons et de leurs dérivés. Ce développement apparaît chez les dérivés en *-tama-*, *-tara-* dès le RV. (après les thèmes en *-í-*, *-ŕ̥-*), chez certains composés après le RV. (cf. § 3), tandis qu'il n'a plus eu lieu pour les dérivés en *-mánt/vánt-*. Ces différences chronologiques sont évidemment en rapport étroit avec les phases successives de l'extension fonctionnelle de chaque catégorie. Car on a vu plus haut que seule l'extension fonctionnelle amenait une nouvelle opposition de formes, donnant un procès de dérivation nouveau. Ainsi l'arrêt de l'évolution chez les dérivés en *-mánt/vánt-* s'explique par le fait que dès avant l'époque védique ces thèmes ont cessé d'adopter des *fonctions nouvelles,* c.-à-d. de remplacer leurs noms-bases (ou plutôt des groupes syntaxiques contenant leurs noms-bases) dans des emplois nouveaux.

Les thèmes oxytons qui ont *conservé l'accentuation marginale* des cas faibles, c.-à-d. les thèmes en *-á(n)t-* et *-á(ñ)c-*, ne fournissent presque pas de dérivés en *-mant/vant-*. M. Wackernagel cite *br̥hádvant-* (VS.), dont l'accentuation est confirmée par celle des bahuvrīhi védiques avec *br̥hát-* au premier membre (mais on trouve aussi *br̥haddivá-* et *br̥hadrathá-* à côté de *br̥háddiva-* et *br̥hádratha-*) ou par AV. *āyád-vasu-* (< *ā* + *éti*). Mais on ne saurait en déduire la règle que le caractère entravé de la syllabe accentuée a empêché le déplacement de l'accent sur la syllabe suivante. Car les exemples comme *datvá(n)t-* (< *dánt-*), *padvá(n)t-* (< *pad-*), *nasvá(n)t-* (< *nas-*) nous enseignent que la cause de l'accentuation du dérivé doit être cherchée dans l'accentuation du paradigme du mot-base. A ce point de vue l'accentuation de *br̥hádva(n)t-* semble inexplicable, mais il faut remarquer que *br̥há(n)t-* est l'unique représentant de la catégorie, parce que les participes en *-ant-* ne fournissent pas de dérivés en *-mant/vant-* et qu'ils ne fonctionnent qu'exceptionnellement au premier membre de composé (Wackernagel *Altindische Grammatik* II, 1, p. 43).

On a déjà remarqué dans le chapitre précédent que les cas moyens étaient à l'origine des dérivés adverbiaux et qu'ils provenaient de la substitution de ces adverbes à la place de certains cas anciens. Il semblerait que l'accentuation columnale des cas

moyens chez les thèmes en *-í-*, *-ú-*, *-ṛ́-*, *-án-* nous précise le moment de l'apparition de ces cas en indoiranien. A première vue on serait tenté de supposer qu'ils sont entrés dans le paradigme après que les thèmes en question eurent perdu l'oxytonèse marginale de leurs paradigmes. Car on a *vásu-* etc.: *vásu-bhyām*, *-bhiḥ*, *-bhyaḥ*, *-ṣu* = *vaṅkú-* etc.: x (x = *vaṅkú-bhyām*, *-bhiḥ*, *-bhyaḥ*, *-ṣu* au lieu des anciens **vaṅku-bhyā́m*, **-bhíḥ*, **-bhyáḥ*, **-ṣú*, dont l'oxytonèse est supposée par celle de *pad-bhyā́m*, *-bhíḥ*, *-bhyáḥ*, *patsú*). Mais les cas moyens des thèmes qui ont conservé l'accentuation marginale en v. ind.: *bṛhád-bhyām*, *-bhiḥ*, *-bhyaḥ*, *bṛhátsu*; *pratyág-bhyām*, *-bhiḥ*, *-bhyaḥ*, *pratyákṣu*, prouvent que ce ne sont pas les cas faibles qu'il faut invoquer pour expliquer l'accentuation columnale des cas moyens. Cette accentuation s'explique facilement, si l'on admet que les formes en *-bhyām*, *-bhiḥ*, *-bhyaḥ*, *-su* sont des adverbes dérivés de l'adverbe en zéro, c.-à-d. du thème pur (= nom.-acc. neutre). Les adverbes dérivés de l'adverbe *vaṅkú* ou *bṛhát*, présenteront l'accentuation columnale, s'ils sont des dérivés récents. En d'autres mots pour expliquer l'accentuation columnale de *bṛhátsu* il est nécessaire d'admettre l'*accentuation columnale des adverbes* introduits dans le paradigme nominal. Pour sauver sa loi du déplacement phonétique M. Wackernagel admet un accord préhistorique entre l'accentuation de *bṛhátsu* et celle de *vaṅkúṣu* lequel aurait été détruit par l'action de ladite loi (*vaṅkúṣu* > **vaṅkuṣú*) et ensuite restitué pour des raisons morphologiques (analogie). Une telle supposition ne nous semble pas acceptable (v. aussi p. 166). Nous croyons aussi avoir montré qu'elle n'était pas nécessaire.

Le gén. plur. en *-nā́m*, attesté en indoiranien pour les thèmes en *-a-*, *-ā-*, *-ĭ-*, *-ŭ-*, présente, en v. ind., l'accentuation columnale chez les thèmes oxytons en *-á-* et en *-ā́-*, *ī/iy-*, *-ū/uv-*, mais l'oxytonèse marginale chez les thèmes oxytons en *-í-*, *-ú-* et *-ī/yā-* [1]. Il y a un accord exact entre cette répartition et l'idée qu'on se fait de l'accentuation des différents paradigmes en indoiranien. On a déjà vu que les thèmes en *-á-*, *-ā́-*, *-ī/iy-* (type *vṛkī́ḥ*) et *-ū/uv-* (type *tanū́ḥ*) étaient des oxytons columnaux dès l'indoeuro-

[1] Nous rappelons ici la différence foncière entre les thèmes en *-ī/iy-*, qui sont d'anciens thèmes en *-i-* (cf. p. 154), et les thèmes en *-ī/yā-*, dont le suffixe comporte deux éléments consonantiques (*i-ə̯*, cf. Chapitre II, p. 39).

péen, tandis que les thèmes en *-í- et -ú-* le sont devenus en indoiranien (cf. p. 206 note 1)). Mais ces derniers ont perdu les voyelles médianes *i*, *u* de certains cas seulement *après* le remplacement de *-iyā́m*, *-uvā́m* par *-īnā́m*, *-ūnā́m*. Le gén. plur, dont la voyelle médiane *i*, *u*, grâce à l'*n* suivant, n'était pas sujette à l'absorption, atteste encore l'ancienne répartition d'oxytons columnaux et marginaux. Constatons à ce propos l'ancienne accentuation marginale des thèmes en *-ī/yā-*. En réalité elle est encore conservée en védique: à côté de *-yā́i* (datif sing.), *-yā́ḥ* (abl.-gén.), *-yā́m* (loc. sing.) on trouve aussi, après syllabe lourde, *-iyā́i*, *-iyā́ḥ*, *-iyā́m* (avec udātta!). Est donc tout à fait régulier le *-nā́m* de *bahvīnā́m* (2 fois), *yatīnā́m* (3 f.), *bhañjatīnā́m*, *bhātīnā́m* (2 f.), *bhuñjatīnā́m*, tandis que dans le type *vṛkī́ḥ* l'*ī* de *-īnām* porte toujours l'accent (p. e. *puruṣī́ṇām*). L'apparition de la désinence indoiranienne *-nām* est antérieure à l'absorption de *i*, *u*, *ₐ* antésonantiques aux cas faibles.

Pour la flexion des thèmes (ou plutôt composés) en *-añc-* cf. p. 157—9. On y a vu que l'oxytonèse de *pratīcī́*, *pratīcā́*, *pratīcé* etc. était plus ancienne que la barytonèse de *kadrī́cī* etc., plus ancienne aussi que la barytonèse de *prā́cī-*, *prā́cā*, *prā́ce*. Du reste M. Wackernagel, qui mentionne cette catégorie à l'appui de sa loi, en supposant l'antériorité de l'accentuation de *kadrī́cī-* par rapport à celle de *pratīcī́-*, n'insiste pas trop sur sa valeur démonstrative, puisqu'il se heurte à la voyelle longue de la syllabe suffixale.

Nous croyons donc pouvoir écarter la loi de déplacement admise par M. Wackernagel. Par contre, nous admettons les deux principes formulés ci-dessus, qui nous expliquent l'évolution accentuelle d'anciens suffixes oxytons. Cette évolution consiste 1) dans l'accentuation récessive des dérivés bâtis sur les thèmes barytons (type *vásuma(n)t-*); 2) dans l'accentuation columnale des dérivés bâtis sur les thèmes oxytons (type *paśumá(n)t-*).

Des changements d'accentuation plus complexes, consistant dans une *différenciation* et non pas simplement dans une transformation de *B*, s'expliquent conformément à la p. 180, par le remplacement *partiel* de *A* par *B* (conditions *x*) et l'extension subséquente des deux procédés de dérivation (ancien et nouveau) sur tous les *B*. Ici encore il faudra distinguer entre les phénomènes relativement archaïques datant de l'époque où le principe d'accentuation *marginale* était en vigueur, et les faits plus récents qui s'éclairent

par le principe d'accentuation *columnale*. Prenons comme exemple du premier groupe les formations indiennes à vṛddhi de la première syllabe. Ces dérivés sont caractérisés, outre par la vṛddhi, par leur accentuation et parfois aussi par un suffixe adjectif: -*(i)ya*-, -*a*- (seulement pour les mots-bases athématiques), ou zéro (seulement pour les mots-bases thématiques)[1]; les exceptions sont très rares: *kākúd*- de *kakúd*-; *ā́vayāj*- de *avayā́j*-; *pā́ṅkti*- de *paṅktí*-, *śráuṣṭi*- de *śruṣṭí*-, c'est tout ce qu'offrent les listes de Lindner, *Altindische Nominalbildung*, p. 116—8. L'accent d'un dérivé à vṛddhi ne peut frapper que soit la syllabe initiale, soit la syllabe finale du mot. En ce qui concerne d'abord l'accentuation des dérivés à suffixe zéro, les matériaux de Lindner (l. c.) admettent le groupement que voici:

31 exemples du type *ṛ́kṣa*- : *ārkṣá*-; 17 ex. du type *antárikṣa*- : *āntarikṣá*-; 18 ex. du type *atithigvá*- : *ātithigvá*-;

2 ex. du type *dívodāsa*- : *dáivodāsa*-; 4 ex. du type *udúmbara*- : *áudumbara*-; 16 ex. du type *ūrvá*- : *áurva*-.

Le point de départ de tout le développement est le type oxyton, représenté par les trois quarts de tous les exemples. L'extension fonctionnelle des dérivés à vṛddhi, laquelle s'est d'abord effectuée *à l'intérieur d'un groupe sémantique déterminé*, rend compte d'abord du type *dáivodāsa*- (*atithigvá*- : *ātithigvá*- = *dívodāsa*- : *dáivodāsa*-). La coexistence, chez les mots-bases barytons qui appartiennent au groupe sémantique déterminé, de deux types de dérivés (**daivodāsá*-, restauré ou au moins virtuel, et *dáivodāsa*-), nous explique les proportions **daivodāsá*- : *dáivodāsa*- = **audumbará*- : *áudumbara*- et **aurvá*- : *áurva*-. Il en suit que l'ancienne oxytonèse des dérivés en question n'est perpétuée que par les formes qui conservent l'ancienne fonction sémantique.

Chez les dérivés à suffixe -*a*- (Lindner, p. 119—21) on constate aussi six groupes tout à fait parallèles aux groupes des dérivés à suffixe zéro:

31 exemples du type *áṅgiras*- : *āṅgirasá*-; 9 ex. du type *uccáiḥśravas*- : *auccaiḥśravasá*-; 21 ex. du type *ṛtú*- : *ārtavá*-;

8 ex. du type *ánu*- : *ā́nava*-; 1 ex. du type *maghávan*- : *mā́ghona*-; 12 ex. du type *adhvaryú*- : *ā́dhvaryava*-.

[1] L'accentuation des dérivés en -*ī*- (secondaires par rapport à ceux en -*a*-) est fixe. Cf. plus haut p. 96.

De même chez les dérivés à suffixe -(*i*)*ya*- (Lindner, p. 140—1):
16 exemples du type *átithi-* : *ātithyá-*; 3 ex. du type *purukútsa-* : *paurukutsyá-*; 6 ex. du type *cedí-* : *caidyá-*;
6 ex. du type *ádhipati-* : *ā́dhipatya-*; 4 ex. du type *gṛhápati-*: *gā́rhapatya-*; 17 ex. du type *ṛtvíj-* : *ā́rtvijya-*.

Enfin les groupes du suffixe -*eya*-, qui n'est qu'une variante du suffixe -*iya*-, légitime auprès les thèmes en -*ā*- ou -*i*- (*-*aə̯-iya*-, *-*ay-iya*-) ont l'avantage d'avoir bien conservé les anciennes différences sémantiques. On y trouve (Lindner, p. 128—9):
3 exemples du type *áditi-* : *āditeyá-*; 3 ex. du type *mamátā-* : *māmateyá-*; 3 ex. du type *agní-* : *āgneyá-*;
3 ex. du type *múni-* : *máuneya-*; 3 ex. du type *pṛṣṭí-* : *pā́rṣṭeya-*.
Les dérivés oxytons sont exclusivement des noms propres patronymiques et métronymiques, les barytons ont une valeur adjective.

Les dérivés en -*iya*- (*sans* vṛddhi de la syllabe initiale), constamment productifs, aussi bien dans la langue-mère que dans les langues historiques, offrent un tableau complet de changements et de scindements illustrant l'un et l'autre principe d'accentuation.

L'accentuation des dérivés v. ind. en -*iya*- est très variable. Mais on peut grouper les faits en admettant l'ancienne oxytonèse de ce suffixe adjectif et l'influence répétée de la place de l'accent du mot-base sur la place de l'accent du dérivé. Voici l'état du RV.:

On y renconte d'abord une couche ancienne à -*iyá*- (oxyton): 1) *mā́na-* : *māniyá-*, *śvítna-* : *śvitniyá-*, *grā́ma-* : *grāmiyá-*, *kṣéma-* : *kṣemiyá-*, *sóma-* : *somiyá-*, *áśva-* : *aśviyá-*, *pū́rva-* : *pūrviyá-*, *kútsa-* : *kutsiyá-*, *ágra-* : *agriyá*, *índra-* : *indriyá-*; 2) *śvetá-* : *śvetiyá-*, *pajrá-* : *pajriyá-*, *abhrá-* : *abhriyá-*.

Ensuite il y a des exemples dans lesquels le dérivé conserve l'accentuation récessive du mot-base (1-er principe): 3) *áṅga-* : *áṅgiya-*, *dróṇa-* : *dróṇiya-*, *túgra-* : *túgriya-*, *hásta-* : *hástiya-*, *márta-*: *mártiya-*, *rátha-* : *ráth*(*i*)*ya-*, *dhána-* : *dhán*(*i*)*ya-*, *dáma-* : *dámiya-*, *stóma-* : *stómiya-*, *yáva-* : *yáviya-*, *náva-* : *náv*(*i*)*ya-*, *śéva-* : *śéviya-*, *áṅsa-*: *áṅsiya-*, *jána-* : *ján*(*i*)*ya-*, *yáviṣṭha-*: *yáviṣṭhiya-*, *pū́rva-*: *pū́rviya-*, *áśva-* : *áśviya-*, d'où, par extension secondaire accompagnée de différenciation sémantique: 4) *pārá-* : *pā́r*(*i*)*ya-*, *śvātrá-* : *śvā́triya-*, *citrá-*: *citriya-*, *mitrá-* : *mítriya-*, *gaṇá-* : *gáṇiya-*, *dasmá-* : *dásmiya-*.

En troisième lieu on a affaire à des dérivés en -*íya*- accentués sur la colonne finale du thème-base (2-ème principe): 5) *lakṣ-*

maṇá- : *lakṣmaṇíya-*, *pṛṣṭhá-* : *pṛṣṭhíya-*, *gehá-* : *gehíya-*, *vratá-* : *vratíya-*, *dūtá-* : *dūtíya-*, *yūthá-* : *yūthíya-*, *ukthá-* : *ukthíya-*, *budhná-* : *budhníya-*, *yamá-* : *yamíya-*, *jārá-* : *jāríya-*, *vīrá-* : *vīríya-*, *mitrá-* : *mitríya-*, *devá-* : *devíya-*, *veśá-* : *veśíya-*, *śūṣá-* : *śūṣíya-*, *tveṣá-* : *tveṣíya-*, *pakṣá-* : *pakṣíya-*, *varṣá-* : *varṣíya-*, *pacatá-* : *pacatíya-*, *āṅguṣá-*: *āṅguṣíya-*, *yajñá-* : *yajñíya-*, *kṣatrá-* : *kṣatríya-*, *hotrá-* : *hotríya-*, *rudrá-* : *rudríya-*, *usrá-* : *usríya-*, *abhrá-* : *abhríya-*, d'où, par extension secondaire, 6) les adjectifs en *-iya-* dérivés de noms en *-átha-*, p. e. *sacátha-* : *sacathíya-*, *ucátha-* : *ucathíya-* etc.; *áśva-*: *aśvíya-*, *rátha-* : *rathíya-*, *dhī́ra-* : *dhīríya-*, *ájra-* : *ajríya-*, *kákṣa-* : *kakṣíya-*, *ánūka-* : *anūkíya-*, *váruṇa-* : *varuṇíya-*, *párvata-* : *parvatíya-*, *várūtha-* : *varūthíya-*, *púrīṣa-* : *purīṣíya-*, *púruṣa-* : *puruṣíya-*, *náhuṣa-* : *nahuṣíya-*, *sámana-* : *samaníya-*, *vṛjána-* : *vṛjaníya-*, *sahásra-*: *sahasríya-*. Ajoutons que les mots-bases athématiques ne connaissent que *-íya-*. Thèmes en *-i-*: *hṛdayíya-*; thèmes en *-u-*: *vāyavíya-*, *paśavíya-*, *vasavíya-*; thèmes en *-an-*: *karmaṇíya-*, *ūṣmaṇíya-*, *śīrṣaṇíya-*, *doṣaṇíya-*, *rājaníya-*, *udaníya-*, *sāmaníya-*, *ahaníya-*; thèmes en *-as-*: *chandasíya-*, *apasíya-*, *namasíya-*, *tavasíya-*, *śravasíya-*, *sahasíya-*; thèmes en *-iṣ-*: *haviṣíya-*, *barhiṣíya-*; thèmes en *-uṣ-*: *manuṣíya-*, *vapuṣíya-*. Il est possible qu'auprès de ces types athématiques l'adjectif en- *íya-* remplace un plus ancien adjectif en *-á-*.

Les trois formes du suffixe en question: *-(i)yá-*, *-íya-* et *-(i)ya-* (atone), ayant à l'origine des fonctions différentes, peuvent coexister l'une à côté de l'autre pour un seul et même mot-base: *aśviyá-*, *áśviya-* et *aśvíya-* de *áśva-*; *pūrviyá-* et *pū́rviya-* de *pū́rva-*; *abhriyá-* et *abhríya-* de *abhrá-*; *ráth(i)ya-* et *rathíya-* de *rátha-*; *mitriya-* et *mitríya-* de *mitrá-*.

Dans certains cas les dérivés n'étaient à l'origine bâtis que sur des groupes sémantiques oxytons. Il en résulte que dans les langues historiques ces dérivés ne présentent jamais une accentuation récessive. Prenons les suffixes v. ind. *-tā-* (abstraits dénominaux) et *-thā* (adverbes).

Pour *-tā-* on trouve dans le RV.: a) *dīnátā-* (< *dīná-*), *nagnátā-* (< *nagná-*), *kavyátā-* (< *kavyá-*), *devátā-* (< *devá-*), *iṣitatvátā-* (< **iṣitatvá-*), *puruṣatvátā-* (< **puruṣatvá-*); b) *sanátā* (< *sána-*), *abrahmátā-* (< *ábrahman-*), *puruṣátā-* (< *púruṣa-*), *bandhútā-* (< *bándhu-*), *vasútā-* (< *vásu-*), *agótā-* (< *águ-*). L'accent frappe l'avant-dernière syllabe du dérivé, quelle que soit l'accentuation du mot-base (à ce point de vue les dérivés en *-tā-* s'accordent avec ceux

en *-tāt(i)-*). Heureusement le grec nous a conservé des formes comme βραδυτής, ταχυτής, attestées par Aristarche pour Homère (cf. aussi attique τραχυτής, mais p. e. κακότης). Mais les dérivés en *-tā-* n'accentuent jamais la colonne d'un mot-base baryton. L'explication la plus simple de cet état de choses c'est d'admettre que l'opposition entre les mots-bases barytons (comme p. e. *púruṣa-*) et les dérivés en *-tā-* (*puruṣátā-*) résulte de l'extension fonctionnelle des dérivés en *-tā-* bâtis sur les adjectifs oxytons, laquelle en a fait des dérivés des substantifs barytons correspondants: remplacement d'un rapport comme *royal*: *royauté* par un rapport comme *roi* : *royauté*. Seul l'adverbe *dvitā́* conserve encore l'ancienne accentuation en védique, tandis que *bāhútā* a suivi le modèle général.

Chez le suffixe *-thā-* on rencontre un état de choses analogue. Suffixe *-thā*: a) *pratnáthā* (< *pratná-*), *imáthā* (< *imá-*), *anyáthā* (< *anyá-*), *ūrdhváthā* (< *ūrdhvá-*), *táthā* (< *ta-*), *yáthā* (< *ya-*). Aucun mot-base baryton n'est attesté. Ont conservé l'ancienne accentuation *kathā́* et *itthā́* (résidus *B* dans le sens de la p. 179); la valeur interrogative de *ka-*, la rupture sémantique entre *itthā́* et *id* les ont fait rester en dehors de l'expansion du suffixe *-thā*. D'autre part l'oxytonèse de *ṛtuthā́* est simplement due au paradigme marginal du mot-base (*ṛtú-*). La formation de *vṛ́thā* ne nous semble pas claire. On attendrait soit **vṛtthā*, soit **(v)ūrthā*.

Le suffixe *-tra-*, servant à former surtout des substantifs neutres, fournit un exemple du principe de l'accentuation columnale. D'après Lindner o. c., p. 82—3, on peut distinguer, parmi ces substantifs, trois groupes: 1) les barytons du type v. ind. *tán-tra-*; 2) les barytons du type *khani-tra-*; 3) les oxytons du type *rāṣ-ṭrá-*. L'accentuation des trois groupes devient intelligible, si l'on part de l'ancienne oxytonèse. Le suffixe *-tró/é-* représenterait ainsi, à l'origine, l'élargissement du suffixe connu *-ter-* par le suffixe thématique *-ó/é-*. Or les noms d'agent en *-ter-* comprennent aussi bien des thèmes barytons que des thèmes oxytons. Un renouvellement du rapport *-tér-*, *-'tor-* : *-tró-* conduisait donc au scindement du type *-tró-*, homogène jusqu'ici au point de vue de l'accent, en *-tró-* (oxyton) et *-tro-* (baryton). Au contraire l'accentuation du groupe 2) est indienne. Le rapport *secondaire* *-tár-* : *-'tram* (dans *attár-* :*átra-*, *kartár-* : *kártra-*, *jñātár-* : *jñā́tra-*, *dhartár-* :*dhártra-*, *yantár-* : *yántra-*, *yoktár-* : *yóktra-*), interprété comme recul de l'accent sur la syllabe *précédente*, a engendré le groupe 2) de *khanítra-*, *janítra-*, *pavítra-*,

ghavítra-, sanítra-, dont l'accentuation serait autrement inexplicable. Le déplacement s'effectue suivant le principe de l'accentuation columnale, *khanitŕ̥- : khanítra-, janitŕ̥-: janítra-, pavitŕ̥- : pavítra-* etc. L'hypothèse de Lindner (o. c., p. 82), qui admet une ancienne opposition d'accent entre le mot-base en *-tar-* et le dérivé en *-tra-* (*attár- : átra-* etc., mais *ástar- : astrá-* etc.), n'est pas soutenable. Elle soustrait à l'accentuation toute valeur morphologique, en n'y voyant qu'un moyen expressif servant à renforcer une opposition déjà suffisamment caractérisée par les suffixes. La même opinion exprimée par Lindner à propos de l'accentuation des dérivés à vr̥ddhi (o. c., p. 20), a fait fortune au point d'être acceptée encore par M. Wackernagel dans *Akzentstudien* II *Altind. Gramm.* II, 1, p. 21 et). Et cependant l'existence des groupes *antárikṣa- : āntarikṣá-, uccáiḥśravas- : auccaiḥśravasá-, purukútsa- : paurukutsyá-* à côté des groupes *udúmbara- : áudumbara-, maghávan- : mā́ghona-, gr̥hápati- : gā́rhapatya-* est, à elle seule, un témoignage suffisant de différentes couches chronologiques des dérivés à vr̥ddhi.

Rappelons encore les cas moyens (traités plus haut, p. 165—8 et p. 209): l'accentuation columnale de ces cas chez tous les thèmes dissyllabiques, même ceux dont les cas faibles présentent l'oxytonèse marginale (*pratyágbhiḥ, br̥hádbhiḥ* en face de *pratīcā́, br̥hatā́* etc.), postule *deux* étapes de l'extension des formes en question. La première étape était marquée par l'accentuation marginale des adverbes en *-bhyām, -bhiḥ, -bhyaḥ, -su,* bâtis sur l'adverbe à suffixe zéro (thème pur). La seconde était caractérisée par l'accentuation columnale de ces mêmes adverbes, tandis que l'extension fonctionnelle ultérieure de ces adverbes, à savoir leur incorporation au paradigme nominal, n'était plus accompagnée de déplacements de l'accent.

Il suit de ce qui précède que tous ces changements d'accent ont dû être accompagnés de différenciations et de changements sémantiques qui attendent encore leur reconstruction. Ici nous nous sommes borné à l'analyse du côté formel, à savoir du mécanisme du déplacement de l'accent. De plus nous n'avons tenu compte que d'une petite partie de suffixes v. indiens, sans parler de ceux du grec, du lituanien et du slave. Il nous a paru plus prudent de nous en tenir à l'état archaïque du Véda et aux dérivés dont l'accentuation variable nous permet de déterminer le sens général du développement. Du reste l'examen de tous les matériaux dispo-

nibles dépasserait de beaucoup les cadres du présent travail, dont le but principal est de poser des problèmes nouveaux [1].

§ 3. L'accentuation des composés.

Dans le présent paragraphe on ne tiendra compte que de l'accentuation v. indienne des quatre principales classes de composés nominaux, *dans lesquelles le second membre est déterminé par le premier* [2]. Ce sont: 1) les bahuvrīhi; 2) les tatpuruṣa à second membre substantif; 3) les tatpuruṣa à second membre adjectif; 4) les tatpuruṣa à second membre verbal (c.-à-d. avec un nom verbal au second membre). Nous nous bornons donc aux composés à premier membre nominal. Les composés à premier membre verbal ne pourront être utilement examinés que dans les chapitres consacrés au verbe.

Il est clair que, conformément au § 1, des formes *nouvelles* de composés doivent leur origine au *remplacement de groupes de mots par des composés ou par leurs dérivés*. Car alors il s'établit un lien de dérivation entre le groupe de mots et le mot composé, et ce dernier est perçu comme étant dérivé, au moyen de la composition, du groupe de mots ou plutôt des mots (= des thèmes) du groupe. Un dérivé bâti sur un composé est apprécié comme un composé dès qu'il entre en opposition avec un groupe de mots dont les membres correspondent aux thèmes contenus dans l'ancien composé. P. e. allemand *dickköpfig* est dérivé de *Dickkopf*, mais fonctionne comme composé du moment où il s'oppose à *dick(er) Kopf*, c.-à-d. du moment où il remplace le groupe *mit einem dik-*

---

[1] Rappelons ici que les deux principes nous servent à expliquer l'accentuation historique des *paradigmes*. Le premier rend compte des groupes 4) et 6) (p. 150—3), le second éclaire l'accentuation des thèmes en *-ī́-(íi̯)-*, *-ū́(úu̯)-*, *-ít-*, *-íd-*, *-ís-*, *-ús-*, *-és-* etc. Naturellement il s'agit là de faits de dérivation plus anciens que la plupart de ceux qu'on vient d'analyser.

[2] On constate sans peine que dans les bahuvrīhi et les tatpuruṣa le rapport du premier membre au second est exactement le même. Qu'on traduise le composé grec χρυσόθρονος par l'allemand *Goldthron* ou *goldthronend* (en réalité c'est seulement la seconde traduction qui est conforme à la valeur grecque), il y a un rapport de *Gold* à *Thron* qui reste le même dans les deux cas: *Gold* + *Thron* ou (*Gold* + *Thron*) + *suffixe*. L'élargissement au moyen du suffixe adjectif (participal) ne touche en rien ce rapport.

ken Kopf ou un groupe pareil. Quand on compare *dickköpfig* à *dick(er) Kopf,* on s'aperçoit que le procédé de composition peut consister non seulement dans une juxtaposition de thèmes, mais encore dans l'adjonction d'un »suffixe de composition«. La forme du premier membre (thème pur), la forme du second membre (suffixe de composition) et l'accentuation — voilà les trois marques caractéristiques principales du composé indoeuropéen.

Il ne faut pas perdre de vue le fait élémentaire et capital qu'un mot composé est sujet aux mêmes procédés de dérivation que le mot simple. Il n'existe pas de suffixes bornés uniquement aux mots composés. Un suffixe de composition comme *-i̯o-* dans le type lat. *biennium*, v. slave *podъgorьje* etc., est identique au suffixe adjectif *-i̯o-* qu'on vient de discuter au paragraphe précédent. Il y a tout au plus des suffixes qui ont cessé d'être productifs auprès de mots simples. Ainsi le suffixe *-ti-* formant des abstraits féminins ne sert que rarement à former des mots simples.

En ce qui concerne les fonctions des composés, on peut distinguer en général les deux groupes de composés endocentriques et exocentriques. Un composé endocentrique remplit les mêmes fonctions syntaxiques que le mot simple correspondant au deuxième membre. Chez les composés exocentriques au contraire le second membre est toujours un substantif, tandis que les fonctions du composé sont celles d'un adjectif (sur les fonctions du substantif et de l'adjectif cf. p. 197—8). La classe 1), les bahuvrīhi, est exocentrique, 2) et 3) sont endocentriques, 4), c.-à-d. les tatpuruṣa à second membre verbal, est située entre le type exocentrique et le type endocentrique. En réalité la sous-classe la plus archaïque, les composés avec un nom-racine au deuxième membre, n'a été à l'origine qu'une catégorie spéciale des composés exocentriques. Car le sens d'un nom-racine fonctionnant comme second membre de composé, est celui d'un nom d'agent, tandis que le simple est habituellement un nom d'action. S'il y a eu rupture entre les bahuvrīhi et les composés à second membre verbal, c'est parce que le rapport entre un nom d'action et un nom d'agent est d'une autre nature que celui entre substantif et adjectif.

Nous parlerons indifféremment de la valeur de substantif ou valeur endocentrique d'une part, de la valeur d'adjectif ou valeur exocentrique de l'autre. Ces équivalences ne sont exactes que lorsque le second membre fonctionne comme substantif à l'état

de simple. Dans le cas où il est adjectif, on ne saurait parler d'une valeur exocentrique, mais uniquement d'un composé à second membre adjectif.

Il faut se souvenir de ce qu'on a dit plus haut (§ 2, p. 17—9) sur les fonctions syntaxiques d'un dérivé nominal. Il n'en sera pas autrement pour les composés. Ils auront des fonctions substantives ou adjectives, suivant qu'ils ont remplacé des groupes de mots *déterminés* ou *déterminants*. Leur caractère comme partie du discours dépend uniquement du remplacé *A*. Il ne dépend pas du caractère de *B*, comme le prouve l'exemple des bahuvrīhi. Quant à l'accent, qui nous occupe ici, bien qu'il serve à caractériser les catégories morphologiques, son explication historique ne tient compte d'aucun facteur sémantique. Il est conditionné uniquement par l'accentuation des séries *A* et *B* et nullement par leurs fonctions lexicales ou syntaxiques.

Si l'on met de côté les effets de la loi de Wheeler, on ne trouve chez les composés grecs que deux accentuations possibles: l'accentuation récessive et l'oxytonèse. L'indien offre plus de variété: a) accentuation du premier membre (il est presque toujours accentué sur la même syllabe que le thème simple correspondant); b) barytonèse du second membre; c) oxytonèse du second membre (et en même temps du composé). Aucune de ces trois accentuations possibles n'est caractéristique d'un groupe sémantique donné. Les règles établies par M. Wackernagel *Altind. Gramm.* II, 1, p. 41—2 n'embrassent pas les faits de détail cités p. 214—32, 238—41, 262—72, 291—302.

Le groupe formel le plus archaïque de composés que puisse atteindre la reconstruction, sont les composés oxytons. M. Wackernagel a eu le mérite de signaler des parallélismes importants entre l'accentuation de dérivés et de composés. Bien que son explication ne soit pas soutenable, le rapprochement garde toute sa valeur. Il nous explique l'évolution, en indoeuropéen, d'anciens composés oxytons, cette évolution étant tout à fait parallèle à celle d'anciens dérivés oxytons traitée dans le paragraphe précédent. Les principes d'accentuation marginale et d'accentuation columnale nous permettent de retracer l'histoire de ces composés, en commençant par l'état védique, jusqu'à une époque préhistorique assez reculée.

On attend donc à priori que le développement fonctionnel

des différentes classes de composés oxytons conduira I) à un scindement ancien des composés oxytons en composés oxytons et composés accentués sur le premier membre. Dans le dernier cas le premier membre sera caractérisé soit par la barytonèse soit par l'oxytonèse columnale (cf. le paragraphe précédent, p. 205); II) à un scindement plus récent des composés oxytons en composés oxytons et composés à accentuation barytone du second membre.

Les composés oxytons subissant le scindement II) peuvent représenter le résidu de I) ou provenir de formations postérieures au scindement I).

Les composés oxytons des langues historiques représentent donc trois couches historiques que les futures recherches sémantiques auront à distinguer: les résidus de I) et II); les résidus de II); les dérivés oxytons postérieurs à II).

Nous passerons maintenant en revue les quatre principaux groupes de composés v. indiens en les examinant au point de vue de leur accentuation. C'est le RV. qui forme le point de départ et qui a fourni les exemples.

1) Les bahuvrīhi

a) type à accentuation du premier membre: en principe tous les bahuvrīhi à premier membre nominal, dont le premier membre n'est pas un thème en *-í-*, *-ú-*, *-ŕ̥-*, *-án-* ou *sa-*, *a(n)-*, *su-*, *dus-*, *dvi-*, *tri-*, p. e. *sahásra-pad-*.

Dans les textes accentués les bahuvrīhi du type *a(n)-*, *su-*, (*dus-*) + nom en *-ti-* sont le plus souvent accentués sur le premier membre: *á-kṣiti-*, *á-diti-*, *á-samāti-*, *sú-nīti-*, (à côté de *su-nītí-*), *sú-gabhasti-* (à côté de *su-gábhasti-*). Cf. en outre *á-gu-*, *á-jñās-*, *á-pūrvya-*, *á-bhaya-*, *án-āpi-*, *á-mr̥tyu-*, *á-śiśu-*, *á-brahman-*, *án-āgas-*, *á-dvayas-*, *á-haviṣ-*, *dúr-āśir-*. Les bahuvrīhi avec *dvi-*, *tri-* au premier membre accentuent, en partant du RV. (où l'on trouve déjà *dví-śavas-*, *trí-ambaka-*, *trí-āśir-*), de plus en plus le premier membre, et cette accentuation devient la règle dans la langue classique. Le même développement a lieu dans les bahuvrīhi dont le premier membre est un thème oxyton en *-í-*, *-ú-*. Chez les bahuvrīhi avec *sa-* au premier membre l'accentuation de ce membre prévaut, dès le RV., sur la barytonèse du deuxième membre.

b) type à barytonèse du second membre. Il faut distinguer ici deux cas, suivant que le deuxième membre est de provenance baryton ou oxyton. On a donc d'une part: *sa-cánas-* (simple *cá-*

nas-), *sa-jóṣas-* (*jóṣas-*), *sa-práthas-* (*práthas-*); *a-śéṣas-* (*śéṣas-*); *su-áśva-* (*áśva-*), *su-dṛ́śīka-* (*dṛ́śīka-*), *su-phála-* (*phála-*), *su-bhága-* (*bhága-*), *su-hásta-* (*hásta-*), *su-krátu-* (*krátu-*), *su-bándhu-* (*bándhu-*), *su-rā́dhas-* (*rā́dhas-*), *su-śrávas-* (*śrávas-*); *dur-ṇā́man-* (*nā́man-*); *dvi-bándhu-* (*bándhu-*), *dvi-jánman-* (*jánman-*), *dvi-bárhas-* (*bárhas-*); *tri-tántu-* (*tántu-*), *tri-váyas-* (*váyas-*); *agni-tápas-* (*tápas-*); *uru-kṣáya-* (*kṣáya-*), *uru-śáṁsa-* (*śáṁsa-*), *ṛju-krátu-* (*krátu-*), *ṛju-hásta-* (*hásta-*), *kṛdhu-kárṇa-* (*kárṇa-*), *tṛṣu-cyávas-* (*cyávas-*), *puru-pánthā-* (*pánthā-*), *puru-rátha-* (*rátha-*), *puru-vā́ra-* (*vā́ra-*), *pṛthu-pákṣas-* (*pákṣas-*), *vibhu-krátu-* (*krátu-*); *nṛ-péśas-* (*péśas-*), *nṛ-máṇas-* (*mánas-*). — D'autre part *a-vī́ra-* (*vīrá-*); *su-gándhi-* (à côté de *su-gandhí-*; simple *gandhá-*), *su-vī́ra-* (*vīrá-*); *puru-rū́pa-* (*rūpá-*), *puru-vī́ra-* (*vīrá-*).

c) type à oxytonèse du deuxième membre. Il y a deux sous-groupes différant par la forme du premier membre. Dans le sous-groupe α) le premier membre est un thème nominal quelconque, à l'exception des thèmes oxytons en *-í-*, *-ú-*, *-ṛ́-*, *-án-*. Dans le sousgroupe β) le premier membre est *sa-*, *a(n)-*, *su-*, *dus-*, *dvi-*, *tri-* ou un thème oxyton en *-í-*, *-ú-*, *-ṛ-* *-án-*. Les deux sousgroupes α) et β) du groupe c) correspondent donc au deux groupes a) et b) traités ci-dessus.

α) *vadhri-aśvá-* (*vádhri-*, *áśva-*), *mahā-kulá-* (*kúla-*), *mahā-gayá-*, *śaṁ-gayá-* (*gáya-*), *ardha-garbhá-* (*gárbha-*), *ekapará-* (*páru-*), *puro-rathá-*, *bṛhad-rathá-* (et *bṛhád-ratha-*; *rátha-*)

β) comme dans le groupe b) le deuxième membre peut être de provenance oxyton ou baryton. P. e. *su-pāṇí-* (*pāṇí-*); *tri-mūrdhán-* (*mūrdhán-*), *trí-śīrṣán-* (*śīrṣán-*); *tuvi-maghá-* (et *tuvī́-magha-*; *maghá-*); *pṛthu-budhná-* (à côté de *pṛthú-budhna-*; *budhná-*). Et, d'autre côté, *a-phalá-* (*phála-*), *a-bandhú-* (*bándhu-*), *an-enás-* (*énas-*); *su-hiraṇyá-* (*híraṇya-*), *sv-iṣú-* (*íṣu-*), *sv-aṅgurí-* (*aṅgúri-*), *sv-apatyá-* (*ápatya-*), *sumedhá-* (*médha-*); *tri-pastyá-* (*pastíya-*), *tri-pājasyá-* (*pājasíya-*), *tribandhú-* (*bándhu-*), *tri-vandhurá-* (*vandhúra-*); *bahv-anná-* (*ánna-*); *vṛṣaṇ-aśvá-* (*áśva-*).

2) Les tatpuruṣa à second membre substantif

a) accentuation du premier membre. Un nombre restreint d'exemples archaïques, surtout védiques: *candrá-mas-*, *devá-kṣatra-*, *bāhú-ojasā*, *udá-vraja-*, *úlūka-yātu-* et d'autres composés avec *-yātu-*, *páḍ-bīśa-*, *viśvá-mānuṣa-*, *drógha-mitra-*, *nítya-hotṛ-*, *viśvá-deva-*, *sóma-gopā-*; avec premier membre adverbial: *prápada-*, *prá-uga-*, *prá-ṇapāt-*, *prá-maganda-*, *vi-jāmātṛ-*, *ví-manyu-*, *ví-vāc-*, *ádhi-bho-*

jana. — Appartiennent ici les composés avec *-pati-* (et *-patnī-*) au deuxième membre, p. e. *gṛhá-pati-*, *vā́ja-pati-*, *prajā́-pati-*, *svá-pati-*, *súvar-pati-* etc., à l'exception de ceux dans lesquels *-pati-* est précédé par *sa-*, *a(n)-*, *su-*, *dus-*, un thème en *-í-*, *-ú-*, *-ṛ́-*, *-án-* ou un thème monosyllabique (v. sous b).

b) barytonèse du second membre dans les mêmes conditions que sous 1 b). P. e. *rayi-páti-*, *nṛ-páti-*, *viś-páti-* (cette accentuation n'existe pas dans la langue classique): *urv-ájra-* (*ájra-*), *mṛtyu-bándhu-* (*bándhu-*). Exemples dans lesquels le second membre est oxyton de provenance: *a-mítra-* (*mitrá-*); *su-vī́ra-* (*vīrá-*).

c) les exemples oxytons apparaissent dès le RV. Cette oxytonèse peut s'accorder avec celle du second membre ou être en opposition avec la barytonèse de ce membre. Cf. d'un côté *uda-meghá-* (*meghá-*), *brahma-jāyā́-* (*jāyā́-*), d'autre côté *hiraṇya-piṇḍá-* (*piṇḍa-*), *indra-senā́-*, *deva-senā́-* (*sénā-*), *sapta-ṛṣí-* (*ṛ́ṣi-*). Dans les composés avec *-pati-* l'oxytonèse apparaît après le RV. en gagnant du terrain de plus en plus. Dans la langue classique les composés avec *-pati-* »époux« sont régulièrement oxytons et, en général, l'oxytonèse y est de règle chez les composés endocentriques à second membre substantif.

Tout comme chez les bahuvrīhi (cf. 1 c) on pourrait distinguer ici les sousgroupes α et β. Le premier serait représenté par les exemples qu'on vient de citer, au second appartiendraient des cas comme *su-tīrthá-* (*tīrthá-*), *dur-mitrá-* (*mitrá-*) ou *a-vidhavā́-* (*vidhávā-*), *su-vasaná-* (*vásana-*).

3) Les tatpuruṣa à second membre adjectif

a) l'accentuation du premier membre est de règle dans la langue préclassique dans les mêmes conditions que sous 1 a). Mais on trouve des exemples comme *án-ugra* (à côté de *an-ugrá-* attendu), *án-ṛju- á-martya-*; *sú-bhadra-*, *sú-vipra-*

b) barytonèse du deuxième membre dans des cas comme *su-śéva-*, *duḥ-śéva-* (simple *śéva-*)

c) oxytonèse du deuxième membre: *prāśú-*; *an-āśú-* (*āśú-*), *a-citrá-* (*citrá-*), *a-satyá-* (*satyá-*); *sv-āyasá-* (*āyasá-*), *su-ścandrá-* (*ścandrá-*); *puru-priyá-* (*priyá-*), *puru-dasmá-* (*dasmá-*), *puru-mandrá-* (*mandrá-*), *puru-ścandrá-* (*ścandrá-*). — Composé oxyton en face du simple baryton: *a-yajñiyá-* (*yajñiya-*), *a-sthūrí-* (*sthū́ri-*), *a-viprá-* (*vípra-*).

Dans la langue classique l'oxytonèse semble gagner du terrain.

4) Les tatpuruṣa à second membre verbal (on ne tient pas compte des composés préverbiaux, dont l'accentuation a évolué en rapport avec celle du verbe personnel)

a) accentuation du premier membre:

dans les composés dont le second membre est un adjectif verbal en *-ta-*, *-na-*, *-ra-* etc., p. ex. *cáno-hita-*, *puró-hita-*, même après *sú-*, *dús-*, p. ex. *sú-pūrṇa-*. Dans le RV. l'oxytonèse n'apparaît que dans des exemples isolés, cf. plus bas sous c). Dans la langue classique l'accentuation du premier membre est de règle quand celui-ci fonctionne comme instrumental et que le deuxième membre a une valeur passive, p. e. *vájra-hata-* »tué par le foudre«. — De même dans les composés négatifs (avec *a(n)-* au premier membre), p. ex. *á-bhinna-*, *á-kra-*, *á-suṣvi-*, *á-vidvāṁs-*, *á-gohya-*, *á-joṣya-*, *á-dābhya-*, *á-nedya-*, *á-risaṇya-*, mais des mots isolés et même des catégories entières accentuent le second membre.

Dans les composés dont le second membre est un substantif verbal en *-ti-*, p. e. *hásta-cyuti-*, *á-citti-* et même, dans une minorité de cas, *sú-*, *dús-* (*sú-miti-*, *sú-śiṣṭi-*, *sú-ṣuti-*, *sú-nīti-* à côté de *su-nītí-*; *dú(ṣ)-ṣṭuti-* à côté de *du(ṣ)-ṣṭutí-*).

b) les types principaux à barytonèse du deuxième membre: les composés en *-máthi-*, *-sáni-*, *-sváni-* etc., dont l'*i* continue de *ə*; les types *dasyu-tárhaṇa-*; *talpa-śī́van-*, *prātar-ítvan-*; *deva-hū́ya-*, *vāja-kṛ́tya-*. Cf. aussi l'oxytonèse columnale des paradigmes du type *ghṛta-vṛ́dh-*, *varuṇa-dhrút-*.

Avec *su-*, *dus-* les types *su-bhára-*, *su-śrótu-*, *su-śákti-*; *dū-ḍábha-* (cf. la différenciation sémantique entre *-bhará-* et *-bhára-*).

Avec *a(n)-* privatif d'une part le type *akṣára-*, *ajára-*, *adábha-*, d'autre part le type *a-tū́rta-*, *a-mṛ́ta-*, *a-sū́rta-*. Cf. aussi l'oxytonèse columnale des types *a-júr-*, *a-cít-*; *a-codá(n)t-*, *a-saścá(n)t-* (à côté de *ásaśca(n)t-*).

c) sont oxytons les types suivants: en *-a-* (p. e. *puṣṭiṁ-bhará-*), *-tha-* (p. e. *putra-kṛthá-*), *-ā-* (*māṁsa-bhikṣā́-*), *-(t)yā-* (p. e. *jāta-vidyā́-*, *muṣṭi-hatyā́-*), *-in-* (p. e. *bhadra-vādín-*), *-tṛ-* (p. e. *nṛ-pātṛ́-*) *-(t)nu-* (p. e. *(u)loka-kṛtnú-*). L'oxytonèse du second membre correspond à celle du type simple correspondant. D'autre part elle peut s'opposer à la barytonèse du simple: *bandhv-eṣá-* (simple *éṣa-*).

Oxytonèse après *a(n)-* privatif: *a-tṛpá-*, *a-vadhá-*, *a-vṛdhá-*; *a-rājín-*, *a-yoddhṛ́-*; avec le second membre tiré du thème du présent: *a-paśyá-*, *a-sinvá-*, *a-sunvá-*; *a-jarayú-*; *an-āmayitnú-*.

Les composés avec un adjectif verbal en *-ta-* au deuxième membre ne sont oxytons que 1) si le premier membre est *a-, su-, dus-*: *an-āśastá-*, *a-praśastá-* (à côté de *á-praśasta-*); *su-uktá-*, *su-kṛtá-*, *su-baddhá-*; *dur-itá-*, *dur-uktá-*, *duṣ-kṛtá-* (encore faut-il remarquer que *sukṛtá-*, *duritá-*, *duruktá-* (ajoutons-y le nom propre *indrotá-*) ont une valeur substantive, qu'ils représentent donc des résidus; 2) si le premier membre est un thème oxyton en *-í-, -ú-, -ṛ́-, -án-*: *puru-(gūrtá-, jātá-, praśastá-, stutá-, saṁbhṛtá-, hūtá-)*, *agni-(taptá-, dagdhá-, svāttá-* en face de *agni-mūḍha-)*, *ari-(gūrtá-, stutá-)*, *kavi-(pra)śastá-)*, *tuvi-(jātá-)*, *bāhu-(vṛktá-* en face de *bā-hú-cyuta-, bāhú-jūta-)*, *pitṛ-(vittá-)*, *vibhva(n)-(taṣṭá-)*. — Dans tous les autres cas l'oxytonèse des composés en *-ta-* n'apparaît qu'*après* le RV., surtout chez tous les nouveaux types à premier membre adverbial (p. e. *naktam-jātá-*, *ameṣṭá-* < *amā* + *iṣṭá-*). De même chez les composés avec un substantif verbal en *-ti-* au second membre l'oxytonèse se retrouve après *su-*, *dus-*, p. e. *su-matí-*, *dur-matí-* (mais cf. sous a), et après les thèmes oxytons qu'on sait, p. e. *pṛt-sutí-*, *uru-kṣití-*, *ṛju-nītí-* (en face de *índra-hūti-* etc.). Après un membre nominal la langue classique accentue toujours l'*i* du suffixe, tandis que *su-*, *dus-* y comportent toujours l'accent.

La revue des composés v. indiens nous enseigne donc que les trois types principaux de leur accentuation se retrouvent dans toutes (ou presque toutes) les classes de composés. On peut donc faire abstraction de leur valeur fondamentale et ne traiter que le rapport de l'accentuation des membres à l'accentuation du composé. La position spéciale des monosyllabes et des thèmes en *-í-*, *-ú-*, *-ṛ́-*, *-án-*, qui, à l'inverse de tous les autres thèmes, ne sont jamais accentués, quand ils fonctionnent comme premier membre, doit s'expliquer de la même manière que les particularités qu'offrent leurs dérivés (v. le paragraphe précédent). Si l'on part d'une ancienne oxytonèse, on comprend, en appliquant le principe d'accentuation marginale, les proportions comme la suivante: *purú-*(+ *vratá-*) est à *puruvratá-* ce que *máhi-* (+ *vratá-*) est à *máhivrata-*. C.-à-d. si à l'accentuation marginale de *purú-* correspond l'accentuation marginale de *puruvratá-*, l'accentuation récessive de *máhi-* entraînera l'accentuation récessive du composé correspondant, d'où *máhivrata-*. Dans la mesure qu'à la place des anciens paradigmes mobiles (dont témoignent les alternances vocaliques traitées

p. 136—160) s'établissaient des paradigmes barytons à accentuation récessive (et en même temps columnale), ensuite des paradigmes oxytons à accentuation columnale, les composés oxytons étaient automatiquement remplacés par des composés à accentuation récessive et à accentuation de la syllabe suffixale du premier membre. A un certain moment (probablement à l'époque indoiranienne) il ne restait plus, des *anciens* composés oxytons, que ceux dont le premier membre appartenait aux thèmes énumérés ci-dessus: les monosyllabes et les thèmes en *-í-*, *-ú-*, *-ŕ̥-*, *-án-*. Bien entendu des composés oxytons représentant des résidus (au sens de la p. 179) se sont conservés, indépendamment de la forme du premier membre, grâce aux déviations sémantiques qui les ont détachés du reste de leur série. Ainsi l'emploi substantif d'un composé appartenant à une série adjective, ou l'emploi comme nom propre d'un composé faisant partie d'une série de noms communs[1], a pour effet de soustraire ce composé individuel aux déplacements fonctionnels postérieurs subis par les séries, et aux transformations formelles (d'accentuation) qui en résultent. Pour expliquer la différence d'accentuation entre les adverbes et les cas nominaux apparentés Delbrück s'est servi du même principe (*Syntaktische Forschungen* 5, p. 139, et *Vergleichende Syntax* I, p. 541 ss.).

Si nous admettons *l'ancienne oxytonèse* des composés accentués sur le premier membre, nous ne voulons pas impliquer qu'à une certaine date il n'existait *que* des composés oxytons. Une

[1] Cf. Wackernagel *Altind. Gramm.* II, 1, p. 42—3, 225—6 etc. P. e. véd. *su-kr̥tá-* »un bienfait, une bonne action« en face de *sú-kr̥ta-* »bien fait«, véd. *br̥had-divā́* (nom propre) en face de *br̥hád-diva-* »céleste«, *upa-stutá-* (nom propre) à côté de *úpa-stuta-* »célébré« etc. L'ancienne oxytonèse des composés nominaux à accentuation récessive se conserve souvent chez les adverbes correspondants, qui, grâce à leur fonction sémantique particulière, sont restés en dehors de la transformation de la série adjective et représentent ainsi le résidu de cette série. P. e. αὐθημερόν, ἀμαχεί, ἀθεεί, τριστοιχί en face de αὐθήμερος, ἄμαχος, ἄθεος, τρίστοιχος etc. Ainsi s'explique l'oxytonèse des composés avyayībhāva. Ils étaient à l'origine des adjectifs oxytons tout comme les bahuvrīhi, mais employés comme adverbes ils n'ont pas partagé le sort des bahuvrīhi. Schroeder (KZ XXIV, p. 102—3) a eu raison d'insister sur le fait que l'oxytonèse des avyayībhāva parlait en faveur de leur parenté avec les bahuvrīhi. Il est aussi clair que ce résidu oxyton a été le modèle d'un procédé de dérivation productif servant à former des composés *adverbiaux*.

preuve en faveur d'une telle assertion serait tout aussi impossible que la démonstration du caractère tardif et secondaire de tous les *i, u* indoeuropéens. Ce qu'on affirme ici, c'est que les types *productifs* des composés à accentuation du premier membre proviennent de types oxytons, tout comme en phonétique les complexes phoniques *ei, i̯e* ou *eu, u̯e* constituent l'unique source *reconnaissable* des *i, u* indoeuropéens. Une démonstration négative, prouvant le contraire (notamment le caractère autonome de certains *i, u*) nous semble impossible à l'état actuel de nos connaissances.

L'ancienne oxytonèse s'explique à la lumière de la valeur sémantique des principaux types à accentuation du premier membre. Ce sont surtout a) des bahuvrīhi, b) des composés à second membre adjectif, c) les composés dont le second membre est un adjectif verbal en *-to-*, *-no-*, *-ro-* etc. ou un nom d'action en *-ti-*. Or on a vu au paragraphe précédent que nous avons le droit d'admettre, pour une certaine époque préhistorique reculée, l'oxytonèse de toutes les principales formations adjectives. Les adjectifs *bâtis sur les composés* déjà existant dans le système de la langue fournissaient, dès qu'ils entraient en opposition avec les mots simples correspondants, des types nouveaux de composés accentués sur la finale (on peut faire abstraction de l'accent des composés-bases de ces adjectifs). Ces nouveaux composés s'opposaient soit à des adjectifs simples en prenant ainsi la valeur de composés endocentriques adjectifs, soit aux substantifs correspondants (dont les thèmes ne différaient souvent de ceux d'adjectifs que par l'accentuation) en revêtant par là-même le caractère de composés exocentriques (bahuvrīhi). Ensuite il y eut scindement en composés oxytons et composés accentués sur le premier membre, scindement conditionné par la forme du premier membre. On attendrait aussi l'accentuation du premier membre chez les composés endocentriques (tatpuruṣa) à second membre substantif, dans tous les cas où ce membre représente une formation oxytone productive. C'est ce qui arrive pour les composés avec un nom d'action en *-ti-* au second membre. Les autres composés endocentriques à second membre substantif ne fournissent pas de matériaux valables parce qu'en v. ind. la barytonèse de cette classe de composés est en train de disparaître et qu'en grec l'ancienne répartition (conditionnée par la forme du premier membre) a disparu.

Ces composés, rares d'ailleurs, y présentent toujours l'accentuation récessive.

Ce qui confirme l'explication ci-dessus, c'est l'existence, dans les langues historiques, de composés d'aspect archaïque dont l'ancienne oxytonèse est garantie souvent par l'accentuation historique, mais d'abord et surtout par le vocalisme du deuxième et du premier membre.

Les bahuvrīhi et les composés à second membre verbal fournissent des exemples très anciens de dérivés bâtis sur des composés. Au fur et à mesure que les anciens dérivés étaient perçus comme des composés, leur accentuation, sentie comme caractère propre de la composition, a parfois cessé d'être oxytone. Mais l'ancienne oxytonèse a laissé des traces durables dans la forme du suffixe flexionnel du second membre. Les thèmes indoeuropéens **deru̯e*, **ĝenu̯e*, **pek̂u̯e* etc. adoptent du moment qu'ils sont employés comme seconds membres de composés exocentriques, la flexion propre aux adjectifs en *-ú-* (cf. p. 149). Ainsi le génitif indoiranien de composés comme v. ind. *mitá-jñu-*, *abhi-jñú-*, *abhí-dyu-*; avest. *xrvī-drav-*, *darši-drav-*, *fra-xšnav-*, *ā-xšnav-*, *drva-fšav-* présente la désinence **-auš*, quelle que soit la flexion du mot simple. On aura donc p. e. gén. *drva-fšaoš* en face de *pasvō*. Ensuite c'est le suffixe adjectif *-ó/é-*, dégagé de la forme II (II′), cf. p. 193, qui sert à souligner la valeur exocentrique du composé. Ce sont surtout les racines bilitères qui fournissent la plupart des composés exocentriques à forme II au second membre. Nous nous bornons ici aux racines nominales: **-ĝhme-* »ayant rapport à la terre«, forme II de **ĝhem* »terre« dans avest. *-sma-* (*upa-sma-*, *ni-sma-*, *uzma-* etc.), grec νεο-χμός; **-ə̯pe-* »ayant rapport à l'eau«, forme II de **ə̯ep* »eau« dans v. ind. *pratīpá-*, *dvīpá-* etc. (cf. p. 30); **-bde-* »ayant rapport au pied«, forme II de **ped* »pied« dans avest. *fra-bda-*, *a-bda-*, *bi-bda-* etc.; **-ə̯₃qᵘe-* »ayant rapport à l'oeil« de **ə̯₃eqᵘ* (**oqᵘ*) »oeil« dans les composés indiens en *-ac/k-*: **-di̯e-* »ayant rapport au jour« de **dei* »jour« dans v. ind. *adyá* »aujourd'hui«: la valeur du mot indien est celle d'un adjectif employé comme adverbe (le composé étant exocentrique il correspond pour le sens non pas à *tád dinám* mais à *taddinám*).

Les composés dont le second membre est un nom verbal (composés à second membre verbal) accentuent en règle le second membre. Ils sont donc des dérivés de provenance. L'accentuation

est columnale (p. e. *aśva-yúk*, *a.-yújaḥ* etc.) tout comme chez les bahuvrīhi du type *su-pád-*. Mais les composés à second membre verbal n'ont pas participé aux reculs d'accent successifs qui caractérisent toute la classe des composés bahuvrīhi.

Chez les tatpuruṣa verbaux de l'indien on trouve aussi des cas de la conservation de la forme II au second membre. La valeur d'adjectif (nom d'agent, nomen acti) est ainsi doublement exprimée: par la forme II du second membre et par l'accentuation de ce membre. Ainsi à côté de composés avec *-dā́-*, *-dhā́-*, *-sthā́-*, *-pā́-* (»garder« et »boire«) etc. on trouve des composés équivalents avec *-dá-*, *-dhá-*, *-sthá-*, *-pá-* etc., qui s'expliquent (en dernière ligne) par *-də̥$_3$é-, *-dhə̥$_1$é-, *-stə̥$_2$é-, *-pə̥$_2$é- et *-pə̥$_3$é- etc. (les formes II de *deə̥$_3$, *dheə̥$_1$, *steə̥$_2$, *peə̥$_2$, *peə̥$_3$ etc). Le rapport de v. ind. *-dā́-* à *-dá-* est le même que p. e. celui de *-vr̥dh-* à *-vr̥dhá-*, p. ex. *namo-vŕ̥dh-* à côté de *namo-vr̥dhá-*. Dans les composés *dadhi-krā́-*, *rudhi-krā́-*; *ratha-prā́-*, *kratu-prā́-* etc. les seconds membres sont aussi des formes II tirées des racines indiennes *pr̥* »remplir« et *kr̥* »répandre«. La forme *-krā-* est particulièrement instructive parce qu'elle ne trouve aucun appui dans le système de conjugaison de *kiráti*. Sur le modèle *-dá-* (< *-dā́-*) on a bâti *-já-* tiré de *-jā́-* (degré faible de la forme I: *ĝ$_e$nə) dans *raghu-já-*, *sana-já-* à côté de *sana-jā́-* etc. Parmi les autres formes conservées au second membre de tatpuruṣa verbaux il faut relever *-zdé/ó- (forme II de *sed) dans *ni-zdé/ó- »nid« (ind. *nīḍá-*), *-mné/ó-* (forme II de *men) dans *nr̥-mṇá-*, *su-mná-*, peut-être *-bhré/ó-* (forme II de *bher) dans *uru-bhrá-*, *anava-bhrá-(rādhas-)*, cf. aussi grec δί-φρος.

L'élément accentué *-ó/é-* devient une marque caractéristique de dérivés bâtis sur des composés. On le rencontre dans les couches de dérivés les plus récentes. D'abord chez certains bahuvrīhi dont le second membre est un thème en *-o/e-* (v. ind. *-a-*) comme védique *vadhri-aśvá-*, *mahā-kulá-*, *mahā-gayá-*, *puro-rathá-*, *br̥had-rathá-* (à côté de *br̥hádratha-*). Pour d'autres exemples cf. Wackernagel *Altind. Gramm.* II, 1, p. 298—299. L'oxytonèse de seconds membres en *-a-* se rencontre surtout chez les thèmes barytons (*áśva-*, *kúla-*, *gáya-*, *rátha-* etc.). C'est la preuve qu'elle sert à souligner la valeur adjective (exocentrique) du composé. Il est possible que dans une partie d'exemples nous ayons affaire à des *résidus* et non pas à des dérivés relativement récents. Ainsi un

composé comme *vadhri-aśvá-*, fonctionnant dans le RV. uniquement comme nom propre, présente probablement une oxytonèse ancienne à cause de la rupture sémantique qui l'a séparé des autres bahuvrīhi. — Ensuite il y a des bahuvrīhi et des tatpuruṣa à second membre verbal *élargis* par *-ó/é-* (v. ind. *-á-*). Pour les bahuvrīhi cf. plus haut p. 193. Chez les tatpuruṣa à second membre verbal ce sont les types **-lukó/é-*, **-loukó/é-*, **-sōdó/é-*, fonctionnant soit comme noms d'agent substantifs, soit comme adjectifs verbaux à sens actif ou passif. Il faut enfin mentionner les composés à valeur d'adjectif contenant au premier membre une préposition et au second membre un nom régi par cette préposition (les composés avyayībhāva n'en sont qu'un cas spécial). D'après M. Wackernagel (o. c., p. 309) ces composés sont oxytons 1) quand ils sont élargis par le suffixe *-ó/é-* (v. ind. *-á-*), 2) quand ils contiennent au second membre un thème en *-ó/é-* baryton, p. e. *adhy-asth-á-*, *upa-kakṣá-* (en face du simple *kákṣa-*). Cette classe de composés ne se comporte donc pas autrement que les bahuvrīhi.

Chez les bahuvrīhi aussi bien que chez les composés à second membre verbal, le premier membre de composé présente parfois un thème »abrégé» qu'on ne retrouve pas ailleurs dans le paradigme du mot simple. Cf. Hübschmann IF XI Anzeiger, p. 45; Wackernagel *Altind. Gramm.* II, 1, p. 52—3. Ainsi en avestique *fšu-* n'existe que dans les dérivés et dans les composés (*fšuyant-*; *fšu-šan-*, **fšu-pāvan-*), tandis que le paradigme iranien ne connaît que *pasu*, *pasv-* (nom. *pasu*, gén. *pasvō*, cf. v. ind. nom. *páśu*, *paśúḥ*, gén. *paśváḥ*). Le double degré affaibli du premier membre atteste l'oxytonèse archaïque du deuxième membre. Dans le paradigme de **peḱu* la voyelle fondamentale est préservée, non seulement à cause de la barytonèse probable ou possible des cas forts, mais aussi parce que la disparition de l'*u* médian de **pₑkuu̯és* (gén. sing.), **pₑḱuu̯éi* (dat. sing.) a empêché celle de ₑ. Au contraire dans **pₑḱu-* fonctionnant comme premier membre atone la voyelle affaiblie de la syllabe initiale était exposée à la syncope. D'autres exemples d'une forme raccourcie du premier membre sont: v. ind. *gru-* au lieu de *guru-* dans *gru-muṣṭi-*, avest. **vru-* au lieu de **varu-* dans *urvāp-* (*u̯r* > *urv-*), grec τρυ- < **qᵘₑtru-*. Les thèmes v. ind. *dru-*, *jñu-*, *dyu-* (grec δρυ-, γνυ-) apparaissent aussi dans la flexion.

On vient de voir que les anciens dérivés oxytons tirés de composés ont fourni des classes productives de composés nouveaux accentués sur le premier membre. Conformément à la loi établie au § 1, le nouveau procédé de dérivation est le résultat d'un changement d'opposition, conditionné lui-même par une extension d'emploi. Si M_1 et M_2 désignent successivement le premier et le deuxième membre de composé et S[1] l'élément suffixal ajouté au composé, ce changement peut être représenté par la formule:

$$\begin{bmatrix}(M_1 + M_2) \\ (M_1 + M_2)\,\mathrm{S}\end{bmatrix} > \begin{bmatrix}M_1,\ M_2\ (S) \\ (M_1 + M_2\,S)\end{bmatrix}.$$

Le dérivé $(M_1 + M_2)\,S$ bâti sur le composé $M_1 + M_2$ est ensuite considéré comme composé de $M_1 + M_2\,S$ ou de $M_1 + M_2$ (+ »suffixe de composition«).

L'action du principe d'accentuation marginale a fait changer l'accentuation à une partie de dérivés oxytons. Après ce changement il reste, à côté de composés à premier membre accentué, des dérivés anciens chez lesquels la conservation de l'oxytonèse s'explique par la structure du premier membre. Or à partir d'une certaine époque l'opposition de ces dérivés $(M_1 + M_2)\,S$ avec M_1, M_2 entraîne des reculs d'accent explicables uniquement par le principe d'accentuation *columnale*. Appartiennent ici tous les exemples dans lesquels le second membre adopte la barytonèse du thème simple correspondant. P. e. (avec *puru-* au premier membre): v. ind. *puru-vā́ra-*, *p.-rátha-*, *p.-dáma-* (cf. *vā́ra-*, *rátha-*, *dáma-*). Il faut remarquer que dans le cas du recul **puru-vārá-* > *puru-vā́ra-* etc. il ne s'agit pas d'une simple transformation, mais d'une *différenciation* (cf. la formule de la p. 180 et les

[1] Il va sans dire que le procédé de dérivation peut consister dans un simple déplacement d'accent. Ainsi le procédé le plus primitif servant à former des adjectifs, l'oxytonèse d'un mot baryton, s'applique aussi bien aux mots-bases composés qu'aux mots-bases simples. C.-à-d. qu'en partant d'un tatpuruṣa accentué sur n'importe quelle syllabe on passe à la valeur adjective tout simplement en déplaçant l'accent sur la dernière syllabe du second membre. On s'explique ainsi le procédé indien qui consiste à accentuer les bahuvrīhi sur la voyelle thématique du second membre précisément dans les cas où le mot simple est baryton (Wackernagel *Altind. Gramm.* II, 1, p. 298 ss.). P. e. *viśva-aṅgá-*, *vṛṣaṇ-aśvá-* (en face des simples *áṅga-*, *áśva-*). L'opposition entre le simple *áṅga-* et le second membre de *viśva-aṅgá-* (cf. aussi p. ex. grec ἀ-δελφός en face de l'ind. *gárbha-*) est exactement la même que celle entre *éṣa-* et *eṣá-*, *bráhman-* et *brahmán-*, *ápas-* et *apás-*.

exemples du § 2, p. 210 ss.). C.-à-d. le type oxyton coexiste à côté du type baryton, l'alternance d'accent étant conditionnée par des facteurs d'ordre sémantique. Ceci résulte des exemples contenant un ancien thème oxyton au deuxième membre: *tri-páda-* (en face du simple *padá-*), *puru-vī́ra-*, *su-vī́ra-*, *a-vī́ra-* (s. *vīrá-*), *puru-rū́pa-* (s. *rūpá-*), *a-pútra-* (s. *putrá-*) etc. A l'intérieur d'un certain groupe sémantique (qu'il reste à déterminer) le déplacement rétrograde de l'accent, s'appuyant, au point de vue formel, sur les thèmes simples barytons, a amené une différenciation sémantique entre le type oxyton et le type baryton. — Or si l'influence de *vā́ra-* sur **puru-vārá-* conduit à *puru-vā́ra-*, il y a là évidemment un effet du *deuxième* principe d'accentuation.

Dans *puru-vā́ra-* ou *tri-páda-* l'accent a reculé et non pas avancé. M. Wackernagel, qui croit à l'action d'une loi *phonétique* consistant dans un déplacement progressif de l'accent (cf. § 2, p. 203 ss.), a écarté la solution correcte parce qu'elle lui semblait en désaccord avec les idées courantes qu'on se fait sur l'accentuation des composés v. indiens. Mais étant donné que l'accentuation des bahuvrīhi n'est pas homogène, il n'est pas permis de reléguer les archaïsmes au second plan et d'attribuer aux tendances de la langue classique (c.-à-d. postérieure) une valeur décisive. L'accentuation hétérogène des bahuvrīhi, comme du reste aussi celle des autres classes de composés v. indiens, ne s'explique que si l'on part de l'ancienne oxytonèse, et non pas autrement.

Le procédé de dérivation n'a pas cessé d'être productif dans l'époque postérieure, à savoir dans les différentes langues historiques. Ainsi en grec (pour l'indien cf. encore plus bas) sont oxytons certains types de composés dont le second membre est un nom radical (athématique ou) thématique, et les composés avec un nom en -ή, -εύς, -τήρ, -ής au second membre, abstraction faite de quelques autres formations plus rares. Il s'agit des suffixes primaires *-é/ó-*, *-ā́-*, *-ēu-*, *-tér-*, *-és-* [1] ajoutés aux racines verbales. Toutes ces formations sont en réalité des dérivés bâtis sur des composés, d'après le modèle de dérivés simples (p. e. εἰσαγωγεύς de εἰσάγω d'après ἀγωγεύς de ἄγω). Il est vrai qu'une partie de ces suffixes servent plutôt à souligner le sens qui est régulier dans les composés à second membre radical, à s. le sens de nom d'agent (-έ/ό-, -εύς,

[1] Une couche plus ancienne de composés est représentée par les composés en -έτης (»an«), dont l'accentuation est récessive.

-τήρ). P. e. δημαγωγός, εἰσαγωγεύς, μηλοβοτήρ. Le suffixe -ή (<*-ā́) forme des noms d'action, p. e. εἰσαγωγή, en s'opposant au suffixe -έ/ό-, qui fournit des noms d'agent. Cette opposition est la même qu'on retrouve dans les mots simples, p. e. τομή en face de τομός.

Chez les composés grecs à second membre *adjectif* on rencontre aussi bien le type plus ancien à accentuation récessive (provenant lui-même d'un type oxyton), que le type oxyton représentant les dérivés plus récents. Le caractère plus récent de ce dernier type apparaît dans le fait que d'après la grammaire traditionnelle l'oxytonèse est caractéristique surtout de composés adjectifs *à trois désinences*.

Mais si l'oxytonèse de ces formations s'explique d'une façon simple et naturelle du moment qu'on les considère comme des dérivés parallèles aux dérivés tirés de mots-bases simples, il faut d'autre part rechercher quelle est la cause de l'oxytonèse dans les formations du type v. ind. *aśva-yúj-*, *vajra-bhṛ́t-*, puisque celles-ci ne présentant aucun suffixe ne peuvent pas être considérées comme des dérivés. L'élément *-t-* ne sert qu'à élargir la racine, en changeant une racine légère en racine lourde. — La réponse à cette question ne semble pas difficile. Un composé accentué sur le premier membre et présentant une racine verbale au second membre, peut avoir soit la valeur d'un substantif, c.-à-d. celle d'un nom d'action, soit la valeur d'un adjectif verbal actif ou passif. Dans les cas où l'on veut insister sur la valeur adjective du composé, on se sert du procédé morphologique bien connu qui consiste à déplacer l'accent sur la dernière syllabe du mot. On obtient alors le type v. ind. *aśva-yúj-* si courant en indo-européen. En même temps on s'explique l'accentuation columnale de cette classe de composés: sg. nom. *aśva-yúk*, gén. *a.-yújaḥ*, dat. *a.-yúje* etc. C'est parce que l'accent sur la voyelle radicale du second membre du *dérivé* est entré en opposition avec l'accentuation du premier membre du *composé*, qu'il s'est généralisé dans tout le paradigme. L'accent a été immobilisé tout comme chez les dérivés en *-mánt/vánt-* et chez certains thèmes oxytons.

On admet d'habitude, pour la langue indienne, la règle générale d'après laquelle les composés exocentriques accentuent le premier membre et les composés endocentriques le second membre. Cette règle ne tient compte ni des archaïsmes que présente l'état védique, ni (ce qui est plus grave) des catégories nombreuses de

composés qui font exception dans la langue postvédique et classique elle-même, de sorte qu'elle n'est pour nos buts presque d'aucune valeur.

Ce qui importe ici, c'est la distinction nette entre composés et dérivés. Sont d'anciens composés [1] tous les bahuvrīhi accentués sur le premier membre et tous les tatpuruṣa archaïques accentués sur le premier membre. A cette dernière catégorie appartiennent les exemples védiques mentionnés par M. Wackernagel *Altind. Gramm.* II, 1, p. 241 et 265, tirés du RV. I—IX: *dívo-dāsa-*, *devá-kṣatra-*, *bāhú-ojasā*, *madhyáṁ-dina-*, *viśvá-mānuṣa-*, *prá-vīra-*, *candrá-mas-*, *udá-vraja-*, *pád-bīśa-*, *úlūka-yātu-*, *śuśulū-ka-y.*, *kóka-y.*, *suparṇá-y.*, *gṛ́dhra-y.*, *śvá-y.* A cette catégorie appartiennent encore les tatpuruṣa avec un adjectif au second membre, les composés avec *án-*, *sú-* accentués (Wackernagel, p. 266), les composés avec les noms verbaux en *-ti-*, *-ta-*, *-na-* au second membre. Les dérivés [1] sont en indien encore mieux représentés qu'en grec. En indien ils se recrutent d'abord, comme en grec, des composés avec un nom-racine au second membre (types *aśva-yúj-*, *vajra-bhṛ́t-*) et de leurs élargissements, p. ex. *go-ghn-á-*, *amitra-dámbhana-*, *tuvi-grí-*, *uru-cákri-*, *bhadra-vādín-*, *āśu-hémán-*, *bhūri-dā́van-*. Viennent ensuite les bahuvrīhi en *-á-*, *-í-*, dans lesquels cette accentuation est sans doute un archaïsme. Enfin les tatpuruṣa du type *rāja-putrá-*, où l'oxytonèse est au contraire une innovation. Exemples tirés du RV. I—IX (Wackernagel, p. 241): *dru-padá-*, *nava-jvārá-*, *mahā-dhaná-*, *hiraṇya-rathá-*, *yāma-kośá-*, *deva-janá-*, *kṣetra-jeṣá-*, *hiraṇya-piṇḍá-*, *brahma-putrá-*, *uda-meghá-*, *aśva-yūpá-*, *mahā-vīrá-*, *jana-rā́jan-*. Pour la grammaire comparée la raison d'être de l'oxytonèse des tatpuruṣa substantifs est d'une importance secondaire. On pourrait admettre que les tatpuruṣa à second membre verbal en *-á-*, *-ā́-*, *-í-*, *-athá-*, *-(s)ú-*, *-tnú-*, *-snú-*, *-(t)yā́-*, *-thá-*, *-vará-*, *-ín-*, *-tṛ́-* etc., et les tatpuruṣa avec un nom-racine au second membre (élargi ou non par *-t-*) ont servi de modèle et de point de départ pour cette oxytonèse (avis de M. Wacker-

[1] Quand on parle ici de composés *anciens* et de dérivés *récents*, on ne veut que souligner le rapport chronologique entre les deux catégories. Au moment où les dérivés anciens, dont proviennent les composés à accentuation du premier membre, étaient sentis comme *composés*, les dérivés récents n'existaient pas encore ou étaient encore perçus comme des *dérivés*.

nagel, p. 263). Mais il existe une possibilité d'explication plus précise.

Que S représente un suffixe oxyton productif servant à tirer des dérivés non seulement de mots-bases simples, mais aussi de composés. Un composé du type ($M_1 + M_2 S$) était accentué sur le premier membre, suivant les anciens modèles, sauf dans le cas d'une structure spéciale du thème M_1. D'autre part, en tant que $M_2 S$ était un substantif, le composé avait une valeur soit exocentrique soit (mais plus rarement) endocentrique.

Mais comme il s'agit d'un suffixe oxyton *productif*, on peut s'en servir pour bâtir, sur le composé ($M_1 + M_2$), le dérivé oxyton ($M_1 + M_2$) S. Une fois analysé comme *composé*, c.-à-d. comme ($M_1 + M_2 S$), il se distingue de l'ancien composé par son accentuation (oxytonèse). D'autre part la valeur d'un composé oxyton ($M_1 + M_2 S$) est endocentrique, parce que ($M_1 + M_2$) S et $M_2 S$, formés tous les deux au moyen d'un suffixe productif, ont la même valeur fondamentale (substantive ou adjective). L'ancien composé ($M_1 + M_2 S$), accentué sur le premier membre, vient ainsi s'opposer au composé endocentrique et oxyton ($M_1 + M_2 S$). L'opposition formelle entre les deux types, constituée uniquement par la place de l'accent, s'ébauche de plus en plus dans la mesure que les différentes catégories de bahuvrīhi accentuées sur la dernière syllabe, tendent à disparaître. Cette opposition formelle devient productive. Si en face du bahuvrīhi *rā́ja-putra-* on rencontre, dès le RV., le tatpuruṣa *rāja-putrá-*, ce dernier peut être considéré comme étant dérivé de *rā́ja-putra-* au moyen d'un déplacement d'accent, sur le modèle des cas dans lesquels le second membre de composé comportait un suffixe productif. Il faut aussi remarquer que si l'opposition nette entre les bahuvrīhi et les tatpuruṣa n'est qu'un fait classique, le commencement du développement est nécessairement préhistorique. Il faut le rapporter jusqu'à l'époque où les tatpuruṣa à valeur substantive connaissaient l'accentuation du premier membre, tout comme en grec (et partiellement dans le RV.), où ils ne se distinguaient pas des bahuvrīhi au point de vue de l'accentuation. C'est du reste ce que nous ont fait supposer nos remarques sur les reculs marginal et columnal de l'accent. Un composé du type **rā́ja-putra-* est donc originairement endocentrique ou exocentrique et sa valeur ne dépend que de son emploi. De même le composé **rā́ja-putraka-*

(< *rā́jan-* + *putraká-*) sera en même temps bahuvrīhi et tatpuruṣa. Mais le déminutif *rāja-putraká-* tiré de *rā́ja-putra- ne sera qu'un tatpuruṣa. On pourra donc faire ressortir la valeur endocentrique de *rā́ja-putraka- en le remplaçant par *rāja-putraká-*, qui n'est pas équivoque. L'ancien *rā́ja-putraka- sera ainsi partiellement (à savoir dans sa fonction endocentrique) évincé par *rāja-putraká-*, ce qui, conformément à la p. 171, entraîne un rapport de dérivation entre *rā́ja-putraka-* (borné à la fonction exocentrique) et *rāja-putraká-* (ayant une valeur endocentrique). Autrement dit, pour passer de la valeur exocentrique à la valeur endocentrique ou bien, si l'on veut, pour préciser la valeur endocentrique des composés réunissant les deux valeurs, il suffit de remplacer l'accentuation du premier membre par l'oxytonèse du deuxième. — Les remarques précédentes nous semblent éclairer d'une manière définitive la genèse de l'opposition v. indienne entre les bahuvrīhi et les tatpuruṣa.

§ 4. La dérivation de formes casuelles.

La distinction entre la dérivation de thèmes et la dérivation de formes casuelles devient difficile, lorsque les mêmes moyens sont utilisés pour former les dérivés des deux catégories. Prenons comme exemple l'allongement du suffixe flexionnel.

Jusqu'ici nous avons cherché la source de l'allongement du nominatif masc.-fém. dans le remplacement d'une forme casuelle (instrumental ou ablatif) par une autre forme casuelle (nominatif). Dans les autres cas forts l'allongement n'est attesté que par l'indo-iranien et pour une partie de thèmes seulement, ce qui d'ailleurs n'exclut pas son caractère indoeuropéen (p. 161). Ne voulant pas détourner l'attention du lecteur des points principaux sous discussion, nous n'avons tenu compte de cette possibilité ni dans notre division des thèmes indoeuropéens (p. 150—3) ni dans notre explication de l'allongement du nominatif (p. 93 et 161—4). S'il existait, dans la langue-mère, des paradigmes dont les cas forts, par opposition aux cas faibles, présentaient tous le degré long, il faut que ces paradigmes aient été bâtis sur d'autres paradigmes, c.-à-d. dérivés d'autres paradigmes.

Il s'agirait ainsi d'une dérivation de thèmes nouveaux et non pas de cas nouveaux. L'exemple le plus clair est celui de la p. 98: *u̯óq^{u}e/o-, dérivé de *u̯oq^{u}é/ó-, passant à *u̯ōq^{u}- (v. ind. *vāc-*, lat.

vōx). Le thème **u̯ōqᵘ-*, bien qu'ayant un paradigme mobile, devrait néanmoins apparaître dans tous les cas forts: nom. **u̯ōqᵘ-s*, acc. **u̯ōqᵘm̥* etc. Au contraire, si l'on accepte l'explication de la p. 93, d'après laquelle le nom. **u̯ōqᵘ-s* serait dérivé non pas du thème **u̯oqᵘé/ó-*, mais du gén. **u̯oqᵘés*, il n'y a pas de raison d'attribuer à l'indoeuropéen d'autres formes fortes que **u̯óqᵘm̥* etc. avec degré plein. Dans le premier cas l'allongement dans **u̯ōqᵘs* ne serait pas une marque du nom. sing. (qui en réalité ne serait caractérisé que par la désinence *-s*), mais en général du thème fort, donc de tous les cas forts. Les formes indoiraniennes **vā́čam*, **vā́čas* etc. (en iranien le degré long est borné aux cas forts[1]) postulent les prototypes **u̯ṓqᵘm̥*, **u̯ṓqᵘes*, qui se heurtent cependant à l'accusatif grec ὄπα. Or on verra tout de suite qu'ici la valeur du témoignage grec n'est pas plus grande que dans le cas d'accusatifs comme κύνα, ἄρνα, ἄνδρα, c.-à-d. exactement nulle. On attribuera donc à l'indoeuropéen des thèmes radicaux du type **u̯ōqᵘ/u̯oqᵘé-*, qui offrent le degré long dans tous les cas forts.

Un exemple semblable est constitué par les noms abstraits (féminins) en *-ṓn*, *-ṓs*. On a remarqué p. 100 et 185 qu'ils servaient de collectifs aux noms concrets (neutres) en *-on* (>*-n̥*) et en *-os* et que l'opposition ultérieure des neutres concrets et des féminins collectifs expliquait en même temps la valeur de pluriel qu'adoptaient les noms collectifs et le recul d'accent qu'ils subissaient. Or les noms en *-ṓn* présentent, en indoiranien, le degré long dans tous les cas forts et l'unique thème en *-ṓs* : *ušā́s-* »l'aurore«, se comporte de la même manière. Dans le RV. les cas forts de *uṣas-* offrent *-ās-* à côté de *-as-*, *-ās-* étant sûrement un archaïsme. On trouve 11 fois *uṣā́sam* à côté de 33 *uṣásam*, 3 *uṣā́sā(u)* en face de 4 *uṣásā* et 14 *uṣā́saḥ* (nom. plur.) à côté de 36 *uṣásaḥ*. Le degré normal s'explique facilement par le modèle des autres thèmes en *-ás-*.

Il semble ainsi que l'utilisation du vocalisme suffixal long comme moyen servant à dériver des thèmes, ne saurait être mise en doute[2]. On voit par cet exemple qu'en attribuant le vocalisme

---

[1] Gāthique: nom. *vāxš*, gén. *vačō*, acc. *vāčim*. Avesta récent: acc. *vāčim*, instr. *vača*, gén. plur. *vačąm*, nom. plur. *vāčō* et *vača*, acc. plur. *vačō* et *vāčō*. Cf. Bartholomae *Altiranisches Wörterbuch*, col. 1332/5 et *Grundriss der iranischen Philologie* I, 1, p. 217/8.

[2] Il faut donc compter avec la possibilité qu'il n'existe pas de

long des cas forts au nom. sing., on risque de méconnaître la vraie nature de certaines transformations morphologiques. D'une façon générale il convient de distinguer rigoureusement entre une proportion du type **bhertér-* : **bhérter-* = **bhertré-* : **bhértre-*, qui symbolise la dérivation de thèmes (barytons bâtis sur des thèmes oxytons), et une proportion comme **bhertér-* : **bhertré-* : **bhérter-* : **bhértre-* illustrant la dérivation de cas (cf. p. 140—2). Le plus souvent il est relativement facile de décider auquel des deux types on a affaire. S'il s'agit de la dérivation de thèmes, l'influence formelle de *A* sur *B* sera indépendante des cas, c.-à-d. elle apparaîtra, autant que possible, dans tout le paradigme. Ainsi on a vu que l'accentuation mobile des thèmes barytons (oxytons) était remplacée par une accentuation immobile (columnale), dès qu'ils étaient dérivés de thèmes oxytons (barytons). La dérivation des thèmes (et de leur accentuation) a donc supprimé l'accentuation individuelle des cas. D'autre part, quand il s'agit de dérivation de cas, l'influence de la forme casuelle *A* sur la forme casuelle *B* transparaîtra dans des paradigmes différents et, autant que possible, chez tous les thèmes.

C'est surtout le remplacement d'une forme casuelle (*A*) par une autre forme casuelle (*B*), qui conduit à des répercussions formelles consistant dans la création d'un cas nouveau. La formule générale $\begin{bmatrix} A(x) \\ B \end{bmatrix} > B'$ nous fait supposer que la transformation de la forme casuelle *B* en *B'* s'étendra sur tous les emplois de la forme casuelle *B*. Il n'y aura ainsi qu'un déplacement dans les fonctions de *A* et *B* (> *B'*), à savoir restriction du domaine fonctionnel de *A* et élargissement de celui de *B* (> *B'*). Mais si une partie de *B* seulement, formant un groupe sémantique défini (à l'intérieur de la catégorie *B*), étend ses fonctions aux frais des *A* correspondants, il en résultera un scindement de la forme casuelle *B* en *B* et *B'*, donc un cas nouveau. Cf. la formule 2) de

---

nom. sing. à deux caractéristiques: allongement + adjonction de *s* (p. 161), l'allongement du nominatif *sigmatique* étant une caractéristique des cas forts en général et non pas spécialement du nominatif. Si l'on admet que le nominatif à allongement et le nominatif sigmatique ne soient pas synchroniques, il devient nécessaire de revenir sur l'hypothèse concernant la provenance du nominatif *sigmatique* (p. 163—5). Mais notre explication du nominatif *à allongement* n'en serait pas touchée.

la p. 180 (loi de la différenciation de B). La genèse du datif (p. 159–60) consiste au fond dans la différenciation d'une forme casuelle du type $T_1e\,T_2é\,T_3ie$ ($>$ $T_1e\,T_2é\,T_3i$), laquelle, grâce à son expansion fonctionnelle, se met en rapport d'opposition avec $T_1é\,T_2\,T_3e$ (forme I): $\begin{bmatrix} T_1é\,T_2\,T_3e \\ T_1eT_2éT_3i \end{bmatrix} > T_1e\,T_2\,T_3éi$. Cf. p. 184 en bas: Série $A = T_1é\,T_2\,T_3e$, $T_1e\,T_2$; série $B = T_1e\,Té_2\,T_3ie$ ($>$ $T_1e\,T_2é\,T_3i$), $T_1e\,T_2éi$; d'où la proportion $T_1e\,T_2 : T_1eT_2\,éi = T_1é\,T_2\,T_3e : T_1e\,T_2\,T_3éi$. Pour qu'il y ait différenciation, c.-à-d. maintien de $T_1e\,T_2é\,T_3i$ à côté de la forme nouvelle $T_1e\,T_2\,T_3éi$, il faut que le remplacement ne s'effectue que chez un sous-groupe sémantique de la catégorie B. Or on a constaté depuis longtemps (cf. Delbrück *Vergleichende Syntax* I, p. 185) que les fonctions originaires du datif apparaissaient nettement d'abord et surtout chez les substantifs désignant des personnes. Le datif continue, au point de vue formel, un locatif employé à la place d'un ancien cas grammatical ou, autrement dit, sa forme suppose le renouvellement d'un cas grammatical par un cas concret. Le même phénomène se répète en grec et dans d'autres langues historiques. (Cf. p. ex. roman *ad patrem* pour lat. *patrī*). Au fur et à mesure que le cas nouveau étendait ses fonctions, il était introduit dans tous les paradigmes nominaux, sur la base du rapport $T_1e\,T_2é\,T_3i : T_1e\,T_2\,T_3éi$, c.-à-d. $-éT_3i : -T_3éi$, d'où les rapports plus récents *-i-* : *-ei* ou *-i* : *-éi* (p. 160). — Dans la lumière de notre explication la forme du datif serait le résultat de l'évincement partiel de l'accusatif du but (forme I!) par le locatif.

A la page 146—7 on a expliqué le vocalisme *o* de la désinence *-os* du gén. sing. par l'action assimilatrice de la forme I étant à la base des cas forts. Le génitif proviendrait ainsi du remplacement d'un ancien cas »grammatical« (*bâti sur la forme I*) par l'ablatif: $\begin{bmatrix} \text{-}o\text{-} \\ \text{-}és \end{bmatrix} > \text{-}ós$. Dans la forme en *-os* la fonction »concrète« (d'ablatif) et la fonction »grammaticale« (de génitif) coexistent, mais la première est plus ancienne que la seconde. Au point de vue fonctionnel la forme en *-os* est donc comparable au tour roman *de + substantif*.

Un autre exemple de différenciation de cas a été traité plus haut p. 160—5 (cf. le schéma de la p. 163).

L'extension des formes casuelles à la place de l'ancien *thème pur* employé comme déterminant (apposition ou épithète) nous ex-

plique la structure des paradigmes adjectifs en *-ó-*, *-í-*, *-ú-*, *-ā́-*, *-ī́-*. On a vu p. 152—3 que ces paradigmes étaient caractérisés par le degré *zéro* ou *o* aux cas forts et par le degré plein (*e*, *o*) aux cas faibles. Donc

nom.-acc.	gén.-abl.	loc.
-ó-	*-és*	*-éi*
-í-	*-éis*	*-éi̯i* (> *-ḗi*)
-ú-	*-éus*	*-éu̯i*
-ā́-[1]	*-ā́s*	*-ái* (< *-áə̯i*)
-ī́-	*-i̯ā́s*	*-i̯ái* (< *-i̯áə̯i*)

Voici une explication plausible des paradigmes adjectifs: L'adjectif épithète et l'apposition étaient encore indéclinables[2] à une époque où les substantifs possédaient déjà un paradigme casuel. Dans la mesure que s'établissait l'accord entre le membre déterminé et le membre déterminant des groupes syntaxiques, il y eut remplacement partiel de thèmes purs fonctionnant comme apposition, par les formes casuelles des substantifs correspondants. Chez l'adjectif épithète, puisque l'adjectif ne connaissait pas de flexion, l'accord résultait de l'emploi, à la place du thème adjectif, des cas du substantif (»adjectif substantivé«). Car les désinences *-éus*, *-éu̯i* etc. caractérisent d'abord les cas obliques de thèmes *barytons* (donc substantifs) en *-u-* etc., cf. p. 137. Le remplacement du substantif ou de l'adjectif, fonctionnant comme membre déterminant (apposition ou épithète), par les formes casuelles étant en accord avec ceux du membre déterminé, fut d'une importance capitale pour la stabilisation de l'accent dans les groupes 5) et 6) de la page 150. Le schéma de ce remplacement est différent suivant qu'il s'agit d'un thème substantif ou d'un thème adjectif. En appliquant la formule au cas concret d'un thème en *-u-*, on obtient:

[*-u-* / *-us*, *-um*, *-u*; *-éus*, *-éu̯i*] pour le substantif et [*-ú-* / *-us*, *-um*, *-u*; *-éus*, *-éu̯i*] pour l'adjectif, et ainsi de suite pour les autres thèmes. Or puisque dans le second cas les formes casuelles remplacent un thème adjectif, elles obtiennent une valeur adjective. En même temps

---

[1] Le degré *o* fait défaut chez les thèmes en *-ā-*, parce que *-ā-* continue aussi bien *-e* + $ə_4$-, que *-o* + $ə_4$- (cf. l'addenda de la p. 76).

[2] Cf. l'état analogue du turc ou de l'anglais.

les formes casuelles deviennent *des dérivés du thème pur*. Par conséquent on obtient les proportions suivantes:

pour les cas forts *-u-* (thème du substantif): *-us*, *-um*, *-u* = *-ú-* (thème de l'adjectif): x; x = *-ús*, *-úm*, *-ú*

pour les cas faibles *-ú* (thème de l'adjectif): *-éus*, *-éu̯i* = *-u-* (thème du substantif): x; x = *-eus*, *-eu̯i*.

On obtient ainsi un paradigme substantif baryton: *-us*, *-um*, *-u*, *-eus*, *-eu̯i* en face d'un paradigme adjectif oxyton *-ús*, *-úm*, *-ú*, *-éus*, *-éu̯i*. La chose principale, c'est la disparition de l'ancien paradigme substantif mobile. A sa place apparaît un paradigme baryton columnal et un paradigme oxyton *marginal* (v. p. 205—7). Bien que dans les langues historiques le caractère substantif ou adjectif du thème ne soit plus étroitement lié à son accentuation, le fait fondamental reste acquis: les paradigmes immobiles s'expliquent par une ancienne opposition d'accent existant entre les substantifs et les adjectifs de la couche primitive. L'emploi de l'accent comme caractère propre du thème était incompatible avec son emploi simultané comme caractéristique casuelle.

L'élimination de cas par d'autres cas, bien qu'elle ne constitue pas l'unique source de formes nouvelles, explique la plupart des transformations que subissent les paradigmes en dehors de la dérivation de thèmes [1]. Prenons comme exemple plus récent les formes casuelles grecques. Les différences entre les paradigmes grecs et ceux des autres langues historiques sont en rapport étroit avec les différences entre les domaines fonctionnels du génitif, du datif, de l'accusatif grecs et les domaines fonctionnels des cas correspondants des autres langues.

Ainsi en ce qui concerne le génitif sing., le grec ne connaît que la désinence *-os* à l'exclusion de *-s*, qui, dans la plupart des autres langues, apparaît chez les thèmes en *-i-*, *-u-*. Le génitif grec a dû être refait, dans une époque préhistorique assez reculée, sur le datif sing. Pour les thèmes consonantiques cf. les rapports, ποιμ-ένι : ποιμ-ένος, ἄρσ-ενι : ἄρσ-ενος, τέκτ-ονι : τέκτ-ονος, δώτ-ορι : δώτ-ορος· Chez les thèmes vocaliques la source du vocalisme du génitif est encore plus transparente: ἡδ-έ(*F*)ι : ἡδ-έ(*F*)ος (mais acc. ἡδύν), πόληϊ : πόλ-ηος (mais acc. πόλιν), πειθ-όϊ : πειθ-όος. Dans tous ces

[1] Au Chapitre IV on s'est borné à présenter les transformations de paradigmes dues à la dérivation de thèmes (p. 148 n. 1).

types le génitif est le résultat d'un remaniement, cf. v. ind. *vŕṣ-ṇaḥ*, *tákṣ-ṇaḥ*, *svād-óḥ* etc. Si l'ancienne forme du génitif s'est conservée chez les thèmes en *-o-* (gén. -οιο) et en *-ā-* (gén. -ᾱς), c'est uniquement parce que les datifs correspondants étaient en *-i̯* (-ωι, -ᾱι) et non pas en *-i*. La proportion *-i* : *-os* ne se laissait donc pas appliquer aux thèmes en *-o-*, *-ā-*.

Il s'agirait de savoir quel est le domaine du génitif grec conquis sur le datif, ou bien dans quelles conditions syntaxiques le génitif alterne avec le datif à titre de forme caractérisée ou expressive. On constate que le génitif peut remplacer le datif dans certains emplois locatifs ou instrumentaux. P. ex. emploi locatif[1]: cf. les exemples homériques contenant d'une part le datif comme A 45 τόξ' ὤμοισιν ἔχων, Δ 166 αἰθέρι ναίων, I 663 εὖδε μυχῷ κλισίης, Π 483 τήν τ' (πίτυν) οὔρεσι τέκτονες ἄνδρες ἐξέταμον, d'autre part le génitif comme P 372 νέφος δ' οὐ φαίνετο πάσης γῆς οὐδ' ὀρέων, Φ 560 λοεσσάμενος ποταμοῖο, E 6 λελουμένος 'Ωκεανοῖο, E 309 ἐρείσατο χειρὶ παχείῃ γαίης. — Emploi temporel: d'un côté εἰκοστῷ ἔτεϊ, τῇδε νυκτὶ, τρίτῳ ἤματι, de l'autre côté Θ 470 ἠοῦς δὴ καὶ μᾶλλον ὑπερμενέα Κρονίωνα ὄψεαι...... ὀλλύντ' 'Αργείων πουλὺν στρατὸν αἰχμητάων, Λ 690 ἐλθὼν γάρ ῥ' ἐκάκωσε βίη 'Ηρακληείη τῶν προτέρων ἐτέων. — Emploi instrumental: les verbes signifiant »remplir« etc. régissent le datif, p. ex. δάκρυσιν πᾶν τὸ στράτευμα πλησθὲν Thucidide), δακρύοισι γάρ 'Ελλάδ' ἅπασαν ἔπλησε (Euripide) à côté du génitif: I 224 πλησάμενος δ' οἴνοιο δέπας, I 175 κρητῆρας ἐπεστέψαντο ποτοῖο, E 289 αἵματος ἆσαι Ἄρηα. La même opposition apparaît chez les verbes dont le sens fondamental est »construire«: δ 616 χρυσῷ δ' ἐπὶ χείλεα κεκράανται, τ 563 αἱ (πύλαι) μὲν γὰρ κεράεσσι τετεύχαται, αἱ δ' ἐλέφαντι en face de K 262 κυνέην... ῥινοῦ ποιητήν, Σ 574 αἱ δὲ βόες χρυσοῖο τετεύχατο κασσιτέρου τε. Cf. ensuite le »génitif du prix« dans α 430 τήν ποτε Λαέρτης πρίατο κτεάτεσσιν ἑοῖσι, H 472 ἔνθεν ἄρ' οἰνίζοντο......, ἄλλοι μὲν χαλκῷ, ἄλλοι δ' αἴθωνι σιδήρῳ à côté du datif (de l'instrumental) dans Z 236 τεύχε' ἄμειβε χρύσεα χαλκείων, ἑκατόμβοι' ἐννεαβοίων, Ψ 485 τρίποδος περιδώμεθον ἠὲ λέβητος. — Enfin il faudrait aussi tenir compte des tours prépositionnels, comme μετά + *datif* : μετά + *génitif* etc.

D'autre côté l'accusatif présente aussi des traces formelles de l'influence du datif. Cf. κύνα, ἄρνα et l'élimination du degré

---

[1] Les exemples ont été empruntés à Brugmann-Thumb.

long à l'accusatif des noms-racines; dans cette dernière catégorie le degré vocalique long, dans la mesure qu'il existe en grec, est une marque propre du thème et non pas des cas forts. L'élimination du degré long est encore transparente dans les types δώτορα, *ἔορα, τέκτονα, ἠόα (d'après δώτορι, *ἔορι, τέκτονι, ἠόϊ), cf. v. ind. acc. *dā́tāram, svásāram, tákṣāṇam, uṣā́sam* en face des locatifs *dā́tari, svásari, tákṣaṇi, uṣási.* Car l'accusatif grec est dans une large mesure le remplaçant du datif. Ainsi d'abord l'accusatif de relation: le type instrumental εὐρύτερος δ' ὤμοισι (Γ 194), βίῃ δ' ὅ γε φέρτερος ἦεν (σ 234), hérité de l'indoeuropéen, est remplacé par le type πόδας ὠκύς, ὄμματα καὶ κεφαλὴν ἴκελος Διί (B 478). Mais c'est surtout le domaine de l'ancien *datif* qui est rétréci en grec par l'accusatif (préposition + accusatif), comme il résulte de l'emploi du datif en v. indien. Cette question attend encore un examen détaillé. Il s'agit d'un phénomène parallèle a celui que mentionne Delbrück, *Vgl. Syntax* I, p. 281: remplacement du datif par l'accusatif en germanique. — On sait que le rétrécissement du domaine du datif grec, causé par l'extension de l'emploi du génitif, de l'accusatif et des tours prépositionnels, a ultérieurement conduit à la disparition de ce cas.

On voit par l'exemple du grec quels sont les problèmes qui attendent encore leur solution de la part de la grammaire historique de l'arménien, du latin, du vieux slave, du germanique etc. Il s'agit d'établir, pour chaque langue, le rapport entre les innovations formelles des paradigmes et les rétrécissements et extensions d'emploi des différentes formes casuelles.

Il faut aussi mentionner les exemples de l'influence de la flexion pronominale sur la flexion nominale. Il va sans dire que certaines formes casuelles d'origine pronominale, comme v. ind. instr. sing. *vṛ́keṇa,* grec nom. plur. λύκοι, gén. plur. -ά(σ)ων etc., s'expliquent par la dérivation casuelle. Les thèmes pronominaux en *-o-, -ā-* et les thèmes nominaux en *-o-, -ā-* ont en commun un certain nombre de formes casuelles qui peuvent servir de point de départ pour les innovations. Ainsi p. ex. v. ind. *-a-* (thème pronominal): *-a-* (thème nominal) = *-ena* (instrumental pronominal) : x; x = *-ena* (*vṛ́keṇa*) pour l'ancien *-ā* (*vṛ́kā*). Il reste naturellement à déterminer le cas partiellement évincé par l'instrumental.

Autre est le cas de la flexion pronominale de l'adjectif germanique ou baltique. Il s'agit là d'une dérivation de *thèmes,*

à savoir du remplacement de groupes syntaxiques composés de *pronom démonstratif (anaphorique)* + *substantif* par des groupes *adjectif* + *substantif*. Le rapport de dérivation qui s'établit entre le pronom (*to-*, *i̯o-* etc.) et les thèmes adjectifs en *-o-*, conduit à la transformation du paradigme de l'adjectif. Schéma gotique: [gén. *þis*, dat. *þamma* etc. / gén. *blindis*, dat. **blinda* etc.], d'où gén. *blindis*, dat. *blindamma* etc. Schéma lituanien: [gén. *tõ*, dat. *tám* etc. / gén. *bãso*, dat. **bãsui* etc.], d'où gén. *bãso*, dat. *basám* etc. Laissant de côté le détail notons seulement que le développement gotique suppose 1) une opposition sémantique entre germ. **blindaz mannaz* et **mannaz blindaz*; 2) l'emploi de **sa mannaz* comme tour anaphorique servant à réintroduire **mannaz blindaz*; 3) le remplacement de **sa mannaz* par **blindaz mannaz*. Les mêmes suppositions valent pour le baltique. Quant à l'opposition entre épithète préposée et épithète postposée, cf. l'addenda de la p. 180.

Dans le cas enfin où la flexion pronominale n'apparaît que chez *certains* adjectifs (comme p. ex. en indoiranien ou en latin), elle s'explique par le remplacement (partiel ou total) d'un thème en *-o-* à flexion pronominale par un thème en *-o-* à flexion nominale. Il est vrai que les détails nous échappent, mais p. ex. de quelque manière que *unus* soit devenu un adjectif pronominal, la flexion pronominale de *solus* est sans doute une conséquence de celle de *unus*, puisque l'ancienne fonction sémantique de *unus* (»seul«, »unique«) a été héritée par son remplaçant *solus*.

Le remplacement d'une forme casuelle par une autre forme casuelle ne constitue pas l'unique source de cas nouveaux. Suivant qu'il s'agit de cas adverbaux ou adnominaux, ils peuvent aussi provenir d'adverbes (cf. p. 165 ss., p. 208—9 et p. 215) ou d'adjectifs (cf. p. ex. le gén. plur. arménien en *-ç* < **-skom*). Le remplacé (*A*) est toujours une ancienne forme casuelle dont la fonction syntaxique devient la fonction primaire du remplaçant (*B*), qu'il soit de provenance un cas, un adverbe ou un adjectif (pour les notions *fonction primaire* et *fonction secondaire* v. p. 175—6 et p. 197—8). Enfin le fait que des formes nominales sont bâties sur des formes verbales (noms d'action et infinitifs, noms d'agent et participes etc.) et vice versa (verbes dénominaux), crée la pos-

sibilité théorique d'une dérivation: *cas adverbal* > *cas adnominal* et *cas adnominal* > *cas adverbal.*

Sans nous engager sur la parenté syntaxique existant entre les cas obliques et les adverbes ou les adjectifs, remarquons ici que la forme II (II′) en *-é* est en même temps la forme-base des cas obliques (p. 136—7), du type adjectif le plus important (p. 191 ss.) et d'une série d'adverbes très archaïques. Nombre d'adverbes indoeuropéens représentent une forme II ou II′ pétrifiée (c.-à-d. sans forme I correspondante); la même remarque vaut pour les prépositions et les conjonctions, lesquelles, comme on sait, proviennent généralement d'anciens adverbes. Un adverbe comme v. ind. *sma* n'est que la forme II de la racine **sem*; on la rencontre, élargie de l'élément *-t*, dans *smat,* »ablatif« pétrifié (cf. la note 1 de la p. 136); la forme *smā*, expliquée comme forme allongée de *sma*, est probablement une forme d'»instrumental« (*e* + $ə_1$). Mais v. Walde-Pokorny II, p. 685. — L'adverbe de négation **ne* est en réalité **ə̯ne*, comme le prouve la forme apparentée **n̥* (v. ind. *a-*, *an-*, grec ἀ-, ἀν- etc.), le saṁprasāraṇa *ne* > *n̥* n'existant pas en indoeuropéen (p. 86 ad 4). Le timbre de *ə̯* ne se laisse pas préciser. Or **ə̯ne* est la forme II de **ə̯en* qu'on peut rattacher soit au pronom démonstratif *eno-/ono-* »celui-là«, soit à **an-* (< *$ə_2$*en-*) dans **ani̯o-*, **antero-* »autre«. La négation indoeuropéenne aurait ainsi le sens primitif: »d'une autre manière«, (»non pas de cette manière, mais) de celle-là«. — L'adverbe **pro* représente sans doute aussi une forme II figée. — La forme II de la racine **dei* fait partie de l'adverbe de temps v. ind. *adyá* (composé de **e* + **di̯e*). Tout comparables sont les adverbes indoeuropéens (de lieu) en **-dhe*: v. ind. **-dha* dans *i-há*, *kú-ha*, avest. *-dā*, *-δa* dans *idā*, *iδa*, *kudā*, grec πρόσθε(ν), ὕπερθε(ν), slave *kъde* etc. Le suffixe **-dhe* s'explique comme second membre de composé et comme forme II de la racine **dhē* »placer« (**dh*$ə_1$*e* > **dhe*). P. ex. **i-dhé* »posé ici« ou »relativement à cette place«. — Les adverbes **n̥dhér* et **n̥tér*, étant des formes II′ des complexes **ə̯endher*, **ə̯enter*, sont ainsi nettement caractérisés comme locatifs (p. 144), ce qui s'accorde avec leur valeur.

Le rapport normal entre l'adverbe et la forme casuelle apparentée est plus souvent celui de $B : B'$ que celui de $B : A$. En général l'adverbe représente le résidu de la transformation $\begin{bmatrix} A(x) \\ B \end{bmatrix} > B'$,

où *A* symbolise la forme remplacée, *B* la forme casuelle ancienne remplaçant *A* et *B'* le cas nouveau résultant de la transformation de *B*. La forme remplacée *A* n'est pas nécessairement elle-même une forme casuelle. D'autre part a déjà vu des exemples d'adverbes qui étaient des résidus (au sens de la p. 179) d'une transformation de *thèmes*. Cf. p. ex. *aṅgirasvát*, *manuṣvát* etc.; ces accusatifs neutres employés comme adverbes se sont soustraits à la transformation (traitée plus haut p. 203—7) qu'ont subie les thèmes adjectifs en *-ma(n)t-*, *-va(n)t-* à l'égard de l'accent. Parallèlement, les avyayībhāva représentent le résidu d'une transformation de composés adjectifs (v. la note de la p. 224).

§ 5. La genèse du genre grammatical.

Les formes linguistiques étant réalisées dans une situation définie et dans un contexte défini, il est permis de parler avec M. Bühler, l'éminent théoricien de la langue, de deux plans de »représentation linguistique« (»Darstellungsfelder der Sprache«): l'un c'est la situation extérieure, l'autre le contexte [1]. La différence entre les deux plans apparaît d'une façon nette dans des phénomènes nombreux de la morphologie et de la syntaxe. Ainsi la fonction temporelle de formes verbales varie suivant le plan auquel elles sont rapportées. Dans les phrases *on vous attend* et *j'ai dit*: »*On vous attend*« une seule et même forme verbale est rapportée une fois au plan de la situation extérieure (moment de parler), l'autre fois au plan du contexte (*j'ai dit* = passé). Une seule et même forme sert donc à noter soit le présent, soit la simultanéité. Brugmann a eu la mérite de mettre en relief la double fonction des pronoms démonstratifs: 1) fonction deictique; 2) fonction anaphorique. La première consiste à indiquer les objets (extérieurs), la seconde à indiquer les mots (du contexte).

Dans le domaine du genre grammatical (nous nous bornons d'abord à l'opposition *masculin*:*féminin*) on retrouve cette différence de plans. Chez le substantif le genre grammatical désigne (au moins à l'origine) une certaine qualité (ou certaines qualités) d'objets ou, autrement dit, la classe à laquelle ces objets appartiennent. Mais le genre grammatical de l'adjectif et, en général, des éléments adjectifs (pronoms adjectifs, noms de nombre adjec-

[1] *Sprachtheorie*, p. 79 ss. et 149 ss.: *Zeigfeld*, *Symbolfeld*.

tifs etc.) ne désigne que le genre du substantif auquel cet adjectif se rapporte ou, autrement dit, la classe sémantique à laquelle le substantif appartient. La distinction entre »deictique« et anaphorique est donc applicable au problème du genre grammatical. La caractéristique du genre grammatical en indoeuropéen, donnée par M. Meillet *Introduction*[6] p. 243—4 et 215, nous fait voir que la marque essentielle de cette catégorie repose dans sa fonction anaphorique. Admettons qu'il existe, dans une langue donnée, une dérivation nominale fortement développée, permettant de bâtir des substantifs du sexe féminin[1] sur les substantifs désignant des êtres animés. On ne saurait y voir la preuve de l'existence, dans cette langue, de la catégorie du genre, si ces différences existant dans le domaine substantif ne sont pas reflétées, d'une manière ou d'autre, par les éléments adjectifs.

Tout comme dans le domaine des pronoms démonstratifs des éléments anaphoriques toujours nouveaux sortent d'anciens éléments deictiques, tout ainsi le genre anaphorique, c.-à.-d. le genre grammatical des adjectifs, suppose l'existence préalable du genre »deictique«, c.-à-d. du genre grammatical chez les substantifs. Voici, selon nous, les étapes successives de l'évolution:

Le point de départ est constitué par un fort développement de la dérivation nominale. Chaque suffixe représente en règle plusieurs catégories sémantiques et, vice versa, une catégorie sémantique donnée est représentée par plusieurs suffixes. On sait que même dans les langues à dérivation suffixale faiblement développée (comme p. ex. les langues sémitiques) la corrélation entre les suffixes et les catégories sémantiques n'est pas toujours univoque. Dans la dérivation des substantifs une place importante est accordée aux adjectifs substantivés, c.-à-d. aux substantifs dérivés des adjectifs (substantivation sémantique[2]). (Cf. p. ex. le rôle

[1] C.-à-d. désignant des êtres du sexe féminin (surtout des personnes et de certains animaux relativement familiers).

[2] Nous empruntons les termes *substantivation sémantique* et *substantivation syntaxique* à M. Jellinek (PBB XXXIV, p. 582). M. Broendal n'emploie le terme *substantivation* que dans le sens étroit de *substantivation sémantique*. (*L'autonomie de la syntaxe* dans Journal de Psychologie XXX, p. 222). On s'aperçoit que le rapport *s. sémantique*: *s. syntaxiqne* n'est qu'un cas spécial du rapport plus général »*deictique*« : *anaphorique*. Quand nous parlions, p. 197, de la *fonction anaphorique*, c'était justement au sens de *substantivation syntaxique*.

du suffixe polonais *-ek* < slave *-ъkъ*, servant à substantiver les adjectifs). On forme de cette façon, au moyen de suffixes différents, soit des substantifs abstraits, soit des substantifs concrets appartenant à des sousgroupes sémantiques divers.

Dans le procès de la genèse du genre grammatical l'étape essentielle c'est le remplacement partiel des adjectifs par des substantifs dérivés des adjectifs (c.-à-d. le remplacement des épithètes par des appositions). Cf. germanique (gotique) *manna blinds*, mais, dans l'emploi anaphorique, *manna (sa) blinda* où *blinda* est substantif de provenance (thème en *-n-*). De même les adjectifs du v. slave, comme *slěpъ-jь* (»l'aveugle«) ou ceux du v. français, p. ex. *cil bon*, bien qu'»analytiques«, représentent des groupes syntaxiques équivalant aux substantifs, puisqu'ils consistent de *membre déterminé* + *membre déterminant*. Or les substantifs du type *blinda* employés à la place d'anciens adjectifs, deviennent leurs dérivés, et sont automatiquement perçus comme des formes spéciales d'adjectifs. En germanique les substantifs du type *blinda* deviennent des adjectifs anaphoriques employés aussi bien comme des épithètes que comme des supports autonomes de détermination (substantivation syntaxique). Le rapport de dérivation qui s'y est établi entre l'ancien adjectif et l'adjectif anaphorique est devenu la source de thèmes nouveaux: d'après *-on-* : *-o-* (**blindan-* : **blinda-*) on bâtit *-ān-* sur *-ā-* (**blindōn-* : **blindō-*) et *-īn-* sur *-ī-* (**etandīn-*: **etandī-*).

Une forme adjective de ce genre, n'étant au fond qu'un ancien substantif, servira de base aux mêmes procédés de dérivation que le substantif. Mais la valeur sémantique de ces procédés subit un déplacement correspondant au changement *substantif* > *adjectif*. Et en particulier les suffixes substantifs désignant certaines qualités d'objets, deviendront des signes de la catégorie sémantique du substantif déterminé par l'adjectif. Si p. ex. chez le substantif les éléments *-ā-*, *-ī-* désignent le *sexe féminin* d'un individu, chez l'adjectif ils ne viseront que le *genre féminin* du substantif auquel l'adjectif se rapporte.

L'étape suivante de la genèse du genre grammatical c'est l'expansion formelle du rapport existant entre le substantif et l'adjectif, rapport qui n'était à l'origine propre qu'à un groupe sémantique strictement défini. Prenons comme exemple les suffixes indoeuropéens *-ā-*, *-ī-*. Aussi longtemps que le substantif en *-ā-*

ou en -ī- bâti sur l'adjectif fonctionne comme substantif, on ne peut parler du genre grammatical féminin. Le genre ne fait son apparition qu'au moment où le substantif en -ā-, -ī- remplace, dans une partie de leurs fonctions, les adjectifs déterminant des *substantifs du sexe féminin*: les suffixes -ā-, -ī- cessent alors de désigner le sexe féminin et ne servent plus que *de marques anaphoriques* du sexe féminin. D'autre part, comme on vient de souligner, presque chaque suffixe substantif sert à caractériser plusieurs catégories sémantiques (p. ex. des abstraits et des collectifs à côté d'êtres du sexe féminin [1]). Cette communauté de forme est la condition indispensable de l'expansion des nouveaux adjectifs, qui évincent les anciens adjectifs (conservés comme premiers membres de composé) dans une partie de leurs emplois. Il s'établit un rapport de dérivation entre le groupe *adjectif non fléchi* + *substantif à suffixe donné* et l'adjectif anaphorique nouveau, rapport qui permet l'extension de l'adjectif anaphorique en dehors de son domaine originaire. Ainsi p. ex. sur le modèle -*ti*- (sexe féminin »deictique«): -ā-, -ī- (sexe féminin anaphorique) on obtient -*ti*- (»deictique«): -ā-, -ī- (anaphorique), sans que le sens du substantif déterminé entre en ligne de compte, pour peu qu'il n'exclue pas le genre féminin; ce qui arriverait si le substantif désignait un être du sexe masculin. Car le critère du genre naturel (c.-à-d. du sexe) prime toutes les considérations formelles. Dans toutes les langues indoeuropéennes les noms d'êtres humains et de certains animaux (surtout domestiques) présentent le genre grammatical correspondant au genre naturel (= sexe). La corrélation entre un genre grammatical donné et un suffixe primitif n'est que la preuve du fait qu'à l'époque de l'apparition du genre grammatical le suffixe en question servait aussi à former des noms du sexe masculin ou féminin.

Un troisième groupe est constitué par les substantifs dont le genre grammatical n'est motivé ni par leur sens (puisqu'ils ne désignent pas d'êtres vivants) ni par leur forme (puisqu'ils ne présentent pas de suffixe comportant un genre grammatical déterminé). Au moment de la genèse du genre les substantifs de

---

[1] La pluralité des fonctions de certains suffixes substantifs est un fait capital qui nous explique l'extension du genre grammatical par voie formelle. Expliquer à son tour cette pluralité de fonction est une tâche qui ne nous intéresse pas ici.

ce groupe adoptent le genre d'autres substantifs avec lesquels ils alternent au point de vue sémantique. A savoir le membre non-caractérisé[1] de l'opposition sémantique impose son genre au membre caractérisé[1] (ou subordonné) du couple. Cette règle est justifiée par de nombreux exemples qu'offre l'histoire récente des différentes langues indoeuropéennes. Ainsi en français ou en allemand le genre continue à être conditionné par le sexe, en tant qu'il s'agit d'êtres vivants dont le sexe est connu. Par contre la base formelle du genre, c.-à-d. sa corrélation avec certains suffixes déterminés, est assez faible. L'expansion des fonctions sémantiques d'un mot *B* aux dépens d'un autre mot *A* y amène souvent le changement de genre de *B*, qui adopte le genre de *A*, si à l'origine il y a différence de genre entre *A* et *B*. Cf. plus haut p. 177 et 181 le genre féminin de moyen français *orage*. D'une manière analogue le mot allemand *Petschaft* »sceau« (< slave *pečętь* fém.) hérite le genre neutre de son prédécesseur sémantique *Siegel* (< lat. *sigillum*), qu'il remplace dans une partie de ses fonctions. All. Fenster »fenêtre« (< lat. *fenestra* fém.) doit son genre neutre à germ. **winda-augan-* (cf. anglais *window* etc.). Si le domaine sémantique du mot *A* embrasse tout un groupe de mots *B* caractérisés (subordonnés) au point de vue sémantique, il se constitue la règle que les mots appartenant à ce groupe (c.-à-d. les mots ayant en commun un certain sens fondamental) présentent un genre grammatical défini. En français les noms d'arbre sont du genre masculin, parce que dans les langues romanes *arbor* est masculin et que la plupart des éléments suffixaux latins ne sont pas déterminés, en français, au point de vue du genre. Au contraire, en latin les noms d'arbres sont féminins, puisque *arbor* y est féminin et puisque la désinence *-us* n'est pas à l'origine bornée au genre masculin. Il n'est pas nécessaire de recourir aux facteurs d'appréciation et de mentalité primitive. Mais répétons encore une fois, de tels phénomènes ne sont possibles que si le genre n'est pas conditionné par le suffixe. En polonais p. ex. le genre est déterminé par l'élément final du mot (au moins dans le nominatif sing.), excepté les cas où cet élément est une ancienne consonne palatale. Là il y a possibilité aussi bien de genre masculin que de genre féminin, ce qui rend compte du changement

---

[1] Pour les termes *caracterisé* et *non-caracterisé* cf. plus haut p. 174.

de genre dans les mots *piec* »fourneau«, *cień* »ombre» (féminins en slave, masculins en polonais). Pour expliquer le genre masculin de ces mots il faudrait déterminer leurs prédécesseurs sémantiques éliminés de l'usage totalement ou en partie.

Le genre grammatical du mot *A* étant souvent hérité par son successeur fonctionnel *B*, on conçoit que dans les langues indoeuropéennes historiques les substantifs en *-os* sont à peu près tous des masculins, les substantifs en *-ā*, *-ī* presque toujours des féminins. C'est que le successeur sémantique d'un substantif, c'est très souvent son épithète, donc une forme adjective en *-os*, *-ā*, *-ī*. En remplaçant un substantif du genre masculin, l'adjectif en *-os* est devenu lui-même un substantif masculin. Une conclusion analogue vaut pour les adjectifs en *-ā*, *-ī*. Mais se contenter de dire que les formations féminines en *-ā-*, *-ī-* sont de provenance des adjectifs désignant une appartenance au masculin correspondant, n'avance en rien la solution du problème du genre, puisque c'est au contraire le passage *substantif* > *adjectif* qui est une condition essentielle de la genèse du genre anaphorique.

En résumant nous constatons que trois facteurs contribuent à l'opposition grammaticale *masculin* : *féminin*: 1) le genre naturel (sexe); 2) le phénomène de l'accord, basé sur des rapports fixes entre les morphèmes substantifs et les morphèmes adjectifs; 3) le phénomène de l'alternance fonctionnelle entre les membres caractérisé et non-caractérisé de couples sémantiques. A chaque de ces facteurs correspond un type spécial de mécanisme proportionnel: ad 1) p. ex. germ. **blinda-* : **blindan-* = **blindō-* : **blindōn-* (évincement des anciens adjectifs par des substantifs désignant des êtres animés); ad 2) p. ex. *-ti-* (sexe féminin »deictique«): *-ā-*, *-ī-* (sexe féminin anaphorique) = *-ti-* (»deictique«, mais p. ex. abstrait): *-ā-*, *-ī-* (anaphorique); ad 3) p. ex. *tempeste* : *orage* = *une violente tempeste* : *une violente orage*.

Les conditions indispensables, mais suffisantes, de la genèse du genre grammatical, ce sont 1) la possibilité de formation de substantifs du sexe féminin sur des substantifs désignant des êtres animés; 2) la possibilité de formation de substantifs animés bâtis sur des adjectifs (autrement il n'y aurait pas d'opposition formelle entre les adjectifs anciens et les adjectifs nouveaux). Les deux conditions peuvent être comprimées dans une seule formule: la catégorie du genre grammatical (à savoir l'opposition *masculin* :

féminin) ne peut naître que dans un système morphologique où des substantifs du sexe masculin et féminin peuvent être dérivés immédiatement des adjectifs.

L'apparition du rapport *masculin* : *féminin* suppose ainsi l'existence *préalable* de l'opposition *inanimé* : *animé*, ainsi qu'il découle de la condition 2). L'opposition *inanimé* : *animé* est, au point de vue formel, de tout autre nature que l'opposition *masculin* : *féminin*. Cette dernière repose sur la dérivation de thèmes, tandis que la première est la conséquence du remplacement d'une forme casuelle par une autre (cf. p. 162 ss.). Mais ce qui a été dit plus haut sur la manière dont une opposition d'abord »deictique« devient anaphorique (trouvant sa réalisation essentiellement dans l'adjectif) vaut pour l'opposition *inanimé* : *animé* aussi bien pour le rapport *masculin* : *féminin*.

Les déplacements du genre *neutre* > *masculin* ou vice versa comportent naturellement un autre mécanisme proportionnel que les déplacements *masculin* > *féminin* ou *féminin* > *masculin*. Soit un substantif neutre comme indoir. *vṛtrá-* remplaçant, pour une raison ou une autre, un nom propre masculin ou en général un substantif masculin x :

gén. *māyínaḥ* + x, dat. *māyíne* + x etc. : gén. *māyíno vṛtrásya*, dat. *māyíne vṛtrā́ya* etc. = nom. sing. *māyī́* + x, nom. plur. *māyínaḥ* + x : *māyī́ vṛtrā́ḥ*, *māyíno vṛtrā́ḥ* (pour *māyí vṛtrám*, *māyíni vṛtrā́ṇi*. — C'est-à-dire les cas directs sont transformés sur le modèle des cas obliques, tandis que le remplacement *masculin* > *féminin* ou vice versa entraîne un remaniement des formes à épithète sur le modèle des formes sans épithète.

Parmi les théories qui essaient d'expliquer la catégorie du genre au point de vue génétique, celles de Jacobi[1] et de Brugmann[2] sont sans doute les plus importantes. Nous admettons avec Jacobi que l'opposition *-o-* : *-ā-* était d'abord bornée au genre naturel (sexe). D'autre part nous croyons devoir donner raison à Brugmann, qui considère l'*-ā-* féminin comme étant de provenance substantive et non pas adjective ou pronominale, comme le croit Jacobi. S'il est vrai que l'opposition *-o-* : *-ā-* chez les substantifs (**éḱu̯os* : **éḱu̯ā* etc.) semble récente, il reste d'autre part acquis que

---

[1] *Compositum und Nebensatz*, p. 115 ss.
[2] Techmers internat. Ztschr. IV, p. 100 s.

le genre grammatical de l'adjectif n'est qu'une conséquence de l'emploi adjectif de certaines formations substantives caractérisées au point de vue du genre. C'est justement *parce que* l'opposition *-o-* : *-ā-* joue le rôle de la »motion anaphorique«, qu'elle est tombée en désuétude comme signe de la »motion deictique«, et que dans cette dernière fonction elle a été remplacée, dès l'indoeuropéen, par un rapport nouveau *-o-* : *-íi̯-* (p. ex. **u̯ĺ̥qᵘo-* : **u̯ĺ̥qᵘíi̯-*).

Il est permis de comparer le développement esquissé cidessus avec certains faits connus de l'histoire des langues modernes. Ainsi dans les langues romanes la plupart des substantifs isolés et les catégories substantives qui tendent à remplacer les anciens adjectifs épithètes, sont des noms de personnes (cf. Meyer-Lübke *Grammatik der romanischen Sprachen* III, p. 151). Par conséquent ils fonctionnent d'abord comme appositions déterminant des substantifs à sens personnel. Ensuite seulement ils sont employés aussi auprès des substantifs à autre sens. P. ex. (Meyer-Lübke l. c.) lat. *iuvenes annos*, *vindex manus*, *venator canis*, *civitas peccatrix*, fr. *un air rêveur*, esp. *el líquido embriagador* etc. Les ressemblances entre ces phénomènes et le développement indoeuropéen consiste 1) dans le passage *substantif* > *adjectif* causé par le remplacement de l'adjectif épithète par l'apposition substantive; 2) dans l'identité du noyau sémantique originaire, constitué dans les deux cas par des substantifs désignant des personnes. D'autre côté il ne faut pas perdre de vue les différences: 1) pour l'indoeuropéen les changements en question semblent la cause de l'apparition du genre grammatical, tandis que dans les langues romanes ils se déroulent dans les cadres, déjà constitués, de cette catégorie; 2) en indoeuropéen les déplacements fonctionnels se manifestent dans des changements formels importants (formation de paradigmes adjectifs, v. plus haut § 4). En roman, à cause du caractère plus »lexical« de ces langues, de tels changements sont beaucoup plus rares. Mais cf. p. ex. la formation du féminin en *-ora* en espagnol (masc. *embriagador*: fém. *embriagadora*): elle n'est que la conséquence du passage des dérivés en *-or* au champ adjectif.

Addenda et corrigenda.

Les chiffres indiquent les pages et les lignes.

1,6 et 11 du bas *k* + *u̯* et *ḱ* + *u̯*; 3,17 *ḱu̯o*; 5,10 *q^ueḱ/ĝ*; 5,16 *hwéol*; 5,20 *cumun*; *kʿim-kʿ*; 5,22 *céssaim*: 5,11 du bas *çorkʿ*; 6,7 Δέλλοι; 6,2 du bas *ḱ*; 7,1 *ḱ*, *ḱei*; 7,3 *ḱei*; 7,4 *ḱeiḱer*; 7,5 *ḱeipo-*; 7,6 *ḱei-u̯-*; 7,7 *ḱekuro-*; 7,8 *ḱel*; 7,9 *ḱelb*; 7,10 *ḱem*; 7,11 *ḱen*; 7,12 *ḱent*; 7,13 *ḱer*; 7,15 *ḱerd*; 7,17 *ḱerdh*; 7,18 *ḱer(s)*; 7,19 *ḱersno-*; 7,20 *ḱerə*; 7,21 *ḱerə*; 7,24 *ḱes*; 7,25 *sḱer*; 7,27 *ḱēḱo-*; 7,28 *ḱēu̯ero-*; 7,29 *ḱii̯on-*; κίων; 7,30 *ḱe/ḱo-*; *-ce*; 9,13 *kʿakʿor*; 9,10 du bas *karkaṭa-*; 11,1 du bas *ḱe/oq^uen-*; 12,1 *ḱoq^ur̥*, *ḱoq^uens*; 12,2 *ḱoq^ueni*;

12,5 du bas: Aux exemples de »délabialisation« devant consonne on pourrait encore ajouter: lat. *Quinctius* en face de *quinque*; *in-sectiones* »narrationes«, *in-sexit* »dixerit« et *signum* à côté de *in-seque*; *e-lixum*, *lixa* en face de *liquor*; *colliciae*: *liqueo*; *deliciae*: *laqueus*; *nixus*, *nictare* à côté de *coniveo*; *gravis* en face du grec βαρύς; grec λίσσωμεν· ἐάσωμεν à côté de λείπω; ζώω en face de βίος; v. irl. *snechta*: lat. *nivem*. — L'absence de labialisation devant vocalisme *o* apparaît encore dans les exemples germaniques suivants: v.-h-a. *hals* < $\sqrt{q^u el}$, *bi-sigan* en face de *sîhit*, *hnîgu* et *gi-nigan* en face de got. *hneiwiþ*, *ver-snigan* en face de *snîwit*, *kalb* en face de grec ἀ-δελφός, v. isl. *kelda* en face de v.-h.-a. *quëllan*, *gandr* < $\sqrt{g^u hen}$, *geþ* < $\sqrt{g^u hedh}$ (cf. grec θείνω; θέσσασθαι).

14,8 du bas: préfère rattacher; 16,10 du bas ἑκατόμβη; 17,3 *$ə_1$ l̥n̥ghu̯ī́*; 17,4 du bas supprimer *kimbull* : *žémbė*; 18,7 du bas *šḱèps*; 18,3 du bas: au Chapitre III (p. 120); 19,8 du bas *sḱ*; 20,13 *ḱ*; 20,19 *ḱ*; 20,22 *sḱeid* > *skeid*; 20,25 *sḱəi̯ā*; 20,26 *ḱī-*;

21,17 ajouter: En ce qui concerne les langues centum on est frappé de l'absence de q^u (< *k*) après *s* initial. L'exemple norvégien *skvelpa* = lit. *skalbiù* n'est pas, à cause de son isolation, assez probant. Or l'absence de *sq^ue-* < *ske-*, *sq^ui* < *ski-* ne s'explique pas par la simple supposition que *ke* > q^u*e*, *ki* > q^u*i* dans les langues centum est antérieur à la chute de *e* dans *$s_e$ku̯e/i-* > *sku̯e/i-* (cf.

l'addenda de la p. 85) ou à la résorption de *u* dans *sku̯e/i-* > *sku̯e/i-* (cf. plus bas p. 263). La cause véritable c'est que dans *ske/i-* *k* ne fonctionne ni comme sourde ni comme sonore. De cette manière *sḱ-* et *sk-* ne seraient distingués ni dans les langues centum ni dans les langues satem de l'Europe.

21,7 du bas *k* et *ḱ*; 21,4 du bas καβλέει; 22,2 du bas: de *k* et de *ḱ*; 23,3 *ḱo*; 23,6 *ḱo*; 23,7 *ḱe*; 23,10 *ḱ*; 23,17 *ḱ*; 23,2 du bas *k* à *ḱ*; 24,8 *ke/ko* < *ḱe/ḱo*; 30,1 d'attribuer; 32,10 du bas: aient été; 33,7 du bas supprimer: d'une part; 34,13 *de mot*; 36,21 diphtongues; 38,30 aussi bien en indien;

41,12 ajouter: La forme avestique *xvəng* (dissyllabique dans Y. 43,16; 44,3; 50,10) n'est pas une continuation directe de **s*$_e$*ə*$_2$*u̯éns*. Dans le paradigme de **séə*$_2$*u̯l̥*, gén. **s*$_e$*ə*$_2$*u̯éns* le complexe **s*$_e$*ə*$_2$*u̯-* (devant suffixe à degré plein) alternait avec **s*$_e$*ə*$_2$*u-* (devant suffixe à degré affaibli), p. ex. gén. **s*$_e$*ə*$_2$*u̯éns*, mais dat. **s*$_e$*ə*$_2$*unéi*. Après le passage de **s*$_e$*əu-* > *su-u-* la régularité du paradigme a été maintenue grâce à l'introduction du **su-u-* dans le génitif et le locatif: **su-u̯éns*, **su-u̯én*. Cette introduction a nécessairement eu lieu avant la contraction de *su-u* > *sū*. — De même les formes du type v. ind. *bhiyás-* supposent l'existence de formes comme *bhīṣā́* (< **bhi-i-ṣā́*). Il s'agit en somme de l'introduction, devant voyelle, de complexes originairement bornés à la position antéconsonantique.

41,15 vraies; 42,16 et 18 *śās*; 44,5 ἐσμέν; 45,31 diphtongues; 46,4 *pr̥ṇīmáḥ*; 47,5 du bas supprimer la dernière phrase; 50,5 d'entre elles; 54,22 *ḱh*; 55,9 **pí-pə*$_3$*e-ti*; 55,9 corrélation; 56,31 fournie; 63,22 supprimer: est; 63,30 employés; 63,34 *-śiṣya*; 64,8 du bas: Quoi qu'il;

64,3 du bas ajouter: Il résulte enfin de l'aspirée de *duhitár-* etc. que *ə* provient d'un complexe à *ə* *antévocalique*.

66,2 du bas *vac*; 67,6 *carkr̥ti-*;

69,3 du bas ajouter: Quant aux complexes du type *TRă* continuant parfois *T*$_e$*Rə*$_e$, ils s'expliquent de façon commode: 1) comme formes syncopées en composition (cf. p. 66); ou bien 2) comme formes à accentuation primaire ou secondaire de la deuxième syllabe, syncopées dans les langues individuelles (la syncope serait comparable au remplacement de *i̯i*, *u̯u* par *i̯*, *u̯*, cf. p. 89). On obtient donc *T*$_e$*Rə*$_e$ > *TRā*; T$_é$*Rə*$_e$ > *Tă Ră*; *T*$_e$*Rəé* ou *T*$_e$*Rə*$_é$ > *TRă* dans les langues du Sud-Ouest.

73,21 ajouter: Au point de vue formel *paḫš* correspond à v. slave *pasǫ* (qui, phonétiquement, ne recouvre pas lat. *pasco*, cf. p. 19—20).

73,22 μῆλον; 74,4 du bas ajouter: arm. *oṙk'*;

76,6 ajouter: Pour un autre indice chronologique v. p. 66 et 84: la chute de $ə$ antévocalique est postérieure à la réduction $ei > i$, $eu > u$.

76,6 (et Chap. III, § 4) ajouter: Le caractère *phonologique* des sons $ə_1, ə_2, ə_3, ə_4$ peut être partiellement déterminé: 1) par le voisinage vocalique: $ə_1 + e > e$; $ə_2 + e > a$; $ə_4 + e > a$; $ə_3 + e > o$ etc. (cf. p. 28 et 75); $o + ə_2 > \breve{o}$; $o + ə_4 > \breve{a}$ etc.; 2) par le voisinage consonantique: $ə_4$ aspire les occlusives (p. 75 et 46 ss.), $ə_3$ sonorise les occlusives sourdes (p. 54); 3) par la distinction entre $ə_2$ et $ə_4$ dans la langue hittite. L'élément $ə_4$ est neutre en ce qui concerne la sonorité, puisqu'il n'affecte pas l'occlusive précédente au point de vue de la sonorité. De même l'élément $ə_1$, qu'il aspire ou non une occlusive précédente. — Notons en passant qu'il serait tentant de rapprocher la racine **kēi̯* (> **qᵘēi̯*) de v. ind. *cā́yati*, grec τηρέω, v. slave *čajǫ* de la racine v. ind. *khya-* contenue dans *ákhyat*. La forme **kə(i)i̯é-* > *khya-* serait tout à fait parallèle aux formes *śyá-ti*, *syá-ti*, *chya-ti*, *dyá-ti* traitées à la p. 64. Le rapport de v. ind. *sphirá-* à la racine **spē* deviendrait aussi intelligible. — L'élément $ə_3$, qui sonorise une occlusive précédente, doit posséder un correspondant sourd dans le système phonologique (cf. p. 55). Car en indoeuropéen ce ne sont pas les sons sonores uniquement au point de vue *phonétique* (comme *r*, *l*, *n*, *m*), mais les sons *fonctionnant* comme sonores (*b*, *d*, *g*), qui sonorisent un élément sourd précédent (dans le même mot). On peut provisoirement admettre que c'est $ə_2$ (= hittite *ḫ*) qui fonctionne comme élément sourd correspondant à l'élément sonore $ə_3$. Quant à la distinction entre $ə_2$ et $ə_4$, elle est illustrée par les exemples suivants:

$ə_2$	$ə_4$
(*ḫ* en hittite; n'aspire pas les occlusives; admet l'apophonie *a* : *o*)	(zéro en hittite; aspire les occlusives; n'admet pas l'apophonie *a* : *o*)
-ḫa (désinence moyenne 1-ère p.) = indoir. *-a* (sans aspiration d'une sourde précédente)	*-ta* (désinence moyenne 2-ème p.) = indoir. *-tha*

paḫš »garder«: πῶυ, πῶμα

ḫastai »ossements«: ὀστέον, lat. *os*

-a (désinence plur. neutre): indoir. et eur. *-ā* (suffixe féminin, qui n'alterne pas avec *ō*)

mekkiš: v. ind. *máhi*

Pour d'autres exemples cf. p. 46—53, 73—5 et 111—2. Rappelons que dans les Chapitres II et III le symbole $ə_2$ est employé dans un sens plus large ($ə_2 + ə_4$). Si l'on admet quatre espèces de $ə$, la formule de transformation phonologique établie p. 109 exigera un remaniement. Il semble indiqué de poser pour l'époque indoeuropéenne précédant la différenciation dialectale: différence entre $ə_1e$ et $ə_1o$, différence entre $ə_2e$ et $ə_2o$, mais coïncidence de $ə_3e$ et $ə_3o$ en $ə_3o$ et coïncidence de $ə_4e$ et $ə_4o$ en $ə_4o$ (c'est-à-dire absence du vocalisme antérieur *e* après les sons $ə_3$, $ə_4$). Or, à en juger par le hittite, des quatre sons $ə_1$, $ə_2$, $ə_3$, $ə_4$ c'est $ə_2$ qui conserve son caractère consonantique le plus longtemps. — Il faudrait poser, pour les langues du Sud, $\begin{bmatrix} o\,(R) \\ ə_4\,o \end{bmatrix}$, $\begin{bmatrix} (R)\,o \\ o\,ə_4\ \text{a.-v.} \end{bmatrix} > a$ plutôt que les formules données à la p. 109.

Le passage de $e > a$ dans le voisinage de sonantes aurait eu lieu dans une époque postérieure. Cette différence chronologique entre le scindement de *ór/or*, *ró/ro* et le scindement de *ér/er*, *ré/re* nous expliquerait très bien le fait pourquoi la correspondance *o* septentrional = *a* méridional discutée p. 115—120 ne trouve pas de pendant du type *e* septentrional = *a* méridional. Enfin il y aurait eu, dans les langues du Sud, passage de *e* à *a* dans le voisinage de $ə_2$.

Pour les langues du Nord il suffirait de poser $\begin{bmatrix} o \\ ə_4 o \end{bmatrix}$, $\begin{bmatrix} o \\ ə_2 e \end{bmatrix}$. La dernière formule vaudrait aussi pour l'indoiranien; les formules de la p. 113 ne seraient valables que si l'on admettait identité entre $ə_2$ et $ə_4$ (qui aspire les occlusives précédentes).

77,3 du bas: phonologique; 80,11 du bas *Ablautprobleme*; 81,7-8 inaccentuées; 82,3 du bas: intérieurs; 84,2 coexistence;

85,4 supprimer le point et ajouter: et un $_e$ suivant un groupe *occlusive* + *sifflante* disparaît parfois devant une sonante, p. ex. dans v. ind. *jmáḥ* < **ĝhđhmés*.

86,7 du bas *jñātá-*;

89—91 Au moment où l'impression du présent mémoire touchait à sa fin, on a pris connaissance du récent article de

M. Edgerton, traitant de l'action de la loi de Sievers en védique (Language X, p. 235—265). M. Edgerton admet que dans la langue du RV. l'alternance *y*:*iy*, *v*:*uv* (et aussi *r*:*ṛr*, *n*:*ṇn*, *m*:*ṃm*) vaut pour tous les *y*, *v*, *r*, *n*, *m* et tous les *iy*, *uv*, *ṛr*, *ṇn*, *ṃm* antévocaliques: *y* etc. après syllabe légère, *iy* etc. après syllabe lourde (ou après consonne simple en initiale absolue). Ainsi *y* et *iy*, *v* et *uv* ne seraient que des variantes phonétiques d'un seul phonème. Exception unique: *-iy-*, *-uv-* accentués. Voilà la thèse principale, qui nous paraît inacceptable. Les groupes *-ii̯-*, *-uu̯-*, *-ṛr-*, *-ṇn-*, *-ṃm-* possèdent, selon nous, une double provenance: 1) *-ₑi̯-*, *-ₑu̯-* etc. antévocaliques (*-ₑi̯-*, *-ₑu̯-* étant devenus *-ii̯-*, *-uu̯-* dès l'époque indoeuropéenne); 2) *-iə-*, *-uə-* etc. antévocaliques, cf. p. 40 et 66. Quant au premier groupe, son origine à été discutée ci-dessus p. 89 et 130. Dans le RV. les *-iy-*, *-uv-* des deux provenances (et aussi, comme le remarque à juste titre M. Edgerton, *i* + *y*, *u* + *v* au contact de deux morphèmes), sont réduits à *y*, *v* dans les conditions connues. Pour *-ṛr-* etc. la règle vaut aussi, bien que les données soient assez fragmentaires. Mais d'une façon générale les *y*, *v* etc. hérités de l'indoeuropéen ne sont jamais »*résolus*« en *-iy-*, *-uv-* etc. Il en suit que l'alternance *-y*/*iy-*, *-v*/*uv-* sera bornée à des racines et à des suffixes définis. Or M. Edgerton tâche de généraliser la formule. Mais ses arguments sont insuffisants. Il trouve d'abord lui-même un certain nombre de mots dans lesquels la »résolution« de *y*, *v* en *iy*, *uv* ne se rencontre jamais (p. 262—3). Pour plier les faits à sa règle M. Edgerton non seulement remplace les hendécasyllabes de la triṣṭubh par des vers de 10 ou 12 syllabes (ainsi p. 248 et 249), mais propose des leçons comme *áhave* ou *áhvaye* au lieu de *áhve* (p. 249), ou bien, ce qui nous semble bien hasardé, **sūdúḥ* à côté de *svādúḥ* (p. 263). Il explique souvent le manque d'une initiale *consonne* + *iy* ou *uv* (à côté de l'initiale attestée *consonne* + *y*, *v*) par le fait que le mot en question n'apparaît qu'après syllabe légère, au moins dans la plupart des cas. Or ce phénomène devient clair si l'on tient compte de la tendance rigvédique à éviter les syllabes doublement longues. Cf. Wackernagel *Dehnungsgesetz* p. 25, Kuryłowicz *Quelques problèmes métriques du Rigvéda*, Rocznik Orjentalistyczny IV, p. 198; Grammont, Revue des langues romanes LXV, p. 402. Cette tendance est manifeste surtout dans la contraction des deux membres de composés, p. ex. *śata-aśva-* en face de *śatāyuṣ-* (< *śata-* + *āyuṣ-*). Et

en vue de cette tendance il est plutôt »pervers« (p. 255) de proposer *kr̥ṣṇā-dhu-vā* que de maintenir le *kr̥ṣṇa-adh-vā* de Oldenberg. Si certains mots ne se rencontrent qu'après syllabe légère, ce n'est qu'une confirmation de la tendance qu'on vient de signaler. Au contraire, si M. Edgerton avait raison d'admettre deux variantes *y*, *iy* etc. d'*un seul* phonème, il n'y aurait pas d'obstacle pour les mots en question d'apparaître dans n'importe quel entourage phonétique. Mais notons que M. Edgerton se contredit lui-même, quand il admet l'influence analogique des formes à *y*, *v* sur les formes à *iy*, *uv* et vice versa (p. ex. page 240 ou 244). Une telle influence ne serait pas possible, si *y* et *iy*, *v* et *uv* etc. n'étaient que des *variantes phonétiques d'un seul phonème.* De même ce que M. Edgerton dit sur la voyelle de *pad-* etc. (page 264—5) ne nous semble pas comporter une valeur démonstrative. Les restitutions du mètre comme celle de IV, 6,10; V, 61,13 etc. (p. ex. page 250—1) ne convaincront personne. Il n'est pas permis de serrer notre texte de trop près. Arnold a démontré qu'en fait du mètre et de la phonétique la moyenne statistique fournissait l'unique base sûre d'appréciation. Or lire *tuveṣā́so 'gne* au lieu de *tveṣā́so agne* (p. 250) ou *tuveṣáṁ vayáṁ rudráṁ yajñasā́dham* au lieu de *tveṣáṁ vayáṁ rud·ráṁ yajñasā́dham* (p. 259) etc., c'est pécher contre ce principe fondamental.

92,14 coexistent; 94,5—6 Il s'explique par la proportion **ḱetréu-(s)* : **ḱétreu-* = **deréu-(s)* : **déreu-*; 96,16 *śā́rī-*; 99,8 du bas: gaulois; 100,4 *anjin-kʿ* : *mi-anjun-kʿ*; 100,32 **hwē*, **pē*, **swē*; 100,3—4 du bas supprimer note 1); 101,5 du bas: dis-;

105,10 du bas ajouter: La genèse de la série palatale *ḱ*, *ĝ*, *ĝh* s'expliquerait d'une manière analogue, comme l'effet de la coïncidence [*ke* / *ki̯e*] > *ḱe*. D'un côté il y aurait scindement de *k* en *k* (dans *ka*, *ko*, *ku*, *k* + consonne) et *ḱ* (dans *ḱe*, *ḱi*), de l'autre côté passage de tous les *ki̯* en *ḱ* (*ki̯e*, *ki̯a*, *ki̯o*, *ki̯u* > *ḱe*, *ḱa*, *ḱo*, *ḱu*). Il est clair que *k* et *ḱ* ne seraient plus des variantes phonétiques conditionnées par le voisinage (= le phonème suivant), mais des phonèmes autonomes. Car à côté de *ka*, *ko*, *ku* il existerait aussi *ḱa*, *ḱo*, *ḱu*. Rappelons à ce propos que tandis que la série labiovélaire est une innovation des langues centum, la série palatale appartient à l'époque indoeuropéenne. La formule proposée pour la genèse des palatales *ḱ*, *ĝ*, *ĝh* est confirmée par les palatalisations postérieures à l'époque indo-

européenne: romane, slave, anglosaxonne. En roman le groupe latin *ci̯* (antévocalique) et *c* suivi de *e*, *i* aboutissent au même résultat, dans toutes les langues excepté peut-être le roumain. Le mot *celu* (*caelum*) comporte partout la même affriquée (sifflante ou chuintante) que *lanci̯a* (*lancea*) ou *braci̯u* (*brachium*). P. ex. a. français *ciel*, *lance*, *bratz*; prov. *cel*, *bratz* (le *s* de *lansa* étant secondaire); italien *cielo, lancia*, *braccio*; a. espagnol *cielo*, *lança*, *braço*; port. *céo, lança*, *braço*. En roumain l'ancienne affriquée provenant de *ci̯* + voyelle aboutit soit à [*č*], ce qui est conforme au traitement de *ce* (p. ex. *aricĭŭ* < *ericiu̯*, *urcĭor* < *urci̯olu* comme *cer* < *celu*), soit à [*c*] (p. ex. *braţ* < *braci̯u*, *faţă* < *faci̯a*). — Quant au slave, son *če* provient aussi soit de **ke*, soit de **ki̯e*, p. ex. *rečetъ* (1-ère p. *rekǫ*) et *plačetъ* (1-ère p. *plačǫ*). Les phonèmes *k* et *č* y sont distingués devant *ǫ, a, u*, p. ex. *pekǫ* : *plačǫ*, gén. sing. *vlъka* : *biča*, dat. sing. *vlъku* : *biču*. — En anglosaxon enfin le *c* de *líce* (dat. sing.) est aussi palatal que le *c* de *ríce* (< **rīki̯e*) et la vélaire de *lica* (gén. plur.) ou *lícum* (dat. plur.) s'oppose à la palatale de *ríc*(*e*)*a*, *ríc*(*i*)*um*.

Cf. aussi plus bas l'addenda de la p. 182.

108,8 ajouter: il ne faut pas oublier qu'en latin *ar*, *al*, *an*, *am* antéconsonantiques peuvent représenter le résultat d'une syncope (*armus*, *palma*).

109,2 du bas ajouter: Dans les langues comme le grec, l'albanais et le celtique, où la réduction de *er*, *el* produit des groupes *r* + *voyelle*, *l* + *voyelle*, (grec ρα, λα, alb. *ri*, *li*, celtique *ri*, *li*), on peut parler de la coïncidence préhistorique de $_er$ et r_e, de $_el$ et l_e. Mais cette coïncidence n'est pas de date indo-européenne.

109,28: Au lieu de ces formules nous préférons maintenant $\begin{bmatrix} _o(R) \\ \text{ə̯}_o \end{bmatrix}, \begin{bmatrix} (R)_o \\ _o\text{ə̯ a.-v.} \end{bmatrix} > a$; *ə̯* équivaut à $ə̯_2$ ou à $ə̯_4$ (v. p. 255).

109 en bas ajouter: Mais arm. *lain* continue probablement **pl*$_e$*tnó-* et non pas **pl̥tnó-* = **p*$_e$*ltnó-*.

110,6: Entre $_e$ et *e* il n'y a pas de rapport de quantité, mais une différence de conditions phonétiques (inaccentué : accentué).

110 en bas **kr̥sos*; 113,13 du bas *gā* »aller«; 114,39 *haereo*;

117,4—5 du bas ajouter: I, 354 κάρκαροι·τραχεῖς: got. *hardus*, v. ind. *karkara-*; I, 356 κάλλος, καλός: v. ind. *kalyá-*; I, 357 lat. *callum*: v. ind. *kiṇa-*;

118,11 ajouter: mais v. ind. *cāpa-*, *capalá-*, persan *čap*; 118,14 ajouter: I, 354 καρκίνος, lat. *cancer*: v. ind. *karkaṭa-*; 118,5 du bas: moyen irl.; 118,4 du bas: moyen irl. *scandred*;

120,28 ajouter: Dans les exemples à alternance *e*/*a* après occlusive vélaire le vocalisme *e*, dans la mesure qu'il apparaît dans les langues centum, est secondaire et dû à la dérivation. — Quant à la fréquence relative de *ă* après les vélaires pures, elle n'est que le revers de l'absence originaire de ces consonnes devant *ĭ*, *ĕ*, (*ŏ*) dans les langues centum.

125,18 que chez les racines; 128,7 du bas: diphtongues; 129,5 *sčantū*, *zaēmā*; 129,9 à voyelle; 129,23 ont survécu; 130,2 coïncidence; 130,9—10 initiaux;

132,2 du bas ajouter: Le suffixe ə̥$_2$ servant à former des féminins et des pluriels neutres, apparaît sous la forme ə̥$_2$ après voyelle pleine (c.-à-d. originairement après complexe lourd), mais sous la forme ə̥$_2$*e* après consonne (originairement après complexe léger). On obtient donc d'une part *-é/ó* + ə̥$_2$ > *-ā́*, de l'autre part *-éT* + ə̥$_2$*e* > *-éT*ə̥$_{2e}$ > *-éTə*.

134,29 ajouter: De même le suffixe *-mne* discuté à la page précédente provient en réalité de *-men* + *é*, parallèle à *-tei̯* + *é* (> *-ti̯e*).

136—139: Il faut remarquer que chez les thèmes barytons la forme II′ n'est pas directement bâtie sur I conformément à la p. 83 (*ə̥$_1$*énk̑e* : *ə̥$_1$*enk̑é*), mais provient de la forme III (avec syncope de la voyelle médiane et recul de l'accent). Cf. p. 148.

144,13 ajouter: Entre l'apophonie quantitative et l'accentuation mobile du paradigme de *pánthāḥ* (gén. *patháḥ*) il existe un rapport de dépendance mutuelle. L'élimination d'une de ces particularités aurait forcément amené la disparition de l'autre.

144,21 ajouter: Pour le duel Brugmann admet un locatif en zéro (*-eu*, *-ou-*) en face d'un génitif en *-s-* (*-eus*, *-ous*). Cf. *Grundriss* II, 2, p. 207.

144,7 *sā́nu* au lieu de *jā́nu*; 144,2 du bas: coexistent; 145,18 *u̯eten-it*, *u̯edan-d(a)*, *u̯atar*;

155,28 ajouter: En indoiranien la gutturale finale de la racine semble traitée différemment devant la voyelle thématique, suivant qu'il s'agit d'une forme oxytone ou d'une forme paroxytone. Cf. Wackernagel *Altind. Gramm.* I, p. 149, § 128. Exemples: *bhóga-* »jouissance«: *bhojá-* »libéral«, *róka-* »lumière«: *rocá-*, *rucá-* »luisant, brillant«, *śóka-* »flamme«: (*abhi-*) *śocá-* »ardent«, *śucá-* »brillant«, *véga-*

»mouvement rapide«: *vevijá-* »rapide«, *róga-* »infirmité«: *rujá-* »qui brise«, *yóga-* »action d'atteler«: *ayujá-* »sans compagnon« etc. Le vocalisme de la voyelle thématique semble autre dans le type oxyton et autre dans le type paroxyton.

D'après M. Wackernagel (o. c., p. 149—50) le type paroxyton présentait le timbre *-o-* dans toutes les formes du paradigme, tandis que dans le type oxyton les deux timbres *-e-*, *-o-* coexistaient, répartis d'une certaine manière.

Or il n'est pas permis de postuler une différence vocalique entre le paradigme baryton et le paradigme oxyton. Une telle supposition n'est pas du reste nécessaire puisque dans le cas des exemples à palatale il s'agit de formes refaites sur le verbe personnel (*abhi-śocá-* ou *vevijá-* trahissent leur origine par le préverbe et par le redoublement). Or chez les formes verbales c'est régulièrement la palatale qui est généralisée, cf. Wackernagel, o. c., p. 147. Comme c'est le type oxyton qui est productif et destiné à être refait sur le verbe, il n'est pas étonnant qu'on trouve la palatale devant *-a-* accentué.

Le récent article de M. Carl Bergström, consacré au gén. sing. thématique (*The thematic genitive singular in Indoeuropean*, Norsk Tidskrift for Sprogvidenskap VII, p. 121—8) ne nous est parvenu que pendant la fin de l'impression du présent ouvrage. Nous sommes d'accord avec M. Bergström en ce qui concerne l'ancienne désinence du génitif thématique (désinence *-es*, *-os*, cf. p. 155 et 146—7) et son remplacement ultérieur par les désinences du génitif et l'ablatif pronominaux. Mais nous refusons d'admettre un type thématique à accentuation mobile. Car le type baryton en *-o-*, nécessairement postérieur à la chute vocalique IIc (p. 83) a été bâti sur le type oxyton en *-ó-*, ce qui a entraîné une accentuation columnale (c.-à-d. fixe) sur la syllabe initiale ou sur une syllabe intérieure.

158,7 à udātta; 159,17 coexistence; 159,24—5 fonctionnelle; 160,7 du bas *uṣā́ḥ*; 166,6 a donnée; 167,1 mentionnée; 167,13 grec; 167,11 du bas supprimer la parenthèse;

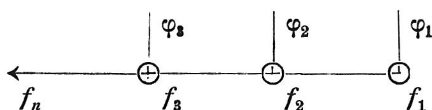
169,14 du bas ajouter: Cf. les notions *Ausdrucks-* et *Signalfunktion der Sprache* de M. Karl Bühler.

176,14 ajouter: Les changements d'opposition dus à l'évolution phonétique ou morphologique de *A*, sont en général transparents et ne donnent lieu à aucune observation. Les changements

phonétiques du mot-base peuvent être introduits dans la forme du dérivé, si le procès de dérivation reste vivant. L'équilibre $A_1 : B_1 = A_2 : B_2 = A_3 : B_3 ......$ compromis par le passage phonétique de $A_1 > A'_1$, est restauré: $A_2 : B_2 = A_3 : B_3 = ... = A'_1 : x$; $x = B'_1$. Une répercussion *secondaire* de l'évolution phonétique c'est l'utilisation morphologique d'alternances phonétiques.

Rarement, le passage phonétique $A_1 > A'_1$ exerce une influence sur des B autres que B_1. Prenons un exemple roman. Dans les conjugaisons II—IV (*-ēre*, *-ĕre*, *-īre*) le subjonctif roman est bâti sur le thème de l'indicatif, avec conservation ou avec palatalisation de la consonne finale du thème (*scribit* : *scribat*, *videt* : *videat*, *capit* : *capiat*, *audit* : *audiat*). Au moment du passage roman de *ng*, *lg* > *ń*, *l'* (devant voyelle palatale) il se forme, en italien et en espagnol, la règle que devant l'*a* du subjonctif *ń* et *l'* sont dépalatalisés en *ng*, *lg* (*cingit* : *cingat* > **cẹńe* : **cẹnga*; *colligit* : *colligat* > **col'e* : **colga*). Automatiquement les subjonctifs du type *teneat*, *veniat*; *valeat*, *saliat* sont dépalatalisés, eux aussi, en *tenga*, *venga*, *valga*, *salga* etc. (formes italiennes et espagnoles). Ici donc c'est le rapport nouveau $A'_1 : B_1$, qui, au lieu de tomber sous l'influence des autres membres de la série, est devenu lui-même productif.

179,13: La filiation des fonctions de B peut être symbolisée de la manière suivante:



Les chaînons $f_1, f_2, f_3 ...$ représentent les différentes fonctions de B: la fonction f_2 est dérivée de f_1, f_3 est dérivée de f_2 etc.; f_n est la fonction dans laquelle B remplace A. Les résidus remplissent les fonctions $\varphi_1, \varphi_2, \varphi_3 ...$, situées en dehors de la chaîne principale de filiation fonctionnelle. Ainsi, si B et A sont des formes casuelles qui se confondent dans la fonction f_n, les fonctions de B situées dans les branches $\varphi_1, \varphi, \varphi_3 ...$ ne subissent pas le remplacement $B > B'$ lequel, en commençant par f_n, parcourt toute la chaîne fonctionnelle principale. La forme B'_2 ne s'étendra que sur $f_1, f_2, f_3 ...$, tandis que la forme B_2 limitée aux fonctions $\varphi_1, \varphi_2, \varphi_3 ...$ devient un adverbe. A la p. 178, ligne 5 du bas au lieu de »(B ne reste intact que là où le lien sémantique entre lui et les autres

membres de la série) *était rompu dès avant le remplacement partiel de A par B*« — il faudrait peut-être dire: »*s'est dissous au moment même du passage de B > B'*«.

180,8: Si A est lui-même un dérivé de D ($D \rightarrow A$), le remplacement partiel de A par B ($> B'$) a pour effet la bifurcation du rapport $D—A$:

$$D \rightrightarrows \begin{matrix} A \\ B' \end{matrix}$$

Dans le cas spécial où A constitue un sousgroupe sémantique de D ($A = D\alpha$) et B un sousgroupe sémantique de A ($B = A\beta = D\alpha\beta$), la différence fonctionnelle entre D et A disparaît. — Exemple phonétique: D'après l'addenda de la p. 105 l'indoeuropéen opposait *k* à *k̂* devant voyelles, tandis qu'au moins dans certaines positions antéconsonantiques il ne connaissait que *k*. Devant les voyelles *a*, *o*, *u* aussi bien *k* que *k̂* étaient possibles; devant *e*, *i* *k* apparaît à côté de *k̂* après la chute de *ə̯* dans *kə̯e*, *kə̯i*. Il y a donc opposition entre *kV* et *k̂V* (*V* étant le symbole d'une voyelle), tandis que *k* remplace *k̂* dans certaines fonctions antéconsonantiques; *k* est conçu comme le membre caractérisé de l'opposition *k̂* → *k* (on ne peut pas parler de *corrélation*, parce que le rapport *k̂* → *k* ne se répète que dans les couples *ĝ* → *g*, *ĝh* → *gh*, qui sont en corrélation avec le couple *k̂* → *k*; cf. Trubetzkoy, Travaux du Cercle Linguistique de Prague IV, p. 97). Le remplacement partiel de *k* par *ku̯* dans les langues centum amène la disparition de la différence phonologique entre *k̂* et *k*; *k̂* → *k* → q^u devient *k* → q^u, *k̂* ne subsistant que comme variante phonétique de *k* (p. 23). — Exemples morphologiques: La différence entre le premier membre de composé et l'épithète préposée a disparu en vieil irlandais (Thurneysen *Handbuch des Altirischen*, p. 221). Cette disparition est due au fait que l'épithète préposée, membre caractérisé de l'opposition: *composé* → (*épithète préposée* + *substantif*), est elle-même remplacée, dans certaines fonctions sémantiques, par l'épithète *postposée*. Ceci enlève la différence fonctionnelle entre les composés et les groupes à épithète préposée. En arménien le choix entre les deux formes n'est pas commandé par des facteurs linguistiques (sémantiques), mais uniquement rythmiques (Meillet *Altarmenisches Elementarbuch*, p. 85), ce qui suppose le même nivellement fonctionnel qu'a eu lieu en celtique. — Une exemple typique de coïncidence fonctionnelle est constitué par la soudure de suffixes. Si

$A = D + S_1$ et $B = A + S_2$ (S_1 et S_2 étant des suffixes) le développement d'une opposition directe entre D et B est un signe de la disparition de différence linguistique entre D et A.

182,3 conditionné par la situation ou le contexte;

182,19: Suivant la formule connue du prince Trubetzkoy (Travaux du Cercle Linguistique de Prague IV, p. 97), il existe une corrélation (indirecte) entre *bh* et *pə̯* etc., parce que le même rapport se répète dans les couples *dh* : *tə̯*, *ĝh* : *ḱə̯*, *gh* : *kə̯*, et qu'aucun de ces couples n'est en corrélation avec un autre. D'autre part un remplacement comme celui de *k*, *g*, *gh* (devant *e*, *i*) par *ku̯*, *gu̯e*, *ghu̯* ne conduit pas à une corrélation entre *k* et q^u etc., puisqu'il n'y a pas de remplacement parallèle de *t* par *tu̯* etc. et que *k*, *g*, *gh* sont en corrélation entre eux-mêmes. — La création de *ph*, *th*, *kh* est au fond comparable à la formation de dérivés nouveaux Le passage de *ku̯* etc. en q^u rappelle la transformation du groupe *habeo scriptum* en une forme verbale simple, transformation due au fait que le remplacé était une forme verbale simple (*scripsi*). Mais le rapport de dérivation qui s'établit entre *scripsi* et *scriptum* et qui est p. ex. comparable à la corrélation *bh* : *ph* (< *pə̯*) ne trouve pas de parallèle dans le rapport *k* : q^u, qui est isolé et non pas »catégoriel«.

Dans le domaine phonologique l'application de la proportion peut être illustrée par des exemples frappants. Ainsi dans la formule de palatalisation $\begin{bmatrix} ke \\ ki̯e \end{bmatrix}$ > *ḱe* (cf. plus haut l'addenda de la p. 105) *ki* devient *ḱi*, bien que son remplaçant *ki̯i* n'existe pas dans la langue. Le groupe *ki̯i* n'a vraisemblablement existé ni en latin vulgaire, ni en slave commun, ni en anglosaxon. Mais le remplacement de *ke* par *ki̯e* engendre le rapport *k* : *ki̯* (*ḱ*), qui est appliqué à l'intérieur du domaine des groupes *k* + *voyelle palatale*. Donc *ke* > *ḱe* = *ki* > *ḱi*.

Quand on est en présence d'une coïncidence complète de deux phonèmes A et B, il n'est pas nécessaire que B, pour être le remplaçant de A, apparaisse dans toutes ses fonctions (contrairement à l'opinion émise p. 106). Le rapport $A_1 : B_1$ peut être imposé à tous les A en vertu de la loi de dérivation établie ci-dessus. Il est ainsi parfois difficile de distinguer le remplacé et le remplaçant. Dans certains cas la fonction du phonème nouveau constitue un indice suffisant. Dans les formules p. 105, 109, 113

les groupes *ku̯*, *tə̯* etc., ə̯$_{2e}$, ə̯$_2$*e* sont nécessairement des remplaçants parce que la fonction primaire (au sens de la p. 175) du phonème nouveau est celle d'un phonème simple *q*^{u}, *th*, *a*, *å* et non pas celle d'un groupe. Leur fonction secondaire est celle d'un groupe. P. ex. *q*^{u} fonctionne comme un groupe là où le *k* final de la racine est suivi d'un suffixe en *-u̯-*. Tandis que la forme III de *-tér-* est *-tré-* (groupe de consonnes), celle de *-taə̯*$_2$*-* est *-tha-* (aspirée) etc.

183,8 ajouter: Autre exemple: le rapport indoeuropéen *finale*: *pénultième*, caractéristique de l'accentuation des paradigmes consonantiques, est transformé en baltique (ou en balto-slave) en *finale*: *initiale* (*à intonation montante* sur voyelle longue), cf. p. ex. lit. gén. sing. *dukterès* (> *dukter̃s*): acc. sing. *dùkterį* (< **dhugətérm̥*), acc. sing. *móterį* (< **mātérm̥*). Cette transformation a *automatiquement* entraîné le remplacement de l'ancienne intonation descendante par l'intonation montante chez tous les monosyllabes radicaux à voyelle longue. D'où acc. sing. *nósį* (au lieu de *nõsį*) etc. Nous partons de la supposition que les voyelles longues qui gardent l'ancienne accentuation, présentent l'intonation douce (descendante) tandis que l'intonation rude (montante) est caractéristique des voyelles longues sur lesquelles l'accent a reculé (cf. Rocznik Slawistyczny X, p. 6—7).

184,3 leur a fait; 185,4—5 Série *A* = **deréu*, **k̑etréu* (v. ind. *śatru-*) etc.; série *B* = **déru̯e*, **k̑étreu* etc.; 196,14 *aṅgirasvát*;

197,11 ajouter: Surtout les adjectifs en *-i-* semblent en règle barytons.

197,7 du bas supprimer le point et ajouter: ou bien l'adjectif qui le détermine, fonctionne comme apposition et non pas comme épithète.

203,6 du bas: obligé;

207,4 du bas ajouter: Les suffixes dissyllabiques, et dans l'espèce *-tara-*, *-tama-*, peuvent être décomposés: *-ta* + *ra-*, *-ta* + *ma-*. Le suffixe *-ta-* ajouté aux thèmes à oxytonèse marginale porterait régulièrement l'accent et ne le céderait pas aux suffixes *-ra-*, *-ma-* ajoutés plus tard, puisque les thèmes en *-á-* ne connaissent que l'oxytonèse *columnale*. Voilà à notre avis l'origine probable de l'accentuation des types *vaṅkutára-*, *purutáma-*.

Index verborum

Indien (indoaryen)

Iranien (avestique)

Grec

(ïonien-attique)

Albanais

Italique (latin)

Celtique

(v. irlandais)

Germanique

(gotique)

Baltique

(lituanien)

Slave

(v. slave d'Eglise)

Index rerum

Index auctorum

Table des matières